

J. DESSAIGNES

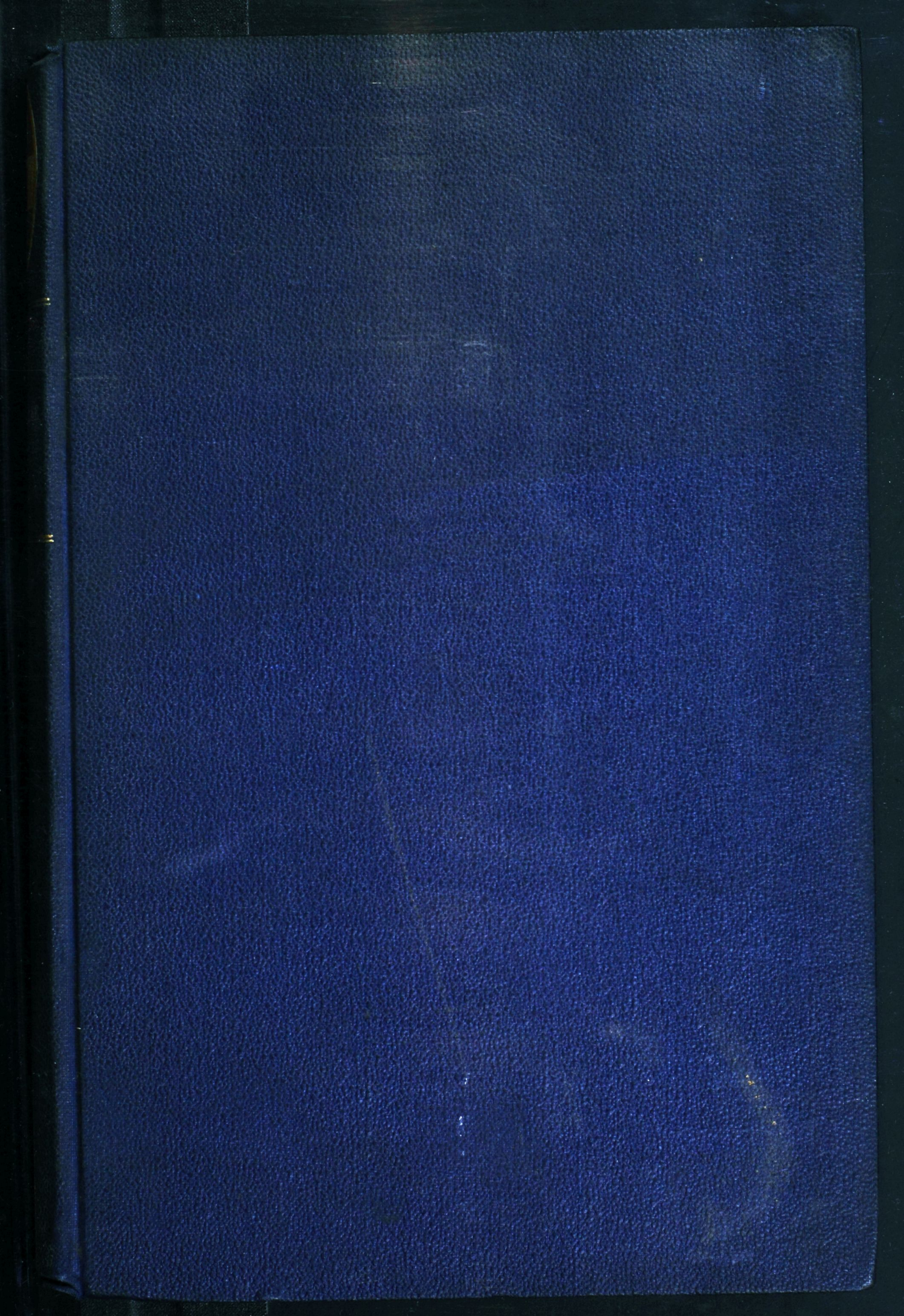
ÉTUDES
DE L'HOMME
MORAL

2

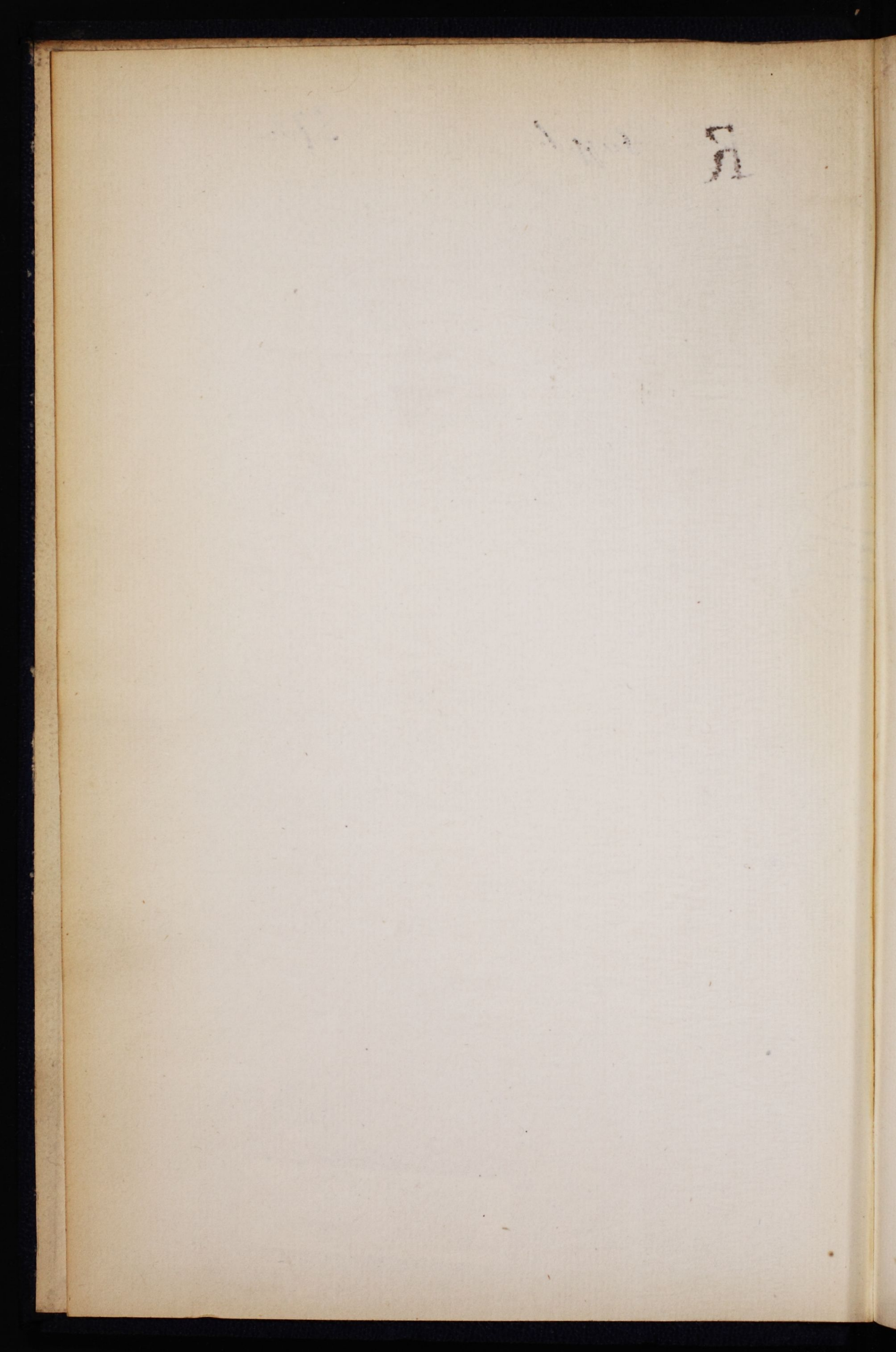


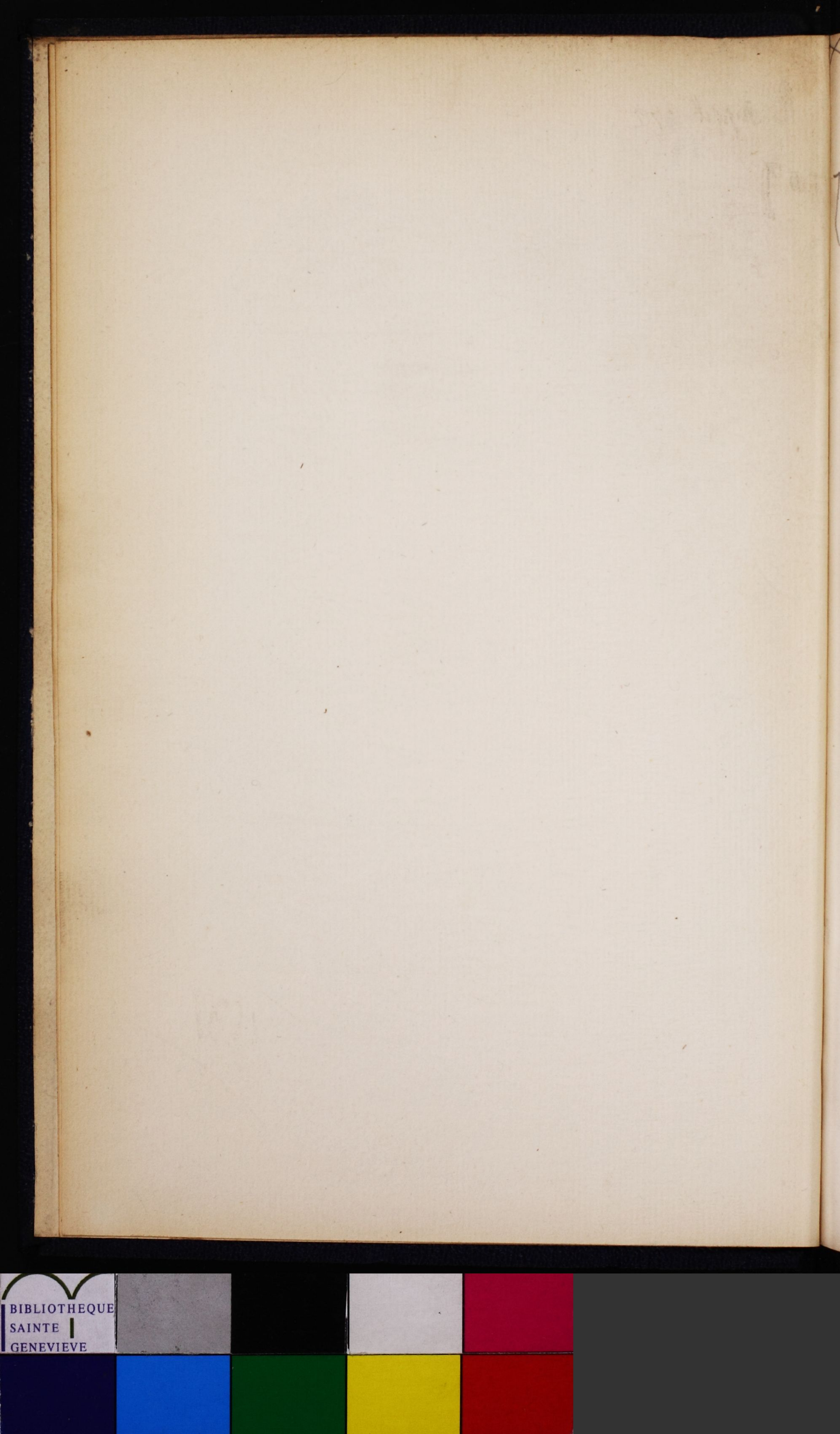
PIERSON






BIBLIOTHEQUE SAINTE - GENEVIEVE
D 910 593863 6

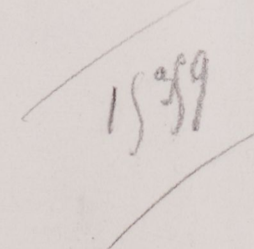




ÉTUDES

DE

L'HOMME MORAL



ÉTUDES

DE

L'HOMME MORAL

FONDÉES

SUR LES RAPPORTS DE SES FACULTÉS

AVEC SON ORGANISATION

PAR

J. P. DESSAIGNES

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,
ANCIEN PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE ET DE PHYSIQUE
AU COLLÈGE DE VENDÔME,
ANCIEN DIRECTEUR DU MÊME COLLÈGE.

> Dieu n'a pas dégradé l'âme en l'attachant à des organes qu'il a mis à sa disposition ; c'est la matière qu'il a ennoblie en l'associant à la pensée.
>
> Préface, page XXXV.

TOME SECOND.

PARIS

TYPOGRAPHIE DELALAIN FRÈRES

1 ET 3, RUE DE LA SORBONNE.

LIVRE SECOND
(SUITE)

DES INSTINCTS MORAUX

CHAPITRE XVII.

De l'instinct du savoir ou de la curiosité.

L'homme est naturellement curieux; sans cesse il cherche avec avidité tout ce qui peut accroître son expérience ou augmenter son savoir. Il y a donc deux sortes de curiosités, l'une des sens et l'autre de l'esprit. La première a pour objet l'impression sensible, pour cause déterminante la nouveauté, et pour terme l'instruction des sens. La seconde a pour objet l'impression réfléchie, pour cause déterminante la perception, et pour terme la connaissance intime de l'objet. L'animal ne paraît pas étranger à la première : l'apparition d'une chose inconnue lui cause toujours de la surprise, et il s'en épouvante même d'abord; mais, à la longue, il s'y familiarise, et il n'y fait plus attention.

La seconde semble être l'apanage exclusif de l'homme, parce que lui seul réfléchit tout ce qu'il sent, et qu'il a seul le sentiment de sa perception.

La curiosité propre à l'entendement ne commence à poindre dans le premier âge qu'avec la connaissance : c'est celle-ci qui donne la première impulsion à l'instinct du savoir. Tant que l'intelligence n'a pas lui, comme le cerveau n'est encore susceptible que d'impressions directes, l'enfant se borne à sentir et à percevoir les objets : leur nouveauté le frappe et paraît l'occuper, mais il n'y discerne rien. Il n'en est plus de même dès que le cerveau plus développé se trouve en état de réfléchir les impressions qu'il reçoit; alors pour la première fois l'objet de la perception se détaille, son esprit en démêle les qualités, il s'en fait une idée propre, il la conçoit, en un mot, il en prend connaissance. Or cette idée n'est pas plus tôt formée qu'il éprouve pour elle un singulier attrait, qui l'attache à sa possession et lui fait désirer d'accroître cette connaissance.

Ainsi, l'instinct du savoir doit sa naissance au pouvoir qu'a l'homme de réfléchir ses sensations; et il y a trois choses dans cet instinct : un sentiment approbateur qui nous félicite de la connaissance acquise; une affection qui nous intéresse vivement à elle, et une détermination impulsive qui nous porte à acquérir de nouvelles connaissances.

On ne saurait douter de l'existence du sentiment qui accompagne les acquisitions de l'esprit. Quel est celui qui ne s'est pas senti ému de plaisir à chaque fois qu'une nouvelle connaissance a pénétré dans son entendement? Interrogez les investigateurs de la nature. En est-il un seul qui n'avoue avoir éprouvé un ravissement indicible

lorsqu'il est parvenu à découvrir par ses recherches un fait intéressant ? Et ne sait-on pas quels furent les transports de joie d'Archimède lorsqu'il eut trouvé dans le bain la solution du problème de la couronne du roi Hiéron.

Il est certain aussi que l'homme attache une haute importance au savoir, et qu'il se passionne pour ses connaissances. Il aime par-dessus tout la vérité, ou ce qu'il regarde comme tel : car la vérité est pour lui la conformité effective ou apparente de ses idées avec les réalités. On l'a vu lui sacrifier son existence et se livrer à tous les excès du fanatisme pour sa défense.

Il est encore constant qu'il est tourmenté d'un désir excessif de connaître, puisqu'*il a préféré l'arbre de la science à celui de la vie*. Ce désir est, de plus, insatiable, parce que la nature, inépuisable dans ses secrets, nous offre une foule de phénomènes inexpliqués, qui piquent sans cesse notre curiosité. A peine l'enfant commence-t-il à réfléchir, qu'on le voit s'étonner de tout ce qui frappe ses sens, et fatiguer ceux qui l'environnent par l'importunité de ses questions. Tant qu'il ne peut juger des choses par lui-même, l'envie de savoir le rend crédule ; il adopte alors avec confiance ce qu'on lui dit, et lorsque sa raison plus développée lui permet de rectifier ses préjugés, dans tout ce qu'il ne peut se justifier, il aime mieux supposer des causes imaginaires que de rester dans l'inquiétude du non-savoir.



CHAPITRE XVIII.

De l'instinct personnel.

Après s'être replié sur ses sensations, l'homme se replie sur lui-même, et le premier objet qu'il y aperçoit c'est son moi. Jusque-là, il n'avait eu qu'un sentiment vague de sa personne ; il était à peu près, sous ce rapport, semblable à l'animal, qui se distingue, à la vérité, de tout ce qui n'est pas lui, parce qu'il se sent dans son corps, et qu'il ne se sent pas dans les autres êtres qui l'environnent; mais qui ne se fait aucune idée de son moi, parce que, entraîné par ses sensations, il ne peut les réfléchir, et qu'il n'y voit que les objets auxquels elles se rapportent.

L'idée du moi une fois formée, devient comme toutes celles qui sont le résultat de la réflexion, d'autant plus nette et distincte que l'on fait de plus fréquents retours sur soi ; et elle est d'autant plus présente à l'esprit qu'on est plus naturellement réfléchi. Mais elle a, par-dessus toutes, le privilège remarquable d'être en quelque sorte permanente, parce qu'il n'est pas une seule sensation qui ne la reproduise d'une manière uniforme, quelque variable qu'elle soit elle-même.

Or, cette idée n'a pas plus tôt lui dans l'esprit, qu'il s'élève dans l'âme un sentiment flatteur, lequel donne lieu à deux déterminations : l'une affective, qui l'intéresse vivement à ce moi, c'est l'amour de soi, et l'autre impulsive, qui la porte à l'étendre et le propager, c'est le désir de la grandeur.

Une pareille idée pourrait-elle n'être que spéculative ? Elle nous touche de trop près pour ne pas attirer à elle tout l'intérêt du sentiment. Aussi quel est l'homme, quelle que soit sa position sociale, qui ne se complaise en sa personne et n'arrête avec plaisir sa pensée sur lui-même ? Sous les auspices du sentiment et l'influence de l'imagination, l'idée du moi est pour l'entendement un enfant de prédilection qu'il aime à ne pas perdre de vue.

Mais le sentiment ne se borne pas à préoccuper agréablement l'esprit du moi ; il imprime encore au cœur une telle tendance vers lui, que son premier mouvement est de rapporter tout à lui et de lui subordonner toutes ses affections. Qui ne sait, en effet, qu'une force irrésistible nous fait sans cesse graviter sur nous-mêmes ; que l'intérêt personnel est le premier de tous nos intérêts, et que notre nature ne peut se dessaisir de l'amour de soi que par une dépravation profonde du sentiment ?

J'ai dit que le premier mouvement du cœur est de rapporter tout au moi, parce que, dans toutes nos affections, l'amour de soi prend toujours l'initiative et réclame ses droits. Mais dans les âmes bien nées, toujours aussi on le voit plein de déférence pour les sentiments généreux auxquels il laisse un libre accès, et l'amour de soi se tait quand l'humanité parle. Souvent, néanmoins, on le trouve inexorable et même injuste dans ses prétentions ; c'est l'ordinaire des cœurs durs. Alors il dégénère en un vil égoïsme destructeur des liens sociaux.

Nous ne nous contentons point de chérir notre moi et de lui porter un vif intérêt, nous voulons encore le produire au dehors, et nous cherchons sans cesse à l'y épandre autant qu'il est en nous ; soit en faisant valoir

les avantages physiques de notre être, et, si nous sommes dans l'opulence, en les rehaussant de tout l'éclat et de tout le faste dont nous sommes capables; soit en nous recommandant à l'opinion des hommes par nos qualités morales, nos talents et notre savoir-faire, ou en les entretenant de nous et les ramenant sans cesse à nous dans la conversation. Le premier moyen, lorsqu'il est seul et dépourvu de tout mérite réel, n'est qu'une vaine ostentation, qui n'abuse que les sots; le second est le fondement de la réputation, qui peut s'élever jusqu'à la célébrité et la renommée, suivant le degré du mérite personnel; le troisième, hors les cas que la modestie autorise, n'est que le manège d'un amour-propre grossier, qui, en se mettant toujours en scène, devient injurieux et fatigant pour tous ceux qu'il obsède, et n'obtient pour lui-même que le mépris ou le ridicule.



CHAPITRE XIX.

De l'instinct de pérennité.

L'homme, en se repliant sur lui-même, en même temps qu'il aperçoit son moi, voit l'identité et la permanence de ce moi au milieu des sensations variables et successives qu'il éprouve, et il se fait une idée de son existence. L'enfant qui ne réfléchit pas encore, et l'animal qui ne réfléchit point du tout, sont privés de cette connaissance. L'un et l'autre ont bien la sensation de l'existence, ils n'en ont pas l'idée; ils se sentent exister et ne savent pas qu'ils existent.

Or, cette idée, dès qu'elle apparaît, donne naissance à un sentiment réfléchi, qui, en nous faisant savourer l'existence, détermine dans l'âme deux mouvements: l'un qui nous attache fortement à la vie, et l'autre qui nous inspire le désir de vivre toujours.

Cette double tendance est l'instinct de pérennité, qu'il ne faut pas confondre avec celui de conservation. Celui-ci a pour objet l'intégrité de notre système organique et l'harmonie de ses fonctions; celui-là, la perpétuité de notre moi et la stabilité de l'être sentant. L'un a pour principe un sentiment vif de douleur ou d'appréhension; l'autre, une idée réfléchie, une vue de l'esprit. Le premier a pour terme une action conservatrice, souvent involontaire; le second, le désir d'une continuité de possession de son objet.

Il est constant que, lorsqu'on n'est en proie ni à la douleur ni au besoin, on ne peut se sentir vivre sans

éprouver le plaisir d'être. Ce sentiment, il est vrai, est sujet à s'émousser par l'habitude; mais une légère interruption de bien-être suffit pour le faire revivre dans toute sa force. Ne sait-on pas, en effet, combien est plein de charmes le sentiment de l'existence, lorsque, après une longue et cruelle maladie, on revient à la vie et à la santé? Souvent encore, dans la jeunesse, et même dans l'âge viril, il paraît comme étouffé par les passions ou confondu dans leurs mouvements tumultueux; mais il reparaît à la fin de la carrière, et le vieillard que les infirmités n'affligent pas se trouve heureux d'exister au milieu des privations que la nature lui impose. J'avouerai aussi qu'il n'est pas rare de voir des individus tomber dans l'ennui et le dégoût de la vie, loin de se complaire dans leur existence; mais cet état est l'effet d'une dépravation du sentiment produite par une mélancolie profonde ou par l'abus des voluptés. Dans le premier cas, il y a lassitude et irritation du sentiment contre la langueur et un malaise constant; dans le second, les sens flétris n'ont plus de désirs, et la vie est sans attraits.

Tous les hommes, en général, tiennent fortement à la vie : car tous la quittent à regret. Le riche, tout sensuel qu'il est, ne peut envisager sa fin qu'il ne s'écrie avec Mécène :

Qu'on me rende impotent,
Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
Je vive, c'est assez ; je suis plus que content.

Le pauvre qui, dans l'amertume de son cœur, invoque la mort au milieu de ses peines, ne se trouve jamais disposé à l'accepter, lorsqu'elle paraît s'offrir à lui : on connaît la fable de la Mort et du Bûcheron.

Le vieillard pour qui le flambeau de la vie ne jette plus qu'une pâle lueur, entrevoit avec effroi le dernier moment de son existence : plus il avance dans la décrépitude, plus il voudrait reculer le terme fatal.

> Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret,

dit encore La Fontaine. Si quelques individus paraissent renoncer volontairement à la vie en se donnant la mort, ce n'est pas qu'ils n'y soient attachés ; mais ils sont dominés par une impulsion de frénésie ou de désespoir, ou par la perspective de l'opprobre, et l'amour de l'existence cède alors pour le moment à un sentiment plus impérieux.

Puisque l'homme ne meurt qu'à regret, à quelque époque qu'il meure, il ne tient donc pas seulement à la vie ; il désire encore vivre toujours, malgré l'évidente nécessité pour lui de subir la loi commune ; et telle est la force de ce désir que, pour échapper autant qu'il est en lui à cette fin inévitable pour tous les êtres organisés, il cherche à revivre dans ses enfants, à rendre son nom recommandable à la mémoire de ses semblables ; et son imagination, d'accord avec son cœur, en lui suggérant l'idée d'une autre vie, lui en a persuadé la croyance longtemps avant que la religion y eût ajouté son témoignage.



CHAPITRE XX.

De l'instinct du bonheur.

La vie n'est qu'une alternative de peines et de plaisirs. En considérant l'amertume des unes et la douceur des autres, l'homme ne voudrait jamais souffrir et toujours jouir. Cet état désirable, bientôt il le suppose possible et il se fait une idée du bonheur : car le bonheur n'est autre chose dans son esprit qu'une continuité de jouissances pures et parfaites. Mais cette idée est à peine formée que le sentiment s'en empare et fait naître dans l'âme deux mouvements, dont l'un nous passionne pour sa réalité, et l'autre nous fait aspirer à sa possession.

L'animal paraît étranger à cet ordre de mouvements, parce qu'il ne réfléchit point ses sensations, et qu'il n'a aucune idée factice du bonheur. Comme nous, il aime le plaisir et fuit la douleur; mais il ne recherche que les jouissances dont ses instincts lui font sentir le besoin, et lorsque ces instincts sont satisfaits, content du bien-être que comporte sa nature, il n'imagine rien au-delà de ce qu'elle lui offre. Ne serait-ce pas aussi à peu près l'état de l'homme sauvage ?

L'homme redoute de tomber dans la misère, et il veut être heureux. Ce double but qu'il se propose est le grand mobile de ses actions. C'est pour l'atteindre que le navigateur franchit les mers et affronte les tempêtes; que le guerrier cherche à se signaler par sa bravoure dans les

combats ; que le laboureur se livre avec courage à ses travaux journaliers ; que le commerçant, voulant réaliser ses spéculations, brave l'intempérie des saisons ; que l'artisan fait des efforts continuels pour exceller dans son art et donner plus de perfection à ses produits. Enfin il n'est pas de privations, quelque dures qu'elles soient, que l'homme ne s'impose volontiers dans la perspective de vivre un jour heureux et tranquille ; et telle est la force de son penchant pour le bonheur, que s'il se trouve trompé dans son espoir, et qu'il n'ait plus pour lui qu'un malheureux avenir, alors le désespoir s'empare de lui, et s'il n'est soutenu par des considérations d'un ordre plus élevé, il aime mieux se soustraire à l'existence que de supporter le malheur.

Quoique le bonheur ne soit réellement que dans la jouissance, comme le plaisir nous vient par différentes voies, et par chacune d'elles sous une forme différente et variable en raison de l'organisation des individus, tous les hommes ne se font pas la même idée du bonheur et ne le cherchent pas dans les mêmes objets. Les uns le font consister dans la volupté ; mais ils ne tardent pas à reconnaître que c'est un état d'ivresse passager, et dont l'excès conduit à la satiété et au dégoût de la vie. D'autres le supposent dans les richesses, comme étant la source de toutes les aisances de la vie ; mais une opulence oisive, et qui ne laisse rien à désirer, nous plonge dans l'ennui, et la vie devient un fardeau. Quelques-uns, persuadés qu'il réside dans l'élévation et les grandeurs, s'élancent dans cette vue dans la carrière de l'ambition ; mais l'ambition est insatiable, et que d'écueils à éviter, que d'inquiétudes à dévorer ! « Le chemin des honneurs, « dit Bacon, est raboteux, le terme glissant, et le retour

« un précipice. » Quelques autres, que l'instinct du talent aiguillonne, se figurent qu'ils seront heureux si jamais ils peuvent parvenir à la célébrité ; mais il suffit qu'on veuille s'élever pour être en butte à tous les traits empoisonnés de l'envie, et celui qui court après la gloire n'obtient souvent de la célébrité que lorsqu'il n'est plus. Enfin, il en est qui n'espèrent trouver le bonheur que dans le calme et le contentement de soi ; mais ce bonheur est imaginaire. Serait-ce vivre que d'être sans désirs, de n'avoir rien à craindre ni à espérer ? Et dépend-il de nous de n'éprouver aucune passion, aucun besoin, de jouir d'une égale santé, et de n'être heurté par aucun événement fâcheux ?

Il n'y a donc point de bonheur absolu pour nous : notre organisation et l'ordre des choses naturel et social dans lequel nous vivons paraissent s'y opposer. Mais si aucun des biens de la vie ne peut donner à l'homme un bonheur durable, d'où vient que nous courons sans cesse après, malgré l'expérience, et sans nous laisser détromper par elle ? C'est que nous ne pouvons nous défendre de désirer un bien dont nous avons l'idée, et que l'imagination, qui est toujours prête à seconder les vœux de notre cœur, se plaît à nous séduire par ses illusions, en ne nous montrant le bonheur que dans les objets que notre propre expérience n'a pas encore mis à l'épreuve. Telle est même la force de sa disposition à donner un point d'appui au désir du bien-être, que, lorsque l'homme tombe dans le malheur, et qu'il n'y a plus dans ce monde de bonheur à lui faire espérer, l'imagination le suppose dans une autre vie, et lui en offre la perspective pour le consoler. Admirable supposition qui donne à l'infortune un puissant contrepoids, une

ample compensation; mais que l'imagination ne peut établir que gratuitement et sans garantie. Cette idée ne fût-elle qu'une consolante fiction, hâtons-nous d'applaudir aux religions qui la consacrent.



CHAPITRE XXI.

De l'instinct du pouvoir.

La nature, en nous donnant l'existence, nous a soumis à des besoins et pourvus de moyens pour les satisfaire; en même temps qu'elle nous a rendus sensibles aux impressions faites sur nos organes, elle nous a conféré le pouvoir de réagir à propos sur elles. Si l'homme, en effet, veut bien porter ses regards sur ce qui se passe dans son intérieur, il observe qu'il a des organes dont les forces sont à sa disposition, et des lumières pour en diriger l'action; que par ses idées il peut agir sur sa volonté, par sa volonté sur ses organes locomoteurs et vocaux, et par ses organes sur toute la nature et sur ses semblables. Il reconnaît donc qu'il est une puissance intelligente et active. Or, cette idée de puissance fait naître en nous un sentiment qui, en nous en faisant savourer la douceur, nous inspire l'amour du pouvoir et le désir de l'exercer et de l'agrandir.

L'animal sent qu'il est fort; mais il n'a aucune idée de sa force, et il en use sans en connaître l'étendue lorsque la colère ou le besoin le porte à la développer. Hors de là, on ne le voit point en tirer avantage auprès des individus dont il a éprouvé la faiblesse, pour s'arroger une supériorité sur eux et les assujettir à son empire. Le bœuf se laisse mettre docilement au joug, même après avoir fait l'essai de ses forces sur celui qui le lui impose.

Que l'amour du pouvoir soit fortement enraciné dans le cœur de l'homme, pourrait-on en douter? Voyez comme il se complaît dans ses moyens intellectuels, dans sa force, son adresse et son savoir-faire! Comme il aime à en faire ostentation! Voyez la hauteur, la fierté, la suffisance et la présomption de l'individu devenu opulent par ses propres ressources! Quel est, au contraire, l'abattement de celui qui est tombé dans l'abjection! Qui ne sait les mouvements et les peines que les hommes se donnent pour arriver au pouvoir social, et les efforts qu'ils font pour s'y maintenir? et une fois qu'ils ont bu dans la coupe du pouvoir, combien peu de têtes sont assez fortes pour résister à ses vapeurs enivrantes!

Serait-il besoin de prouver que l'homme a le plus vif désir d'exercer le pouvoir qu'il a reçu de la nature? Je me bornerais à observer qu'il est constant que nous sommes jaloux de suivre en tout nos idées, de faire nos volontés, d'exécuter ce que nous avons conçu, de nous suffire enfin à nous-mêmes, et de nous soustraire ainsi à toute dépendance. Quel est celui d'entre nous, en effet, qui ne se plaise à abonder dans son sens et à se confier en son opinion, qui ne soit flatté de commander à ses organes et d'en être obéi? et qui ne soit ravi de voir ses vues se réaliser et son action produire au dehors des résultats qui l'élèvent au-dessus de ses besoins? Certes, on ne peut pas ne pas être jaloux de se prévaloir de moyens si propres à donner une entière sécurité au désir de notre conservation et d'inspirer de l'affolement à notre amour-propre.

Ce pouvoir qu'il est si avide d'exercer, l'homme veut encore l'accroître et lui donner toute l'étendue dont il

peut être susceptible. Animé de ce désir, bientôt, à l'aide de son intelligence, il arme ses mains d'instruments auxiliaires, et dès lors on le voit d'abord abattre des arbres, détacher des rochers, façonner ces matériaux et se faire une demeure; puis rassainir le lieu de son habitation, ensemencer la terre environnante, corriger par ses soins l'âpreté des fruits sauvages, et forcer, par la culture, le sol le plus ingrat à rivaliser de fécondité avec le terrain le plus productif; quelque temps après, élever à la domesticité les animaux sociables qui peuvent lui fournir des vêtements ou de la nourriture, dresser au travail ceux dont la force peut lui être d'un utile secours et frapper d'épouvante toutes les bêtes féroces; plus tard, enfin, soumettre à son empire les éléments, en maîtriser les forces et les faire servir à ses besoins. Il devient donc progressivement le souverain de la nature.

Mais cette souveraineté, dont il a la perspective, ses semblables peuvent la lui disputer, puisqu'ils ont le droit d'y aspirer comme lui; et c'est réellement le seul obstacle qui puisse s'opposer efficacement à l'agrandissement de son pouvoir. Car ce sont des rivaux qui tendent au même but, par les mêmes moyens et souvent supérieurs aux siens. Or, cette idée fait naître en lui le désir d'attenter à leurs droits et d'essayer par la ruse ou la force de les enchaîner à son pouvoir. Dans cette vue, et dès ce moment, il cherche à prendre de l'autorité sur eux, à les dominer et même à les asservir; à prendre de l'autorité, en leur imposant par l'ascendant de ses moyens, ou en les gagnant à soi par des voies séductrices ou persuasives; à les dominer, en épiant leur côté faible ou en leur inspirant de la crainte, pour s'emparer de leur esprit et de leur volonté, et pouvoir les gouverner

à son gré; à les asservir, en abusant de sa force pour envahir leur personne, les mettre dans sa dépendance et les rendre esclaves de ses volontés. Cette envie de dominer et d'asservir est commune, comme on sait, à tous les âges ainsi qu'aux deux sexes, et le fort et le faible obéissent également à son impulsion; si ce n'est que le premier a recours à des moyens tyranniques, et le second à des procédés de ruse et d'adresse.



CHAPITRE XXII.

De l'instinct de propriété.

Il est de fait que notre moi est répandu dans toutes les parties du physique de notre être. Présent partout, partout il y dit moi et répond à tout. Inséparablement attaché à son sort, tout ce qu'il éprouve lui est commun : en le blessant on le blesse; s'il s'affecte il est affecté. Il n'est donc aucune partie de notre corps que notre moi ne s'attribue en s'identifiant ainsi avec lui. Dispensateur des forces dévolues à l'organisation qu'il informe, dans tout ce qui se fait et qui n'est pas instinctif, c'est lui qui le détermine, lui qui le commande et en dirige l'exécution. Il n'y a donc pas un mouvement, pas une action de cette nature qu'il ne revendique comme à lui. Mais si ces actions lui sont propres, les effets qui en résultent, peut-il ne pas se les approprier? Et quant aux produits spontanés de la nature qui sont à l'usage commun des hommes, n'acquiert-il pas un droit particulier sur ceux qu'il applique à ses besoins, par cela seul qu'il en a fait la recherche, et qu'il s'est donné la peine de les cueillir?

Or, dès qu'on a pu se dire : Tout est à moi, ces organes, ces facultés, et le produit de ces facultés, il s'élève en nous un sentiment réfléchi de propriété qui nous attache fortement à tout ce qui nous appartient, et nous inspire non seulement le désir de pouvoir en disposer à notre gré, mais encore celui d'accroître notre possession.

Tout homme, en effet, qui n'est pas né dans l'escla-

vage, sent qu'il est à lui; il est fier de s'appartenir, d'avoir autorité sur sa personne, et il tient fortement à tout ce qu'il produit ou possède, parce qu'il le doit à ses labeurs et à ses soins. Ce sont des droits qu'il est jaloux de conserver, et dont il ne se dessaisit qu'en cédant à la violence. L'enfant sait à peine se discerner que déjà il a le sentiment de ce qui lui est dû et l'amour de la propriété; déjà l'injustice le blesse, l'outrage le révolte, et telle est sa tendance à s'approprier ce qui le flatte, qu'il lui suffit de mettre le premier la main sur un objet, pour se croire avoir acquis un droit sur lui et pouvoir le regarder comme sien. L'animal, au contraire, paraît étranger au sentiment de la propriété : car s'il s'irrite contre son agresseur, c'est par l'instinct de conservation qu'il agit, et pour repousser l'attaque, et non pas pour venger une injure; et s'il défend avec acharnement sa proie, c'est en présence de ses besoins qu'il le fait; hors de là, et lorsque sa faim est apaisée, il est sans prétention, et il voit avec indifférence son pareil s'emparer de ses restes.

Mais s'il tient fortement à tout ce qu'il possède, l'homme n'est pas moins curieux d'en avoir la libre disposition. La propriété n'aurait pour lui aucun prix s'il ne pouvait en user en maître. Aussi, quelle est son attention à n'en disposer que suivant ses caprices ou ses volontés, et souvent même à en faire abus, uniquement pour constater son droit à la chose. Toutefois, quelque étendu que soit ce droit, il ne lui est pas permis de dissiper follement son avoir ou de ruiner ses facultés, encore moins d'aliéner sa personne ou de se ravir l'existence. La nature a sur lui des droits imprescriptibles qu'il doit respecter : qu'il songe qu'il n'a reçu d'elle qu'une autorité précaire sur tout ce qu'elle a mis à sa disposition;

que ce qu'il possède n'est qu'un viager transmissible à d'autres après lui ; que son être est une propriété dont il n'a que l'usufruit, et dont la nature s'est évidemment réservé le fonds, puisque c'est elle seule qui, après l'avoir fait naître, maintient son existence en en dirigeant les ressorts à son insu, et elle qui en assigne le terme irrévocable. Si la société paraît, dans certains cas, s'arroger le droit de disposer de la vie des sujets, c'est qu'alors elle se met à la place de la nature, qui, ayant subordonné tous les individus à la conservation de l'espèce, veut qu'on lui sacrifie ceux qui ne peuvent que lui être funestes.

Est-il nécessaire de prouver que les hommes, quelle que soit leur condition, sont tourmentés du désir d'augmenter sans cesse leur avoir ? Pour s'en convaincre, il suffit d'ouvrir les yeux et de regarder autour de soi. Quel est le but de cette activité infatigable qu'on observe dans les individus de toutes les classes de la société, qui, par leur position, ne doivent pas prétendre aspirer aux honneurs ni au pouvoir, si ce n'est de pourvoir à leurs besoins et d'accroître progressivement leur aisance ? Où tendent toutes les intrigues et les bassesses des ambitieux auprès du prince ou des grands ? N'est-ce que pour arriver aux honneurs et au pouvoir ? Et ne serait-ce pas aussi parce que les honneurs et le pouvoir conduisent à la fortune ? D'ailleurs, cet appareil de lois civiles et criminelles que les peuples civilisés se sont imposées, soit pour déterminer tous les moyens licites d'acquérir la propriété, soit pour en garantir la possession et mettre un frein à la violence ou à la fraude, ne fait-il pas voir assez combien est grande l'avidité des hommes pour les richesses, par les excès mêmes auxquels cette cupidité les entraîne ?

CHAPITRE XXIII.

De l'instinct de liberté.

i une première observation sur soi fait reconnaître à l'homme qu'il est un principe d'action, une puissance qui commande à des organes et en même temps une autorité qui en dispose (car il est impossible de ne pas regarder comme à nous ce qui est sous notre domination, la nature, en nous confiant un pareil pouvoir, nous a par là même conféré un droit de propriété sur tout ce qu'elle a mis dans notre dépendance), si, dis-je, une première observation lui fait voir tout cela, une seconde ne tarde pas à lui faire voir que ces organes ne connaissent que sa volonté et n'obéissent qu'à lui : son pouvoir est donc absolu. Il voit encore que lui seul y dit : « Cela est à moi, » et personne autre que lui n'en réclame la propriété : son domaine est donc souverain. Or, ces idées de pouvoir et de domaine absolus font naître en lui un sentiment profond d'indépendance qui lui donne un amour vif de la liberté et le désir le plus ardent de jouir sans partage de la sienne.

L'animal est libre sans doute, puisqu'il a, comme nous, la faculté de faire ce qu'il veut; mais il n'a pas le sentiment de son indépendance. S'il sent qu'il peut agir à son gré, il ne sait pas que lui seul en a le pouvoir. Dans l'animal, la liberté n'est qu'un simple pouvoir et le besoin de l'exercer; dans l'homme, elle est de plus un droit, une prérogative, dont il est jaloux. Le premier fait

ce qu'il lui plaît, le second ce qu'il juge à propos. Dans celui-là, lorsqu'une volonté contraire s'oppose à son essor, ce n'est pour lui qu'une contrainte, contre laquelle il s'irrite; dans celui-ci, c'est la violation d'un droit, un attentat qui l'indigne et le soulève. Dans le premier, la liberté a pour principe l'entraînement de la volonté par l'impulsion du besoin; dans le second, une détermination réfléchie.

En effet, l'homme ne dispose pas seulement de ses actions, il est encore maître de sa volonté en ce que, par le pouvoir qu'il exerce sur ses idées, il lui offre des motifs pour vouloir, et par celui qu'il a de juger ces motifs, il éclaire et détermine son choix. Dans ce qu'il fait librement, tout émane donc de lui, et l'action, et la détermination, et les motifs de la détermination. Il y a plus : par la nature des motifs auxquels il peut s'élever et accorder la préférence, il fait prendre à sa liberté un caractère de moralité qui donne à ses actes l'empreinte de la vertu.

Ainsi, c'est au pouvoir de réfléchir et de disposer de ses idées que l'homme est redevable de jouir d'une pleine et entière liberté, et de sentir toute son indépendance, et la dignité dont ses actes libres peuvent être susceptibles. C'est, en effet, au premier avantage qu'il doit l'existence de ses sentiments moraux et l'indépendance de sa conscience; au second, la liberté de penser ou de pondérer toutes choses; à la liberté de penser, celle de vouloir, et à la volonté, la liberté d'action. L'animal, au contraire, n'a pour lui que cette dernière liberté, par cela seul qu'il ne réfléchit point, et qu'il n'a aucun pouvoir sur ses idées. Esclave de son instinct, en suivant sa volonté il ne fait qu'obéir aux tendances de sa nature;

et lorsque l'expérience oppose à l'instinct ses souvenirs, c'est toujours à l'impulsion la plus forte qu'il obtempère.

L'enfant, chez qui la raison n'a pas encore lui, ne diffère guère de l'animal sous ce rapport. Dès qu'il sent qu'il peut agir, comme lui, il veut faire sa volonté, et il se dépite quand on s'y oppose; mais en l'exécutant, comme lui, il ne fait que suivre son instinct. Cette première époque de l'enfance est bien précieuse pour l'éducation : c'est le temps de plier doucement la volonté par la voie d'une autorité amicale et de former des habitudes modificatrices de l'instinct et en harmonie avec les mœurs et les usages du pays. C'est aussi celui où le gouvernement peut attendre des efforts paternels les plus heureux résultats, s'il a su d'avance donner à ses sujets une direction convenable.

Cet état purement instinctif n'est pas de longue durée dans l'enfant. A mesure que ses organes se développent, et qu'ils prennent de la consistance, peu à peu il devient susceptible de réflexion, et bientôt il aperçoit des rapports qui n'existaient pas pour lui. Or ces rapports donnent lieu à un nouvel ordre de sentiments ou d'instincts qui se trouvent souvent en opposition avec les intérêts des sens, et auxquels néanmoins il donne parfois la préférence, ou dont il reçoit des reproches que toujours la raison justifie, lorsqu'il cède à ses appétits à leur détriment. Cette époque est l'âge de raison et celui où commence à poindre la conscience de ce qui est bien ou mal. C'est aussi le moment où toutes les institutions politiques jugent qu'il est le plus important de donner des opinions et d'imposer des croyances propres à faire naître des sentiments impulsifs conformes aux besoins de la société ou aux intérêts de ceux qui la gouvernent.

Tous les hommes ne respirent que l'indépendance et le libre exercice de leurs facultés; si ce n'est pourtant ceux qu'une servitude native a plongés dans l'abrutissement. Chacun veut être exclusivement à soi, indépendant dans sa pensée et sa conscience, l'arbitre de ses volontés et le maître de ses actions. De tous les droits qui nous sont dus, c'est celui dont nous paraissons le plus jaloux. Le jeune homme ne peut plus souffrir qu'on le tienne en tutelle, aussitôt qu'il a senti qu'il peut se suffire à lui-même : dès ce moment, il devient présomptueux, indocile et impatient de voler de ses propres ailes. Le sauvage, qui a vécu toute sa vie dans l'indépendance, ne peut se faire à la vie sociale, quelles que soient les douceurs qu'il y goûte; et s'il vient à perdre sa liberté, il préfère la mort à l'esclavage. Enfin, l'homme civilisé lui-même ne voit-il pas à regret qu'il est dans l'intérêt de l'ordre public que son indépendance soit circonscrite? Avec quelle chaleur il revendique la portion de liberté à laquelle il a droit! et quels efforts ne fait-il pas pour la recouvrer, lorsqu'elle lui est injustement ravie!



CHAPITRE XXIV.

De l'instinct de l'honneur.

Après avoir successivement reconnu les diverses qualités dont sa nature est douée, l'homme ne doit-il pas apercevoir que c'est le même moi qui est tout à la fois un être sensible, avide de plaisirs, et une puissance intelligente et libre ? et peut-il ne pas concevoir alors une opinion avantageuse de lui-même ? Or cette idée n'est pas plus tôt aperçue qu'il s'élève dans l'âme un vif sentiment de l'excellence de sa personne, lequel fait naître en lui un amour-propre plus ou moins exalté et lui inspire le désir de conserver et d'accroître la dignité de son être. Cet ensemble d'impulsions affectives est l'instinct de l'honneur.

De même que l'animal, l'enfant n'a aucun sentiment de l'excellence de sa nature, tant qu'il n'est pas en son pouvoir de rentrer en lui-même et de s'observer. Mais cette faculté ne tarde pas à se manifester : car, à mesure que ses organes se développent, peu à peu les impressions deviennent plus distinctes, plus permanentes, et la sensibilité plus détaillée, plus réfléchie. Bientôt il discerne en lui autant de manières d'être et d'agir qu'il peut éprouver d'impressions diverses ; successivement il revêt toutes les formes de la sensibilité, tous les modes de l'activité, et il parvient enfin à connaître l'étendue de sa nature, ses dispositions, ses tendances, ses aptitudes

et ses moyens. Alors seulement il sent toute la dignité de son être, l'éminence de son rang, l'importance de ses fonctions et la supériorité de son pouvoir.

L'amour-propre est une affection contemplative qui a pour objet le mérite personnel, réel ou supposé, de notre être, et pour terme la juste ou excessive estime de nous-mêmes. Il est plus ou moins exalté, parce qu'il est proportionné au sentiment qui le détermine, et que celui-ci est lui-même variable dans son intensité, en raison de l'opinion qu'on s'est formée de sa personne. C'est lui qui, suivant son degré d'exaltation, donne à l'âme de l'élévation et de la noblesse, ou de la fierté et même de l'orgueil, espèce d'intumescence morale qui nous déguise à nous-mêmes ; c'est lui qui fait éclater au dehors ces mêmes dispositions par des airs de grandeur et de dignité, ou de hauteur et d'arrogance, et par des manières nobles et distinguées, ou pleines d'ostentation et de vanité.

On aurait tort de décrier l'amour-propre, comme l'ont fait quelques moralistes. Il est légitime et dans l'ordre de la nature, lorsqu'il se tient dans de justes bornes, et il ne devient blâmable que lorsqu'il est outré dans ses prétentions et injurieux à autrui. Que serait l'homme vivant en société sans amour-propre ? un rouage sans ressort, une organisation sans vie. Celui qui n'a plus l'estime de lui-même est un être dégradé : l'avilissement peut l'atteindre impunément, puisqu'il ne sait plus rougir. L'amour-propre est le grand mobile de la perfectibilité morale de l'homme. C'est lui qui, par la noble émulation qu'il nous inspire, donne au talent un nouvel essor ; c'est lui qui, par le désir de conserver la dignité de notre être, désir qu'il amène à sa suite, nous initie à

la vertu en nous portant à nous respecter nous-mêmes et à ne rien faire qui soit au-dessous de nous.

C'est, en effet, par ce désir, qui tient toujours l'instinct en éveil, que celui-ci nous fait discerner et accueillir ce qu'il y a de noble et grand, d'éminent et digne dans les conditions, les états, les goûts, les penchants et les actions des hommes; et qui nous fait sentir avec répugnance et repousser avec dédain tout ce qui est bas et humiliant ou vil et abject. C'est lui qui nous apprend à nous prêter à nos besoins physiques et à satisfaire nos appétits sans nous abaisser et sans déroger à notre dignité, en nous y faisant procéder d'une manière délicate, en nous forçant à couvrir quelques-unes de ces actions du voile de la décence, en nous donnant enfin un égal éloignement pour tout ce qui est grossier, malhonnête ou obscène.

Sous le premier rapport, l'objet de l'instinct est l'honneur; sous le second c'est l'honnêteté. L'un veille à l'intégrité de notre nature et s'oppose à sa dépravation; l'autre veille à sa dignité et s'oppose à sa dégradation. Quand nous nous écartons de l'honneur, la honte nous y ramène; quand nous manquons à l'honnêteté, c'est la pudeur qui nous y rappelle. La honte est le cri de l'honneur offensé; la pudeur celui de l'honnêteté blessée. C'est cet instinct qui règle dans nous les droits du physique et du moral par une prédilection pour ce dernier, et en lui assurant la primauté en tout. C'est lui qui détermine l'ordre de nos obligations envers nous-mêmes en nous donnant une tendance privilégiée pour ce qui concerne spécialement notre être moral; c'est lui qui, comme principe de conscience, juge en arbitre souverain de ce qui est bien ou mal relativement à nous; qui nous

rend heureux quand nous suivons son *dictamen*, ou nous couvre de confusion quand nous lui sommes rebelles; c'est lui enfin qui rend morales nos actions sur nous-mêmes, et leur donne le caractère de la vertu, par l'excellence du but qu'il leur assigne, par l'abandon généreux qu'il nous fait faire de l'intérêt des sens, et quelquefois par le sacrifice de ce que nous avons de plus cher au profit de l'honneur. Tel est, en effet, l'ordre moral de nos actions privées : rechercher avec modération les plaisirs de la vie, c'est suivre la nature; préférer l'utile à l'agréable, c'est la sagesse; préférer ce qui est honorable et honnête à l'agréable et à l'utile, c'est la vertu; préférer l'honneur à l'existence, c'est l'héroïsme de la vertu.



CHAPITRE XXV.

De l'instinct d'humanité.

Indépendamment des forces sympathiques qui, dans l'instinct social, rapprochent les hommes les uns des autres et les font vivre en société, et qui, dans celui de la pitié, les poussent à leur conservation mutuelle et les forcent à se secourir dans un danger pressant, il existe encore en nous une force morale qui nous donne pour nos semblables un attachement réfléchi et nous fait prendre leurs intérêts comme les nôtres propres. Cette force est l'instinct d'humanité. Les instincts sympathiques sont dus tout entiers à la nature; ils appartiennent à l'organisation; l'instinct d'humanité est le produit de la réflexion, et il paraît se développer de la manière suivante.

A mesure qu'il s'observe, l'homme porte ses regards sur ses semblables, et successivement il y découvre un moi sensible, intelligent comme lui, susceptible de peines et de plaisirs, manifestant des goûts et des penchants parfaitement conformes aux siens; comme lui, maître de lui-même et pourvu d'un pouvoir indépendant, ayant donc les mêmes droits que lui. Or, cette idée d'identité de nature et de condition fait naître dans l'âme un sentiment expansif de confraternité qui nous dispose à une bienveillance générale pour tous les êtres de notre espèce, et nous porte non seulement à respecter leurs droits, mais encore à les traiter en frères.

On pourra peut-être douter que la réflexion ait un

pareil pouvoir sur notre cœur, en faisant attention qu'il y a des hommes très réfléchis qui paraissent n'avoir jamais éprouvé les mouvements d'une bienveillance désintéressée. Mais qu'on songe qu'il ne se forme pas en nous une idée qui n'intéresse sous quelque rapport le sentiment, particulièrement celles qui concernent l'humaine nature; et que s'il est des personnes qui paraissent étrangères aux sentiments généreux, ce n'est pas parce qu'elles ne les éprouvent pas, mais bien parce que leur cœur dur n'en reçoit qu'une impression trop faible pour n'être pas dominée par l'intérêt personnel.

Pourquoi, pourra-t-on dire encore, faire intervenir le sentiment où la raison seule suffit? L'humanité ne peut-elle pas n'être qu'un simple calcul d'intérêts de notre part, ou le résultat d'une convention sociale, dans laquelle tout est à l'avantage de l'individu, attendu que la société rend toujours avec usure ce qu'on lui donne?

Je conviens que la raison nous fait connaître suffisamment les rapports qui nous lient entre nous; mais cette connaissance n'est par elle-même que spéculative; et si la raison nous fait un précepte de l'humanité, c'est le sentiment seul qui lui donne la sanction et nous la fait pratiquer. « Aux yeux de la raison, dit Volney, l'humanité n'est qu'un commerce d'échange dans lequel on se rend des valeurs égales : elle veut que la balance du donné au rendu soit en équilibre. » Le sentiment, au contraire, nous désintéresse et nous élève au-dessus de nous-mêmes; il ne peut souffrir que nous restions circonscrits dans la limite de la stricte justice, et que nous tenions rigoureusement à ce qui nous est dû. Qui n'est que juste est dur. La raison nous montre dans chaque homme un individu semblable à nous; le sentiment

nous y fait voir un frère. Celle-là nous instruit de ses droits; celui-ci nous les fait épouser. Dans la première, c'est l'esprit qui juge; dans le second, c'est la nature qui parle.

Si la raison était le seul fondement de l'humanité et l'unique motif qui oblige les hommes l'un à l'autre, il me semble que les vieillards, qui sont de tous les membres de l'association ceux qui peuvent retirer le plus d'avantages d'une communauté d'intérêts, devraient être aussi les plus disposés à remplir les engagements du traité, puisqu'ils sont dans le cas de recevoir plus qu'ils ne donnent. Il est de fait cependant que ce sont eux qui ont le moins d'élans généreux, une stérile bienveillance, et qui se dessaisissent le plus difficilement de leurs intérêts au profit des autres. Pourquoi donc cela? C'est que, à cet âge, le sentiment perd sa force expansive en même temps qu'il s'émousse, et que le cœur, qui se resserre de plus en plus, finit par se concentrer dans un égoïsme exclusif.

L'instinct d'humanité ne se borne pas à nous inspirer de la bienveillance et à faire naître en nous le double désir de rendre à nos semblables ce qui leur est dû, et de nous désintéresser en leur faveur. En vertu de la réaction que ce désir exerce sur lui, il développe encore en nous des sentiments régulateurs qui déterminent notre conduite envers eux, en nous faisant discerner et accueillir les actions propres à satisfaire les tendances de notre cœur, et en nous donnant de l'éloignement pour celles qui les choquent ou les froissent. Ces sentiments sont la justice et l'équité.

La justice est prohibitive : elle s'oppose à toute usurpation et veut à chacun le sien, quel que soit son lot.

L'équité est communicative : elle porte au désintéressement et vise à l'égalité. La première veille à l'intégrité des droits d'autrui; la seconde, au bonheur de tous. Celle-là est un devoir qu'impose la nature; celle-ci, un besoin du cœur. Ainsi, ne nuire à personne dans son existence, son honneur, ses facultés, son industrie et son bien, ce sont des actions justes, parce qu'elles sont d'accord avec l'instinct qui veut qu'on respecte les droits de l'humanité, et qui souffre quand on y porte atteinte; se relâcher de ses droits rigoureux en faveur de ses pareils, se prêter à leurs besoins, condescendre à leurs désirs, être indulgent pour leurs faiblesses ou leurs erreurs, ce sont des actions équitables, parce qu'elles remplissent le vœu de l'instinct, qui ne se contente pas de nous faire respecter les droits d'autrui, mais qui veut qu'au besoin nous lui fassions l'abandon d'une partie des nôtres.

L'instinct d'humanité n'est donc pas seulement un lien qui nous unit en un seul corps de famille; il est encore la loi de nature qui détermine l'étendue de nos devoirs envers nos semblables : car c'est dans lui qu'on en trouve le précepte et l'obligation; c'est lui qui en punit les infractions et en récompense l'observation. Il est, en outre, le principe de la moralité de toutes nos actions sociales, en ce qu'il fait taire l'intérêt personnel, et qu'il nous élève au-dessus de nous-mêmes jusqu'au dévouement le plus absolu. Tel est, en effet, l'ordre moral de nos actions envers les hommes : respecter leur existence, et ne porter aucune atteinte à leurs droits, c'est la justice; leur rendre service au besoin et leur faire du bien quand on le peut, c'est la bonté; s'imposer des privations pour leur avantage, c'est la vertu; se dévouer pour leur salut, c'est l'héroïsme de la vertu.

CHAPITRE XXVI.

De l'instinct du juste et de l'injuste.

et instinct paraît tenir à tous les autres, comme on a pu le voir. Il en est pour ainsi dire la sauvegarde : car il a pour objet toutes les actions humaines qui les concernent, et pour but le maintien de nos droits. On peut l'envisager sous deux points de vue, dans les actions que les hommes exercent sur nous ou sur les autres, ou dans celles que nous exerçons sur nous-mêmes ou sur les autres. Nous ne nous occuperons ici que des premières.

Considéré dans son origine, l'instinct du juste et de l'injuste est un sentiment de rapport produit en nous par la conformité ou l'opposition des impressions que les actions des hommes font sur nous, avec les impressions propres de nos instincts moraux. Considéré dans sa nature, c'est une espèce de tact qui signale à nos instincts les actions favorables ou contraires à leur but, une voix intérieure qui défend dans nos cœurs les intérêts de nos semblables ; ou plutôt ce sont nos instincts eux-mêmes qui s'éveillent à la vue des actions qui peuvent les seconder ou leur porter atteinte, et donnent leur assentiment aux unes, ou se soulèvent contre les autres.

Quoique la nature nous porte à respecter réciproquement nos droits, ces droits ne sont pas toujours respectés par nos semblables. Souvent, au contraire, ils les choquent ou les heurtent de front ; quelquefois ils les

envahissent et nous attaquent de toutes manières. Ne les voit-on pas, en effet, fréquemment restreindre l'exercice de nos facultés, en comprimer l'essor, nous gêner dans la disposition des produits de notre travail, y imposer des servitudes, inquiéter notre existence et troubler nos jouissances ? Dans ces circonstances, ils attaquent notre indépendance et oppriment notre liberté. Ne leur arrive-t-il pas quelquefois de s'emparer de notre personne, de nous dépouiller de nos biens, de subjuguer notre pouvoir, de nous imposer des travaux et de se rendre les dispensateurs de nos jouissances et l'arbitre souverain de notre destinée ? Alors ils violent la propriété dans tous les genres, ils usurpent une autorité que la nature n'avait donnée qu'à nous, et s'arrogent un droit qu'ils ne doivent qu'à l'abus de la force. Parfois, non contents de nous asservir et abusant de leur usurpation, ils nous traitent avec mépris, nous ravalent au-dessous de la condition humaine, en nous attachant à des fonctions avilissantes. Insensibles à nos besoins, inexorables pour nos jouissances, ils ne nous accordent que les soutiens indispensables de la vie ; ils vont même jusqu'à nous maltraiter et nous rendre le jouet de leurs caprices ou les victimes de leur fureur. Dans ce cas, ils dégradent notre nature ou attentent à notre existence. Dans le premier genre d'attaque, il y a oppression, dans le second spoliation, et dans le dernier, outrage, tyrannie, abrutissement et homicide.

Or, il est de fait que lorsque les actions des hommes sont outrageantes pour nous et blessent ainsi nos tendances naturelles, il s'élève en nous un sentiment pénible qui irrite nos instincts, excite notre indignation et nous soulève tout entiers contre l'agresseur. Mais il est d'expé-

rience aussi que lorsque ces actions sont d'accord avec nos penchants, et qu'elles tendent à respecter nos droits, elles suscitent dans notre âme un sentiment flatteur qui rassure nos instincts et nous raffermit dans la conscience de nos droits. Il est donc vrai que le sentiment du juste et de l'injuste est fondé, comme je l'ai dit, sur la conformité ou l'opposition des actions des hommes sur nous avec les tendances de notre nature. Il y a justice quand le sentiment d'une action étrangère dont nous sommes l'objet est identique et pour ainsi dire en équation avec le sentiment de nos droits; il y a injustice lorsque l'un et l'autre s'excluent et se repoussent. C'est donc le sentiment de ce qui nous est dû qui fait pour nous la règle du juste et de l'injuste.

Est-il présumable que ce soient les lois positives qui décident du juste et de l'injuste parmi les hommes, comme on l'a prétendu ? Les enfants n'ont encore aucune connaissance des lois établies que déjà ils sentent vivement l'injustice, et sont entre eux les juges les plus intègres de ce qui appartient à chacun. Les hommes n'approuvent pas tout ce que les lois ordonnent ou défendent, et s'il en est qui blessent leurs droits, ils obéissent, mais ils réclament. Les lois seraient immuables si elles étaient pour nous la mesure définitive de la justice, et il n'y aurait plus de progrès à espérer pour la civilisation. Dans les états despotiques, où les lois sont oppressives, les peuples se courbent docilement sous leur joug, mais ils murmurent et se soulèvent quand ils le peuvent. Il faut donc reconnaître qu'il y a dans nous une règle supérieure aux lois et indépendante d'elles, qui juge leur justice et prononce en dernier ressort.

CHAPITRE XXVII.

De la conscience.

uoique la conscience ne soit réellement qu'une dépendance du juste et de l'injuste qui comprend dans sa juridiction toutes les actions morales humaines, comme elle a pour objet spécial celles que nous exerçons sur nous ou sur les autres, il m'a paru convenable d'en faire une étude distincte et séparée.

La conscience a deux modes d'action : elle approuve et censure. Elle est pour nos instincts moraux ce que l'aise et l'ennui sont pour nos instincts physiques. L'une juge des actions qui intéressent nos propensions morales, et les autres de celles qui se rapportent à nos besoins organiques. Sans la première, nos instincts moraux manqueraient leur but; sans les secondes, nous irions sans cesse en deçà ou au delà de nos besoins.

De même que le juste et l'injuste, la conscience est un sentiment de rapport qui a pour principe générateur la conformité ou l'opposition des impressions que nos actions propres produisent en nous avec les tendances morales de notre nature, et dont le but est de défendre nos intérêts moraux contre ceux de nos sens, et les droits de l'humanité contre notre intérêt personnel.

La conscience n'est pas innée, comme le pensent plusieurs moralistes. Le cœur de l'homme est table rase pour elle, avant la formation de nos instincts moraux. Ce qui le prouve, c'est qu'il existe des peuplades entières qui vivent sans aucun sentiment du bien et du mal moral, et bornés aux instincts phy-

siques les plus grossiers; que la conscience ne commence à poindre dans l'enfant qu'avec les premières lueurs de la raison, dont elle suit les progrès; qu'il y a des individus qui naissent inaccessibles aux remords, et d'autres qui en perdent le sentiment; que la conscience est, pour la plupart des hommes, telle que l'ont faite leur première éducation et les opinions ou les préjugés reçus; et ne sait-on pas qu'il y a des positions forcées dans lesquelles nous met l'état social, qui nous obligent à nous faire des principes analogues à notre position, et que chacun alors a une conscience à soi.

Mais n'y aurait-il donc que des consciences factices? Et ne se forme-t-il pas dans l'homme intelligent et réfléchi des sentiments moraux indépendants des préjugés et de toute institution locale? Cela me paraît incontestable. Chez tous les peuples civilisés, tous les hommes éclairés ont unanimement admis certains principes pratiques, et ils les ont constamment honorés, lors même que l'imposante autorité des dieux paraissait en consacrer la violation. S'il en est chez qui l'on remarque, parmi les usages établis, des pratiques contraires à l'humanité, c'est que leur croyance religieuse, ou la loi impérieuse de la conservation leur en a fait une nécessité que l'habitude a par suite adoucie en en émoussant le sentiment. Lorsqu'on entendit à Rome prononcer pour la première fois ce beau vers de Térence :

> Homo sum : humani nil a me alienum puto,

l'on sait qu'il s'éleva dans tout l'amphithéâtre un applaudissement universel, et qu'il n'y eut pas dans l'assemblée un seul homme qui n'y prît part, quoiqu'elle fût très nombreuse, et composée des Romains et des

envoyés de toutes les nations conquises ou alliées. D'où peut venir un pareil accord, si ce n'est de la nature qui parle à tous le même langage?

L'éducation peut être d'un grand secours pour hâter le développement moral de l'homme, lorsqu'elle ne fait que diriger son observation sur lui-même; comme elle peut aussi fausser sa conscience, lorsqu'elle accrédite dans son esprit des opinions qui lui déguisent sa nature et ce qu'il doit être. Mais il est toujours en notre pouvoir de rectifier notre éducation : car, pour peu qu'on veuille s'observer et faire usage de sa raison, bientôt la nature reprend ses droits, et la conscience sa rectitude originelle. Si quelques hordes sauvages paraissent vivre dépourvues du sentiment du bien et du mal, c'est que chez elles l'homme physique existe seul, et que l'homme moral n'est pas formé, parce qu'elles restent dans l'abrutissement. Mais que leur raison vienne à se développer, de même que dans les enfants : aussitôt le moral se développe aussi proportionnellement, et l'on voit naître alors en elles une conscience parfaitement en harmonie avec la nôtre. La conscience que l'homme civilisé se fait suivant les circonstances sociales dans lesquelles il se trouve n'est autre chose que le langage des besoins ou de l'intérêt qui parviennent à étouffer la voix de la nature en se justifiant aux yeux de la raison. Mais les besoins peuvent cesser, et l'intérêt changer; et dès cet instant le prestige se dissipe, les sentiments moraux se réveillent, et la nature triomphe.

J'avoue qu'il est des hommes incapables de moralité, et qu'il en est d'autres qui dégradent leur sensibilité par l'excès même du crime, au point de perdre tout sentiment moral. Mais ces hommes, qui, heureusement pour

l'humanité, sont en très petit nombre, doivent être regardés comme des anomalies de l'espèce humaine, qui font exception aux lois morales qui la régissent, et ne peuvent qu'en confirmer l'existence. La nature est sujette à des aberrations dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique.

Quoique la conscience ne soit pas innée, son origine n'en est pas moins auguste, et son autorité moins sacrée. Elle est fondée sur la sensibilité naturelle de l'homme, et ce sont les penchants que la vue réfléchie des prérogatives de notre être fait naître spontanément en nous qui la déterminent, ou plutôt elle n'est que ces mêmes penchants réagissant sur nos propres déterminations; mais différant alors d'eux-mêmes en ce que, sous le premier rapport, ils nous préoccupent de nos droits, et sous le second de nos devoirs. Si la conscience ne naît pas avec l'enfant, elle germe donc en nous avec l'homme intellectuel; et, malgré qu'elle vienne postérieurement au début de la vie, ne ressort-elle pas également du fond de notre être? N'en est-elle pas le cri intérieur? Et ne doit-on pas regarder sa voix comme celle de la nature?

Puisque la conscience dérive de nos instincts moraux, et que ceux-ci sont le produit de la sensibilité par la réflexion, comme eux elle doit revêtir un caractère différent, suivant le mode de sensibilité des personnes ou l'aptitude de l'entendement. C'est aussi ce qu'on observe parmi les hommes, où l'on trouve des consciences droites ou erronées, et des consciences délicates ou dures et endurcies. Les premières sont le propre des âmes libres de passions, et sous l'influence d'une raison saine et d'un jugement juste. Les consciences erronées sont l'apanage des esprits faux ou imbus de préjugés. Les consciences délicates sont le fruit d'une sensibilité

tendre, exquise, élevée; elles peuvent devenir timorées, scrupuleuses par défaut de lumières. Les consciences dures ou endurcies supposent une sensibilité grossière, incapable d'aucun élan généreux, ou devenue si calleuse par des froissements réitérés que les intérêts moraux ne la touchent plus.

La conscience préside à la détermination de nos actions morales ainsi qu'à leur développement, et son influence tutélaire se fait même sentir longtemps après leur exécution. S'agit-il en effet de prendre une détermination, aussitôt elle entre en délibération avec nous, et là, sans attendre qu'on la consulte, et sans crainte de déplaire aux passions, elle opine, elle donne son avis, elle insiste, et, lorsque la décision est prise, elle nous approuve ou nous censure, suivant que nous sommes d'accord ou en opposition avec elle. Le moment de l'exécution arrive-t-il, comme elle nous encourage! avec quelle confiance et quelle sécurité elle nous fait agir lorsque nous suivons son avis! dans le cas contraire, voyez le trouble dont elle nous agite, et l'inquiétude dont elle nous poursuit, comme pour paralyser notre action ou changer notre détermination. L'action est-elle consommée : si elle est louable, la conscience nous prodigue des applaudissements et elle nous réitère le même témoignage à chaque fois que nous pensons à cette action; est-elle, au contraire, condamnable, elle nous accable de reproches, et, par l'amertume des souvenirs dont elle nous tourmente, elle nous force au repentir et nous rend ainsi plus sages pour l'avenir. Mais si elle est criminelle, alors, s'armant dans son indignation du fouet vengeur du remords, la conscience devient pour le coupable tout à la fois son témoin accusateur, son juge et son bourreau.



CHAPITRE XXVIII.

De l'instinct religieux.

Si l'homme, accoutumé à réfléchir, continue à s'observer, et qu'en même temps il porte ses regards sur la nature, il ne tarde pas à s'apercevoir que la vie s'exécute en lui sans sa participation, qu'il ne tient pas de lui son existence, que ceux qui la lui ont donnée l'ont reçue, et n'ont fait que la lui transmettre; il voit qu'il y a dans tous les êtres animés un ordre uniforme de mouvements et de besoins appropriés à chaque espèce qui les régit à leur insu, et que tout est coordonné dans la nature et soumis à des lois constantes et invariables. Or, ces considérations ne peuvent pas se former dans son esprit qu'il ne s'élève de lui-même à l'idée d'une puissance invisible, source de l'existence, agent suprême de la nature, et le sentiment qui s'y attache, aussitôt qu'elle apparaît, le préoccupe de la réalité de son objet et lui en persuade la croyance.

L'idée de cause ou de puissance est une des premières notions que la réflexion suggère à l'homme; mais elle est bien informe tant que l'observation ne vient pas la développer. Conformément au penchant de notre nature, qui nous porte à juger de tout d'après ce qui se passe en nous, il regarde d'abord comme animé tout ce qui est en mouvement, et il suppose alors autant de puissances distinctes qu'il y a d'actions diverses qui s'exercent dans la nature. Telle a été la persuasion de tous les peuples dans leur premier âge, telle est encore celle des nations

sauvages et des enfants, telle est même la tendance de tous les animaux avant l'expérience. Le jeune chien mord d'abord le bâton qui le frappe, comme auteur du mal qu'il souffre, et ce n'est qu'à la longue qu'il apprend à n'en vouloir qu'à la main qui le dirige. Ce n'est aussi que par une longue suite de réflexions que l'homme parvient à reconnaître que tout est gouverné par une main invisible.

Quel degré de développement intellectuel ne faut-il pas en effet qu'il atteigne pour découvrir que tous les agents de la nature, étant, ainsi que ses organes, dans une dépendance mutuelle et tour à tour effets et causes, supposent un premier moteur, et en conclure que cette puissance est une et non multiple; pour observer que toutes les actions de la nature sont coordonnées entre elles et concourent à un but commun, de même que celles qui émanent de sa volonté, et en inférer qu'une volonté suprême meut et régit aussi l'univers; pour remarquer enfin dans toutes les opérations de cette nature une sagesse profonde, des intentions bienveillantes, des vues particulières subordonnées à un plan général, des voies simples et des moyens infiniment variés, susceptibles de quelques écarts pour les individus, mais infaillibles pour les espèces, et se convaincre ainsi qu'une intelligence souveraine préside à tout!

On voit que c'est spécialement en sondant le fond de son être que l'homme parvient par analogie à la connaissance de la Divinité et à la détermination de ses principaux attributs, tels que la puissance, l'intelligence et la spontanéité, auxquelles il ajoute même par suite ce qu'il a dans l'âme de plus moral et de plus honorable : la justice et la bonté. Et pourrait-il en être autrement?

S'il est forcé de reconnaître en lui-même une puissance intelligente et susceptible de déterminations spontanées, peut-il se regarder comme l'effet d'une nature aveugle et sans choix ? Et s'il se sent un cœur animé des plus nobles sentiments, ne doit-il pas supposer que tout ce qu'il possède de bien existe éminemment dans cette cause suprême ? Les lui attribuer, c'est les faire remonter à leur source. Heureux toutefois s'il ne s'avise pas de lui donner également ses passions, ses travers et ses vices : tant il est vrai que l'homme est naturellement porté à faire Dieu à son image, et à le composer de tout ce qu'il est ; si ce n'est pourtant qu'il y associe des idées d'indépendance, de durée, de grandeur et de domination absolues, pour indiquer les rapports qu'il a dans la nature avec l'existence, le temps, l'espace et le mouvement !

C'est ainsi que, guidés par la réflexion, et secondés par le sentiment, nous parvenons à nous convaincre de l'existence d'un être intelligent, juste et bon, suprême et souverain. Cette conviction est donc à la fois le produit de la raison et celui de l'instinct. L'une nous donne l'idée de son existence, l'autre nous en fait sentir la réalité ; celle-là la justifie, celui-ci nous y fait croire. Telle est même la force de ce dernier, qu'il est impossible de s'en dépouiller, ou que, lorsqu'on croit l'avoir fait, il se reproduit en nous sous une autre forme. On prête alors des vues à une nature aveugle, une volonté au destin, du calcul au hasard ; on suppose une influence aux astres, on crée enfin mille puissances chimériques pour satisfaire à l'impulsion du sentiment.

Ce sentiment, quelle que soit sa force, reste néanmoins comme inaperçu dans le cours ordinaire de la vie, parce que tout ce qui se passe alors dans nous, ou hors de

nous, est trop uniforme pour exciter notre attention. Mais il se réveille dans toutes les circonstances capables de produire sur nous quelque impression insolite et extraordinaire. Ainsi, dans un malheur inespéré ou un bonheur imprévu, l'idée d'une puissance au-dessus de nous est tellement présente à notre esprit, et nous sommes si vivement pénétrés de son influence, que notre premier mouvement est de nous porter vers elle par un sentiment de gratitude, ou d'invoquer sa protection par celui de notre insuffisance. Ce sentiment se réveille encore en nous à l'aspect des grands phénomènes de la nature. Quel est celui qui n'est pas frappé de l'idée d'une grande puissance, lorsque la terre étale au printemps toutes les richesses de sa fécondité, et se montre dans tout son éclat? ou lorsque dans le silence de la nuit le ciel se déploie dans toute sa magnificence? quel est celui qui ne se sent pas sous sa domination, lorsque l'atmosphère paraît embrasée des feux de la foudre, que le tonnerre éclate, et que les nuées inondent nos campagnes? lorsque la mer en courroux soulève ses vagues et les accumule avec fureur sur ses rivages ? ou lorsque la terre ébranlée dans ses fondements entr'ouvre ses abîmes et vomit de son sein des torrents de flammes et de matière en fusion ?

En s'élevant par la réflexion et le sentiment à la croyance d'un Dieu, l'homme ne se borne pas à n'envisager que la réalité de cette cause suprême et à se complaire dans la persuasion de son existence; il contemple encore la sublimité de sa nature, son éminente supériorité et tous les rapports qui le lient à lui. Or, ces diverses considérations déterminent dans son cœur deux nouveaux sentiments, qui deviennent pour lui la source de

nouveaux besoins et de nouveaux devoirs. Le premier est un sentiment d'excellence qui le pénètre d'une profonde vénération pour la dignité de cet être, et le porte à l'honorer et à lui rendre hommage. Le second est un sentiment de dépendance qui lui impose une entière soumission à son pouvoir et lui inspire le désir de se le rendre propice pour l'invoquer dans ses besoins. Cet ordre de sentiments et d'affections qui le ratachent ainsi à la cause première, comme à son principe, et le mettent en rapport avec elle, c'est proprement l'instinct religieux, fondement sacré de tous les cultes, et le plus ferme comme le plus auguste appui des lois morales.



CHAPITRE XXIX.

Dépravation de l'instinct.

els sont les différents instincts, que les mouvements organiques de notre être, ou nos regards réfléchis sur nous-mêmes, font naître constamment dans nous et régulièrement dans tous les hommes, lorsque aucune cause étrangère ne vient en contrarier le développement, ou en altérer la nature. Car il n'est pas rare de voir des individus chez qui quelques-uns de ces instincts paraissent étouffés ou dans un état de dérèglement plus ou moins profond. Rigoureusement parlant, il est même vrai de dire qu'il n'est pas une seule de nos tendances instinctives qui ne soit susceptible d'éprouver l'une ou l'autre de ces deux atteintes.

Mais, en avouant la réalité de ces dégradations, nous sommes loin de penser qu'on ait le droit d'en conclure que tous les instincts ne sont que des dispositions acquises, des sentiments factices et le produit de l'expérience, du climat ou de l'éducation. Si l'on se croit fondé à regarder la raison comme un guide donné à l'homme, quoiqu'elle soit sujette à s'aliéner ou à perdre sa rectitude par une fausse direction, le sentiment doit-il cesser d'être pour nous la voix de la nature, parce que les causes qui peuvent lui porter atteinte sont capables de l'abolir ou de le dépraver dans certains sujets? ne suffit-il pas que la plus grande et la plus saine partie du genre humain soit soumise à l'influence des mêmes instincts pour être autorisé à les considérer comme les mouve-

ments propres de notre nature? L'instinct est préventif, il devance l'expérience: celle-ci ne juge qu'après le fait, et ce n'est souvent qu'aux dépens du présent qu'elle nous précautionne pour l'avenir. Ce qui tient au climat est local et circonscrit; ce qui tient à l'éducation est de plus changeant et variable; ce qui, au contraire, vient de la nature est uniforme en tous temps et en tous lieux. Aussi les sentiments naturels se font-ils jour d'eux-mêmes partout où les causes perturbatrices que je vais indiquer n'en dépravent pas les mouvements.

Les instincts ne sont autre chose que les diverses manières d'être et d'agir de la sensibilité dans son état normal. Ils doivent donc être sujets à se détériorer par toutes les causes qui peuvent dénaturer le sentiment, et en changer les rapports. Or, il y a dix causes principales qui peuvent dépraver le sentiment et pervertir nos instincts: les unes prennent leur origine dans nous, et les autres viennent du dehors. Les premières sont certaines affections organiques, l'irritation des besoins non satisfaits, un tempérament vicieux, des passions excessives, la prédominance volontaire et désordonnée de quelque instinct physique, et celle de certains instincts moraux. On doit ranger parmi les secondes, le climat, l'éducation, le gouvernement, les croyances religieuses. Les détails dans lesquels je vais entrer vont en fournir la preuve.

1° Quoique tous les organes, lorsqu'ils se trouvent lésés dans leurs fonctions, ne puissent pas entraîner l'économie animale dans un mouvement morbide général, sans porter une atteinte plus ou moins forte à la sensibilité, il en est cependant quelques-uns dont les affections paraissent l'attaquer plus directement: ce sont ceux

qui se trouvent dans une dépendance spéciale de l'organe du sentiment, et dans une communauté de bien-être ou de souffrances avec lui. On sait que c'est principalement l'état morbide plus ou moins grave des viscères qui nous plonge successivement dans l'hypocondrie, la mélancolie, et finalement la manie. Or le caractère particulier de ces maladies est d'altérer plus ou moins profondément la sensibilité, et d'abolir ainsi ou dénaturer nos instincts fondamentaux. On est d'abord d'une humeur triste et fâcheuse, et l'on éprouve de l'éloignement pour les hommes et leur société. Bientôt à ce premier degré de dépravation, succèdent le dégoût de la vie et une misanthropie farouche, lesquels finissent souvent par entraîner le sujet qui les éprouve à se soustraire à l'existence, en attentant lui-même à ses jours. Souvent aussi, avant qu'il cède à cette tendance fatale, la mélancolie se transforme en une manie furieuse, qui lui inspire le féroce désir de verser le sang de ses semblables, et le force à se déchirer lui-même en lambeaux, lorsqu'il se voit dans l'impossibilité de satisfaire cet atroce penchant.

Il n'est pas rare encore de le voir tomber dans une manie délirante et non furieuse ; où, se croyant changé en loup, en chien ou en cheval, il en acquiert les instincts et en manifeste les goûts et les allures. Ce singulier état s'observe plus fréquemment chez les hydrophobes. Nous pouvons joindre à ces dépravations, celles que produisent sur l'instinct de nutrition la chlorose chez les jeunes filles et les premiers temps de la grossesse chez quelques femmes. Qui ne connaît les goûts et les appétences des unes pour les substances insipides ou dégoûtantes, et les envies bizarres, ainsi que les aversions insolites des autres.

2° Lorsque les fonctions organiques nécessaires à la production de la vie s'exécutent régulièrement et sans obstacles, deux besoins essentiels et auxquels tous les autres sont subordonnés se font sentir en nous. L'un est le besoin de notre conservation individuelle par la nutrition; l'autre, celui de la conservation de l'espèce par la reproduction, et chacun d'eux est attaché à un organe particulier, chargé spécialement d'en faire naître le sentiment, et de pourvoir à sa satisfaction, en y faisant même concourir au besoin tous les autres organes. Mais ces besoins sont quelquefois sujets à ne pas atteindre leur but par la privation plus ou moins prolongée de leur objet. Or, lorsque cette circonstance a lieu, le besoin frustré s'irrite, la sensibilité s'exalte, ses rapports changent de nature, et l'on voit alors la plupart des instincts prendre une direction vicieuse.

Ainsi, dans les calamités publiques, et lorsque les hommes se trouvent livrés aux horreurs de la faim, ne les a-t-on pas vus se dépouiller de tous sentiments humains, et se transformer tout à coup en bêtes immondes et féroces? Rien n'est dégoûtant ou épouvantable pour eux : dans leur fureur, ils se dévorent l'un l'autre, ils s'attaquent eux-mêmes et deviennent leur propre proie. Ainsi, dans les jeunes filles qui, quoique bien élevées et de mœurs pures, tombent dans la nymphomanie, lorsque le tempérament vient à s'irriter d'une trop longue continence, on est étonné de voir les désirs les plus effrénés succéder aux sentiments de la pudeur. Ce ne sont plus chez elles que regards agaçants, postures indécentes, gestes lascifs, propos obscènes, et provocations à l'impudicité : hors de l'accès, l'idée de ces écarts les accable et des torrents de larmes les expient.

3° Il est pénible de le dire, mais on ne peut se dissimuler qu'il est des hommes malheureusement nés avec une organisation qui les entraîne, comme par une pente irrésistible vers la dépravation morale. Chez eux, la sensibilité, viciée par le tempérament, ne leur donne que des rapports erronés, et fait naître dans leur âme des inclinations et des penchants contraires à l'ordre naturel : la société en offre plus d'un exemple. Ne voit-on pas, en effet, parfois des individus qui, quoique nés dans l'aisance et ne connaissant pas les privations, se montrent dès leur enfance avec un goût prononcé pour le vol ou la friponnerie, goût que l'éducation la plus soignée n'a pu réprimer ? D'autres fois des monstres, qui, dominés par une inéluctable propension au meurtre et à la barbarie, se plaisent à verser le sang de leurs semblables, ou à exercer sur eux toutes sortes de cruautés ; tantôt des familles entières, naturellement disposées au suicide, dont les membres, parvenus à un certain âge, finissent par succomber à cette tendance destructive ; tantôt des hommes sans amour-propre, sans honneur, sans honte, sans pudeur, et ne trouvant de plaisir qu'à vivre dans la bassesse et le cynisme le plus dégoûtant.

4° On peut encore regarder comme un effet du tempérament cette exaltation particulière de la sensibilité dans certains sujets, exaltation qui donne à toutes leurs passions un caractère exagéré, et qui, lorsque celles-ci deviennent excessives, les rend capables de réagir sur le sentiment au point de le fausser et d'en pervertir les rapports. Veut-on se convaincre que tel est l'effet des passions extrêmes sur la sensibilité de quelques individus : que l'on consulte l'ouvrage de M. Pinel sur l'aliénation, et l'on verra, qu'il résulte des informations qu'il a prises

que la plupart des aliénés ne doivent cet état déplorable où l'esprit et le sentiment s'égarent à la fois : les uns qu'à un enthousiasme outré, un amour-propre blessé, ou un amour contrarié et malheureux ; les autres à un violent chagrin occasionné par un revers de fortune, la perte d'un objet chéri, ou à des terreurs religieuses portées à l'excès. On verra, de plus, par le recensement qu'il a fait des aliénés de l'un et de l'autre sexe dans les hôpitaux de Bicêtre et de la Salpêtrière, que le nombre des femmes excède de beaucoup celui des hommes. Cela devait être ainsi : chez elles, la sensibilité est trop vive et trop délicate pour ne pas sortir, pour ainsi dire, de son diapason plus fréquemment que celle de l'homme, sous la touche la plus violente des passions.

Or, on remarque dans ces aliénés pour causes morales une perversion totale des sentiments affectifs. Tous voient avec indifférence ou aversion les personnes qui leur étaient les plus chères : le père repousse son fils ; le fils ne connaît plus sa mère. Les uns sont d'une excessive gaieté et d'une verbeuse loquacité; les autres sont taciturnes et plongés dans une sombre tristesse. On observe, en outre, qu'il y a chez eux une exaltation extravagante de quelqu'un des instincts moraux, en rapport avec la cause de l'aliénation. Ici c'est un amour-propre excessif, ou une dépréciation extrême de soi-même. Là on se croit tout-puissant ou livré à la fureur d'une puissance redoutable. Tantôt c'est un sentiment d'opulence et de prodigalité, ou celui d'une avarice sordide qui les domine. Tantôt enfin, c'est l'intime conviction de leur innocence qui les soulève contre l'injustice des hommes, ou celle de leur culpabilité qui les résigne à tout souffrir de leur part.

5° Les instincts, pour se dépraver, n'ont pas besoin de l'intervention de passions exaltées au point d'aliéner l'entendement : la prédominance volontaire de l'un d'eux suffit ordinairement pour altérer les rapports des autres.

Et d'abord, parmi nos instincts physiques, il y en a trois principaux qui par leur nature sont impérieux, dominateurs et le plus susceptibles de se vicier, lorsque, au lieu de les réprimer et de les contenir dans leurs justes limites, on s'abandonne volontairement à leur impulsion. Ce sont les instincts de conservation, de nutrition, et de reproduction, lesquels ne peuvent se dérégler sans dégénérer : le premier en un vil égoïsme ; le second en un grossier épicuréisme ; et le troisième en un honteux libertinage. Or, telle est la force de ces penchants une fois déréglés qu'ils détériorent tous, plus ou moins profondément, le moral de l'homme et entraînent après eux la dépravation de ses mœurs.

Ainsi, l'égoïste qu'un désir excessif de conservation tourmente, tout entier à ses premiers besoins, concentre toutes ses affections dans l'intérêt personnel, et il devient pour lui-même bas, sordide, vénal et dur, indifférent et sans pitié pour autrui ; il est même injuste au besoin, lorsqu'il croit ses intérêts compromis. Celui qui se plonge dans la crapule et s'y livre sans réserve, perd le sentiment de sa dignité, l'estime de lui-même, le désir de toute considération publique, et le goût de ce qui est noble et délicat ; il s'abrutit en un mot, et il devient le plus ignoble esclave de l'instinct le plus grossier. Ainsi, le libertinage conduit l'homme qui s'y abandonne à la satiété de tous les plaisirs purs et honnêtes ; il affaiblit ses penchants, affadit ses goûts, et relâche en lui tous les liens moraux. Il fait plus : il lui donne un attrait particu-

lier pour tout ce qui est indécent, obscène et impudique, et une forte tendance à faire partager aux autres sa dépravation. Le libertin devient donc dissolu et corrupteur.

6° Les instincts qui concernent la religion et la liberté sont incontestablement, de tous nos instincts moraux, ceux qui paraissent le plus sujets à s'exalter, en raison de l'élan qu'ils donnent à l'imagination, lorsqu'on s'y livre sans mesure. Croira-t-on que l'instinct de l'honneur ait jamais pu s'élever à un haut degré d'exaltation? Il est de fait cependant, qu'il a existé autrefois un ordre de chevalerie voué au maintien de l'honneur en tous points, spécialement de la bravoure, de la galanterie et de l'équité en tous genres; et tel fut le fol engouement de ces preux chevaliers, qu'ils allaient par le monde au-devant des aventures, défiant les braves pour se signaler par de hauts faits d'armes, soutenant l'honneur des femmes, particulièrement de leurs maîtresses, envers et contre tous, et cherchant partout des torts à redresser. L'instinct de l'honneur est donc susceptible comme les précédents, des plus grandes aberrations. Or, lorsque ces instincts viennent à s'exalter par l'ascendant qu'on leur laisse prendre, ils dégénèrent en fanatisme, et le fanatisme, de quelque nature qu'il soit, dégrade le sentiment et déprave les penchants.

Voyez le fanatique religieux : tournant d'abord son zèle sur lui-même, il s'impose le devoir, ou plutôt il ambitionne d'étouffer en lui le plus impérieux des besoins, de mater ses sens, de torturer son existence, de renoncer aux plus douces inclinations de l'homme, d'abjurer son être, d'abdiquer sa raison et sa volonté, de s'abrutir enfin, et de s'anéantir autant qu'il est en lui pour mieux honorer l'auguste objet de son culte. Poussant

ensuite plus loin son zélotisme, il veut faire prévaloir parmi les hommes, ses sentiments et ses pratiques, et rien ne lui coûte alors. A ses yeux tout paraît légitime, pourvu qu'il réussisse : la sainteté des motifs justifie les moyens. Et s'il rencontre des personnes qui contrarient ses sentiments et s'opposent à leurs progrès, il va les discréditant et les diffamant partout. Dans l'excès de son intolérance, il crie à l'impiété, à l'athéisme, pour exciter plus sûrement contre elles la fureur populaire. Bientôt, de la haine il passe à la persécution, et de la persécution aux actes sanguinaires. Il finit donc par outrager l'humanité pour mieux venger la Divinité qu'il croit offensée.

Qui ne connaît les excès, les horreurs du fanatisme politique, et les altérations profondes qu'il produit dans les sentiments humains ? Nous en avons fait de nos jours une effroyable expérience. Le sexe le plus doux, le plus timide, le plus modeste et le plus compatissant devient alors furibond, audacieux, sans pudeur et sans pitié. L'homme pacifique devient séditieux ; le civilisé, barbare ; le lâche, cruel ; et l'intrépide, féroce. C'est le fanatisme de la liberté qui porta les Decius à se vouer aux dieux infernaux et à la mort pour le salut de la République ; Scévola à attenter aux jours de Porsenna, protecteur des Tarquins, pour assurer, au péril de sa vie, l'indépendance de sa patrie ; et Caton d'Utique à se donner la mort après la défaite de Pompée, pour ne pas voir Rome au pouvoir du vainqueur et asservie par lui. C'est encore le fanatisme, qui, faisant taire la voix de la nature dans le cœur des Brutus, inspira au premier le barbare courage de faire périr sous ses yeux ses propres enfants, complices d'une conspiration en faveur des Tarquins, et au second, l'inflexible détermination de poignarder en plein sénat l'op-

presseur de la liberté, sans égard aux bienfaits qu'il en avait reçus.

Voulons-nous connaître les effets perversifs du fanatisme de l'honneur sur le moral de l'homme, considérons qu'elles furent les mœurs des chevaliers errants. D'abord l'importance imaginaire qu'ils attachaient à la dignité de chevalier et à la mission dont ils se croyaient chargés, exalta leur amour-propre au dernier point, et les rendit si grotesquement orgueilleux, qu'ils en devinrent sots et ridicules. Par suite de cet orgueil, l'idée chimérique qu'ils se firent de leur vaillance leur donna une présomption d'eux-mêmes si folle, si extravagante, qu'ils s'imaginèrent que rien n'était au-dessus de leurs moyens, et qu'ils pouvaient tout entreprendre. On les vit aussi se faire un point d'honneur de se jouer de la vie, pour faire parade de leur bravoure, et venger, par des combats à outrance, les insultes ou réelles ou supposées faites à l'honneur. De nos jours, le point d'honneur ne consiste-t-il pas encore à mourir en preux plutôt que de vivre en lâche, et à n'apaiser que par le sort des armes, les ressentiments de l'amour-propre ? On vit encore chez eux la galanterie, qui ne devait être qu'une respectueuse déférence pour les femmes, et un hommage rendu à la beauté, dégénérer en un culte servile et une soumission aveugle. L'amour alors ne fut plus pour le jeune paladin qu'un éternel servage, et la jouissance, qu'une faveur accordée, une liberté permise.

7° On ne saurait douter de l'empire du climat sur le moral de l'homme, si l'on en juge par les modifications profondes qu'il produit dans les formes extérieures, la constitution, et les habitudes de toutes les espèces animales.

Sous un ciel brûlant, les tissus se dilatent, et leur ressort s'affaiblit; en même temps les forces sensitives acquièrent plus d'expansion, plus de vibratilité, et deviennent plus excitables. Ce qui donne de la mollesse, de l'inertie, mais une sensibilité vive, délicate, une imagination ardente, des penchants physiques précoces, et une extrême tendance à la volupté. Cette tendance, lorsqu'elle est traversée et non satisfaite, se transforme en un érotisme religieux, dont l'effet est d'exalter l'imagination, et de plonger celui qui en est l'objet dans la contemplation et l'extase. L'homme est donc alors entièrement sous l'empire des sens, fuyant la peine, redoutant tout effort, et ne respirant que pour le plaisir.

Or, cette prédominance de la sensibilité est singulièrement contraire aux instincts moraux, en ce qu'elle amollit le cœur, énerve le ressort de l'âme, et amortit ainsi tous les sentiments réfléchis. Considérez l'Asiatique: sans force et sans courage, il se croit né pour la servitude; mais il est rusé, dissimulé, vindicatif et perfide. Plein d'ardeur pour la volupté, rien ne lui coûte pourvu qu'il jouisse. Il sacrifie donc tout à la crainte et à la jouissance: amour-propre, pouvoir, honneur, patrie, indépendance, justice et humanité! « Il y a de tels climats, dit Montesquieu, où le physique a tant de force, que la morale n'y peut presque rien. » Laissez un homme avec une femme, les tentations seront des chutes, l'attaque sûre, la résistance nulle. Dans ce pays, au lieu de préceptes, il faut des verroux.

Il n'en est plus de même dans les pays du Nord, où le froid resserrant les tissus, augmente le ton des forces musculaire, et engourdit et concentre la sensibilité. Là, on remarque, au contraire, une prédominance manifeste

des instincts moraux sur les instincts physiques, parce que l'accroissement des forces motrices donne à la force morale de la volonté un point d'appui plus solide, et que la sensibilité, devenant intérieure, est toute à l'avantage des sentiments réfléchis. L'homme du Nord est donc courageux, résolu, généreux, sans rancune, d'un juste amour-propre, plein d'honneur, jaloux de son indépendance et de ses droits, probe par caractère, humain sans efforts et religieux par devoir. Il est sans exaltation, sans engouement; mais, en compensation, il est froid, peu démonstratif et peu passionné. Chez lui l'intérêt des sens est plutôt un besoin qu'un appétit sensuel, et si l'amour prend quelque empire sur son cœur, il n'en éprouve pas les tourments; mais aussi il est privé de ces vives émotions, de ces tendres épanchements qui font la vie de l'âme.

Dans les climats tempérés, où l'inconstance des saisons et les changements brusques de la température, modifiant sans cesse l'organisation, font naître un mode de sensibilité variable, l'homme apparaît avec des goûts changeants, des inclinations passagères, des penchants volages, et des passions vives, mais peu durables. Dans ces pays, tout est de mode : les vices et les vertus, de même que les ajustements et la parure. On dirait que les sentiments n'y sont que des caprices, et les mœurs des usages.

8° Si l'on prend le mot *éducation* dans sa généralité, tout ce qui est capable de modifier directement nos organes, ou d'agir sympathiquement sur eux, peut être pour l'homme un agent d'éducation. La première action appartient à l'éducation physique; la seconde est du ressort de l'éducation morale, la seule dont il soit question ici.

L'éducation morale est faite surtout par les hommes qui nous entourent, et avec qui nous vivons. Ils agissent puissamment sur nous de deux manières : par les sentiments qu'ils nous communiquent, et par les exemples qu'ils nous donnent. Par les premiers, ils modifient notre sensibilité; ils nous entraînent et nous font sympathiser avec eux; par les seconds, ils modifient notre motilité ; ils nous impriment leurs modes d'action et nous les font imiter.

L'imitation à pour principe dans nos organes moteurs une disposition et une tendance acquise à répéter les mouvements dont nos sens leur ont transmis les formes par des actes réitérés, et en vertu de leur action sympathique sur eux. Cette disposition suppose dans les organes une aptitude naturelle à retenir les formes et à prendre les déterminations des mouvements dont ils reçoivent fréquemment les impressions. L'imitation n'est donc qu'une habitude, et non pas un instinct.

Les goûts et les penchants de nos semblables peuvent exercer sur nous deux sortes d'actions sympathiques : l'une est spontanée, et s'opérant sans effort, parce que l'effet impressif de leurs affections se trouve conforme à nos tendances naturelles; l'autre ne se produit qu'à la longue, et par des actes souvent répétés, parce que les affections dont elle émane, étant vicieuses, répugnent à notre nature, qui ne se rend qu'après avoir plus ou moins longtemps résisté. Son effet n'en est pas moins pour cela presque toujours infaillible. La cause physique de cette longue, mais inefficace résistance, a son principe dans la constitution organique des forces nerveuses, dont la nature est de repousser avec force les impressions du dehors qui contrarient leurs mouve-

ments propres, mais qui finissent, tôt ou tard, par céder à leur action réitérée et par se mettre en rapport avec elles. Cette seconde action est donc une sympathie par habitude.

Or, si telle est la force sympathique des impressions, que font sur nous les mœurs et les habitudes des personnes au milieu desquelles nous vivons, que tôt ou tard elles nous forcent à contracter leurs goûts et à prendre leurs usages, doit-on s'étonner de voir que des peuplades entières soient parvenues à se dénaturer au point de se repaître avec plaisir des membres palpitants de leurs ennemis vaincus? de manger même tranquillement leurs parents, leurs amis, et d'établir chez elles des boucheries de chair humaine? Doit-on être surpris que ce que la fureur seule a dû primitivement leur inspirer ait pu par suite être pratiqué de sang-froid par leurs descendants, sans que la voix de la nature se soit fait entendre? Si la nécessité de mettre en rapport la population avec les moyens de subsistance a fait autrefois une loi impérieuse à une nation très civilisée de sacrifier annuellement une portion de la génération naissante, et qu'aujourd'hui le Chinois dispose de la vie de ceux de ses enfants dont il ne veut pas, froidement et sans que son cœur en souffre, n'est-ce pas à l'empire contagieux de cet usage généralement reçu qu'il doit son insensibilité ?

Quels bienfaits, au contraire, ne doit-on pas attendre de la première éducation, lorsqu'elle se trouve d'accord avec la nature ! ils sont inappréciables. A mesure que les instincts physiques se déploient, elle en règle les saillies, sans comprimer leur juste essor? Elle hâte le développement des instincts moraux, et les oppose de bonne heure aux premiers, pour contre-balancer plus sûrement leurs

exigeances; elle donne aux sentiments naturels une nouvelle sanction, en leur offrant pour appui l'autorité de l'exemple, à la conscience plus de force et d'énergie, pour réprimer les écarts, et elle rend les mœurs impérissables en faisant concourir à leur maintien l'habitude avec la nature.

Quoique nous soyons forcés de reconnaître toute l'étendue du pouvoir de l'éducation sur l'homme, et, pour ainsi dire, la toute-puissance de sa force sympathique sur son moral, nous avouerons cependant qu'il y a deux sortes de personnes, en petit nombre à la vérité, qui paraissent se soustraire à son influence, si ce n'est pour les accessoires, du moins pour le fonds. La première comprend ces individus mal nés, dont le cœur pervers se trouve constamment inaccessible aux bons sentiments, impénétrable à la séduction des bons exemples, et ne suivant en tout que ses propres impulsions. La seconde est celle de ces âmes fortes dont les inclinations pour le bien sont tellement prononcées qu'elles résistent également à la contagion domestique, à la corruption de la société, et à la dépravation de leur siècle. Ceux-ci sont comme autant de signaux, placés à distance, pour montrer aux hommes leurs écarts et les rappeler aux voies de la nature. Chez les premiers, c'est la prédominance vicieuse des sens, qui étouffe ou déprave en eux le sentiment; chez les seconds, au contraire, c'est la prédominance du sentiment qui maîtrise les sens et paralyse leur action impressive.

L'éducation n'exerce donc un véritable empire que sur les hommes dont le naturel, flexible pour le mal comme pour le bien, se prête à toutes sortes d'impressions, et c'est le plus grand nombre. Toutefois, ses em-

preintes ne sont pas ineffaçables, et, si elle fut vicieuse, il est toujours possible de la rectifier, quoique cela soit difficile, en refaisant soi-même son éducation, lorsque l'âge et la raison développée le permettent. Or, le moyen de refaire son éducation, c'est d'éclairer son esprit, d'éconduire les préjugés dont il est imbu, et de réformer son entendement. La civilisation et les mœurs suivent le progrès des lumières : car les idées justes amènent des sentiments droits, ceux de la nature ; les sentiments font naître des tendances motrices correspondantes, et ces tendances, fréquemment effectuées, donnent des habitudes ou des mœurs conformes aux sentiments.

Remarquons, en effet, qu'il ne se forme pas dans le centre cérébral un jugement, soit que la cause vienne du dehors, ou qu'elle soit intérieure, qu'il ne réagisse sympathiquement sur l'organe du sentiment, et ne finisse par le faire accéder à ce rapport ; et il ne s'élève pas un sentiment dans celui-ci, qu'il ne réagisse, à son tour, sur le centre de la vie de relation, et n'y fasse naître des déterminations motrices qui s'y rapportent. C'est à cette disposition organique que l'éducation doit son pouvoir sur nous, et l'imagination son influence sur nos goûts et nos penchants. Mais si les opinions erronées des hommes reçues par l'entendement, ou les associations vicieuses de l'imagination, accréditées par elle, peuvent fausser le sentiment et le faire sympathiser avec elles, pourquoi les perceptions réfléchies conformes à la réalité des choses n'auraient-elles pas la vertu de faire naître des sentiments de rapport analogue, et d'être ainsi la source d'un nouvel ordre d'actions, et de nouvelles habitudes ? Quoique les perceptions réfléchies soient moins impressives que les perceptions sensibles, leur effet n'est pas moins

certain, parce qu'il ne fait que seconder en nous le vœu de la nature.

9° Veut-on savoir quelle peut être la force dépravante des gouvernements sur les mœurs des hommes, quand les lois sont mauvaises, considérons-les dans les États despotiques, où les princes sont maîtres absolus de la vie, des biens et de la liberté de leurs sujets, et où leur volonté seule fait la loi. Là, la nature abattue, et courbée sous le joug de la servitude, n'a plus de ressort pour agir que la crainte, qui, alarmée de ne trouver aucune garantie pour l'existence contre les caprices du pouvoir, tient constamment en activité l'instinct de conservation, mais laisse tous les autres s'amortir ou se déformer sous le poids de la dépendance.

Voyez d'abord comme, dans les gouvernements despotiques, la servitude dégrade l'amour et avilit la plus sainte des unions. Lorsque l'instinct de reproduction se fait sentir, l'homme ne voit dans la femme qu'une propriété, un instrument de jouissance à acquérir, et la femme un maître auquel elle doit être asservie pour ses plaisirs. Dans une union qui n'est pour l'un que l'exercice d'un droit, et pour l'autre qu'un acte de devoir, le cœur n'y est pour rien, tout est pour les sens. Ils ne connaissent donc que le matériel de l'amour.

Si l'on considère ensuite l'état moral de l'esclave dans sa vie privée, on verra qu'il paraît étranger au sentiment de la propriété. Comme rien de ce qu'il a ne lui appartient, jamais il n'a pu dire : Cela est à moi. Sa volonté asservie ne connaît que celle de son maître; toute sa sécurité est dans l'obéissance. Indolent et paresseux, il répugne au travail, et lorsqu'il s'y livre par la crainte des châtiments, il se montre peu jaloux d'en aug-

menter les produits. Et pourquoi chercherait-il à acquérir, alors qu'il ne peut posséder? Il est sans amour-propre : comment s'estimer, en effet, et se préférer aux autres, lorsqu'on est abruti, et sous le niveau de l'esclavage? Pour lui, l'honneur est un vain nom; le mépris n'est point offensant pour une âme avilie. Jamais le sentiment de l'indépendance n'a fait palpiter son cœur : façonné comme il est à la servitude, à ses yeux la liberté n'est qu'une licence coupable. Il est sans énergie et sans dévouement : quel héroïsme attendre de celui qui est accoutumé à subir la loi du plus fort? Comment aurait-il le sentiment du juste et de l'injuste? Il ne connaît d'autres droits que celui de la force. Enfin, il est indifférent et sans intérêt pour ses semblables; son cœur, serré par l'oppression, s'est isolé et ne s'ouvre plus aux sentiments expansifs; les liens sociaux sont rompus; il ne peut rien faire par vertu.

10° Les croyances religieuses, lorsqu'elles violentent la nature, exercent sur le moral de l'homme une influence qui ne le cède en rien à celle des gouvernements despotiques, si ce n'est cependant que la première n'agit sur lui qu'en le persuadant, tandis que le pouvoir de la seconde est tyrannique. Celle-ci le force d'agir par la crainte d'un mal présent; celle-là l'y détermine par l'appréhension d'un mal futur. Les gouvernements despotiques flétrissent le sentiment en maîtrisant la volonté; les croyances religieuses l'entraînent et le captivent en subjuguant l'imagination.

Si nous jetons les yeux sur les cultes anciens, ne voyons-nous pas partout, à une époque plus ou moins reculée, les peuples immoler, sans frémir et sans remords, des victimes humaines à leurs dieux, bien per-

suadés que de pareils sacrifices leur étaient agréables ; partout, n'ayant pour objets de vénération que des dieux libertins, se faire un devoir de célébrer annuellement leurs débauches par des orgies abominables, où les deux sexes rivalisaient entre eux d'impudicité, ne croyant pas en cela blesser les mœurs, puisque la religion l'autorisait; partout les filles les plus honnêtes, dont la sensibilité exquise s'offense ordinairement de tout ce qui peut faire rougir la décence ou l'honneur, violant dans les temples, ouvertement et sans honte, la pudeur et la chasteté, comme pour mettre ainsi leur vertu sous la sauvegarde des dieux, en leur offrant les prémices du mariage ?

Je sais que l'éloquent philosophe de Genève à dit : « Le vice armé d'une autorité sacrée descendait en vain du séjour éternel, l'instinct moral le repoussait du cœur des humains. . . . . « La sainte voix de la nature, « plus forte que celle des dieux, se faisait respecter sur « la terre et semblait reléguer dans le ciel le crime avec « les coupables. » Mais ce triomphe de l'instinct sur les croyances religieuses n'a jamais été que l'apanage de cette classe d'hommes, peu nombreux mais éclairés et heureusement organisés, qui, dans tous les temps et chez toutes les nations civilisées, a toujours su résister à la contagion des croyances vulgaires. Toujours la multitude des hommes fut et sera ce que les font les opinions religieuses accréditées.

Résumons. Tout ce qui peut modifier la sensibilité est capable de dépraver les instincts ou de concourir à leur développement, suivant que l'action modifiante est contraire ou conforme aux tendances de notre nature. Cette action modifiante est proprement l'éducation prise dans toute sa généralité.

Il y a deux espèces d'éducation : l'une physique, et l'autre morale. La première agit directement sur la sensibilité, et elle a deux sources d'action : celle des corps extérieurs sur nos organes, et les mouvements propres de ces organes sur le centre de la vie intérieure. Sous le premier rapport, elle a pour agents le climat, le régime et les différents genres de vie ; sous le second, les affections morbides des organes, leurs besoins et leur mode d'activité propre, ou le tempérament.

L'éducation morale n'agit sur la sensibilité que sympathiquement, par son influence directe sur l'organe de l'entendement, et en modifiant celui-ci, qui réagit, à son tour, comme je l'ai dit, sur l'organe du sentiment. Ce sont les instincts moraux qui éprouvent cette influence. Or, il y a trois sortes d'éducation morale : celle que nous recevons des hommes par nos sens ; celle de nos passions par l'imagination ; celle qui nous vient de l'entendement même par la réflexion.

Le plus souvent la première est funeste pour nous, parce qu'elle ne fait que nous transmettre les associations d'idées vicieuses qui forment les préjugés publics ou de convention, et dont l'effet est de faire naître en nous des sentiments et des habitudes correspondants, d'autant plus difficiles à réformer par suite, qu'ils se sont pour ainsi dire naturalisés dans nous, et qu'ils ont pour eux au dehors l'autorité de l'exemple. Les institutions politiques, religieuses et domestiques en sont les agents.

La seconde est essentiellement dépravante, parce qu'elle a pour agent la prédominance vicieuse de quelqu'un de nos instincts, ou le débordement de quelque passion. Les passions tournent vers elles l'activité de l'imagination ; celle-ci forme des associations d'idées

favorables à leur but; les passions les justifient à l'entendement qui les reçoit, et il en résulte des jugements faux, ou des préjugés personnels qui, fourvoyant la sensibilité, lui font produire des sentiments de rapport pervers et entraînent ainsi la dissolution des mœurs.

La troisième est toute à notre avantage, si nous savons en faire usage. Celle-ci ne cherche pas, comme les précédentes, à nous préoccuper de rapports supposés, à nous les faire préjuger, et à forcer ainsi le sentiment de souscrire à ces rapports. Son umique objet est d'éclairer le sentiment et de lui donner sa véritable direction. Pour y parvenir, elle nous fait reviser nos idées acquises et réformer nos jugements; elle nous porte à nous replier sur nous-mêmes, à sonder le fond de notre être, et bientôt l'entendement se fait de notre nature des idées justes ou conformes à la réalité, lesquelles font naître dans l'âme un vif sentiment de leurs rapports à nous, et ce sentiment tourne vers eux toutes nos affections. La nature rentre donc alors dans ses droits; désormais elle prend toute autorité sur nous, et sa marche est si ferme, que rien ne saurait plus la faire dévier. Et comment céderait-elle? L'expérience et la raison la justifient.

Ainsi, c'est par l'ignorance que les mœurs se dépravent, par les lumières qu'elles s'épurent, et c'est par la réflexion que l'homme s'éclaire. Il est donc vrai de dire que c'est au pouvoir qu'il a de réfléchir qu'il doit d'être à la fois intelligent et moral.

Les instincts ont un ordre de développement qui donne à chaque âge un caractère propre.

Ceux qui veillent à la conservation individuelle et à l'évolution du physique sont les seuls qui règnent dans l'enfance. Alors l'organe de la reproduction est dans un

engourdissement complet, et le système nerveux ne vit encore que d'une vie de dépendance. Aussi le naturel de l'enfant porte-t-il l'empreinte de cette circonscription du sentiment. Il est personnel, sans générosité, et il n'a que des attachements intéressés. Il ne connaît de légitime que ses désirs, de mal que la douleur ou ce que ses parents improuvent : car la conscience ne peut être encore que l'effet d'une croyance. Ses besoins le rendent dépendant; son ignorance, crédule; sa faiblesse, docile ou soumis à l'autorité; mais il aspire à devenir fort pour se suffire à lui-même.

Dans la jeunesse, où l'organisation acquiert son plus grand degré de force et de développement, on voit paraître l'instinct reproducteur, et, avec lui, ceux qui tiennent à la conservation de l'espèce; mais les sentiments réfléchis ne sont encore, pour ainsi dire, que dans l'enfance. Le jeune homme est donc présomptueux, indocile, entreprenant; mais il est expansif, sociable, plein d'attachement et jaloux de plaire. Son cœur passionné, séduit par les prestiges de l'imagination, ne voit de bonheur dans la vie que par l'amour. C'est le fondement de toutes ses espérances, le terme de son ambition, et le principe de ses écarts, ou la source de ses plus belles actions.

Dans l'âge viril, où l'amour, qui n'est plus tyrannique, laisse au cœur plus de calme, et plus de liberté à l'esprit, la vie intérieure devient plus active; la sensibilité se concentre, elle se réfléchit sur le moi, et elle appelle plus particulièrement sur lui les regards de l'entendement. Cette époque est celle du développement complet des instincts moraux. Aussi l'homme, fort de l'exubérance de ses moyens, éprouve-t-il alors plus que jamais le besoin d'acquérir, et de naître à la propriété. Alors, il

paraît avide de considération, d'honneur et de pouvoir : c'est le règne de l'ambition. Alors aussi, on a une estime de soi-même mieux sentie, un amour-propre plus réfléchi, plus ombrageux, et l'on sent plus vivement ses droits, ainsi que ceux de l'humanité.

Dans la vieillesse, où l'organe conservateur de l'espèce cesse ses fonctions, l'instinct de reproduction disparaît, et avec lui s'évanouissent toutes les affections aimantes, toutes les émotions de l'âme, sociales, généreuses, désintéressées. En même temps, les fluides excitants s'appauvrissent; le système nerveux sympathique s'engourdit; et dès lors plus de projets d'acquérir, plus de passions ambitieuses et plus de sentiments réfléchis. Que reste-t-il donc au vieillard? L'instinct de conservation : c'est par lui qu'il tient à la vie et à ce qu'il possède, et c'est lui qui le rend égoïste et temporiseur.



CHAPITRE XXX.

Conclusion.


es instincts sont des sentiments de rapport qui ont pour principe générateur des impressions produites dans le centre de la vie intérieure. Ce centre reçoit trois sortes d'impressions.

Les premières lui viennent des organes viscéraux qui sont dans sa dépendance ; ils ne font que lui transmettre par elles leurs tendances organiques. Les sentiments qui en résultent forment nos instincts physiques primitifs.

Les secondes se forment dans le sein de l'organe cérébral, qui les renvoie à l'organe du sentiment. Elles donnent lieu à des sentiments de rapport réfléchis qui constituent nos instincts moraux primitifs. Ces impressions réfléchies pourraient-elles être étrangères à l'organe du sentiment et s'y trouver sans rapport? Elles ne sont que les expressions partielles des mouvements propres de l'organisation.

Les troisièmes sont externes et lui sont transmises par le cerveau, qui les reçoit des sens. Elles donnent naissance à des sentiments de rapport flatteurs ou répulsifs suivant qu'elles sympathisent avec nos tendances primitives, ou qu'elles leur sont contraires. Ce sont nos instincts secondaires, dont les uns sont physiques, et les autres moraux, selon qu'ils se rapportent à l'une ou à l'autre classe de nos instincts primitifs.

Tous nos sentiments instinctifs se rapportent et se font

sentir dans la région épigastrique. Le lieu de leur rapport ne peut être que nerveux, puisque toutes les impressions sensibles prennent leur origine aux extrémités nerveuses. Il doit appartenir au système nerveux sympathique et en être le centre, puisqu'il reçoit toutes les impressions des viscères que ce centre régit. Il doit être en correspondance avec le système nerveux cérébro-spinal, puisqu'il n'y a qu'un centre sensitif où toutes les impressions doivent aboutir pour qu'elles se transforment en sensations, et un centre de perception où les sensations se consomment et se perçoivent. Ce sens interne ne peut donc avoir son siège que dans le plexus soléaire ou le réseau nerveux qui est commun aux ganglions semilunaires ; car c'est lui seul qui paraît remplir toutes ces conditions.

De même que tous les autres organes, et comme centre de la vie, le sens interne a une activité propre, et les impressions qu'il reçoit sont pour lui comme autant de causes impulsives qui la provoquent. Cette activité se développe en trois temps et par trois sortes d'actions. 1° Au début de l'impression, il s'agite, il se tend et s'érige vers elle. 2° Il se modifie, il s'affecte et il se met en rapport ou en opposition avec l'action impressive, suivant qu'elle s'accorde avec son mode d'activité, ou qu'elle le contrarie. 3° Il réagit ensuite convenablement à l'impression. Mais cette réaction est de la part de l'organe un acte spontané, une détermination propre qui a deux effets, dont l'un se dirige sur lui et le fait graviter vers l'objet de l'impression, et l'autre le porte au dehors et le fait tendre vers sa possession, lorsque l'impression est accueillie ; dans le cas contraire, ces deux effets sont répulsifs. Or, le premier mouvement produit dans l'âme une

émotion; le second, une *affection* déterminante; et le troisième, deux *déterminations* morales, un goût et un appétit ou une répugnance et de l'éloignement, selon la nature de l'affection que l'impression a fait naître. C'est donc à l'instinct que nous devons nos premières déterminations.

L'instinct est une faculté spécialement chargée de nous faire connaître les rapports qui intéressent le plus vivement notre existence physique et morale. L'expérience des sens ne saurait la remplacer : elle serait toujours tardive et souvent infructueuse. La raison pourrait-elle en tenir lieu? Les rapports de l'instinct lui sont inaccessibles : elle ne juge ou n'infère que de ce qu'elle voit par la comparaison de deux ou plusieurs perceptions entre elles, et, dans tout ce qui est du ressort de l'instinct, l'un des corrélatifs nous manque pour pouvoir comparer; l'instinct nous le suggère en même temps que sa relation.

Les sens externes président à la vie extérieure, ils nous manifestent les êtres qui nous environnent. Le sens interne préside à la vie intérieure, il nous fait connaître les résultats de ce qui se passe au dedans de nous. Par les sens, la nature se met en rapport avec nous; par l'instinct, nous établissons nos rapports avec elle. Les sens nous répandent hors de nous; l'instinct ramène tout à nous. Les sens nous rattachent à la nature comme partie du grand tout; l'instinct coordonne la nature à nous comme centre particulier.

L'instinct complète les sensations. Car si les sens nous procurent la perception des causes externes, l'instinct nous donne le sentiment de leur rapport à une existence actuelle et la conviction de leurs réalités présentes; s'ils

nous offrent les images des corps, lui y ajoute le sentiment de l'objet représenté et nous fait perdre de vue la représentation. Il complète les sensations, en ce que lui seul donne du prix aux objets, qu'il signale à l'attention, et que sans lui les sensations ne seraient pour nous qu'une indifférente série de phénomènes sensibles, une vaine fantasmagorie.

Mais si l'instinct est le complément des sensations, à leur tour, celles-ci sont le complément de l'instinct. Par lui-même, celui-ci est vague, indéterminé, tant qu'il ne connaît pas son but; il cherche sans direction, tant qu'il ne voit pas où il doit tendre. Les sens lui donnent à connaître ce but, en le lui offrant dans le tableau collectif des objets qu'ils lui représentent; c'est lui ensuite qui le distingue et s'y attache.

L'instinct est le premier mobile de nos affections, la cause primitive de nos premières déterminations et le principe de l'ordre moral de nos inclinations. C'est lui qui nous lie sympathiquement à nos semblables et élargit ainsi le cercle de nos affections; qui donne à nos actions le caractère de la moralité, en nous faisant préférer l'honneur et l'humanité à tout intérêt personnel; qui nous dicte les préceptes de la loi naturelle, et qui les grave dans notre cœur; qui, sous le nom de conscience, nous adoucit ce que le devoir à de trop rigoureux, nous applaudit d'avoir bien fait, ou poursuit par le remords les infractions faites aux lois de la nature, et nous conduit au repentir.

L'homme a donc en lui deux guides propres à le diriger dans le cours de la vie : la raison et le sentiment. L'une et l'autre, en effet, nous font juger des choses qui nous intéressent; mais la première a pour fondement

l'expérience, et la seconde l'impulsion de la nature. L'une nous offre des rapports de comparaison, l'autre des rapports de suggestion ; ceux de la première sont des rapports aperçus ; ceux de la seconde, des rapports sentis ; les jugements de la raison sont réfléchis ; ceux du sentiment, des jugements naturels ; enfin, la raison éclaire la volonté et la détermine par conviction ; le sentiment l'entraîne et la fait agir de confiance. Quoiqu'ils diffèrent dans leurs procédés, l'une et l'autre cependant se prêtent un mutuel appui et convergent au même but, en ce sens que dans l'enfance ou dans la faiblesse de la raison, c'est le sentiment qui la prévient et la supplée, qui la prémunit ensuite contre le langage séducteur des passions ; mais, en retour, lorsqu'elle est dans sa maturité et en plein exercice, c'est la raison qui justifie le sentiment et qui le redresse dans ses écarts, lorsque l'éducation l'a dépravé.

Telles sont les fonctions du sentiment comme principe de suggestion. Mais son ministère ne se borne pas à l'instinct. Comme principe de conviction, il concourt encore à toutes les opérations de l'entendement, il en sanctionne les résultats, et il en est ainsi en quelque sorte le complément. Je ne ferai qu'indiquer ici cette dernière influence, parce qu'elle sera par suite plus amplement prouvée dans tout le cours de l'ouvrage.

On vient de voir d'abord qu'elle concourt aux jugements de faits, en ajoutant aux sensations le sentiment de leur rapport à une existence actuelle et la conviction de leurs réalités. Il concourt aux jugements d'expérience, en nous attestant la nouveauté ou le retour de nos sensations. Il intervient aussi dans les jugements de prévoyance, en ajoutant aux produits de l'imagination le sen-

timent de leur rapport à une existence future, et en nous faisant croire à la réalité de ces pressentiments. Il coopère enfin à la formation des jugements d'observation, en ce qu'il soutient les efforts de l'attention et la dirige vers les objets qui l'intéressent, qu'il s'attache fortement aux idées jugées conformes aux réalités et donne à l'évidence un nouvel appui et une entière sécurité.



LIVRE TROISIÈME

DES PASSIONS

CHAPITRE I.

Des passions en général.


n a beaucoup écrit sur les passions; malgré cela, leur analyse philosophique est à peine ébauchée, parce qu'on s'est plus attaché à en décrire les effets qu'à remonter à leurs causes. Il est sans doute utile d'en avoir décrit les caractères et fait connaître pour ainsi dire la physionomie et le tempérament de chacune d'elles: le peintre ne peut les faire revivre sur la toile qu'en rendant fidèlement leur expression; le moraliste a besoin de savoir quelles sont leurs tendances, pour en prévoir les effets et en faire redouter les suites. Mais il eût été plus avantageux de rechercher leur origine, de découvrir les mouvements physiques qui les déterminent, et la manière dont on peut agir sur elles, parce que cette connaissance peut seule nous fournir les moyens de les maîtriser et de les contenir dans leurs justes limites. On ne peut qu'applaudir encore aux efforts de ceux qui ont voulu nous apprendre l'usage qu'on doit faire des

passions dans le commerce de la vie. Mais comment prescrire des règles certaines sur leur usage, si l'on ne connaît pas leurs véritables fonctions ? Et comment s'assurer de ces fonctions, si l'on ignore quel est le principe de leur génération, et quelles sont les causes qui en développent l'activité ?

Dans la vue d'atteindre à ce double but, je me propose donc de m'occuper ici spécialement de l'origine et de la génération physique des passions. Ce n'est qu'en étudiant à fond leur mécanique qu'on peut espérer de parvenir enfin à une véritable théorie des passions.

Les passions sont des affections vives plus ou moins tumultueuses et passagères, qui s'excitent et se font sentir dans la région épigastrique, et dont le but est de nous attirer vers un objet comme un bien, et de nous faire aspirer à sa possession ou de nous en repousser et nous le faire fuir.

Considérées physiquement, elles sont le résultat de mouvements spontanés produits dans le centre nerveux de la vie intérieure, et déterminés par des impressions modifiantes externes ou par des impressions internes de même nature. Beaucoup d'autres impressions non modifiantes peuvent aussi déterminer ces mouvements ; mais elles ne doivent cet avantage qu'à leur correspondance ou à leur opposition avec les tendances du centre épigastrique, et au pouvoir qu'elles ont, en raison de cela, de les susciter, en fortifiant ou en contrariant leur action. Les passions ne sont donc autre chose que des affections instinctives dans un état d'irritation, et tout ce que les instincts ont d'impulsif leur est applicable.

Dans les passions, de même que dans les instincts, il y a trois sortes d'actions propres qui ont lieu dans le

centre nerveux épigastrique, à la suite d'une impression reçue. Il s'agite et se tend ; il s'affecte et se met en rapport avec l'impression ; il réagit ensuite convenablement à l'action impressive, et cette réaction a deux effets : l'un sur lui et l'autre hors de lui. Correspondamment, il y a dans l'âme une *émotion*, une *passion* proprement dite, et *deux déterminations* affectives, dont l'une l'incline fortement vers l'objet de l'impression ou l'en repousse, et l'autre le lui fait rechercher ou fuir, suivant la nature de l'impression et le mode affectif qu'elle a fait naître dans le centre. Les deux premières déterminations sont connues sous les noms d'*amour* et *désir ;* les secondes, sous ceux de *haine* et *aversion.* Dans l'instinct, où elles n'ont pas de but déterminé, elles prennent les noms de goût et appétit ou antipathie et répugnance.

Comme les mouvements organiques du centre naissent l'un et l'autre à la suite d'une impression, les affections qui leur correspondent sont subordonnées entre elles ; de manière que c'est le sentiment qui produit l'émotion, l'émotion qui excite la passion, et la passion qui fait naître les déterminations.

Le centre épigastrique est tout actif dans les passions ; il l'est dans ses émotions et ses affections comme dans ses déterminations, puisque c'est lui qui, excité par l'impression des sens, imprime le mouvement générateur des passions. Il en est de même de l'âme : quoique ses mouvements ne soient que consécutifs à ceux du centre, et qu'ils en dépendent, c'est toujours elle qui s'émeut, s'affecte et se détermine ; telle est du moins sa conviction.

Le plaisir et la douleur physiques ont éminemment la vertu d'exciter les passions ; tous les sentiments instinc-

tifs qui s'élèvent au degré du besoin ont aussi le même pouvoir sur elles; mais ils n'en jouissent que parce qu'ils sont tous affectifs et de nature à nous plaire ou à nous offenser. Il est donc vrai de dire que le plaisir et la douleur sont les causes déterminantes des passions.

Les passions et les affections instinctives ont en commun une même origine physique, un même but final et les mêmes moyens. Elles ne diffèrent entre elles qu'en ce que : 1° les instincts sont par eux-mêmes vagues, sans but déterminé, sans direction, et que leurs tendances sont générales, parce qu'ils ne connaissent pas leur objet, tandis que les passions ont toutes un côté intellectuel, c'est-à-dire un objet présent en vue, et que leurs déterminations sont spéciales; 2° que les sentiments instinctifs sont moins fortement impulsifs, que leurs affections sont plus douces et continues, qu'elles nous impriment leurs tendances et nous y portent invinciblement, plutôt par la continuité de leur action que par leur intensité, et qu'elles entraînent insensiblement la volonté, au lieu que les passions sont plus ou moins turbulentes, orageuses et passagères, qu'elles nous attirent vers leur objet ou nous en repoussent avec violence, et qu'elles exercent une influence tyrannique sur la volonté. Dans les passions, le sentiment excitateur est un besoin, l'émotion un trouble, un saisissement, l'affection un tourment, une véritable passion, et le goût et l'appétit un amour et un désir.

Parmi les passions dont notre cœur est agité, il en est qui ont pour but la connaissance d'un objet ou la jouissance de quelque idée, et pour terme leur contemplation; il en est d'autres dont le but est la possession d'un bien, et le terme une action. Mais il en est aussi qui ont pour

principe le résultat d'une action, pour but le contentement de soi et pour terme une modification de la sensibilité conforme à ce résultat. Il y a donc des passions purement affectives,qui ne s'adressent ni à l'entendement ni à la volonté, et il faut en conclure que le mot *passion* est plus spécialement applicable aux actes du centre épigastrique par lesquels il s'émeut et s'affecte, qu'à ses propres déterminations. Celles-ci sont les tendances mêmes de l'organe central vers l'objet de l'impression, celles-là en sont les mobiles, et ce sont elles qu'on a principalement en vue dans les passions.

Le cerveau n'est pas le siège physique des passions, pas plus que celui des affections instinctives. Comme centre des sensations et de l'entendement, il est bien chargé de montrer aux instincts leur but, de leur offrir des motifs, et, sous ce rapport, il est un puissant auxiliaire de leur développement. Comme organe de la volonté, il en est bien l'agent le plus ordinaire; mais les passions ne se forment pas dans son sein. Ce qui le prouve, c'est : 1° qu'elles sont dans la dépendance des fonctions de la vie intérieure, qu'elles en suivent les variations, qu'elles en éprouvent les altérations, et qu'elles changent de caractère dans les hommes en raison du tempérament, du sexe, de l'âge, du climat, du régime et des maladies, tandis que le cerveau n'a aucun pouvoir modifiant direct sur elles; 2° que l'effet des passions se porte directement sur les viscères de la vie intérieure et en troublent les fonctions le plus souvent sans que les phénomènes intellectuels en soient altérés, ou lorsqu'ils le sont, ce n'est que consécutivement à la lésion des fonctions viscérales; 3° qu'à notre insu, et contre le gré de notre volonté, elles donnent à la

figure une expression, un accent à la voix, et à l'habitude du corps une attitude propre à chacune d'elles; et que, lorsque les affections sont très vives, elles se portent directement sur le moteur de la puissance musculaire, et elles le font agir sans que l'intervention volontaire du cerveau puisse s'y opposer.

Comme ces trois effets intéressent essentiellement la théorie des passions, je crois devoir entrer dans quelques développements sur chacun d'eux. Il est important, d'ailleurs, de bien constater que les passions ont leur origine et leur terme dans la vie intérieure.



CHAPITRE II.

De l'influence du tempérament, du sexe et de l'âge sur les passions.



Tous les hommes n'ont pas la même constitution : elle varie chez eux de six manières. Elle est même susceptible de varier dans les individus humains, en raison du sexe et de l'âge. Or, on remarque que les passions ont, dans chaque constitution, un caractère qui lui est analogue, et qu'elles en suivent tous les changements.

Dans le tempérament sanguin, qui se distingue par une ample poitrine et une grande capacité abdominale, par la souplesse des solides, par un pouvoir excitant parfaitement en rapport avec la puissance nerveuse, et où toutes les fonctions propres à l'entretien de la vie s'opèrent avec aisance, les passions sont promptes, expansives et inconstantes.

Le sanguin est particulièrement porté à la gaieté et à la jouissance. Le bien-être et le contentement de soi qu'il éprouve lui donnent une forte dose d'amour-propre, assez grossier même pour ne pas dissimuler aux yeux de ses semblables l'estime particulière qu'il fait de sa personne. Passionné pour les plaisirs des sens, la volupté, chez lui, l'emporte sur tout : les festins, la bonne chère, les jouissances de la société, font sa principale affaire. Il met à poursuivre les plaisirs autant d'opiniâtreté et de constance que les autres tempéraments pour une entreprise importante. Sans être irréligieux,

l'idée d'une autre vie ne l'occupe guère: tout entier dans le présent, il respecte le culte rendu à l'Être suprême, mais jamais il n'en fit une affaire sérieuse et personnelle. Jamais on ne vit un sanguin se ronger de soucis pour arriver à la gloire ou aux honneurs : ce n'est pas qu'il les dédaigne; mais il faudrait, pour y arriver, s'imposer des privations, et il ne saurait y consentir.

Chez le bilieux, qui est remarquable par une grande capacité du thorax et de l'abdomen, par la fermeté des tissus, par la grosseur des vaisseaux sanguins, la prédominance du foie, et où le pouvoir excitant du sang, continuellement activé par une grande affluence des sucs biliaires, impressionne fortement la puissance nerveuse, les passions sont impétueuses, dominatrices, inflexibles et fougueuses.

Toujours inquiet et dans une agitation intérieure, le besoin d'agir le tourmente sans cesse. Éminemment ambitieux, il court après les honneurs, la gloire et le pouvoir avec une extrême avidité; les dangers et les obstacles, loin de le décourager, ne font que l'irriter. Son âme, grande et insatiable, s'élance volontiers vers les idées d'un avenir plus proportionné à ses désirs; mais, bien souvent, les idées religieuses ne sont chez lui qu'une compensation du pouvoir ou des richesses de ce monde, qu'il ne peut obtenir. Dans ses rapports avec les hommes, il est fier, méprisant, dissimulé, vindicatif et violent dans sa colère. C'est à cette classe d'hommes qu'appartiennent les conquérants, les usurpateurs et les chefs de sectes religieuses.

Le mélancolique se signale ordinairement par une poitrine étroite, un ventre plat, et dans un état de constriction habituel, par un pouls dur et serré et une rigi-

dité générale dans tous les tissus. Tout annonce de la gêne et de l'embarras dans les fonctions vitales. Chez lui, les solides sont dans un plus grand rapport que les fluides, et le sang rouge domine le sang blanc; mais le pouvoir excitant de ce sang, quoiqu'il soit très énergique, ne produit dans le système nerveux qu'une sensibilité concentrée, en raison de la sécheresse des tissus. Aussi les passions de ce tempérament sont-elles profondes, réfléchies, tenaces, réservées et furtives : on dirait qu'elles se développent par incubation, et comme le feu sous la cendre. Quelquefois, néanmoins, elles sont explosives, et elles s'échappent comme un torrent qui rompt ses digues.

Les mélancoliques sont naturellement tristes ou sérieux, parce que l'état de gêne dans lequel toutes les fonctions s'opèrent leur procure un sentiment habituel de malaise. Peu portés aux plaisirs des sens, chez eux l'amour est plutôt une affection du cœur qu'un besoin physique à satisfaire. Religieux par tempérament, l'espérance d'une autre vie est un besoin pressant pour les âmes qui languissent dans un malaise continuel. Aussi est-ce à cette classe d'hommes qu'appartiennent les ascétiques, les illuminés, les visionnaires et les extatiques. Plus attachés à leurs idées qu'aux choses positives, ils méprisent le pouvoir, les honneurs et les richesses. Dans leurs rapports sociaux, ils sont méfiants, soupçonneux à l'excès, et d'une colère violente, mais longtemps retenue.

Dans le lymphatique, où les organes de la nutrition, quoique souvent bien développés, jouissent d'une faible énergie, et où, conséquemment, les sucs sont mal élaborés, le sang faiblement excitant et moins abondant que les humeurs lymphatiques, et les solides lâches, peu

contractiles, les passions sont traînantes, méticuleuses, sans énergie et peu durables.

Les sujets qui appartiennent à ce tempérament sont sérieux sans tristesse, froids sans indifférence, et réservés sans méfiance. Ils ont peu de penchant pour les plaisirs des sens; la modération ou l'abstinence sur ce genre de jouissances ne leur coûte guère. Ils aiment la religion et tout ce qui est relatif à son culte; mais ils n'en sont ni les martyrs ni les ardents confesseurs. Ils recherchent volontiers les honneurs, le pouvoir et les richesses, lorsqu'ils peuvent y arriver sans éprouver de trop grands obstacles. Ils sont envieux; la prospérité d'autrui les blesse; d'un amour-propre vain, pusillanimes et sujets à de petites colères, sans être vindicatifs, ils conservent longtemps de la rancune. En un mot, on ne trouve dans ce tempérament ni de grands vices ni de grandes vertus.

Dans le tempérament dit nerveux, on observe une prédominance générale des systèmes nerveux sur les organes musculaires, et la prédominance particulière du système nerveux sympathique sur le cérébral. On observe, en outre, que les systèmes sanguins et lymphatiques y sont entre eux dans un juste rapport; ce qui donne des tissus délicats, des fibres minces, élastiques, très contractiles, et une grande susceptibilité nerveuse, spécialement dans les nerfs de la vie intérieure. Aussi se fait-il remarquer par des passions vives, ardentes, excessives, mais volages et changeantes.

Le nerveux se signale par sa petite taille : c'est l'homme en miniature. Il est naturellement gai et sémillant, mais passant rapidement de la gaieté à la tristesse et de la tristesse à la gaieté, porté aux plaisirs des sens et de la

société, mais toujours d'une manière délicate. Les honneurs, le pouvoir et les richesses le flattent peu ; mais il est très jaloux de l'estime de ses semblables. Les sentiments religieux ont un libre accès dans son cœur, et il y tient même au milieu de ses écarts momentanés. Il est tendre, aimant, compatissant, désintéressé ; mais il est léger et inconstant. Il se montre affable à tous, gracieux, prévenant et jaloux de plaire : il a le sentiment trop vif de sa faiblesse physique, et trop de confiance en ses moyens moraux, pour ne pas compenser ce défaut de forces par les qualités du cœur. Les grâces et l'amabilité ont sur les hommes un pouvoir plus assuré et moins tyrannique que l'empire des forces physiques.

Le tempérament athlétique est frappant par la prédominance colossale de l'appareil musculaire sur le système nerveux ; mais ce développement excessif des organes moteurs, qui est tout à l'avantage des forces physiques, ne se fait qu'aux dépens de la susceptibilité nerveuse. Aussi la sensibilité chez lui paraît sourde, obtuse, et les passions sont habituellement douces, lentes à s'irriter, mais redoutables dans leur développement. L'athlétique est naturellement bon, d'une humeur pacifique et d'un commerce facile. Il n'a pas d'autre amour-propre que celui de se prévaloir de ses forces, et d'autre ambition que de les mettre en évidence. On dirait qu'il ne se sent vivre que lorsqu'il peut agir.

Dans la femme, le caractère des passions correspond de la même manière à son mode d'organisation, qui est éminemment nerveux et appartient essentiellement au tempérament de ce nom. Chez elle, en effet, on observe une puissance nerveuse, susceptible, délicate, un pouvoir excitant, vif, et une force motrice faible, mais très

excitables. Il doit donc résulter de ces dispositions dans l'organe nerveux une impressionnabilité prompte, mais peu de persistance et une grande successibilité dans les impressions ; et dans les organes musculaires une excessive mobilité et des efforts peu soutenus. Or, la première qualité donne lieu à des affections promptes et ardentes, qui font que la femme s'attache facilement et avec chaleur, mais qui la rendent capricieuse, inconstante et légère, parce que ses affections sont changeantes et peu durables. La seconde qualité la rend timide, réservée et artificieuse : le sentiment de sa faiblesse la préoccupe trop pour ne pas chercher à obtenir par la ruse ce qu'elle ne saurait obtenir par la force.

On sera peut-être étonné de voir que, dans les derniers tempéraments, nous ayons établi en principe que le développement excessif de l'appareil musculaire émousse la susceptibilité nerveuse, et, réciproquement, que la prédominance du système nerveux nuit à l'évolution des forces motrices. Mais c'est un fait physiologique mis hors de doute par la prédominance accidentelle de l'un ou de l'autre système que l'on observe dans certains états morbides. Ne sait-on pas que, dans les maniaques, le *Robur physicum* augmente à mesure que les fonctions intellectuelles et affectives se dépravent? que, chez les épileptiques, la fréquence des accès convulsifs use sourdement la sensibilité et dégrade le sentiment? que, dans l'extase, au contraire, et dans le magnétisme animal, à proportion que la sensibilité se concentre, qu'elle s'exalte intérieurement et semble se réfugier dans l'épigastre, les organes du mouvement et ceux des sens tombent dans l'inertie et dans une espèce de sommeil plus ou moins profond?

Ce fait prouve évidemment que les forces sensitives et les forces motrices tiennent à un même principe, et qu'il n'y a dans chaque individu qu'une dose déterminée de puissance nerveuse.

Le développement successif des organes n'apporte pas moins de différence dans les passions que les tempéraments. Dans l'enfance, la pulpe nerveuse est peu consistante ; l'excitation du sang est vive, et la force motrice très faible. Aussi cet âge se fait-il distinguer par des affections vives et des désirs impatients, par le passage rapide de la joie à la tristesse, et des pleurs aux ris, par une timidité intéressante et une disposition à la frayeur, disposition que le sentiment habituel de sa faiblesse entretient.

Dans la jeunesse, la pulpe nerveuse, prenant plus de consistance, devient capable de recevoir des impressions plus fortes et plus durables ; l'excitation du sang, sans perdre sa vivacité, acquiert plus d'énergie ; la force motrice se déploie et se trouve en état de répondre à l'excitation. En même temps, on voit les passions devenir plus fortes, plus expansives, et prendre un caractère d'entraînement : c'est l'époque des attachements en tout genre et du dévouement. On est confiant, présomptueux, plein de courage, de hardiesse et même de témérité.

Dans la virilité, la pulpe nerveuse commence à se dessécher ; le pouvoir excitant perd de son énergie, et la fibre musculaire durcie oppose plus de résistance. La circulation, moins active, se concentre dans les viscères et y devient une source plus puissante d'excitations internes. C'est aussi l'âge où toutes les passions sont réfléchies, et les émotions concentrées. On est naturellement inquiet, soucieux, prompt à concevoir de la haine, et d'une colère profonde qui fait pâlir. C'est le règne de l'ambition, de

l'envie et de l'intrigue. Plein d'une prévoyante appréhension pour écarter les dangers, on brille par la constance à supporter le mal qu'on n'a pu éviter.

Dans la vieillesse, la pulpe nerveuse, plus desséchée, se prête difficilement aux impressions ; le pouvoir excitant, plus appauvri, n'exerce que très imparfaitement son action stimulante ; la puissance nerveuse, faiblement impressionnée, ne produit que des réactions languissantes ; les fibres, devenues rigides, s'opposent trop de résistance à l'impulsion motrice. C'est alors aussi qu'on est froid, indifférent, d'une humeur fâcheuse, et sujet à de petites colères : on est porté à l'égoïsme et à l'avarice, parce qu'on se sent trop dépourvu de moyens pour être généreux ; enfin, l'on est craintif et pusillanime, parce qu'on est trop faible pour attaquer ou pour résister.

On voit que je ne fais que donner un léger aperçu des modificateurs de la sensibilité, mon but n'étant pas d'en approfondir l'action. D'ailleurs cet objet a été si savamment traité par Cabanis qu'il ne reste plus rien à désirer.



CHAPITRE III.

Influence du climat sur les passions.

i l'on considère l'homme dans les divers climats qu'il habite, il est impossible de n'être pas frappé de l'influence qu'ils exercent sur son organisation, et, par elle, sur sa sensibilité.

On doit entendre par le mot *climat* la constitution de l'air propre à chaque région du globe : car les productions du sol sont des substances nutritives qui concernent le régime. Or, l'air peut agir sur nous mécaniquement par son poids, physiquement par sa température et son degré de sécheresse et d'humidité, et chimiquement par ses qualités constitutives.

1° Personne n'ignore qu'une certaine pression atmosphérique donne du ton aux fibres, qu'un air trop pesant en comprime les forces et affaiblit leur ressort; que l'air devenant plus léger rétablit ce ressort; et que, à son tour, un air trop léger, comme celui qu'on respire sur le sommet des plus hautes montagnes, en débilite de nouveau les forces. On observe, en effet, que sous un air trop pesant ou trop léger on se sent oppressé, on vit péniblement, sans force, sans courage, dans la langueur et le dégoût de la vie; tandis que sous un air qui jouit d'un degré modéré de pesanteur ou de légèreté, toutes les fonctions s'opérant avec aisance, on se sent heureux de vivre ; on est expansif, content de soi, plein de confiance et d'énergie.

On aurait tort, je pense, de croire que la pression variable de l'atmosphère ne produit sur la sensibilité de

pareils effets qu'en donnant à la circulation du sang plus ou moins de liberté ou de gêne, et non pas encore en agissant directement sur les forces sensitives. Cette pression exerce les mêmes influences sur le pouvoir électrique des corps inorganiques. J'ai fait voir, en effet, dans un mémoire, imprimé, je crois, en 1810, dans le *Journal de Physique*, que si l'on fait agir un petit appareil électrique dans un vaisseau de verre clos, à fortes parois, et disposé de manière à pouvoir y condenser et raréfier l'air à volonté, j'ai fait voir, dis-je, que les premiers degrés de condensation de l'air renfermé dans le vase doublent et triplent l'effet électrique produit par le frottement; mais que si l'on continue cette condensation jusqu'à ce que la pression soit égale à celle d'une double atmosphère, l'excitation electrique est sans pouvoir, même sous un frottement plus énergique. En opérant de même dans un air progressivement raréfié, j'ai observé également que l'électricité s'est d'abord accrue considérablement, puis elle s'est graduellement affaiblie et définitivement éteinte, lorsque le manomètre n'a plus indiqué que trois ou quatre lignes de pression. Il est donc constant que le pouvoir électrique des corps inorganiques est soumis, de même que le pouvoir nerveux des corps vivants, à l'influence des pressions atmosphériques.

2° Le froid produit sur le principe des forces, qui n'est autre chose, selon moi, que l'agent électrique, un effet expansif; celui de la chaleur est une pression. Mais, malgré cette opposition d'action, l'un et l'autre, lorsqu'ils sont à un degré modéré, augmentent le ressort du fluide impondérable : le froid, en lui laissant plus de tendance à l'expansion ; et la chaleur, en le condensant et le concentrant. C'est en raison de cela que les tissus organiques se

ressèrent sous l'influence du froid, et qu'ils se dilatent sous celle de la chaleur. Lorsque le froid devient intense et soutenu, ou la chaleur forte et continue, on remarque, au contraire, que l'un et l'autre affaiblissent et détendent le ressort de ce fluide : le froid, en l'abandonnant à toute son expansion; et la chaleur, en l'engageant plus fortement dans les liens de l'attraction, et lui faisant perdre ainsi sa force expansive. Seulement, dans le premier cas, les tissus acquièrent encore un plus grand degré de resserrement, et, dans le second, une plus grande dilatation.

L'action débilitante du froid et de la chaleur, lorsqu'ils sont ainsi continus et poussés jusqu'à un certain degré, aurait infailliblement pour terme l'anéantissement de l'action vitale, si la nature ne la combattait en maintenant la température des corps : dans le froid, par une respiration et une circulation plus actives, en nous portant à nous mouvoir; et dans la chaleur, par une transpiration et une sueur abondantes, et en nous faisant chercher le frais. L'effet du froid a été de tout temps reconnu comme mortel quand les moyens indiqués pour nous en garantir sont insuffisants. Quant à celui de la chaleur, on sait que, lorsqu'elle est excessive, il n'est pas rare d'apprendre que des moissonneurs ont péri dans les champs, en succombant à l'ardeur du soleil. On sait aussi que, lorsque les chiens qui transpirent difficilement courent longtemps dans les champs sous un ciel brûlant, il leur arrive fréquement de tomber, accablés par la chaleur, sans mouvement et sans vie ; et ils périraient définitivement si l'on ne se hâtait de les secourir en leur jetant de l'eau sur le corps.

Or, conformément à ces deux modes d'action des deux températures opposées sur le principe des forces, il est

d'observation aussi qu'une température élevée et constante, en même temps qu'elle énerve l'organisation, donne à l'homme une sensibilité précoce et exaltée, un penchant immodéré pour la mollesse et la volupté, une âme lâche, efféminée, et une puissance musculaire sans force et sans vigueur; tandis qu'un dégré de chaleur moins élevé, ne faisant que seconder le développement des organes chacun dans son temps, et sans les hâter, donne une sensibilité vive, expansive, une forte tendance vers les plaisirs des sens, mais toujours délicate, et, pour ainsi dire, morale; des passions impétueuses et une puissance musculaire plus vigoureuse que forte. Il est encore d'observation qu'un degré de froid modéré donnant aux fibres du ton et de la fermeté et aux organes un surcroît d'action vitale, produit une sensibilité grave et posée, des penchants dociles et réglés, une tendance spéciale pour les travaux du corps et une puissance musculaire plus forte que vigoureuse; tandis qu'un grand degré de froid habituel, en resserrant les fibres et durcissant les tissus, donne une sensibilitè engourdie, stupide, des passions brutales et une puissance musculaire plus robuste que forte et vigoureuse.

On voit que les deux températures extrêmes nuisent, chacune à sa façon, au développement des organes moteurs : l'une, en exaltant la sensibilité ; l'autre, en la paralysant. Celle-là la subtilise, celle-ci la stupéfie. Les deux moyennes températures ont cela de commun, que, par elles, les organes du sentiment et du mouvement se développent dans un juste rapport; mais elles diffèrent entre elles dans leur action, en ce que la première donne à l'ensemble de l'organisation des formes sveltes, apolloniennes; la seconde, des formes musculeuses, athlétiques,

et que l'une imprime à toutes les fonctions organiques et aux facultés morales qui en dérivent un caractère d'énergie et de vivacité, et l'autre un caractère de force et de gravité.

Je sais que ce pouvoir excitant, que j'attribue à un degré de froid modéré, est considéré par les physiologistes comme l'effet de la réaction des organes vivants. Mais n'est-ce pas une supposition gratuite ? Cette prétendue réaction ne pourrait-elle pas n'être que le résultat direct de l'effet tonique produit sur la puissance nerveuse par l'impression du froid, et non pas une résistance active de l'organisation contre l'action sédative du froid ? Pourquoi l'action tonique que produit une chaleur modérée ne serait-elle pas aussi l'effet de la réaction des organes, puisqu'une température élevée finit par être énervante comme le froid, et destructive de l'action vitale ? D'ailleurs, j'ai prouvé, par une suite d'expériences, consignées en 1811, dans le *Journal de Physique,* que ces deux températures opposées exercent sur le pouvoir électrique des corps inorganiques les mêmes influences que je leur suppose ici sur les corps organisés vivants, en faisant voir qu'un certain degré de froid ou de chaleur augmente le pouvoir électrique de la pile voltaïque et des tiges de verre soumises au frottement; et qu'un degré beaucoup plus élevé de l'un ou de l'autre anéantit ce pouvoir. Certes il n'y a pas là moyen de supposer une réaction.

Il serait bien intéressant que ce fait pût être constaté et mis en évidence. On sent de quelle conséquence il pourait être pour la doctrine médicale, lorsqu'on se verrait forcé de reconnaître que deux causes diamétralement opposées peuvent également produire l'état inflammatoire ou la débilitation et l'anéantissement des forces.

Il faudrait alors opposer les sédatifs aux causes excitantes qui agissent comme la chaleur, et des excitants à celles qui agissent comme le froid.

3° Un air continuellement humide énerve aussi le principe des forces en détruisant son ressort; un air constamment sec le rétablit. On sait depuis longtemps que tel est aussi l'effet de l'humidité ou celui de la sécheresse sur le pouvoir électrique. C'est en perdant lui-même son ressort par l'humidité que l'air fait perdre le leur aux corps qu'il environne, et c'est en recouvrant le sien par la sécheresse qu'il leur redonne leur premier état. L'air humide abat, il attriste, il décourage, quelle que soit sa température. Un air sec, et qui n'est point accompagné d'un vent aride ou brûlant, inspire de la gaieté, il donne de l'alacrité et rend agile et dispos.

4° L'air peut être encore plus ou moins grossier et méphitique, ou richement pourvu d'oxygène. Dans le premier cas, il agit comme sédatif sur le système animal, soit en n'exerçant aucune action stimulante sur les surfaces nerveuses et sensibles des poumons, soit en ne fournissant pas au sang le principe dont il a besoin pour son excitation, et son résultat moral est de faire éprouver du malaise, de la langueur, et même des anxiétés précordiales. Dans le second cas, il produit dans l'organe respiratoire deux effets contraires: il augmente par son action stimulante l'action nerveuse des surfaces pulmonaires, et, par elle, celle de tout le système nerveux, et il donne au sang un plus grand pouvoir excitant, en raison du principe vivifiant dont il le pourvoit. Tous les chimistes connaissent le bien-être particulier que procure la respiration du gaz oxygène pur, et cette explosion de joie que fait naître celle du gaz exhilarant.

D'après ces données, il est aisé de concevoir : 1° Pourquoi les peuples qui vivent sous la zone torride sont contemplatifs et visionnaires, voluptueux à l'excès, jusqu'au libertinage, mous, lâches efféminés, sans force, sans activité et sans courage, et pourquoi les habitants des zones glaciales sont trapus et mal faits, stupides, durs, insensibles à la douleur comme au plaisir, grossiers, brutaux, paresseux et plus robustes que forts. 2° Pourquoi ceux qui vivent sur les montagnes ou sur un plateau dans un air vif, sec et léger et dans une température assez élevée, mais égale, ont des passions vives, dominatrices, de la pétulance, de la gaieté ; ils sont emportés, vindicatifs, courageux, intrépides, d'une excessive activité, mais doués de moins de force que d'énergie : c'est le tempérament bilieux qui paraît dominer. Dans un pareil climat, lorsque la température est variable, et que l'air passe alternativement de l'humide au sec, les passions deviennent inconstantes, les goûts changeants, et les affections prennent un caractère de légèreté. 3° Il est encore aisé de voir pourquoi dans les pays élevés du nord où l'air est modérément froid et d'une température peu variable, les affections sont douces, les passions calmes, et la colère tardive, les hommes y sont remarquables par un grand développement des forces musculaires, par une constance inébranlable et une patience à toute épreuve, qui les rendent propres à de longs et forts travaux. 4° Pourquoi dans les régions les plus basses du globe, où l'air est pesant, humide et grossier, le sol marécageux, et la température peu variable, on est froid, indifférent, phlegmatique ; on a des goûts peu prononcés, des passions traînantes, et de la lenteur dans les déterminations comme dans les mouvements. 5° Pourquoi, enfin, dans les pays brumeux

et d'une température variable, où les forces passent brusquement de la détente à la tension, les solides de la dilatation au resserrement, et la circulation de l'épanouissement à la concentration, on a des affections profondes, des passions obstinées, des désirs réfléchis, une activité soutenue et un courage opiniâtre.

Dans tous les climats, l'homme est, de plus, soumis à l'influence des saisons, et cette influence est aussi le résultat de l'élévation et de l'abaissement périodiques de de la température produit par la révolution annuelle du soleil. Pour bien déterminer l'influence des saisons sur les passions, il faut donc encore avoir égard aux diverses actions de la température sur le principe des forces, telles que je les ai établies.

Au printemps, les forces qui s'étaient engourdies par le froid reprennent du ressort, à mesure que la température s'élève. En même temps, la puissance nerveuse s'accroît; les fibres s'épanouissent, et le mouvement circulatoire des fluides s'accélère. C'est aussi à cette époque qu'on se sent renaître à la vie, que la sensibilité se ranime, que les passions s'exaltent, que les désirs s'enflamment, et que la plupart des animaux célèbrent à l'envi leurs amours par leurs chants ou leurs cris.

En été, et lorsque la chaleur est parvenue à un degré élevé et soutenu, les forces s'affaiblissent et perdent de leur ressort. Alors, la puissance nerveuse se débilite, les tissus se relâchent, on éprouve une difficulté de vivre, et les animaux à sang froid, tels que les grenouilles et les crapauds, qui ne pourraient supporter sans péril ce degré d'énervation, en raison de la faiblesse de leur action vitale, se réfugient en silence dans des lieux frais et humides, et ne donnent signe de vie par leurs chants

qu'à l'approche de la pluie et au retour de la fraîcheur. Alors aussi la sensibilité s'alanguit, les passions se tempèrent, les désirs s'attiédissent, le courage s'abat, et l'on n'a plus de goût que pour le repos et la mollesse.

En automne ou l'abaissement progressif de la température à lieu, les forces s'irradient de nouveau au dehors et reprennent du ressort, en même temps la puissance nerveuse se relève, les tissus se resserrent et l'action vitale acquiert plus d'énergie. A cette époque aussi la sensibilité se rehausse, les passions deviennent plus actives; on recherche le plaisir; on se sent plus disposé à la gaîté et les forces morales renaissent. Ne serait-ce pas là la cause qui fait que quelques classes d'animaux entrent en rut en automne ou y rentrent pour la seconde fois ?

En hiver, et par un froid vif et continu, le principe des forces se raréfie peu à peu et tend à perdre progressivement son ressort. Correspondamment la puissance nerveuse s'affaiblit graduellement, les tissus se resserrent de plus en plus, la circulation se ralentit et l'action vitale s'engourdit. Les animaux à sang froid qui restent dans leurs retraites tout l'hiver dans un engourdissement profond en sont la preuve. Alors aussi la sensibilité se concentre et s'assourdit, les sentiments expansifs s'évanouissent, c'est le règne des passions sombres, tristes, haineuses; alors on songe plus à conserver qu'à acquérir on est plus patient que courageux et plus robuste que vigoureux et fort.

Ces diverses influences d'une température alternativement ascendante et décroissante sur la sensibilité se font également remarquer dans les différentes parties du jour.

Qui ne sait pas, par exemple, que dans les beaux jours d'été, on se sent naître à la vie et au sentiment en respirant l'air frais du matin ; tandis que la sensibilité languit et qu'on est accablé vers le milieu du jour ? Que sur le soir vers le coucher du soleil les forces se relèvent et la sensibilité se ranime, tandis que lorsque la nuit est close les forces se relâchent la sensibilité s'assoupit ? On observe particulièrement ces effets dans les enfants et les oiseaux. Les premiers lorsqu'ils se portent bien se livrent à une folle gaieté le matin et le soir ; les seconds chantent à l'envi les uns des autres à ces deux mêmes époques, et tous se taisent au milieu du jour et à la nuit tombante.

Il est probable que la présence et l'absence successive de la lumière concourent avec la température à produire sur les êtres vivants ces modifications ; mais il est impossible de démêler son action d'avec celle de la température ; et cela est inutile, car elle paraît identique à la sienne.



CHAPITRE IV.

Influence du régime sur les passions.

Les aliments ne sont pas seulement des substances susceptibles d'être décomposées par les forces chimiques animales, et de fournir aux organes des matériaux propres à leur réparation. Ils doivent encore être considérés comme des excitants chargés de remonter d'abord plus d'une fois par jour le ton du système nerveux par l'action qu'ils exercent dans l'estomac, et d'entretenir ensuite l'action vitale par leur transformation en sang.

Pourrait-on douter de leur premier effet ? L'expérience de tous les jours le confirme. Ne sait-on pas que lorsqu'on a trop souffert de la faim, on tombe dans l'affaiblissement et l'on se trouve sans force et sans courage ; mais que toutes les facultés renaissent et que l'on devient gai et dispos, aussitôt que le besoin est satisfait, et avant même que le travail de la digestion ait pu commencer ?

Cette excitation néanmoins a de quoi étonner, si l'on fait attention qu'elle est produite indistinctement par toutes les substances alimentaires les plus insipides, et même par les corps les plus inertes. Les loups affamés apaisent momentanément la rage de la faim et soutiennent pour un temps leurs forces en mangeant de la terre. Mais puisque le fait est constant il faut en conclure que ces substances agissent ici mécaniquement en distendant par leur volume les parois gastriques, et donnant

ainsi un point d'appui aux forces nerveuses de l'estomac, qui, devenues plus énergiques, impriment alors à tout le système nerveux un nouveau mouvement et raniment son action vitale.

Ce pouvoir que je suppose à l'estomac de faire ressentir à tout l'appareil nerveux ses accroissements d'action n'est pas particulier à cet organe ; tous les autres y participent comme lui. On conçoit en effet que les forces de la puissance nerveuse étant entre elles partout en équilibre de tension et tendant sans cesse à s'y maintenir, elles ne peuvent s'accroître ou s'affaiblir dans un point quelconque du système que le système entier n'en éprouve les mêmes changements.

Quelque réel que soit ce premier effet des aliments sur les forces nerveuses, il n'est pas de longue durée. Il cesse dès le moment que la digestion commence à s'opérer. Alors le sang appelé par cette irritation locale afflue spécialement vers la région épigastrique et la chaleur s'y concentre; partout en même temps l'excitation générale paraît s'affaiblir, et on tombe dans une langueur et une somnolence d'autant plus fortes et plus durables que la digestion est plus laborieuse. Mais celle-ci a elle-même un terme qui devient pour l'organisation le principe du réveil des forces et une nouvelle source de vie. Lorsque la digestion est terminée, l'homme, en effet, se sent rajeuni, dans la plénitude de ses facultés; et le sentiment reprend toute sa fraîcheur. Ce changement paraît tenir à deux causes: d'abord à ce que le pouvoir excitant, le sang, n'étant plus appelé spécialement vers la région épigastrique, reprend son mode de répartition ordinaire, et qu'ensuite le chyle à mesure qu'il se sanguifie fournit à la puissance nerveuse de nouveaux éléments d'excitation.

Remarquons cependant que cette prompte réhabilitation des forces n'appartient qu'aux digestions complètes et faciles, et que lorsqu'au contraire l'estomac est exposé à des digestions pénibles, les sucs mal élaborés donnent à la longue un sang appauvri dont l'excitation faible entraîne après elle l'affaiblissement de tout le système. C'est aussi pour cela que les personnes qui mangent beaucoup et au delà du pouvoir de leurs forces digestives deviennent peu à peu matérielles, stupides, indolentes et paresseuses. Rien ne contribue autant à la santé et conséquemment à notre développement intellectuel et moral qu'une nourriture succulente de facile digestion et modérément prise.

Les aliments ont chacun une excitation propre en raison de leurs principes constitutifs indépendamment du pouvoir qu'ils ont en commun comme substances nutritives d'exciter et d'entretenir l'action vitale. Les substances animales étant des mixtes plus composés que les produits végétaux, plus assimilables et plus rapprochés par leurs principes de la constitution chimique de nos organes, produisent une forte irritation, beaucoup de chaleur et développent ainsi éminemment le pouvoir nerveux en même temps qu'elles soutiennent puissamment les forces motrices. Les substances végétales, moins décomposables et plus simples dans leur composition, engendrent moins de chaleur et sont moins stimulantes; aussi les peuples carnivores ont-ils une sensibilité plus forte que celle des peuples qui ne vivent que de farineux et de légumes; les uns ont des passions obstinées, celles des autres sont mobiles; on trouve dans les premiers de la force, du courage, de la fermeté, dans les seconds de la faiblesse, de l'inconstance et de la lâcheté. Les hordes qui

vivent de chasse ont des passions plus fortes encore et plus indomptables, parce que les chairs dont ils se nourrissent étant plus fortement animalisées sont beaucoup plus stimulantes. Les peuples pasteurs, au contraire, qui ne vivent que de laitage, sont doux et pacifiques; quoique abondamment pourvus de forces musculaires, ils manquent d'énergie, parce que le lait est un aliment très réparateur et facilement assimilable, mais il agit comme sédatif sur la puissance nerveuse.

Les hommes font un fréquent usage des stimulants et même des narcotiques ou des spiritueux dans leurs aliments ou leurs boissons. La nature leur fait rechercher avec avidité ces substances comme des condiments propres à provoquer les forces digestives de l'estomac, et comme des excitants nécessaires à l'entretien de l'action vitale. Le condiment le plus généralement répandu et le plus indispensable de tous, puisque la plupart des animaux en éprouvent comme nous le besoin, c'est sans contredit le sel marin ou hydro-chlorate de soude. Son influence salutaire dans l'acte de la digestion est connue: il relève la fadeur naturelle des substances alibiles; il réveille le goût, excite l'appétit et rehausse le ton des forces digestives. Après lui viennent les épices, le thé, le café, et généralement tous les âcres, les amers et les astringents; mais leur action est plus profonde et plus durable que la sienne. Ceux-ci en effet n'exercent pas seulement une stimulation plus énergique sur l'estomac, ils introduisent encore dans le sang des principes d'excitation qui procurent à toutes les forces vitales du système nerveux un plus grand développement sans changer leurs rapports entre elles ni leur mode de répartition. Or, cet accroissement général des forces produit sur le

moral de l'homme les effets suivants : il donne à l'esprit plus d'aptitude aux opérations intellectuelles, au sentiment plus de saillies, plus d'affections expansives, et plus d'aisance et de liberté aux mouvements volontaires. Tels sont ceux du moins qu'éprouvent particulièrement les personnes qui font usage du café.

Toutefois les stimulants n'opèrent ces heureux effets que lorsqu'on en use avec modération. Dans le cas contraire, et lorsqu'on en abuse, ils ne peuvent être que très pernicieux. Car, comme l'observe Cabanis, alors à l'excessive activité qu'ils impriment d'abord à tout le système, bientôt succèdent la débilitation de l'estomac, l'engourdissement de la sensibilité et l'atonie des organes.

Les narcotiques, tels que l'opium et les boissons fermentées, pris en petite quantité, paraissent jouir aussi de la propriété d'exciter ; mais leur action est moins intense et de plus courte durée. L'opium est constamment stimulant lorsqu'il est employé à faible dose ; il en est de même des spiritueux, leur effet est connu de tout le monde. Le vin, dit-on, donne de l'esprit, il chasse les chagrins, il réjouit le cœur et ranime les forces. Mais cette vertu stimulante a pour les uns et les autres des limites très étroites ; on ne saurait les franchir qu'aussitôt ils ne deviennent stupéfiants.

Quoique les narcotiques et les spiritueux dont on fait excès aient en commun la propriété de porter directement leur influence sur le cerveau et d'y attaquer dans sa source l'action vitale, leur manière d'agir est cependant distincte, et il est présumable que la région cérébrale qui reçoit leur atteinte l'est aussi. L'effet propre des narcotiques est de frapper de stupeur le cerveau, d'engourdir la sensibilité, de paralyser le mouvement des idées et de

plonger l'entendement dans une vague rêverie; celui des liqueurs alcooliques est de troubler le jugement et de provoquer une loquacité décousue, par un mouvement désordonné d'idées incohérentes, de troubler l'harmonie des mouvements musculaires et d'en énerver définitivement les forces. Les narcotiques attaqueraient donc particulièrement les forces sensitives, les spiritueux les forces motrices, et les uns et les autres l'activité cérébrale, mais chacun à sa façon. Aussi conformément à ces résultats M. Flourens paraît-il avoir constaté par ses expériences que l'action de l'opium se porte spécialement sur les lobes du cerveau qu'il regarde comme le siège de l'intelligence, celle de l'alcool sur les lobes du cervelet qu'il considère comme le régulateur des mouvements musculaires et probablement aussi de celui des idées.

L'action des narcotiques et des spiritueux ne se borne cependant pas toujours à cette spécialité d'effets. On remarque, au contraire, que souvent les premiers, après avoir porté exclusivement leur action sur les forces sensitives, finissent par attaquer aussi les forces motrices et les frapper de paralysie; et que les seconds, après avoir désordonné les mouvements et énervé l'activité, étendent de même leur action stupéfiante sur les forces sensitives et conduisant enfin l'homme à un abrutissement complet. Mais cet anéantissement des forces vitales n'a lieu dans l'un et l'autre cas que lorsqu'on prend une trop forte dose des premiers, et qu'après un long et extrême abus des seconds.

L'ivresse du vin produit sur l'humeur et le caractère des hommes deux changements notables. Les uns sont tendres, affectueux, démonstratifs, d'une gaieté folle et d'une franchise indiscrète; les autres, chagrins, fâcheux,

grossiers, querelleurs et emportés. L'ivresse de l'opium en produit aussi deux, peu différents et analogues à leur action propre sur l'organisation : elle donne aux uns des goûts de mollesse et d'indolence et une excessive tendance à la volupté ; et aux autres des passions sombres, de la violence, de la fureur, et même de la férocité. Ces deux sortes de dispositions affectives, que l'une et l'autre produisent, me paraissent dépendre de la constitution organique des individus sur lesquels elles opèrent et du mode de réaction qu'elles y déterminent.

Il est bien singulier, comme on aura pu le remarquer, que les stimulants, quand on en abuse, finissent par conduire à l'atonie et produire un effet narcotique, et que les narcotiques commencent tous par une action stimulante avant que de développer leur vertu stupéfiante. Voilà deux sortes de corps de nature différente et d'action opposée qui produisent cependant, à quelques légères différences près, des effets semblables. Ne serait-ce pas que l'une d'elles, les narcotiques, par exemple, agirait sur le principe vital comme le froid, en augmentant sa force expansive sans accroître son expansion quand leur action est faible, et quand elle est forte et continue en le détendant et lui faisant perdre son ressort ; tandis que les stimulants agiraient sur lui comme la chaleur en le comprimant, et d'abord augmentant sa tension, puis l'affaiblissant et la faisant disparaître, en le forçant de rentrer dans les liens de l'attraction. Le principe des forces vitales se comporte donc comme les corps élastiques qui peuvent également, comme on sait, se tendre par une traction ou une compression modérée, et perdre aussi leur ressort par une traction ou une compression trop forte et trop prolongée.

CHAPITRE V.

Influence des maladies sur les passions.

De même que toutes les tendances propres des organes viennent se réfléchir dans le centre de la vie intérieure et y excitent des mouvements instinctifs, de même les affections morbides qui troublent le rapport des forces et rompent leur équilibre, affectent toutes sympathiquement ce centre et le forcent à réagir par la circulation pour rétablir l'équilibre. Leur premier effet moral aussi est de porter atteinte à tous nos sentiments affectifs. Car, si dans les maladies qui n'attaquent pas directement le cerveau, souvent les fonctions intellectuelles de cet organe en paraissent également troublées, ce n'est que consécutivement et par suite du trouble préalablement survenu dans la vie intérieure.

Les maladies dont la cause est physique naissent dans les principaux appareils organiques et sont le résultat de certaines altérations qu'ils éprouvent dans leurs mouvements spontanés soit par un vice d'organisation ou par l'action des modificateurs externes. Or, les organes peuvent éprouver trois sortes d'altérations qui produisent sur les forces vitales de tout le système trois effets correspondants : elles les excitent trop fortement ou en affaiblissent le ressort, ou elles en troublent l'harmonie. Conformément à ces circonstances la sensibilité du centre réacteur doit donc pareillement s'exalter ou s'affaiblir

ou se dépraver et les passions changer de caractère. Tel est aussi le résultat de l'observation.

Dans les maladies nerveuses, comme l'hypocondrie, les affections hystériques, *etc.*, on remarque en effet que dans le paroxysme les sens internes acquièrent parfois une plus grande finesse, les instincts plus de sagacité, les affections plus de véhémence et les désirs plus de vivacité : on est plein de sécurité, de confiance, de courage et de force. Parfois au contraire les instincts se pervertissent, les inclinations et les penchants se dénaturent : ici c'est un père qui repousse son fils qu'il chérit hors de son accès ; là un fils qui veut outrager son père ; tantôt c'est un homme naturellement probe et honnête qui éprouve un penchant irrésistible pour le vol ou la filouterie ; tantôt un sujet doux et pacifique qui devient hargneux, querelleur et souvent sanguinaire ; quelquefois aussi la sensibilité se vicie et l'on éprouve alors des goûts bizarres, des affections insolites ou des appétits contre nature.

Dans les maladies inflammatoires, où l'on distingue, dans leurs paroxysmes de même que dans leur période totale, un temps d'irritation, un temps de réaction et un temps de rémission, on observe que le moral est soumis de son côté à trois modifications correspondantes : dès l'invasion de la fièvre et lorsque le froid s'empare des extrémités, lorsque des frissons parcourent l'épine du dos, que le visage pâlit, que la respiration devient petite, que le pouls se concentre et que les mouvements organiques et volontaires tombent dans la langueur, on éprouve un dégoût général, des anxiétés précordiales, et l'on est triste et abattu ; dans certaines maladies de ce genre on est même tourmenté de pressentiments sinistres

qui consternent l'âme et la jettent dans le découragement et le désespoir. Au moment de la réaction quand le pouls se développe, que la chaleur s'étend et gagne de proche en proche les extrémités, quand la peau devient brûlante, le visage rouge, enflammé, les yeux étincelants et la respiration grande et élevée, alors la sensibilité s'exalte, la tristesse et l'anxiété font place à l'agitation, à l'impatience, aux emportements et à la colère. Lorsque la circulation se ralentit, que la peau se détend et devient moite, que la respiration reprend son rythme accoutumé et tout le système son état normal, alors le calme et la sécurité renaissent dans l'âme ; seulement on éprouve un sentiment de lassitude dans le corps ou une telle délicatesse dans la sensibilité que la plus légère impression saisit, émeut ou importune.

Ce dernier état moral est bien plus frappant dans les convalescences qui ont lieu à la suite d'une longue maladie inflammatoire; parce que l'affaiblissement de la puissance nerveuse étant plus profond est plus longtemps à se dissiper, l'homme viril semble dans cette circonstance avoir rétrogradé vers l'enfance, je dirais même vers le dernier échelon de l'animalité: d'abord, incapable d'attention, sans mémoire et sans imagination, il n'éprouve d'autres impulsions que celles des instincts physiques de conservation et de nutrition. Bientôt les forces renaissent, une grande mobilité nerveuse se manifeste par des goûts enfantins, des affections vives et passagères, des désirs fantastiques, de la pusillanimité et une grande disposition à concevoir de la crainte. Enfin la faiblesse disparaît entièrement, et le convalescent se retrouve dans son premier état.

Il n'est pas rare cependant de voir les maladies se ter-

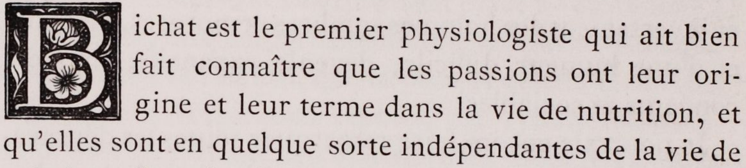
minant mal, laisser après elles des affections chroniques qui changent irrévocablement et dépravent le caractère. Souvent au contraire elles l'améliorent en détruisant des vices organiques ou en dissipant des embarras qui existaient avant la maladie. C'est ainsi qu'on a vu des hommes vifs et gais, doux et pacifiques, devenir graves et tristes, fâcheux et emportés, à la suite d'une maladie, et inversement des hommes sombres et moroses, méfiants et d'une humeur difficile, devenir expansifs, enjoués, confiants et sociables.

Je pourrais encore faire remarquer toutes les dépravations morales dont la dégénérescence lente de la lymphe, l'appauvrissement graduel du sang et les sourdes altérations des autres humeurs sont la cause, telles que la langueur, l'insensibilité, quelquefois même la stupidité absolue qui accompagnent les engorgements glanduleux et la tristesse, la consternation, le découragement et la paresse qu'amène à sa suite le scorbut. Mais je pense que ce qui précède est bien suffisant pour démontrer l'influence des maladies sur les passions.



CHAPITRE VI.

Les passions portent directement leur action sur les organes de la vie intérieure.



Bichat est le premier physiologiste qui ait bien fait connaître que les passions ont leur origine et leur terme dans la vie de nutrition, et qu'elles sont en quelque sorte indépendantes de la vie de relation. Car si celle-ci en est l'occasion en ce qu'elle leur offre par les sens ou l'entendement les objets de relation, elle n'en est pas la cause déterminante et elle ne participe pas à leur effet; c'est l'instinct seul qui nous donne le sentiment du rapport de ces objets avec nous et c'est le sentiment qui détermine les passions.

Qu'elles aient leur principe et leur terme dans la vie intérieure, on ne saurait en douter, si l'on en juge par la région où elles se rapportent et les organes qu'elles affectent immédiatement.

On remarque en effet que toutes se font sentir à l'épigastre et qu'elles ne se font sentir que là tant qu'elles existent. Ne doit-on pas en conclure que c'est aussi là qu'elles naissent et que s'opère leurs mouvements générateurs? pourquoi regardons-nous le cerveau comme le siège de tous les actes intellectuels et la cause productive de leurs mouvements générateurs? N'est-ce pas parce qu'ils s'y rapportent et que nous les y sentons? Il en est de ce sens intérieur comme des sens externes. Quoique l'impression ne se transforme en sensation que dans le foyer sensitif qui réside à la partie supérieure de la moelle

allongée, comme les sensations se rapportent toujours au point d'où part l'impression et qu'en se substituant à celle-ci elles en deviennent l'expression morale, elles doivent être censées naître où se fait leur mouvement générateur.

Non seulement les passions se font sentir à l'épigastre, c'est encore là et sur les organes de cette région qu'elles portent leur premier effet. Dans l'émotion de la colère on éprouve une ardeur brûlante dans l'estomac, particulièrement au pylore et au cardia; la poitrine se gonfle, la respiration devient forte, haletante; le cœur s'irrite et précipite ses mouvements. Dans la joie l'estomac se dilate, les viscères abdominaux tressaillent; la poitrine s'épanouit, la respiration devient plus ample, plus facile; le cœur s'enfle, il palpite et il élargit ensuite ses battements. Dans la tristesse au contraire les poumons respirent péniblement, on a de l'étouffement, de l'oppression; l'estomac se resserre, la digestion se trouble; le cœur est saisi et ralentit ses mouvements. Toutefois au milieu de ces diverses agitations viscérales, il est bien remarquable que la vie de relation reste impassible, et que les fonctions cérébrales n'en éprouvent aucune perturbation, tant que les passions dans leur développement ne parviennent pas à un certain degré d'intensité.

Lorsque les passions sont trop vives, toutes, quelle que soit leur nature, portent au cœur, comme on dit, et concentrent sur lui toute leur influence. Alors son action est soudain suspendue et l'on tombe en syncope. Dans cette circonstance la vie de relation est momentanément anéantie: sensations, perceptions, locomotion, émissions vocales, tout a disparu par cela seul que le cœur a cessé d'envoyer au cerveau le fluide nécessaire à son

excitation, et non pas parce que le cerveau frappé par la passion aurait suspendu son innervation. Ce qui le prouve, c'est que c'est dans la région épigastrique et non dans la tête qu'on éprouve un saisissement particulier au moment de la syncope, et que, lorsque l'évanouissement cesse, le cœur recommence à battre bien avant que le cerveau soit sorti de sa léthargie.

Les passions ne bornent pas leurs effets à suspendre pour un temps les fonctions de la vie. Toutes indistinctement, lorsqu'elles sont extrêmes, sont encore capables de les anéantir pour toujours en frappant à mort l'action vitale du cœur. On a vu des hommes mourir subitement dans un accès violent de colère; on en a vu expirer également de joie ou de tristesse. J'ai connu une mère qui est morte de plaisir dans les bras d'un fils qu'elle revoyait inopinément après une longue absence et qu'elle n'espérait plus revoir. Ne sait-on par que Diagore succomba à la joie qu'il conçut en voyant ses trois fils revenir vainqueurs des jeux olympiques, et Sophocle en recevant une couronne qu'il n'attendait plus? Tissot raconte qu'un magistrat suisse tomba mort aux pieds de son concurrent au moment où il le félicitait de l'avoir emporté sur lui dans une élection publique.

Cet effet des passions extrêmes est incontestable sans doute; mais il est toujours étonnant de voir que la joie et la tristesse, dont les effets physiques sur l'organisation sont si opposés entre eux lorsqu'elles ne sont pas excessives, puissent produire un même résultat fatal dans le cas contraire. N'est-ce pas là une nouvelle preuve que le principe des forces peut également perdre son ressort par une excessive tension comme par une trop forte expansion?

Les passions les plus violentes n'ont cependant pas toujours le pouvoir de frapper ainsi de mort ou de faire tomber en syncope les sujets qui les éprouvent. Souvent au contraire l'organisation se trouve assez forte pour résister au premier choc. Mais alors il en reste dans l'organe nerveux de la vie intérieure une impression durable qui dans les affections tristes produit différentes lésions organiques lesquelles finissent par miner plus ou moins promptement la vie, suivant que ces lésions ont lieu sur des organes plus ou moins essentiels et plus ou moins délicats. Car dans chaque individu les organes ne jouissent pas tous du même degré de force; presque toujours il en est un qui se trouve plus faiblement constitué que les autres, et c'est sur celui-là que les passions débilitantes portent leur principale atteinte.

D'après cela il est aisé de concevoir pourquoi parmi les hommes qui sont en proie au chagrin il y en a dont le diaphragme et les muscles de la respiration sont particulièrement affectés, et par suite ceux de la locomotion; pourquoi chez quelques autres le spasme se porte vers les organes pulmonaires et en vicie les fonctions. Quelquefois il se fixe au pylore, à l'estomac, au canal intestinal et il en interrompt l'action. D'autres fois il se concentre au foie, à la rate, au pancréas, et il devient la source des affections hypocondriaques. Souvent il débilite les organes sécrétoires, il nuit à la nutrition. Souvent aussi il paralyse l'absorption et il produit l'hydropisie. Fabre, professeur au collège de chirurgie de Paris, dit, dans ses recherches physiologiques, avoir vu une dame qui était devenue hydropique par suite d'un vif chagrin occasionné par la détention de son mari. Tous les remèdes furent vainement employés pour la guérir, tant que dura

la détention ; mais aussitôt que son mari eut obtenu sa mise en liberté, l'hydropisie disparut, et la santé de cette dame se rétablit complètement sans le secours de l'art. Il est donc vrai de dire qu'il n'est pas un système ou un appareil organique qui ne puisse recevoir des passions tristes une funeste atteinte lorsqu'il n'est pas assez fort pour résister à leur action.

Les affections débilitantes ne sont pas les seules susceptibles de léser nos organes et d'altérer leurs fonctions. Les passions irritantes exercent encore la même influence, mais leurs effets sont différents. Les premières énervent les forces, resserrent les tissus et donnent naissance aux maladies chroniques ; les secondes, au contraire, les exaltent ; elles tuméfient les tissus et sont une des sources des maladies inflammatoires. N'a-t-on pas vu des soucis longs et vifs, une forte colère, un amour traversé et des désirs contrariés déterminer des fièvres bilieuses ou malignes ? On peut en faire des observations si fréquentes dans le cours de la vie qu'il est superflu d'en produire ici des exemples.

Mais, dira-t-on, comment se persuader que les passions n'exercent pas aussi une grande influence sur les fonctions de l'organe cérébral lorsqu'il est constant par les observations de Crichton et de Pinel que la plupart des aliénés ne doivent le dérangement de leur esprit qu'à une forte émotion, un long et vif chagrin ou une passion déçue ? Il est certain que les passions troublent fréquemment les opérations du cerveau et sont la source principale des aliénations mentales. Mais ces dérangements ne sont que consécutifs à ceux de la vie intérieure, et ils supposent toujours une affection viscérale plus ou moins profonde qui les détermine : car il ne se manifestent qu'a-

près elle et ils disparaissent avec elle. Ce qui se passe dans les folies périodiques en est la preuve.

Les aliénés, au commencement de leur accès, se plaignent d'abord d'un resserrement à la région épigastrique, d'un dégoût général pour tous les aliments et pour tout ce qui leur plaisait le plus auparavant; ils éprouvent des constipations, des ardeurs d'entrailles qui leur font désirer une ample boisson. Bientôt surviennent des inquiétudes, de l'agitation, des terreurs paniques, des insomnies, et quelque temps après le désordre des idées se manifeste par des gestes insolites, une contenance singulière et des mouvements irréguliers. Lorsque l'accès veut tirer à sa fin, on observe de même que ce sont les fonctions viscérales qui commencent les premières à se rétablir, et c'est leur retour qui met un terme aux perturbations cérébrales.

Il reste donc démontré que les passions ne portent directement leurs effets que dans la vie de nutrition puisque ce n'est que par elle qu'elles troublent le jeu du cerveau.

Les passions produisent sur les forces du système nerveux splanchnique trois effets différents, en raison de leurs manières d'agir sur elles. Les unes, telles que la joie, les développent en les excitant; d'autres, comme la colère, les exaltent en les irritant; quelques autres, comme la tristesse, les débilitent en leur faisant perdre de leur ressort. Les premières donnent à la circulation plus de force, plus de vigueur, et aux fluides plus d'irradiations du centre à la circonférence. Les troisièmes, au contraire, ralentissent la circulation et affaiblissent l'irradiation des fluides; mais elles ont cela de commun avec les précédentes, que les fluides continuent comme à l'ordinaire

à se distribuer proportionnellement dans les organes, et que ni les unes ni les autres ne changent pas le mode de répartition du sang. Les secondes accélèrent considérablement la circulation, elles lui donnent plus de véhémence et de rapidité ; mais ce qui les distingue surtout, c'est qu'elles changent les rapports des fluides circulants en faisant spécialement affluer le sang, les unes, comme la colère, vers la tête et l'appareil musculaire, les autres, telles que l'extase, exclusivement à la tête. Celles-ci troublent l'ordre de la circulation, parce qu'elles ont pour terme une action. Le but des unes est de déterminer des mouvements musculaires : elles sont actives ; celui des autres est de fixer exclusivement l'attention : elles sont contemplatives. Les passions gaies ou tristes respectent l'ordre de la circulation, parce qu'elles n'ont pour terme aucune action ; leur unique but est de nous faire goûter le bien-être ou sentir le mal-être de notre situation présente : elles sont purement affectives.



CHAPITRE VII.

Les passions se peignent à notre insu sur tout notre extérieur, et sont dans la vie de relation le principe de mouvements involontaires.

Il ne s'élève pas une passion dans l'âme, qu'aussitôt il ne se produise un certain changement dans les traits du visage et le coloris de la face; qu'elle ne donne à la voix un certain accent, à l'œil un certain regard, et qu'elle ne fasse naître dans tous les membres une certaine disposition qui donne au corps une attitude conforme à la situation de l'âme. Toutes ont une expression qui leur est propre et une physionomie particulière.

Qu'un homme soit ému de colère, à l'instant sa voix devient forte et grave, sèche et aigre, brusque et entrecoupée; son visage rougit fortement, quelquefois il pâlit; mais alors la colère est concentrée et par là même plus dangereuse. Le front se ride et se resserre, les sourcils se froncent et se rapprochent. Les yeux s'enflamment, les regards étincellent. Les joues se contractent, les narines se dilatent. Les lèvres paraissent livides ou pâles; la supérieure se relève, l'inférieure tremble. La bouche blanchit d'écume et la langue balbutie. La respiration s'accélère et se fait remarquer par de longues inspirations et des expirations courtes et fortes. La tête se redresse et prend une attitude menaçante, les membres supérieurs s'agitent, et la démarche est ferme et précipitée.

Toutes les passions irritantes, telles que la haine, la

hardiesse, la fureur *etc.*, offrent les mêmes résultats, à quelques changements près. Si l'on est curieux de connaître les différentes nuances qui les distinguent, on peut consulter là-dessus l'ouvrage de Lachambre sur les caractères des passions.

Dans la joie, la voix devient douce, éclatante et moelleuse; elle procède par tons aigus et intenses de même que par temps sautillants et vites, et elle sort avec empressement et par éclats. Le visage se colore d'une rougeur vermeille. Le front se découvre et s'épanouit, les sourcils se déploient, les yeux pétillent de plaisir, ils s'humectent, quelquefois même ils versent des larmes; mais leurs regards sont pleins de douceur et de contentement. Les joues se renflent, les narines se relèvent, les lèvres sont rouges et humides, le sourire ne les quitte pas. La langue s'avance sur elles et par un léger trémoussement elle les flatte et les caresse. La respiration est ample et prompte; une chaleur douce et vaporeuse se répand sur tout le corps. La peau se colore, les muscles se gonflent, un sentiment d'aisance et de légèreté se fait sentir partout. La tête et les yeux sont dans une continuelle agitation, les mains remuent sans cesse, on va, on vient, on saute, on ne saurait demeurer en place.

Ces caractères physiques de la joie sont communs à peu de chose près à l'amour, à l'espérance et à toutes les passions exhilarantes.

Dans la tristesse, au contraire, la voix est plaintive et tremblante, sourde et traînante; elle procède par tons remisses et bas, de même que par temps égaux et longs. Le visage pâlit et s'allonge; le front se flétrit et s'abat; les sourcils tombent, et les paupières s'abaissent. Les yeux se couvrent de pleurs, ils s'obscurcissent et s'enfoncent,

ils se tournent vers la terre, ils s'y fixent, et leurs regards sont languissants. Les joues se creusent, les narines se resserrent, les lèvres se décolorent, la supérieure se baisse, l'inférieure tombe, et la bouche reste béante. La respiration est lente et fréquemment entrecoupée par des soupirs et des sanglots. La peau se resserre, des frissons la parcourent. Les muscles se relâchent, la tête et le dos se courbent, les épaules s'affaissent, les bras s'abandonnent et les membres inférieurs fléchissent sous le poids du corps.

On observe à peu près les mêmes choses dans toutes les passions afflictives, telles que la crainte, la peur, le découragement, *etc.*

Dans les affections contemplatives, la tête se relève et s'affermit sur son pivot; les bras se croisent sur la poitrine, le corps se redresse et reste immobile. La respiration se ralentit et paraît comme suspendue. Le visage se colore, le front se ride, les sourcils se haussent, les paupières se relèvent, les yeux se tournent vers le ciel et le regard devient fixe et vague. La bouche s'ouvre et reste béante, les lèvres s'avancent et s'arrondissent, la langue n'a plus de paroles et la voix éclate par intervalles en cris aigus et différemment accentués suivant la nature de l'affection.

Certainement il n'y a pas lieu de douter que tous ces mouvements et ces modifications extérieures ne s'opèrent sans le concours de la volonté et même contre son gré, si l'on fait attention que souvent ils trahissent malgré nous les secrets de notre cœur et décèlent notre intérieur aux personnes aux yeux desquelles nous sommes le plus intéressés à les cacher ou à les déguiser. Supposez un homme en sociéte à qui on vient tout bas à l'oreille

annoncer une nouvelle fâcheuse, qui porte atteinte à sa fortune, et qu'il importe de soustraire à la connaissance du public pour ne pas ruiner son crédit. L'émotion qu'il en éprouve ne vient-elle pas se peindre, à son grand dépit, sur son visage et prévenir les assistants qu'on vient de lui apprendre quelque chose de fâcheux? Si quelques instants après sa figure se recompose, c'est qu'alors la volonté reprend son empire, mais toujours est-il vrai que le premier moment n'est pas à lui.

Non seulement les passions disposent par elles-mêmes des muscles de la face et de la respiration, et les font servir à leur manifestation; quand elles sont très fortes, elles s'emparent encore de tout l'appareil musculaire et elles mettent en jeu son activité sans l'intervention du cerveau et le consentement de la volonté. On connaît les emportements de la colère et son pouvoir tyrannique sur les organes du mouvement. Toujours ses premiers mouvements préviennent la volonté et elle méconnaît ses ordres lorsqu'elle est trop irritée. Les cénobites qui vivent dans la continence se sont toujours plaints de la rébellion de la chair contre l'esprit. « Un ange de Satan, dit saint Paul, aiguillonne ma chair et me soufflette : » *Datus est mihi stimulus carnis meæ angelus Satanæ qui me colaphizet.* Cet ange, c'est la passion érotique. Dans l'hystérie ne voit-on pas la passion arracher aux personnes les plus honnêtes qui l'éprouvent des propos obcènes, des gestes indécents et des regards provocateurs que chez elles la pudeur désavoue à l'instant et que la raison repousse ? Les scènes effrayantes de mouvements involontaires et désordonnés que les prétendus possédés ont offertes autrefois, et celles, pour ainsi dire, de nos jours des religieuses de Loudun, des trembleurs des Cévennes et

des convulsionnaires jansénistes, n'ont certainement pas d'autre cause. Car, quelle que soit l'obstination de l'ignorance à les regarder comme des effets surnaturels, il est bien reconnu qu'une longue et forte exaltation morale peut modifier la vie intérieure au point de l'élever à un état *d'extase* dont l'effet est le plus souvent de n'exalter que les phénomènes intellectuels, mais souvent aussi d'affecter spécialement le pouvoir musculaire et de lui faire produire toutes sortes de mouvements extraordinaires indépendants de l'influence cérébrale.

Pour prouver que dans ce dernier cas il y a effectivement dans l'extatique deux puissances opposées qui commandent et dominent tour à tour il me suffira de transcrire ici quelques passages de la lettre dans laquelle le Père Surin, jésuite, devenu lui-même possédé par contagion en exorcisant les religieuses de Loudun, rend compte à l'un de ses confrères de ce qu'il éprouvait dans la crise.

« Je suis entré en combat avec quatre démons des « plus puissants et des plus malicieux de l'enfer..... « Depuis trois mois et demi je ne suis jamais sans avoir « un diable auprès de moi en exercice..... qui m'assaut, « me renverse, m'agite et me traverse visiblement en me « possédant plusieurs heures comme un énergumène. « Je ne saurais vous expliquer ce qui se passe en moi « durant ce temps, et comme cet esprit s'unit avec le « mien sans m'ôter ni la connaissance ni la liberté de « mon âme, en se faisant néanmoins comme un autre « moi-même, et comme si j'avais deux âmes dont l'une « est dépossédée de son corps, de l'usage de ses organes « et se tient à quartier en voyant faire celle qui s'y est « introduite. Les deux esprits se combattent dans un

« même champ qui est le corps, et l'âme est comme par-
« tagée. Selon une partie de soi, elle est le sujet des im-
« pressions diaboliques, et selon l'autre des mouvements
« qui lui sont propres ou que Dieu lui donne..... Les
« tremblements qui me saisissent quand le Saint-Sacre-
« ment m'est appliqué viennent également, ce me semble,
« d'horreur de sa présence, qui m'est insupportable, et
« d'une révérence cordiale et douce, sans pouvoir les
« attribuer à l'un plutôt qu'à l'autre, et sans qu'il soit en
« ma puissance de les retenir. Quand je veux par le mou-
« vement de l'une ces deux âmes faire un signe de croix
« sur ma bouche, l'autre me détourne la main avec
« grande vitesse et me saisit le doigt avec les dents pour
« me mordre de rage.... Nous voyons en ce même lieu
« le paradis et l'enfer : les religieuses qui sont comme
« des ursules prises dans un sens, et en l'autre pires que
« les plus perdues en toutes sortes de dérèglements, de
« saletés, de blasphèmes et de fureur. »

Voilà bien le *duplex homo* des anciens et leurs deux âmes, la sensitive et l'intelligente, nettement sentis et naïvement exprimés.

On voit que tous ces mouvements que les passions font naître en nous sont exécutés par des muscles que régit ordinairement la volonté, sans que celle-ci y participe. Mais n'est-il pas étonnant que des organes soumis à la volonté se retrouvent ainsi sous l'empire des passions ? Comment se fait-il donc que le système nerveux de la vie intérieure dans le sein duquel elles naissent ait le pouvoir de commander à des organes qui sont dans la dépendance du cerveau, et de les soustraire même à son influence ? Il me semble que d'après les belles recherches de M. Flourens sur la détermination des diverses par-

ties de l'encéphale qui concourent à la production des mouvements volontaires, et de celle qui est le premier mobile des mouvements involontaires de la respiration, on peut facilement expliquer ce phénomène sans avoir besoin de supposer, comme Bichat, des rapports sympathiques, et de les rattacher ainsi à des causes occultes. Cette explication, je l'ai déjà donnée dans le chapitre second de l'instinct; mais je crois devoir y revenir encore en raison de l'importance de l'objet.

Il y a dans le système nerveux de la vie de relation trois centres qui concourent chacun à sa façon aux phénomènes de l'intelligence et à la production des mouvements : la moelle allongée, foyer sensitif et centre d'action, les lobes du cerveau, siège de la perception et de la volonté, et le cervelet, vraisemblablement centre d'association des idées et certainement, d'après M. Flourens, régulateur des mouvements.

La mécanique animale est composée de deux ordres de mouvements coordonnés et distincts, mouvements volontaires et mouvements involontaires ou de conservation. Tous néanmoins ont leur principe moteur dans la moelle allongée; car c'est toujours de là que part l'irritation excitatrice des organes musculaires. Mais il y a cette différence entre eux que pour les premiers elle n'en est que le moteur subordonné, en ce que c'est des lobes cérébraux qu'elle reçoit l'impulsion qui la détermine, et que c'est le cervelet qui en règle l'action; tandis que pour les seconds c'est elle qui en est l'unique mobile, elle seule qui les détermine et les effectue, et que le cerveau n'y intervient tout au plus que comme force tendante.

La moelle allongée, comme centre d'action, exerce un

pouvoir indépendant sur les muscles qui concourent aux mouvements de la respiration, tels que les élévateurs des côtes et des épaules, ceux de la face et de la glotte. Ce qui le prouve, c'est qu'on peut détruire impunément les lobes du cerveau et du cervelet sans nuire aux mouvements respiratoires; tandis qu'en isolant successivement de la moelle allongée l'origine des nerfs, des côtes, du diaphragme, *etc.*, on détruit leur mouvement spontané, sans qu'ils cessent pour cela d'avoir en puissance la faculté d'agir; puisque si l'on pique le tronc de la moelle épinière auquel ils tiennent toujours, ils rentrent momentanément en action. Ils n'ont donc cessé d'agir spontanément que parce qu'ils ne sont plus en rapport avec leur premier mobile. Ce pouvoir de la moelle allongée sur l'acte respiratoire est tellement indépendant que la volonté ne peut que le suspendre pour quelques instants, mais non pas l'arrêter.

La respiration n'est pas le seul mouvement qui tire de ce centre son premier mobile. Tous les mouvements dérivés de la respiration, ou produits par quelques-uns des muscles qui y concourent, y puisent aussi leur premier principe. Tels sont les cris, le rire bruyant, les bâillements, la succion, la déglutition et les exonérations viscérales, comme la parturition et les déjections. Il en est de même des mouvements involontaires de la face et de ceux de la déglutition, dont les nerfs sont aussi dans une dépendance immédiate de la moelle allongée.

Ce centre d'action, quoique indépendant du cerveau pour ces sortes de mouvement, ne peut cependant pas agir sans une excitation constante qui le détermine. Car dans l'organisation tout ce qui excite doit être lui-même excité, et il n'y a de réaction nulle part qu'en vertu d'une

action préalable. Le cerveau lui-même serait sans volitions si les perceptions n'en fournissaient les motifs. Or cette excitation existe: ce sont les impressions qu'il reçoit sans cesse du dehors par les surfaces de rapport qui la produisent. Mais c'est là aussi que les impressions des passions viennent aboutir comme au foyer sensitif commun. Leur premier effet doit donc être de se faire sentir dans les organes dont ce centre dispose, conséquemment de modifier les traits du visage et de donner à la voix diverses inflexions, en même temps que par les mouvements du sang, qui se trouve dans la dépendance de la vie intérieure, elles procurent au regard une certaine expression et répandent plus ou moins d'éclat et de vie sur la figure.

Le centre d'action ne jouit pas d'un pareil pouvoir sur les muscles de locomotion et de préhension. Aussi remarque-t-on que les impressions sensibles non affectives ne suffisent plus pour exciter son influence sur eux, parce qu'elles ne sont pas assez fortes pour le faire réagir de manière à surmonter leur inertie. Alors il ne peut rien que par l'intervention du cerveau; mais il faut pour cela que l'impression sensible soit suivie d'une perception déterminante pour la volonté. Ces impressions ne sont cependant pas tout à fait sans effets sur lui, car c'est à leur influence sur ce centre que les muscles locomoteurs doivent cet état érectile ou de tonicité par lequel en se contrebalançant mutuellement ils procurent à notre corps une position fixe, équilibrée, et cette tendance invincible qu'ils ont à le maintenir dans cette attitude.

Il n'en est plus ainsi quand les impressions sont plus ou moins affectives. De quelque part qu'elles viennent,

soit des sens par les causes externes, soit du centre nerveux de la vie intérieure par les causes internes, alors, au contraire, toujours le centre d'action est plus ou moins excité, et les mouvements musculaires propres à accueillir ou à repousser la cause effective suivraient infailliblement l'excitation, si la volonté n'en suspendait pas le développement en y opposant l'influence cérébrale. Encore arrive-t-il souvent qu'ils la surprennent et qu'elle laisse échapper quelques gestes passionnés, quelques attitudes expressives et même quelques mouvements locomoteurs informes et mal réprimés. Que ce soit le cerveau qui s'oppose ici à ce que l'excitation ait tout son effet, on ne saurait en douter si l'on fait attention qu'elle est toujours suivie de mouvements correspondant à l'impression toutes les fois que la volonté n'existe pas pour s'y opposer. En effet, le fœtus se meut et trépigne fréquemment dans le sein de sa mère, quoique le cerveau soit dans l'inertie, sans perception et sans volonté ; l'homme endormi s'agite dans son lit et change souvent de position, quoique le cerveau reste plongé dans un profond sommeil ; et Le Gallois a observé que les cochons d'Inde qu'il décapitait portaient constamment leurs pattes de devant sur la plaie et la grattaient comme pour en écarter la douleur.

Quelque forte que soit l'influence du cerveau sur la puissance musculaire, et quelle que soit son efficacité ordinaire pour contrebalancer l'effet des passions, il est pourtant certaines constitutions organiques où elles prennent un tel ascendant, et certaines circonstances qui les élèvent momentanément à un tel degré d'intensité, qu'on les voit souvent, usurpant le pouvoir cérébral, soustraire violemment les organes locomoteurs aux

ordres de la volonté et en disposer à leur gré. Dans ce cas ce n'est plus une simple excitation qu'elles produisent dans le foyer vital, c'est une véritable irritation qui le constitue dans un état extra-normal et l'affranchit de toute subordination. Cet état est parfaitement semblable à celui que font naître certaines affections morbides des viscères, ou les irritations mécaniques, qui sont toutes suivies de spasmes, de convulsions, de mouvements, en un mot, que la volonté n'avoue pas pour siens.

Voilà donc, disons-nous avec Bichat, comment les passions arrachent à l'empire de la volonté des mouvements naturellement volontaires ; comment elles s'approprient les phénomènes de la vie animale, quoiqu'elles aient essentiellement leur siège dans la vie organique.



CHAPITRE VIII.

Les passions modifient les phénomènes intellectuels de la vie de relation.

Les passions ne se bornent pas à provoquer l'activité du foyer vital pour lui faire produire des mouvements involontaires; elles agissent encore sur le cerveau et par lui elles exercent sur les phénomènes intellectuels dont il est la source une influence très étendue.

Il ne se forme pas un sentiment, pas une affection dans le centre épigastrique qui ne retentisse à l'instant dans le cerveau, en vertu de la liaison intime des deux centres, par l'intermédiaire du foyer sensitif, et qui ne détermine en même temps la vie intérieure à faire affluer vers le cerveau une plus grande quantité de sang, et à donner à son action impressive une direction spéciale propre à reproduire toutes les impressions objectives convenables au sentiment. Les passions produisent donc dans le cerveau deux effets bien distincts: l'un reproducteur des impressions reçues, il modifie l'entendement; l'autre impulsif pour son activité, il sollicite sa volonté.

Les passions opèrent dans l'entendement trois sortes de modifications : elles obsèdent l'attention, elles déçoivent la perception, et corrompent le jugement.

Et d'abord elles obsèdent l'attention : car leur première influence est de la porter sur l'impression de l'objet qui les excite pour en rendre l'image plus sensible, plus présente à l'esprit, et lorsque rien ne s'y oppose, en

augmenter même progressivement la permanence et l'intensité, à mesure qu'elles sont elles-mêmes attisées par la vivacité croissante de l'impression qui réagit sur elles. Or l'effet de toute perception vive est d'attirer si fortement sur elle l'attention, que celle-ci ne peut en détourner ses regards qu'avec peine, et que même lorsque l'impression est parvenue au dernier degré de force et de fixité, elle en est tellement dominée que n'ayant plus le pouvoir de s'y soustraire, elle en est exclusivement préoccupée et comme fatiguée de sa présence importune. C'est ainsi que les passions ravissent à l'esprit cette liberté dont il a essentiellement besoin dans ses opérations.

Secondement, au pouvoir de captiver l'attention les passions réunissent celui de décevoir la perception et de fasciner l'entendement, par l'empire absolu qu'elles exercent sur l'imagination et en ayant recours à ses prestiges.

On remarque, en effet, qu'en tenant leur objet sans cesse présent à l'esprit, elles en dénaturent l'impression, soit en y ajoutant ou en retranchant quelque chose, ou elles n'en reproduisent que ce qui est en rapport avec leurs tendances particulières, et c'est à l'imagination qu'elles doivent ce double office. Elles n'offrent donc à l'esprit leur objet que sous les rapports les plus flatteurs et par les côtés les plus favorables. Comment alors ne pas l'accueillir avec empressement ? Et quels moyens d'échapper à la séduction ? Il est vrai que lorsque l'esprit peut conserver quelque liberté, l'entendement ne tarde pas à être détrompé, parce qu'il se représente l'idée de l'objet dépouillée de tout ce qu'elle a de factice et de fantastique, et qu'il la considère dans sa nature et sous

toutes ses faces. Mais souvent il est tellement entraîné par les apparences séductrices de l'image de l'objet, qu'il ne lui est plus permis de la confronter avec son idée pure ; et c'est alors qu'il est vrai de dire que l'entendement est aveuglé par les passions, parce qu'il est le jouet de l'imagination, qui l'abuse par ses illusions ou qui l'éblouit par les côtés de l'objet qu'elle lui fait luire.

Les passions ne se contentent pas de rendre présent à l'esprit leur objet et d'en embellir l'image, elles déterminent encore le rappel de tout ce qui peut les seconder dans leur but, ou donner du prix à leur objet. Or, toutes ces images qui accourent ainsi pour servir de cortège ne se présentent également que par le côté le plus avantageux aux passions et le plus persuasif pour le jugement. Elles doivent donc toutes concourir à justifier à l'esprit les passions et à rendre leur objet recommandable. Je conviens que l'entendement peut échapper à ce concert de séduction, tant qu'il est en son pouvoir d'évoquer les idées pures de ces auxiliaires et de les examiner sous leur véritable aspect. Mais il est parfois tellement subjugué par ce concours de témoignages décevants et par la force de leur obsession, qu'il n'a plus la liberté de faire cet examen comparatif ; et c'est alors que le jugement est corrompu et que la raison s'égare.

Tel est le résultat des passions sur l'entendement. Voyons quel peut être le mode de leur influence sur la volonté.

Quel que soit le pouvoir du cerveau sur la puissance musculaire, son activité motrice ne se déploie jamais sans une cause impulsive qui l'excite, la volonté, et la volonté ne se détermine pas non plus sans un motif déterminant. Or il y a deux causes qui sont également

susceptibles de la faire vouloir : ces causes sont les perceptions réfléchies et les sentiments affectifs, conséquemment les passions, puisqu'elles sont essentiellement affectives. Le premier mobile n'est pas seulement le principe des déterminations de la volonté qui n'intéressent pas le sentiment, il est encore le contrepoids et le régulateur du second. Car toutes les passions qui n'ont pas le pouvoir de soustraire violemment la force motrice aux ordres de la volonté, et qui se bornent à circonvenir celle-ci pour obtenir son intervention, auraient toujours inévitablement leur effet si le jugement n'était pas là pour contrebalancer leur efforts et offrir à la volonté des motifs de résistance. Toutefois ces motifs ne sont pas toujours suffisants; car souvent les passions prennent sur la raison un tel empire, que la volonté est forcée de céder à leur entraînement. Et voici comment.

Une passion désordonnée s'élève-t-elle en nous, aussitôt elle amorce et elle sollicite la volonté, en même temps qu'elle préoccupe l'entendement de son objet, et elle ne tarderait pas à en obtenir une détermination favorable; mais la raison, qui veille, lui oppose à l'instant même les intérêts qu'elle lèse, l'expérience et ses prévisions; et la volonté, forte de cet appui, reste libre de céder ou de résister à ses sollicitations. Si la raison n'est qu'imparfaitement écoutée, et que sans songer à satisfaire la passion on se plaise néanmoins à contempler son objet et à en envisager la jouissance, alors la passion, qui s'exalte de plus en plus, se présente à l'esprit sous les dehors les plus engageants et s'empresse de justifier son entreprise par les prétextes les plus spécieux; successivement la raison perd de son crédit, l'entendement s'obscurcit, et la volonté, plus exposée aux attaques de la

passion, est plus vivement pressée de se rendre. Toutefois elle résiste toujours, parce que la voix de la raison ne cesse encore de se faire entendre.

Si malgré le danger imminent que l'on court de succomber à la tentation, et au lieu d'écarter soigneusement tout ce qui peut entretenir ou fortifier la passion, on persiste à se laisser abuser par ses insinuations, si l'on regrette de ne pouvoir la satisfaire et qu'on ne redoute pas de se trouver en présence de l'objet qu'elle convoite, alors à son aspect un vif sentiment de jouissance prochaine porte le trouble dans tous les sens; la passion s'enflamme et s'irrite contre tout obstacle; dans son excès d'irritation elle éconduit la raison, aveugle l'entendement, et la volonté est irrésistiblement entraînée à seconder ses vues.

Dans cette circonstance rien ne se fait, comme on voit, dans l'intérêt des passions que par la volonté; mais elle n'est pas libre. Car l'entendement n'ayant plus de motifs opposés à balancer, il n'y a plus pour lui de délibération possible, conséquemment plus de choix à faire par la volonté. Cependant le résultat n'en est pas moins moralement blâmable; parce que dans toutes les passions qui ne se développent que progressivement, il dépend toujours de nous de les étouffer, dès leur naissance, avant qu'elles aient acquis assez de force pour étouffer elles-mêmes la raison.

Il est cependant vrai de dire que tous les hommes ne sont pas également esclaves de leurs passions, de celles mêmes qui ont été mal éconduites. Il en est au contraire qui sous leur influence conservent une entière liberté, et dont la raison a toute autorité sur elles. Ce sont ceux chez qui le centre de la vie de relation a une prédomi-

nance marquée sur celui de la vie de nutrition, soit par l'effet d'une heureuse organisation, soit par celui de l'éducation. Mais ces hommes sont en petit nombre, et quoique leurs passions ne les maîtrisent pas, ils n'en éprouvent pas moins leur tyrannique atteinte.

Cet empiètement des passions sur les droits de la raison, et cette lutte de l'esprit contre les exigences des sens, ont été de tous temps reconnus et proclamés par les écrivains observateurs. N'est-ce pas dans cette conviction que saint Paul s'écriait : « Video aliam legem in membris meis repugnantem legi mentis meæ ? » N'est-ce pas elle qui a fait dire à Ovide : « Video meliora proboque, deteriora sequor ; » et à La Rochefoucauld : « L'esprit est la dupe du cœur ? »

Ainsi il est constant que les passions obsèdent l'attention par la présence importune de leur objet ; qu'elles abusent l'entendement en mettant en œuvre les prestiges de l'imagination ; qu'elles corrompent le jugement par le rappel de souvenirs propres à les justifier ; et qu'elles ont sur la volonté un pouvoir d'instigation plus ou moins impérieux. Elles exercent donc sur la pensée l'influence la plus étendue.



CHAPITRE IX.

La volonté n'a aucun pouvoir direct sur les passions.

Il est incontestable que les passions naissent en nous à notre insu et sans nous, qu'elles nous saisissent, pour ainsi dire, à l'improviste, et quelles nous agitent et nous tourmentent malgré nous. Il n'est personne qui dans le cours de sa vie n'ait été fréquemment dans le cas d'en faire l'observation. La volonté n'a donc aucun pouvoir direct sur les passions. Mais il est certain aussi qu'elle peut tout indirectement sur elles, lorsqu'elles se sont pas dépravées, en vertu du pouvoir qu'elle a sur les idées. Car elle peut les exciter à son gré en rappelant à l'esprit les objets qui sont en rapport avec elles, et elle peut les réprimer, les affaiblir et même les éteindre à la longue, soit en dirigeant la pensée vers des objets susceptibles de faire naître des sentiments opposés à la passion qu'on veut combattre, soit en occupant constamment l'esprit de choses entièrement étrangères à elle.

Supposons, par exemple, que je veuille ressentir le plaisir qu'on éprouve après une bonne action : certainement si je me bornais à le vouloir, mes efforts seraient infructueux. Si je me représente au contraire les circonstances de ma vie où j'ai tendu une main secourable au malheur, aussitôt je me sens pénétré d'un sentiment de satisfaction qui me ravit et m'engage à faire de nouveaux actes de bienfaisance. Supposons à présent que je sois profondément affligé de la perte d'une personne qui

m'était chère, et que je veuille dissiper ou affaiblir ce sentiment qui, s'il était durable, finirait par miner sourdement mon existence. Pour y parvenir, je n'ai pas d'autre moyen que d'accumuler dans mon esprit tous les motifs qui peuvent faire naître un sentiment de consolation capable d'atténuer ou de contrebalancer mon affliction. Je songerai donc à l'état déplorable de sa santé, à l'impossibilité de la rétablir, aux souffrances qu'il endurait, à la mort qu'il invoquait comme le terme de ses douleurs, et à l'estime de ses semblables que ses vertus lui ont acquises. Indépendamment de ces motifs de consolation, je chercherai à me distraire, et je détournerai autant qu'il est en moi mon esprit de l'idée qui représente l'objet de la passion.

On sera peut-être étonné de voir que la volonté ne puisse rien directement sur les passions, tandis que la présence des idées suffit seule pour les exciter. Mais qu'on fasse attention que la volonté a son siège dans le cerveau, et les passions dans le centre nerveux de la vie intérieure; que le système de cette vie est dans une sorte d'indépendance de celui de la vie de relation, en ce qu'il est en partie séparé et en partie uni à celui-ci par les nœuds ganglionnaires, qui l'y rattachent, et qu'au moyen de cet isolement partiel, la volonté, principe moral de l'activité cérébrale, ne peut avoir aucune action modifiante directe sur les nerfs et sur les organes de la vie intérieure. Observons ensuite que ces deux systèmes, quoique isolés en quelque sorte par leurs points de jonction, ont néanmoins leurs centres dans une intime correspondance d'impressions par l'intermédiaire du foyer sensitif commun, de manière qu'il n'arrive pas ou ne se fait pas dans le cerveau une impression qui ne se

répercute dans le centre épigastrique et ne donne lieu à un sentiment de rapport qui détermine le plus souvent quelque mouvement affectif; et réciproquement il ne s'élève pas un sentiment affectif dans ce centre qui ne soit perçu dans le cerveau et ne devienne pour la volonté un principe d'impulsion, en même temps qu'il y réveille des impressions assorties au sentiment, en déterminant le centre épigastrique à donner au sang qui parcourt l'organe cérébral une direction spéciale.

Mais en admettant que tel est le pouvoir des impressions cérébrales sur l'organe du sentiment, comment la volonté peut-elle en disposer pour contrebalancer les passions par des affections opposées puisqu'elle ne peut agir elle-même sans une impression qui la détermine? Comment peut-elle faire naître des impressions, si elle ne naît elle-même que par elles? La volonté n'est que le pouvoir de réagir, et toute réaction suppose une action.

Il est très vrai que la volonté ne peut rien par elle-même sur le mouvement des idées, et que loin de les exciter ce sont les idées qui l'excitent. Mais d'abord, indépendamment des idées que les passions entretiennent dans l'entendement, celui-ci n'a-t-il pas à sa disposition celles que l'expérience du passé fait renaître et leur oppose? S'il veut les confronter avec l'objet des passions, ne suffisent-elles pas pour atténuer leur effet et fortifier contre elles la volonté? Si la volonté ne peut par elle-même faire renaître les idées, n'a-t-elle pas tout pouvoir sur elles par les organes qui sont à ses ordres? Ne dispose-t-elle pas de nos sens, et ne peut-elle pas les soustraire à son gré aux impressions qu'elle veut écarter, ou les soumettre à celles qui peuvent le seconder dans son but? Que de ressources lui sont ouvertes par cette

voie ! Elle a par elle les conseils de l'amitié et les écrits des sages. N'a-t-elle pas aussi à sa disposition les signes du langage qui sont autant de causes de rappel de nos idées, et par eux ne peut-elle pas évoquer celles dont elle a besoin ?

Ainsi l'on voit que, quoique les deux systèmes nerveux soient pour leurs fonctions dans une sorte d'indépendance respective, leurs centres exercent néanmoins l'un sur l'autre une influence modifiante en vertu de leur intime correspondance. Mais ils diffèrent dans leur mode d'influence en ce que le cerveau ne produit qu'une action impressive sur l'organe du sentiment par la transmission des impressions qui se forment dans son sein, et qu'il ne peut rien directement sur son activité ; tandis que le centre épigastrique exerce une double action sur le cerveau, en ce qu'il excite son activité par le sentiment, et que par la direction qu'il donne au mouvement du sang qu'il y envoie, il y réveille toutes les impressions objectives correspondantes au sentiment. Il attaque donc à la fois l'entendement et la volonté.

J'ai dit que les deux systèmes nerveux étaient dans une sorte d'indépendance entre eux, parce que, s'il est constant que le cerveau n'ordonne et ne détermine point les mouvements de la vie intérieure, et que cette fonction ne soit dévolue qu'au nerf sympathique, il ne l'est pas moins que ces deux systèmes sont d'un autre côté dans la plus étroite dépendance, et qu'ils ont besoin l'un de l'autre pour se soutenir dans leurs fonctions respectives. Car il paraît démontré d'une part, par les expériences de M. Flourens, que le nerf sympathique ne tarde pas à perdre son pouvoir innervant, lorsqu'on intercepte ses communications avec la moelle épinière. Le système

nerveux de la vie de relation influe donc sur celui de la vie intérieure comme force tendante. Mais il est bien connu d'autre part que c'est le nerf sympathique qui préside à la circulation du sang, et que c'est l'impression de ce fluide qui entretient partout l'action vitale. Le système nerveux de la vie de relation a donc besoin de celui de la vie intérieure pour soutenir son excitation.



CHAPITRE X.

Des mouvements générateurs des passions.

Si les instincts appartiennent à la vie intérieure et ont leur siège dans le centre nerveux de cette vie, ainsi que je crois l'avoir prouvé; comme les passions ne sont autre chose que des instincts exaltés qui ont un but déterminé et un objet connu vers lequel ils tendent, elles doivent avoir la même origine, et pour causes génératrices les mêmes mouvements propres de ce centre. Mais quoiqu'elles aient leur principe physique dans le centre épigastrique, ce n'est pas là qu'elles s'effectuent. De même que toutes les impressions des sens, leur mouvements générateurs se transmettent au foyer sensitif commun, où, suivant M. Flourens, ils se transforment en sentiments; puis ils se propagent dans les lobes cérébraux où les sentiments se consomment et deviennent perceptions distinctes, et les sentiments produits se rapportent ensuite et se font sentir au point de départ de leurs mouvements générateurs.

En admettant que les passions sont le résultat moral des mouvements propres du centre épigastrique, il faut toutefois reconnaître que ces mouvements ne sauraient avoir lieu sans une cause qui les détermine; car dans la nature vivante, il n'y a pas d'action sans une excitation préalable qui la fasse naître. Or dans l'ordre moral trois choses donnent naissance aux passions : les sentiments instinctifs, le plaisir et la douleur physiques, et quelques sensations purement représentatives ou même nos simples perceptions. Dans l'ordre physique trois sortes

d'impressions ont donc le pouvoir de susciter l'activité propre du centre épigastrique : les impressions viscérales, les impressions modifiantes externes, et un grand nombre d'impressions non modifiantes tant internes qu'externes. Voyons comment chacune d'elles exerce ce pouvoir.

1° Il ne se forme pas un mouvement propre, pas une tendance dans les organes de la vie intérieure qui ne se refléchisse dans son centre et ne s'y résolve en une impression modifiante qui donne lieu à un sentiment agréable ou pénible, suivant la nature de la tendance, et y détermine des mouvements affectifs. Lorsque ces tendances viennent s'exalter par le besoin des organes ou à se dépraver par quelque désordre survenu dans leurs fonctions, elles doivent donc exciter vivement l'activité du centre et y faire naître des affections correspondantes.

2° Le plaisir et la douleur physiques sont les résultats des impressions modifiantes que les causes externes produisent dans les organes des sens, et dont l'effet est d'abord de favoriser et de troubler l'action vitale de l'organe sujet de l'impression, d'y changer le rapport des forces, puis d'exercer par communication cette même influence dans les centres nerveux pour y faire participer toute l'organisation. Or cette action modifiante ne peut être pour le centre épigastrique qu'une nouvelle source de sentiments et de mouvements affectifs qui nous portent à accueillir ou à repousser la cause de l'impression ; car il répond à tout comme centre de conservation, et aucun organe ne peut être affecté qu'il ne s'en affecte.

3° Les sensations purement représentatives et les perceptions réfléchies n'ont par elles-mêmes aucun pouvoir excitant sur les passions; mais la plupart ont celui

d'éveiller nos instincts primitifs, en raison de la conformité ou de l'opposition de leurs impressions avec celles des viscères, et c'est par l'action modifiante de ces instincts qu'elles intéressent à leur objet l'activité du centre épigastrique.

Concluons donc généralement que c'est le plaisir et la douleur qui sont les excitants des passions, et que s'il est des impressions qui sont indifférentes et qui n'émeuvent point l'âme, c'est qu'elles n'ont aucun rapport de convenance ou d'opposition avec les mouvements propres de notre organisation. Toutefois, quoiqu'elles ne soient pas affectives comme les précédentes, elles ne sont cependant pas sans effet sur l'organe du sentiment; car elles ont en commun avec elles d'ébranler l'organe, d'y rendre plus présents les divers états antérieurement acquis, et d'interroger ainsi l'expérience du passé. Toutes les impressions, en effet, qu'elles soient modifiantes ou non, qui viennent frapper journellement le centre épigastrique, peuvent être conformes et correspondantes à quelques-unes de celles qu'il a déjà éprouvées, ou lui être entièrement étrangères et sans corrélatifs. Or dans le premier cas, comme l'organe est monté au ton de l'impression, et que celle-ci y trouve sa résonance, la présence de l'impression y fait renaître sa réplique, laquelle est suivie d'un sentiment d'identité : c'est le principe physique de la réminiscence. Dans le second cas, il reçoit l'impression et ne la redit point, parce qu'il est sans résonance pour elle, et ce défaut de réplique donne lieu à un sentiment de nouveauté.

Ainsi, les diverses impressions qui de toutes parts aboutissent au centre épigastrique, donnent naissance dans son sein à deux sortes de rapports, rapport d'iden-

tité ou de nouveauté, et rapport de convenance ou d'opposition. Les premiers sont purement instructifs, lorsqu'ils sont seuls : leur but est de nous faire ressentir le passé dans le présent ou de nous prévenir des mouvements insolites. Par eux-mêmes ils n'ont rien d'impulsif pour le centre, si ce n'est pourtant les sentiments de nouveauté qui déterminent quelques mouvements de curiosité fugitifs et passagers. Les seconds, au contraire, sont tous affectifs pour la sensibilité et impulsifs pour l'activité; car c'est par la voie du plaisir et de la douleur qu'ils nous intéressent et par eux aussi qu'ils déterminent le centre à produire les mouvements générateurs des passions.

Mais quels sont donc ces mouvements que les impressions modifiantes peuvent seules déterminer ? Les mêmes que ceux que j'ai fait connaître dans les instincts, comme étant la source de nos premières déterminations morales; je crois néanmoins devoir les rappeler encore ici, puisque toutes nos passions en dérivent également, et parce qu'on ne saurait trop en constater la réalité en raison de leur importance.

Lorsque le centre épigastrique éprouve une impression non modifiante, il se borne à la recevoir et à réfléchir son existence passée, si elle n'est pas nouvelle, et il n'en résulte dans l'âme que le sentiment de sa nouveauté ou de son retour. Si l'impression est au contraire de nature modifiante, aussitôt l'organe entre spontanément en activité et trois sortes de mouvements s'opèrent dans son sein : 1° il s'émeut et il s'érige sur l'impression; 2° il s'affecte et se modifie convenablement à l'impression ; 3° il prend une détermination active qui produit deux effets, l'un sur lui-même par lequel il gravite vers l'objet de l'impression, ou il s'en détourne suivant le résultat

de cette impression, et l'autre hors de lui par lequel il tend à le posséder ou à le repousser. Or, comme tout ce qui se fait dans le centre doit être senti, le premier mouvement a pour produit moral dans l'âme une émotion, le second une affection ou passion, et le troisième deux déterminations morales, l'une d'amour ou de haine, et l'autre de désir ou d'aversion. L'amour et la haine sont des déterminations purement affectives pour l'âme dont le but est de nous attacher exclusivement à un objet ou de nous en repousser; le désir et l'aversion sont des déterminations impulsives qui, quoiqu'elles partent du cœur et qu'elles l'affectent comme les autres, se dirigent spécialement sur la volonté pour exercer sur elle un pouvoir déterminant.

Tels sont les mouvements générateurs des passions.

Le centre épigastrique n'est pas le seul organe dont l'activité excitée manifeste aussi clairement ses procédés. Dans le cerveau où tout ce qui s'y fait est également senti, on observe les mêmes mouvements et des résultats moraux analogues.

En effet, comme lui il reçoit d'abord des impressions qui sont senties, et il en fait la réplique si elles ne sont pas nouvelles, en rappelant même celles qui s'y sont associées. Ces impressions reproduites sont le principe physique du souvenir et de la mémoire. Jusque-là le cerveau ne jouit que d'une activité pour ainsi dire passive; et il ne fait que rendre par réaction ce qu'il a reçu. Mais il n'est pas plus tôt excité qu'à l'instant même il entre spontanément en activité, et alors : 1° il se tend, il vient par les sens au-devant de l'objet de l'impression; dans l'âme c'est l'attention dont le résultat est une perception distincte; 2° il se concentre sur l'impression, il

se la répète et se l'informe; moralement, c'est la réflexion, et c'est par elle que la perception se détaille; 3° il se détermine et il agit en conséquence; mais cette action a deux effets : l'un sur l'organe lui-même par lequel il se porte vers l'impression réfléchie, il y adhère et fait fonds sur elle comme sur une réalité, c'est le jugement; l'autre hors de lui par lequel il tend vers l'objet de l'impression, c'est la volonté.

On voit que les deux centres suivent la même marche dans le développement de leur activité, mais que leurs produits moraux ne sont pas les mêmes. Dans l'un, tout ce qui s'y fait est perçu, tout ce qui se fait dans l'autre est senti; dans celui-là tout est représentatif; dans celui-ci tout est affectif. Tous deux ont une détermination adhésive et une détermination impulsive; mais l'impulsion de l'organe du sentiment diffère essentiellement de celle du centre cérébral, en ce que la première ne se dirige que sur le cerveau et se borne à solliciter la volonté; tandis que la seconde se porte tout entière sur le système locomoteur pour y déterminer une action conforme à l'impulsion du désir.

Ainsi, en résumant tous les produits moraux dont les deux centres sont le siège et la cause déterminante, nous dirons : le cerveau sent, il rappelle, il observe, il réfléchit, il juge et il veut, le centre épigastrique sent, il atteste la nouveauté ou la préexistence de ce qu'il sent, il s'émeut, il s'affecte, il aime et il désire. L'un et l'autre sentent comme on voit; mais leur manière de sentir n'est pas la même. L'un a des sensations, l'autre des sentiments. C'est donc au cerveau que sont dus tous les phénomènes intellectuels, et au centre épigastrique qu'appartiennent tous les phénomènes instinctifs.

CHAPITRE XI.

De la nature des passions.

Nous devons aux impressions instinctives la naissance de nos goûts et de nos appétits, lesquels deviennent, par la réitération de leurs actes, des inclinations et des penchants, et constituent nos premières déterminations. Toutefois, ces déterminations restent vagues, générales et incertaines, tant qu'elles n'ont pas une direction et un but déterminés, et elles ne sortent pas du cercle des instincts. Mais aussitôt que leur objet est connu, elles prennent un caractère de force et de spécialité qu'elles n'auraient jamais eu sans cela, et c'est alors qu'elles se transforment en passions, et que l'inclination devient amour, et le penchant un désir.

On donne généralement le nom de passion à tout ce que l'âme éprouve d'émotions ou d'affections et à toutes les déterminations affectives qui en sont ordinairement la suite. Je dis ordinairement : car il y a de simples émotions dont l'effet se borne à mettre sur le qui-vive l'instinct de conservation, mais qui n'affectent point l'âme et ne changent pas son état de situation ; et il y a des affections qui n'entraînent après elles aucune détermination active, quoiqu'elles affectent plus ou moins profondément l'âme, parce qu'elles n'ont pas pour objet la possession d'un bien.

L'émotion est un mouvement propre de l'âme excité par une impression sensible, mouvement qui la fait sortir de son repos en y apportant l'agitation et le trouble.

Cette agitation est toujours proportionnelle à l'intensité ou à la soudaineté de l'impression, et elle peut aller de la simple surprise jusqu'au saisissement; mais elle n'est que passagère, et elle ne détermine aucun mouvement affectif, lorsque l'impression n'est pas de nature modifiante. Dans le cas contraire, elle est toujours suivie d'une affection.

L'affection est une action modifiante de l'âme émue sur elle-même, et dont le but est de l'intéresser à l'objet de l'impression ou de l'indisposer contre lui pour le lui faire rechercher ou repousser. Les affections ont deux rapports, l'un à la sensibilité, et l'autre à l'activité : par le premier, elles affectent l'âme, elles dirigent ses inclinations et elles déterminent ses attachements ou ses répugnances; par le second, elles l'excitent et la font agir. Il en est pourtant quelques-unes qui sont purement affectives, et qui n'intéressent point l'activité : ce sont celles qui ont pour terme le résultat de nos actions, telles que la joie et la tristesse.

Les déterminations affectives sont des mouvements spontanés de l'âme qui succèdent dans elle aux affections. Il y en a de deux sortes : les uns qui se dirigent sur elle, par lesquelles elle se complaît dans son nouvel état, et elle conçoit un vif intérêt pour la cause qui l'a produit, ou elle s'y déplaît, et elle en prend un sentiment opposé; les autres par lesquels elle s'élance hors d'elle vers l'objet qui l'intéresse, ou elle tend à le fuir et à le repousser. Les premiers mouvements sont l'amour ou la haine, les seconds le désir ou l'aversion.

Dans les passions tout est actif de la part de l'organe du sentiment. Il est actif dans les émotions et les affections : car elles sont le produit des mouvements propres

de ce centre déterminés par les impressions ; et il est actif dans les déterminations parce qu'elles sont le résultat de son activité spontanée. L'âme y est également active : car quoique ces mouvements ne soient pas dans sa dépendance, mais bien dans celle du centre qui les lui imprime, c'est toujours elle-même qui agit sur elle ; c'est elle qui les produit, mais elle ne les détermine pas, et elle n'est pas libre de s'y refuser, quoiqu'il soit en son pouvoir intellectuel de ne pas les approuver lorsqu'ils sont déréglés. Aussi n'est-ce qu'en ne les réprouvant pas alors qu'elle devient repréhensible.

Tous les mouvements affectifs ne sont-ils réellement que les diverses modifications d'une passion unique, de l'amour, par exemple, comme l'ont prétendu plusieurs philosophes, notamment saint Augustin ?

Puisque les passions ont pour principe déterminant le plaisir et la douleur, pour terme la jouissance d'un bien ou la cessation d'un mal, et qu'elles-mêmes ne sont au fond que différents modes de plaisir ou de douleur plus ou moins impulsifs pour l'activité, je conçois qu'on puisse les considérer comme les diverses modifications de deux modes d'action essentiellement opposés, dont l'un aurait pour but de nous agiter à la présence d'un bien, et graduellement de nous disposer en sa faveur, nous y attacher et nous pousser vers lui, et l'autre, au contraire, de nous troubler à l'aspect d'un mal, et successivement de nous indisposer, de nous irriter et de nous soulever contre lui. Mais il me paraît absurde de vouloir les réduire à une seule passion fondamentale, et de n'y voir que diverses transformations de l'amour. Quelque effort d'esprit que l'on fasse, jamais on ne pourra identifier la haine avec l'amour. La haine n'est pas une

simple négation d'amour ; c'est une action très positive par laquelle l'âme tourne pour ainsi dire le dos à un objet, tandis que par l'amour elle va au-devant de lui. La haine est une véritable répulsion, et l'amour une attraction. Quoiqu'il soit possible que ces deux forces qui régissent la nature ne dépendent que d'un même principe impulsif, elles n'en sont pas moins d'une nature opposée, et on ne saurait les confondre. Si nous sommes forcés de reconnaître que toutes les opérations de la nature sont des effets divers de répulsion et d'attraction, nous devons donc aussi admettre que tous nos mouvements affectifs sont des modifications différentes de deux passions fondamentales, l'amour et la haine.

On a dû remarquer que je considère le désir comme une détermination irréfléchie du sentiment, et l'on en sera peut-être étonné, attendu que la plupart des auteurs l'ont jusqu'ici envisagé comme un commencement de volonté, une velléité. Le *Dictionnaire de l'Académie* lui-même définit le désir « un mouvement de la volonté vers un bien qu'on n'a pas. »

Mais que l'on fasse attention que le désir est le dernier résultat des suggestions de l'instinct, et que la volonté est le dernier acte de l'intelligence. N'est-il pas évident que le désir est dans le cœur, et la volonté dans la tête ? Le désir est un élan de l'âme produit par une affection, un mouvement qui lui est imprimé ; la volonté est un acte de l'esprit, un mouvement qu'il s'imprime à lui-même. L'un est une détermination impulsive, et l'autre une détermination motrice. La volonté est un acte délibéré, et le désir une simple tendance à l'acte. Le désir n'agit que sur la volonté : son but est de faire vouloir ; la volonté agit sur les organes du mouvement : son terme

est une action. Le désir ne dépend pas de nous; il est le résultat inévitable des affections. La volonté est en notre pouvoir, elle est le produit d'un jugement. Lorsqu'un désir s'élève en nous, il nous est impossible de ne pas en éprouver les sollicitations; mais nous pouvons ne pas y consentir lorsque nous le jugeons condamnable, et c'est en ne le faisant pas que nous sommes coupables.

Toutes les passions, si l'on en excepte cependant les simples émotions de surprise, qui ne sont que le premier cri de réveil de l'instinct conservateur et des passions avortées, parce qu'elles ne donnent lieu à aucune affection, lorsqu'elles ne sont suivies d'aucune idée de danger, et qu'alors l'âme rentre un instant après dans le calme et la sécurité; toutes, dis-je, ont un but distinct qu'elles se proposent, et une manière propre d'y tendre. Les unes visent à la contemplation de leur objet et y fixent l'entendement : elles sont spéculatives. D'autres aspirent à la possession du leur, et elles nous font agir : elles sont actives. Quelques autres, qui succèdent toujours aux précédentes, s'attachent au résultat de leur action, et elles en jugent le bien-être : elles sont purement affectives.

Les premières, en effet, portent toutes leurs efforts sur les forces sensitives du cerveau, particulièrement sur l'impression de l'objet qui les excite; et si cet objet est présent, elles tendent les sens vers lui et elles les absorbent dans sa contemplation. Si l'objet, au contraire, n'est présent qu'à l'esprit, alors les forces sensitives se concentrent sur l'impression, les sens s'émoussent, la tête s'exalte, et il en résulte une idée vive, dominatrice, qui captive exclusivement l'attention et devient pour le sentiment une source intarissable de jouissances intellectuelles.

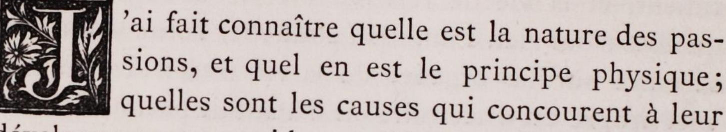
Parmi les secondes, qui nous font agir, il en est de primitives, dont le but est la possession d'un bien ou l'éloignement d'un mal, et qui seules déterminent l'action; et il en est de secondaires, dont la fonction est pour les unes de préparer et pour les autres de soutenir cette action. Or, c'est en agissant par le désir sur la volonté que les passions primitives nous déterminent à agir, et c'est par la volonté qu'elles donnent aux organes locomoteurs l'impulsion propre à satisfaire leurs tendances. Celles qui préparent l'action agissent sur nos idées en leur imprimant un grand mouvement, et c'est en balançant les moyens avec les obstacles qu'elles déterminent le mode d'exécution. L'inquiétude née du désir donne le mouvement aux idées; la crainte pèse les obstacles, et l'espérance les moyens. Les passions qui soutiennent l'action sont de deux sortes : les unes, telles que le courage et la patience, se portent sur la volonté pour l'affermir et la raidir contre les difficultés, elles sont incitantes et donnent de la suite à l'action ; les autres, telles que la colère ou la fureur, exercent leur influence sur l'appareil musculaire, dont elles doublent les forces, et en provoquent le développement, en agissant directement sur le foyer vital, ces passions sont irritantes, et telle est leur impétuosité que souvent elles surmontent les plus grandes résistances; mais leurs efforts ne sont pas de longue durée. Il est inutile, je pense, d'observer que la peur, le découragement, en un mot toutes les passions énervantes qui sont fondées sur un sentiment d'insuffisance de moyens ou d'obstacles insurmontables, doivent, au contraire, avoir l'effet d'affaiblir les forces, d'abattre le désir, et de changer les déterminations de la volonté.

Enfin, aux passions actives, et lorsque leur action est consommée, succèdent la joie ou la tristesse, passions spécialement chargées de nous faire savourer ou déplorer le résultat de l'action. Celles-ci n'intéressent que le sentiment, et la vie de relation y reste étrangère, parce qu'elles n'ont rien d'impulsif pour elle. Toute leur action se porte sur les organes de la vie intérieure, et leur effet propre est d'accroître ou d'affaiblir partout l'action vitale.



CHAPITRE XII.

Analyse et classification des passions.



J'ai fait connaître quelle est la nature des passions, et quel en est le principe physique; quelles sont les causes qui concourent à leur développement ou qui les modifient; quels sont les effets qu'elles produisent dans la vie intérieure, et par elle sur les organes du mouvement; quelle est l'action qu'elles exercent sur le cerveau, et ce que peut celui-ci sur elles. Il convient à présent de jeter un coup d'œil analytique sur chacune d'elles dans l'ordre de leurs fonctions respectives.

Quoiqu'il soit de la nature des passions de nous intéresser à un objet ou de nous en repousser, elles diffèrent néanmoins entre elles par la fin qu'elles se proposent et le but où elles tendent. La plus légère attention suffit, en effet, pour remarquer qu'il y en a qui agissent dans nos intérêts, pour nous, pour notre propre avantage, tandis qu'il en est d'autres qui nous élèvent au-dessus de nous-mêmes et nous font agir pour l'avantage de nos semblables et dans l'intérêt de l'espèce. On pourrait appeler les premières, passions de l'individu, et les secondes, passions de l'espèce.

Les passions de l'individu s'offrent à nous sous deux aspects : les unes nous intéressent à un objet senti, et les autres au sujet sentant. Les premières s'occupent de nos besoins, les secondes de notre personne. Celles-là nous donnent de l'amour pour des objets autres que nous; celles-ci se rapportent à nous et nous inspirent de l'amour-propre. Celles-là veillent à la conservation de notre être

et de notre bien-être; celles-ci veillent à la conservation de notre nature et s'opposent à notre dégradation. Enfin, les premières sont le résultat des impressions directes de l'instinct, et les secondes celui de ses impressions réfléchies. Ne pourrait-on pas, en raison de cela, désigner les unes sous le nom de passions directes, et les autres sous celui de passions réfléchies?

Les passions qui concernent la conservation ou le bien-être de l'individu n'ont pas les mêmes fonctions à remplir ni les mêmes objets en vue. Quelques-unes ne s'adressent qu'à l'entendement; elles en provoquent et soutiennent l'attention, et elles s'arrêtent à la contemplation de l'objet qui frappe nos sens ou qui s'offre à l'esprit. Ce sont les passions de l'esprit. Un plus grand nombre d'elles intéressent spécialement notre activité; ce sont celles qui nous déterminent à l'action, qui nous soutiennent dans nos efforts, et dont le terme est la possession d'un objet. Elles méritent d'être appelées passions de la volonté. Quelques autres, au contraire, n'intéressent que la sensibilité; elles vont à l'âme, et leur terme est la jouissance ou l'affliction. Ce sont les passions du cœur. Ces trois sortes de passions, considérées sous le rapport de leur effet moral, pourraient encore porter le nom de passions contemplatives, passions actives et passions affectives.

Si l'on voulait former le tableau synoptique des passions, elles se diviseraient donc en deux classes: passions de l'individu et passions de l'espèce; la première classe se subdiviserait en deux genres : passions directes et passions réfléchies, et le premier genre en trois espèces: passions contemplatives, passions actives et passions affectives.

CHAPITRE XIII.

Des passions contemplatives.

Les passions contemplatives ont en commun avec les passions actives d'avoir en vue un objet présent à l'esprit ou aux sens, et de tourner vers lui toute l'activité cérébrale. Mais ce qui les distingue essentiellement d'elles, c'est qu'elles n'agissent sur le cerveau que comme organe de perception, et qu'elles n'ont rien d'impulsif pour son activité motrice. Moralement, elles sont toutes pour l'entendement, qu'elles préoccupent exclusivement de leur objet, en excitant et fixant sur lui l'attention, en en rendant l'idée plus vive, plus permanente, et elles ne demandent rien à la volonté, parce qu'elles n'ont pas besoin de son intervention.

Tous les objets qui s'offrent à l'esprit dans les passions qui lui sont propres sont des réalités ou des idées. Les réalités ou les objets proprement dits peuvent être envisagés dans leur impression, dans leur dimension, leur structure ou leurs qualités actives. Lorsque l'esprit ne s'occupe que des idées, il considère la nature des choses et leurs rapports abstraits. Sous le rapport de l'impression, c'est sa non-attente ou sa nouveauté qui fait naître la surprise ou la curiosité; sous celui de la dimension de l'objet, c'est sa grandeur démesurée ou sa petitesse au-dessous de nature qui donne lieu à l'étonnement; sous le rapport de sa structure, c'est tout ce qui en constitue la beauté, qui fait naître l'admiration; sous le rapport

des qualités actives, ce sont celles qui établissent l'excellence de sa nature et forment son mérite qui nous portent à l'estime ; enfin, dans l'étude des choses physiques ou morales, c'est la vue de leurs rapports secrets qui excite l'enthousiasme.

Il y a donc en nous six passions contemplatives : la surprise, la curiosité, l'étonnement, l'admiration, l'estime et l'enthousiasme; et les six motifs qui les déterminent sont : la non-attente, la nouveauté, la dimension, la beauté, l'excellence et la vérité.

La surprise est l'effet inévitable de toute impression qui est imprévue, inopinée, inattendue; elle peut aller jusqu'au saisissement, suivant la force ou la nature de l'impression. Lorsqu'elle a lieu, le centre épigastrique éprouve une commotion soudaine, dont l'effet est de produire dans toute l'organisation, particulièrement dans l'appareil musculaire, une secousse générale qui le dispose prochainement à l'action ; et dans le cerveau une forte excitation qui le fait réagir sur l'impression. De la part du centre épigastrique, cette excitation consiste à faire affluer le sang dans le cerveau, avec plus de force, spécialement vers le point de l'impression, et à donner à l'organe un plus haut degré de tension. De la part du cerveau, sa réaction se borne à se concentrer sur l'impression, et si l'objet est hors de nous, à dresser les organes des sens vers lui. La surprise a donc pour effet définitif de tenir l'attention éveillée sur son objet, d'en rendre l'image plus vive, plus nette et plus distincte, et de mettre en garde l'économie animale contre un danger possible et non prévu. Elle est donc chargée de veiller à notre conservation.

La curiosité est un désir de connaître, qui a pour fon-

dement l'amour du bien-être. Dès que l'homme a connu le plaisir, il court après les jouissances; sa vie n'est qu'un essor continuel vers elles, et sans cesse il cherche à connaître les objets qui peuvent les lui procurer. Mais ce désir est par lui-même vague, général et sans but particulier, comme toutes nos premières déterminations; c'est le sentiment de nouveauté qui seul le spécialise en le dirigeant vers un objet déterminé. Sans ce sentiment et celui du souvenir qui le guident, il se porterait indistinctement sur tout ce qui frappe nos sens, et il n'y aurait plus pour nous ni expérience ni savoir.

La curiosité ne s'adresse qu'à la perception : son effet est de tendre les sens vers un objet inconnu qui se présente à nous, et d'y fixer l'attention, non pas seulement pour le considérer et en prendre connaissance, mais pour l'examiner, le sonder et juger s'il peut ou veut nous faire du bien. Son but primitif n'est donc pas de nous livrer à des spéculations oiseuses, mais bien de concourir à notre bien-être, en nous faisant connaître tout ce qui peut accroître nos moyens d'existence.

Tout ce qui est grand dans ses dimensions physiques, tout ce qui est dans la nature au-dessus de nos connaissances ou de nos forces, tout ce qui excède le pouvoir moral de l'homme, fait le sujet de notre étonnement. L'étonnement suppose donc dans le cerveau, consécutivement dans le centre épigastrique, des impressions extraordinaires par leur nature, leur étendue ou leur intensité. Aussi remarque-t-on que, lorsqu'on l'éprouve, l'esprit en est comme étourdi, et l'âme en est frappée. C'est, en effet, une espèce de percussion plus ou moins forte tant au physique qu'au moral, dans laquelle les deux systèmes nerveux sont quelquefois tellement étonnés du

coup qu'ils n'en reviennent presque pas. Leur ressort en est momentanément forcé, au point de ne pouvoir plus réagir. C'est aussi pour cela que, dans un grand étonnement, les sens restent en arrêt sur l'objet qui étonne ; que les membres sont immobiles, et la sensibilité dans la stupéfaction ; que l'esprit est interdit, la réflexion suspendue, l'imagination glacée, et la volonté sans détermination. En un mot, ce sentiment pétrifie l'homme tout entier, comme autrefois la tête de Méduse.

L'étonnement a pour but, ainsi que la surprise, d'exciter l'instinct de conservation ; mais l'impression en est toujours plus grande, plus forte, plus durable, et elle le déconcerte, l'abat et le décourage ; elle peut même le jeter dans la consternation, lorsqu'elle est plus ou moins menaçante. Si elle n'est, au contraire, qu'imposante, mais de nature rassurante, elle lui donne de la sécurité, de la confiance, et à l'étonnement succède alors l'admiration et même le ravissement.

L'admiration naît du sentiment de la beauté en tout genre, particulièrement de la structure physique des êtres. La beauté d'un objet consiste essentiellement dans la parfaite conformité de sa structure avec le modèle que la nature affecte par son mode d'action dans chaque classe d'êtres : et le sentiment révélateur de la beauté dépend de la conformité de l'impression que l'objet excite en nous, avec celle que l'action vitale y produit sans cesse. Ces impressions de la vie sont les mêmes dans tous les individus d'une même espèce, parce que la vie a dans tous les mêmes tendances, et que si les résultats de son action n'y sont pas toujours conformes, c'est qu'elle est souvent gênée dans ses opérations par des circonstances organiques qui en contrarient le développement. C'est

pour cela que l'homme le plus disgracié de la nature est aussi sensible à la beauté que celui qui a été comblé de ses faveurs.

L'admiration est susceptible de différents degrés : elle peut aller jusqu'à l'extase, qui n'en est que l'extrême. Considérée moralement et dans son plus haut degré, c'est une forte émotion, dans laquelle l'âme, ravie de plaisir, s'élance vers un objet présent aux sens ou à l'esprit, et dont l'effet direct est d'animer les sens, d'enflammer l'imagination, de concentrer l'attention, de tourner, en un mot, toutes les facultés de l'entendement vers l'objet de la passion, et de les y fixer irrévocablement, en soutenant leur exaltation. Considérée physiquement, c'est une grande agitation et une vive affection du centre épigastrique, suivies d'une forte réaction, qui se porte tout entière vers le cerveau. C'est pour cela que dans l'extase le pouls est lent et obscur, les inspirations courtes et rares, et les membres immobiles, parce que le sang qui afflue particulièrement au cerveau y fait de longues stases.

Dans l'admiration, il y a donc une excessive activité dans les deux centres, et une continuelle réciprocité d'action l'un sur l'autre. Car si le centre épigastrique exalte le cerveau et le concentre sur l'idée objet de l'admiration, à son tour, le cerveau réagit par l'idée sur le centre, et le force à continuer son action sur lui.

L'admiration a essentiellement en vue de nous faire sentir et goûter la perfection, dont les qualités constitutives des êtres sont susceptibles ; puisqu'elle a pour fondement le sentiment de la beauté en tout genre. Son but moral est donc, je pense, de nous porter et nous faire aspirer au perfectionnement de notre être, bien diffé-

rente en cela des passions précédentes, qui ne visent qu'à notre conservation ou à notre bien-être. Elle en diffère encore en ce que dans celles-ci l'âme s'émeut, et l'esprit observe; et que dans celle-là l'esprit contemple, et le cœur jouit.

L'estime est fondée sur un sentiment appréciateur du mérite des personnes, qui a pour principe la perception de leurs qualités morales. C'est un mouvement affectif de l'âme qui se rapporte au sujet qui possède ces qualités, et qui nous intéresse plus ou moins à lui selon le degré de son mérite.

On peut estimer les hommes en eux-mêmes ou entre eux, ou comparativement à nous. Quoique la nature ait donné à chaque espèce d'êtres un genre déterminé de puissance et de vertu, tous les individus de la même espèce n'en jouissent pas au même degré. A mesure donc que nous apprécions les personnes qui se présentent à nous, nous les comparons entre elles, nous les distinguons, et nous jugeons de leur mérite. De là naît la considération, sentiment affectif qui nous fait estimer leur valeur relative, et qui les élève dans notre esprit au rang qu'ils occupent dans l'humanité. Si, après avoir déterminé leur mérite respectif, nous les comparons à nous, et que nous reconnaissions qu'il en est beaucoup qui nous sont supérieurs, alors le respect succède à l'estime, et graduellement la vénération et l'adoration même, suivant le degré de cette supériorité. Par le respect nous les élevons au-dessus de nous; par la vénération nous nous abaissons au-dessous d'eux; et par l'adoration, hommage qui n'est dû qu'à l'Être suprême, nous nous confondons devant lui.

L'estime est le premier mouvement réfléchi de l'âme

qui nous porte au respect de nous-mêmes, et le premier lien moral qui nous attache à l'humanité.

De même que la curiosité, l'enthousiasme a pour objet la connaissance, mais ce n'est pas sous le même rapport. La curiosité a en vue les connaissances à acquérir; l'enthousiasme les connaissances acquises. La première court après l'inconnu; le second nous attache au savoir. L'une recherche et observe; l'autre contemple et jouit. Celle-là fait des découvertes; celle-ci en fait l'ovation.

L'enthousiasme veille, en général, à la conservation de toutes nos connaissances acquises, et il nous passionne pour elles; mais cette affection ne se dirige spécialement que sur les genres de connaissances susceptibles d'intéresser vivement notre existence ou notre bien-être, l'ambition ou l'amour-propre; et plus particulièrement encore, dans chacun de nous, sur celles qui flattent le plus notre goût dominant. L'enthousiasme a donc pour principe déterminant l'impulsion de quelqu'un de nos instincts moraux.

Pour bien connaître l'effet de l'enthousiasme, il faut en observer le développement, alors qu'une nouvelle connaissance vient illuminer pour la première fois l'entendement. Dans cette circonstance, à l'instant même on se sent comme enflammé et transporté hors de soi vers l'objet de la perception; et en même temps une joie inexprimable inonde l'âme. Alors l'attention devient extrême pour l'idée qui nous luit; l'imagination exaltée lui donne plus de réalité; la mémoire fortement excitée reproduit autour d'elle, et comme dans un tableau, tout ce qui, dans les objets connus de nous, peut être identique ou en rapport avec l'aperçu de l'esprit, et l'activité de l'entendement, cédant sans réserve à l'impulsion du

sentiment se déploie tout entière pour entretenir ses facultés dans tout leur essor.

Considéré physiquement, l'enthousiasme est l'effet d'une vive impression produite dans le centre nerveux de la vie intérieure, et d'une réaction véhémente de ce centre sur le cerveau. En effet, on observe alors que le cœur palpite, que la circulation s'accélère, et que la respiration devient plus fréquente. Alors aussi le cerveau est dans un éréthisme considérable, et le foyer vital est tellement dominé dans les premiers instants par la fougue de l'action épigastrique, qu'il est entraîné à produire dans toute l'organisation des mouvements involontaires, qui manifestent l'exaltation intérieure.

L'enthousiasme conduit au fanatisme ; et celui-ci est politique, philosophique ou religieux, suivant la nature des idées dont on est engoué. Il diffère de l'admiration en ce que, indépendamment de l'objet de la contemplation, qui n'est pas le même, il y a dans lui un grand mouvement d'idées, et un grand pouvoir d'imagination pour les rapprocher et les combiner, que les sens sont éveillés, et le corps dans une agitation continuelle ; tandis que dans l'admiration, il n'y a d'activité dans les sens et de mouvement dans l'imagination que pour l'objet que l'on contemple, et que le corps reste immobile et dans la même attitude qu'il avait auparavant.

Ces diverses passions de l'esprit, que je viens de passer en revue, ont chacune leur opposée : car il est des objets qui se présentent à nous avec des qualités contraires à celles qui leur donnent naissance. L'*insensibilité* et l'*indifférence*, par exemple, succèdent à la surprise et à la curiosité, dès qu'une impression nous devient familière, et que son objet cesse d'être nouveau pour nous. Tout ce

qui est trop au-dessous des dimensions de sa nature peut étonner d'abord; mais l'étonnement fait toujours place à la *dérision.* La laideur et la difformité nous repoussent et nous font *horreur.* Un être sans qualités et sans vertu nous inspire du *mépris;* celui qui n'en a que de pernicieuses, nous le vouons à l'exécration. Enfin, nous détestons et nous marquons du sceau de la réprobation le mensonge et l'imposture, comme trahissant *la vérité*, qui n'est et ne peut être autre que la conformité de nos pensées avec la réalité des choses.



CHAPITRE XIV.

Des passions actives.

Les passions actives ont pour objet la possession d'un bien, ou la soustraction d'un mal, et leur but est de nous faire agir, pour obtenir l'un et repousser l'autre; mais elles n'y contribuent pas toutes de la même manière. Si on les considère dans leurs fonctions, on observe que les unes nous intéressent à un objet, qu'elles font naître le désir de sa possession et déterminent la volonté à l'action; comme elles sont les premières à se faire sentir, je les appelle passions primitives. Il en est d'autres qui attisent les désirs des premières, qui confirment la volonté dans ses déterminations, et qui préparent et soutiennent l'action, ou qui affaiblissent les déterminations de la volonté, et la laissent sans appui, suivant que les circonstances l'exigent: celles-là méritent le nom de passions secondaires, puisqu'elles ne viennent qu'à la suite des précédentes. Mais il y a deux sortes de passions secondaires : les unes qui viennent toujours à l'appui des passions primitives et concourent avec elles à l'action; les autres qui ne se développent qu'accidentellement, et lorsque les précédentes se trouvent insuffisantes pour écarter les obstacles et conduire à leur terme les passions primitives. Pour les distinguer, j'appellerais les premières passions auxiliaires, et les secondes passions supplémentaires. Le caractère de ces dernières est de soulever l'âme, d'irriter le désir, d'obstiner la volonté, et de redoubler l'action au besoin. Les passions actives doivent donc se diviser en passions primitives, passions auxiliaires et passions supplémentaires.

CHAPITRE XV.

Des passions actives primitives.

Il n'y a, rigoureusement parlant, que deux passions primitives qui ont chacune un but distinct et une tendance qui leur est propre. L'une est impulsive, et nous attache à un objet comme un bien; l'autre est répulsive et nous donne de l'éloignement pour tout ce qui peut nous nuire; mais l'une et l'autre prennent diverses formes, suivant le rapport sous lequel leur objet se présente à nous. La première, en effet, peut avoir en vue de nous porter à jouir seul de ce que nous possédons, ou à nous mettre en possession d'un bien que nous n'avons pas, ou à recouvrer un bien que nous avons perdu, ou à faire du bien à celui de nos semblables de qui nous en avons reçu. La seconde peut aussi nous exciter à échapper à un danger imminent, ou à nous soulever contre ce que notre nature repousse instinctivement, ou contre tout ce que nous savons vouloir ou devoir nous faire du mal, ou contre tout individu qui nous a offensé.

Et d'abord, l'homme ne se contente pas d'avoir obtenu un bien qu'il désirait ardemment, et de jouir de tout ce qu'il possède. Il veut encore posséder sans partage, et que tout ce qu'il a n'appartienne qu'à lui seul; et cette exigeance est d'autant plus impérieuse que l'amour qu'il porte à ces biens est plus vif et plus absolu. Or cet amour exclusif est la jalousie, passion personnelle qui le plonge dans une inquiétude soucieuse, le rend ombra-

geux, soupçonneux, méfiant, et le force à prendre des précautions importunes pour lui, injurieuses pour autrui, et souvent outrageantes pour l'objet de son culte.

On sait que par suite de nos goûts instinctifs que la raison avoue, nous sommes attachés à la vie, nous aimons le plaisir, l'indépendance, *etc.*, et nous cherchons avec avidité tout ce qui peut accroître le sentiment de la première et nous procurer la jouissance des autres. Or, dès qu'un objet se présente à nous, et que nous le jugeons, par instinct ou par l'expérience, susceptible de satisfaire quelqu'une de nos inclinations, aussitôt nous concevons de l'*amour* pour lui, et nous avons le *désir* de le posséder. On sent qu'il doit y avoir autant d'amours distincts qu'il peut exister d'objets divers en rapport avec nos inclinations : ainsi, amour des aises et des douceurs de la vie, amour des richesses, amour du pouvoir, *etc.*, et les désirs que ces divers amours font naître doivent donc également différer entre eux : aussi est-ce pour les distinguer que dans le langage, le désir relatif aux jouissances de la vie porte le nom de sensualité, que le désir des richesses est connu sous celui de cupidité, et le désir du pouvoir sous celui d'ambition. Quelquefois on est porté vers un objet et l'on a une forte tendance vers lui par instinct, sans motifs, et même contre la raison. Cette affection se nomme *goût*, lequel peut être bizarre ou dépravé, et le désir qu'il fait naître *envie*, qui peut dégénérer en caprice ou fantaisie.

Personne ne peut s'assurer de conserver pendant le cours de sa vie tous les avantages qu'il possède naturellement ou par l'effet de son industrie. Un événement malheureux suffit pour nous faire perdre la santé, la réputation, la place que nous occupons, notre indépen-

dance, notre fortune, nos parents et nos amis. Or, lorsque cela a lieu, nous ne pouvons songer au bien que nous avons perdu sans en avoir du *regret*, et nous souhaitons de le recouvrer. Le regret est un attachement qui survit à son objet, et qui est entretenu dans l'âme par une affection plus ou moins permanente du cœur; et le souhait est un désir vague ou en perspective, souvent même contre tout espoir de rentrer un jour en possession de cet objet.

Non seulement nous déplorons la perte de ce qui nous est le plus cher, nous nous séparons encore avec douleur de tout ce qui a frappé le plus habituellement nos sens. C'est pour cela que, lorsque nous abandonnons pour toujours notre pays natal ou les personnes avec qui nous avons vécu dès notre enfance, nous en avons un vif regret, et nous conservons toute notre vie le désir de les revoir. Ce désir est même quelquefois si violent qu'il nous jette dans la nostalgie, maladie de langueur qui mine sourdement l'existence, lorsque ce désir n'est pas satisfait.

Si l'un de nos semblables vient à nous secourir généreusement dans le malheur ou à nous défendre contre l'attaque d'un ennemi, nous en avons de la *gratitude* et nous lui vouons de la *reconnaissance*. La gratitude est un sentiment affectif qui, en nous faisant apprécier le bienfait, nous intéresse vivement au bienfaiteur : c'est un attachement de retour. Et la reconnaissance est un désir de lui rendre à l'occasion service pour service.

Tels sont les divers modes impulsifs des passions primitives : leurs modes répulsifs ne sont pas moins constants.

Tout ce qui s'offre fortuitement à nos regards, et dont

l'aspect réveille en nous un sentiment de danger, nous inspire une vive inquiétude, et détermine une affection de crainte plus ou moins stimulante suivant la force du sentiment et l'imminence du danger. Or, cette affection conservatrice fait naître dans l'âme deux déterminations : l'une par laquelle elle se livre tout entière à l'impression du danger; et par l'autre elle sollicite la volonté et elle la détermine à l'éviter par la fuite. La crainte est donc ici une passion très stimulante, chargée de prêter au besoin un appui salutaire à l'instinct de conservation.

Parmi les hommes et les choses qui peuvent se trouver en rapport avec nous, il en est vers lesquels la nature nous porte par un attrait particulier; et il en est d'autres pour lesquels elle nous fait éprouver un dégoût très prononcé. Si, pour nous conformer aux goûts dominants, ou ne pas choquer les convenances, nous essayons de surmonter ce dégoût, en nous approchant des objets qui l'excitent, alors nous sentons une vive répugnance qui nous soulève contre eux, et une force impulsive nous en éloigne. Cette passion, qui est tout entière l'effet du tempérament, est connue sous le nom d'antipathie. Il n'est pas rare néanmoins de voir quelques-unes de ces oppositions instinctives s'affaiblir avec le temps, et céder à l'influence des modifications de l'organisation.

La vue d'un homme qu'on sait méchant et cruel, ou celle d'un animal que l'on connaît essentiellement nuisible par nature nous fait horreur et nous soulève. Or, ce sentiment nous inspire de la haine pour celui qui en est l'objet; la haine nous donne de l'aversion pour lui; et l'aversion nous porte à nous en garantir. La haine est une affection répulsive qui n'est applicable qu'aux personnes et aux êtres animés. Elle n'est pas, comme l'anti-

pathie un mouvement purement instinctif; c'est une passion motivée, qui suppose dans son objet la volonté de nuire, ou des inclinations malfaisantes, et dans nous la connaissance de ces dispositions. L'aversion est, de même que le désir, une détermination impulsive pour la volonté; mais la direction qu'elle lui donne est tout à fait opposée à celle que lui imprime le désir : car celui-ci nous fait aller au-devant de l'objet, et celle-là nous le fait fuir.

Enfin, nous pouvons être maltraités par quelqu'un dans nos biens, notre personne ou notre honneur. Dans ce cas, le sentiment de l'outrage nous indigne contre la personne; nous concevons alors de l'inimitié pour elle, et nous nous constituons à son égard dans un état d'irritation qui nous porte à la vengeance. L'inimitié est une haine offensive et permanente pour une personne, laquelle est entretenue dans nous par le ressentiment de l'offense que nous en avons reçue; et l'irritation qui en est la suite est une impulsion stimulante qui nous presse d'user de représailles envers lui.



CHAPITRE XVI.

Des passions actives auxiliaires.

Il ne suffit pas d'avoir un désir ou de l'aversion pour un objet, et de vouloir les satisfaire; il faut encore agir de la manière la plus convenable à la fin qu'on se propose, et c'est ici que commence la fonction des passions auxiliaires.

Une fois que la volonté est déterminée, et l'action arrêtée, trois sortes de passions : l'inquiétude, l'espérance et la crainte, conduisent cette action. La première est impulsive pour l'entendement; son but est de préparer l'action, en nous faisant connaître toute l'étendue de l'entreprise, les obstacles qu'il faudra surmonter, et les moyens dont nous pouvons disposer pour l'amener à fin. Les deux autres agissent sur la volonté et sur la puissance musculaire; mais l'une juge nos moyens et elle maintient l'action, en fortifiant la volonté et en soutenant les forces ; l'autre pèse les obstacles, et elle arrête, suspend ou tempère l'action, en attiédissant la volonté et débilitant les forces.

L'inquiétude, telle que je l'entends ici, n'est pas comme l'a pensé Locke, un malaise, une souffrance, mais bien un trouble et une agitation produits dans l'entendement par le malaise ou un besoin dans les instincts, et par le désir dans nos passions primitives. C'est une passion de l'esprit qui veut connaître ce qu'il faut faire, pour satisfaire nos besoins ou nos passions, et qui cherche et s'informe avec sollicitude. Son effet dans les besoins est

de faire produire aux sens et au système musculaire des mouvements investigateurs sans ordre et sans suite, et dans les passions d'imprimer spécialement un grand mouvement aux idées et de tourner l'attention vers elles, pour y trouver des moyens d'exécution convenables au but du désir. L'office propre du désir est de déterminer la volonté à seconder les passions dans leurs vues ; celui de l'inquiétude, d'explorer les voies que la volonté doit suivre et celles dont elle doit se détourner, pour agir utilement. On voit que dans l'inquiétude, la vie intérieure fortement excitée tient en éveil et dans l'attente d'une action toute la vie de relation ; mais que ses efforts se dirigent plus particulièrement vers le cerveau comme organe de perception.

L'inquiétude donne naissance à la crainte et à l'espérance par les vues opposées dont elles détermine la présence dans l'esprit. La crainte est dominante lorsque l'ensemble des obstacles est supérieur à celui des moyens ; dans le cas contraire, c'est l'espérance. Quand les obstacles balancent les moyens, la volonté flotte entre la crainte et l'espérance : il y a hésitation, perplexité dans l'âme et suspension d'action dans les organes.

La crainte et l'espérance sont susceptibles de plusieurs degrés : la première n'est qu'une simple appréhension, lorsqu'on ne fait qu'entrevoir des difficultés, et que l'on ne prévoit les obstacles que comme probables ou possibles ; l'appréhension devient crainte, lorsque les obstacles sont réels, infaillibles, et qu'on les juge difficiles à surmonter ; si les obstacles sont insurmontables, nous les redoutons, et l'entreprise nous fait peur. Il en est de même pour l'espérance : elle conserve son nom lorsqu'elle n'est fondée que sur le sentiment vague de nos moyens

et sur les chances heureuses de la fortune; elle devient espoir quand nos moyens, comparés aux obstacles, nous rendent le succès probable; quand l'espoir est fondé sur des ressources certaines, il se transforme en confiance.

De même que les passions primitives, l'espérance a un désir qui lui est propre : c'est le courage. Le courage n'est, en effet, qu'un désir impatient d'action qui presse la volonté et la soutient dans ses efforts; il prend différents noms suivant la nature de l'action à laquelle il nous porte. S'agit-il d'exécuter ce qu'on désire de faire, et d'en surmonter les obstacles, c'est le courage. Faut-il attaquer, c'est la hardiesse. Est-il, au contraire, question de résister à une attaque, c'est la fermeté. Est-il nécessaire de persévérer malgré les difficultés et de ne pas se rebuter, c'est la constance. Enfin, s'agit-il de supporter des revers, c'est la patience.

La crainte est le contrepoids de l'espérance : car sa tendance est opposée à la sienne. L'action physique et morale de la première est sédative; celle de la seconde est stimulante. L'effet direct de la crainte est donc de porter progressivement au découragement et au désespoir. Ainsi, l'appréhension inspire la prudence et avise le courage; la crainte le tempère et le rend réservé, et la peur l'énerve et l'abat.

L'espérance n'est pas seulement chargée de seconder les passions primitives. Elle naît en nous avec le premier sentiment réfléchi de l'existence, elle est de tous les instants, et elle s'étend et répond à tout. Il n'est pas, en effet, une inclination, un penchant, auxquels elle n'offre un point d'appui. A mesure que nous connaissons l'étendue de nos besoins, l'espérance est là qui nous rassure sur l'étendue de nos moyens. Lorsque les pas-

sions nous tourmentent par la violence de leurs désirs, c'est elle qui les apaise par l'assurance d'une prochaine possession de leur objet et en nous dédommageant de la privation par des jouissances en perspective souvent supérieures à celles de l'objet après lequel on court. L'espérance sert de contrepoids à tous nos sentiments pénibles : sommes nous dans le malheur ou accablés de souffrances, l'espérance vient en dessous nous soutenir en nous disant : « Tes maux auront un terme. » Le mal est-il passé ou à venir, si la crainte nous saisit d'effroi en l'entrevoyant, aussitôt l'espérance nous rassure et nous dit tout bas : « Il est passé sans retour, et s'il vient nous le détournerons. » Regrettons-nous la perte d'un bien, l'espérance au fond du cœur répond : « Il reviendra, et tu en jouiras de nouveau ; » et s'il est perdu sans espoir, l'espérance nous en console par la promesse de nouveaux biens, dont elle nous offre la perspective.

Lorsque le sentiment de nos forces est exagéré, comme cela a lieu dans la jeunesse et chez les hommes robustes et vigoureux, l'espérance devient présomptueuse, et alors elle nous repaît d'attentes chimériques, et elle nous berce de vaines promesses. Dans cette circonstance, on peut dire que l'espérance est pour le cœur une source inépuisable d'égarements, comme une imagination ardente l'est pour l'esprit. L'une nous rend crédules, et l'autre visionnaires ; celle-ci nous éblouit par ses illusions et ses prestiges, celle-là nous aveugle par trop de sécurité et de confiance.

J'ai dit que l'espérance, considérée comme passion auxiliaire, fait naître le courage et en développe toutes les modifications ; or le courage produit deux effets dans l'organisation : il accroît les forces et en augmente l'ac-

tivité. La force donne de l'intensité à l'action, et l'activité lui procure de l'énergie et de la vigueur. Mais la force et l'activité peuvent croître dans le même rapport ou dans un plus grand rapport l'une que l'autre. Or, dans le courage proprement dit la force et la vigueur vont de pair, et se proportionnent l'une à l'autre, parce que, pour venir à bout d'une entreprise, il faut continuellement agir et résister. Dans la hardiesse, l'activité est proportionnellement plus considérable que la force, parce que l'attaque doit être vigoureuse et ne pas laisser respirer l'ennemi. Dans la fermeté, la constance et la patience, l'activité est stationnaire, et la force passive, parce qu'il ne faut que résister, persévérer ou supporter. Mais il y a cette différence entre elles : que la fermeté suppose dans les centres des efforts progressifs et proportionnels à l'intensité de l'attaque; que dans la constance il y a stabilité et permanence des forces dans le même état, ce qui suppose une influence continuelle des centres pour maintenir la puissance nerveuse au même degré; et que dans la patience les fibres se raidissent et se resserrent, et les forces s'accumulent et se concentrent autour d'elles sans réagir activement, ce qui rend insensible à la douleur, dur à la fatigue, et indifférent aux privations. La constance tient physiquement à la force des centres nerveux; la patience, à celle de l'organisation et à la rigidité de la fibre charnue. Moralement, la première est un effort soutenu du cœur et de la volonté; et la seconde, l'effet de l'impassibilité de l'âme. On a vu un criminel résister aux tortures de la question, tant qu'il put boire de l'eau-de-vie et céder à la douleur aussitôt qu'il fut privé de ce breuvage. La constance est une espèce d'héroïsme durable, moins célébré que la bravoure ou héroïsme du

moment, mais qui dans le fait a plus de mérite, parce qu'il suppose plus de force d'âme. La patience est un héroïsme passif qui nous fait braver les coups du sort. Il est moins glorieux que le précédent : car il dépend plus de l'organisation que des forces de la volonté.

La crainte a deux fonctions bien distinctes à remplir, et elle prend dans chacune d'elles un caractère particulier : comme passion auxiliaire, et naissant à la vue des obstacles qui peuvent contrarier nos désirs, elle sert de contrepoids à l'espérance, elle nous met en garde contre ses présomptueuses promesses, et, sous ce rapport, elle est essentiellement sédative et débilitante. Comme passion primitive, et naissant à la vue d'un danger qui menace notre existence, et auquel il est urgent de se soustraire, elle prête, comme on sait, main-forte à l'instinct de conservation, et son action devient alors fortement stimulante et puissamment impulsive. Voyez cet homme à qui l'on dit : « Les gendarmes sont à votre poursuite : » avec quelle promptitude il prend la fuite ! avec quelle vigueur il parcourt l'espace qui doit le mettre à l'abri du danger ! Certes, la crainte n'est plus ici une passion débilitante, mais bien une puissance impulsive, qui excite vivement les forces et en soutient le développement, tant que le salut de l'individu l'exige, ou jusqu'à un entier épuisement. Les animaux timides et sans défense, que l'on chasse à outrance, en fournissent tous les jours la preuve.

La crainte que fait naître la vue d'un danger n'est cependant pas toujours stimulante et impulsive. Quelquefois elle est énervante pour les forces, et elle frappe de stupeur ; mais c'est lorsque le péril est imminent et de telle nature qu'on ne saurait y échapper. Alors le cœur

se glace, le visage pâlit, une sueur froide coule sur tous les membres, les muscles tremblent, les sens se troublent, l'esprit se déconcerte, et la volonté se résigne.

Tous les hommes sont susceptibles de recevoir les impressions de la crainte; mais tous n'en ressentent pas les effets au même degré. Dans les êtres faibles, elle est excessive et dominante, parce que leur organisation délicate est fortement ébranlée par l'impression du danger; et que le sentiment de leur faiblesse repousse tout espoir de résistance. Elle est modérée ou de peu de durée lorsqu'elle est extrême dans les individus forts et vigoureux, parce que la fibre sensible se prête difficilement aux impressions, et que le sentiment de leurs forces ne tarde pas à les élever au-dessus de la crainte, en faisant naître dans leur cœur un espoir de résistance. Que l'un de ces hommes forts soit vivement frappé à la vue d'un danger; il pourra d'abord reculer et même fuir, parce que la crainte le domine au premier moment; mais bientôt le sentiment de ce qu'il peut se réveille en lui, il revient sur ses pas, il mesure de l'œil le danger, et il se dispose à l'affronter. Supposons encore cet homme frappé d'effroi par l'approche d'un objet très redoutable, ou par l'annonce d'une grande catastrophe : s'il tombe dans la consternation et l'abattement, ce ne sera pas pour longtemps; peu à peu l'espérance le relève; il entrevoit quelques chances heureuses, il compte sur ses moyens, et bientôt il se flatte d'échapper au danger d'une manière ou d'une autre.



CHAPITRE XVII.

Des passions actives supplémentaires.

Les passions auxiliaires ne parviennent pas toujours à leur but; souvent, au contraire, tous les efforts du courage, de la volonté, de la constance et de la patience ne suffisent pas pour nous faire obtenir le bien que nous désirons, et l'espérance est déçue; souvent aussi la crainte a beau nous faire fuir un danger, le danger nous poursuit et nous atteint malgré nous. Or, lorsque nous nous trouvons dans l'une de ces deux circonstances, les passions supplémentaires viennent à notre secours.

Les passions supplémentaires sont toutes de nature irritante : elles ne sont même au fond qu'une seule et même passion, qui revêt différents caractères suivant la nature du sentiment qui la fait naître. Elles ne sont toutes, en effet, que le résultat d'un état pénible produit par une impression vive et désagréable, une affection douloureuse et poignante qui soulève l'âme et la porte violemment à faire les plus grands efforts pour sortir de cette position; mais les motifs qui la déterminent n'étant pas les mêmes lui font prendre diverses formes, et c'est ce qui constitue leur différence entre elles. Ainsi, lorsqu'elle est due à l'excès de la douleur physique, au sentiment des difficultés que l'on rencontre dans la possession d'un objet, ou à celui d'une trop longue attente pour le désir, c'est l'impatience; quand elle est produite par une attaque injuste, par la brutalité de l'action ou par des

formes outrageantes, c'est l'indignation : lorsqu'au sentiment des obstacles qui s'opposent à la possession d'un bien ou à celui de l'injustice d'une attaque qui tend à nous en priver, se joint la presque certitude de ne pas obtenir l'objet de nos désirs, ou de perdre ce que nous avons de plus cher, c'est le désespoir, dernier degré d'irritation dont le cœur humain soit susceptible. Les passions supplémentaires ne sont donc en définitive qu'une irritation plus ou moins vive, et c'est toujours une douleur physique ou morale qui en est la cause excitante.

De même que les passions primitives, les supplémentaires ont leur tendance propre : c'est la colère. La colère est un mouvement séditieux de notre nature, un soulèvement intérieur de l'âme qui se révolte contre son état présent et contre la cause qui le produit, et qui, pour s'y soustraire, détermine dans l'organisation le plus grand développement des forces. La colère prend différents noms suivant l'affection irritante qui l'excite : l'impatience fait naître la colère proprement dite; l'indignation suscite la vengeance; le désespoir inspire la rage et la fureur.

Considérées physiologiquement, les affections irritantes sont le résultat d'une tension excessive du centre épigastrique produite par une impression profondément modifiante, laquelle est suivie d'une violente réaction qui souvent se porte sur le pouvoir excitant du foyer sensitif et le soustrait à l'influence cérébrale; mais qui le plus souvent se dirige spécialement vers le cerveau et l'entraîne à déployer toute sa puissance impulsive sur l'organe nerveux spinal pour le déterminer à donner au système musculaire le plus haut degré de contraction. Ce degré est quelquefois si considérable que les forces,

après le paroxysme, en paraissent comme épuisées, et tombent dans l'affaissement.

Les passions supplémentaires se développent dans l'ordre suivant : supposons d'abord que nous sommes à la poursuite d'un bien que nous désirons; si sa recherche nous expose à souffrir, si le succès ne répond pas à nos efforts, si les difficultés nous imposent une trop longue privation; alors l'impatience et la colère s'emparent de nous, lesquels par un généreux effort nous font franchir brusquement tous les obstacles, et nous obtiennent de haute lutte, ce que le courage le plus soutenu et la constance la plus opiniâtre n'auraient jamais pu nous procurer. Si le bien que nous recherchons est d'une assez haute importance pour croire qu'il est nécessaire à notre bonheur et que néanmoins nous sentions qu'il va nous échapper, ce n'est plus l'impatience et la colère qui nous soulèvent, mais bien le désespoir et la rage qui nous transportent. Alors nous faisons des efforts inouïs, pour voir, si contre toute espérance nous pourrons enfin parvenir à sa possession. La vie n'est plus rien pour nous; nous bravons tous les dangers, nous attaquons tout ce qui se trouve sur notre passage; et si, malgré nos efforts, le bien nous échappe, notre rage se dirige sur nous et nous immole à sa fureur.

Au lieu de courir après la possession d'un bien désiré, supposons à présent que nous cherchions à éviter un ennemi qui nous poursuit pour nous faire du mal, et que dans notre fuite nous soyons atteints par lui. Cet ennemi peut être égal ou supérieur à nous en forces : dans le premier cas, ravisés par le courage, nous faisons volte-face et nous nous tenons d'abord sur la défensive; mais à peine a-t-il porté le premier coup que l'indigna-

tion nous soulève et nous anime au combat, et la colère doublant nos forces nous fait repousser victorieusement l'attaque; l'indignation, fière de ce succès, ne se contente pas de la victoire. Bientôt le ressentiment de l'injure redouble son animosité, et la colère se transformant en vengeance nous fait prendre l'offensive. On voit que l'indignation exerce, comme la crainte, deux fonctions distinctes : comme passion supplémentaire, elle ranime le courage, relève l'espérance, donne de l'énergie aux forces et nous fait braver le danger; comme passion primitive, elle venge nos outrages et elle veille à la réintégration de nos droits.

Si les forces de l'agresseur sont au contraire supérieures aux nôtres, alors le sentiment de notre faiblesse nous fait une loi de supporter avec patience les mauvais traitements de l'ennemi, et de nous borner à le fléchir par nos pleurs; mais nous en concevons un violent dépit et nous en avons un vif ressentiment. Or le dépit est un mouvement mixte de colère concentrée et d'indignation dissimulée, et le ressentiment une vengeance ajournée ; dans cette circonstance la nature n'éclate pas, parce que la crainte d'un plus grand mal la retient.

Si l'ennemi veut attenter à nos jours, et que ses forces, supérieures aux nôtres, ne nous laissent aucun espoir de défense, notre premier mouvement est de chercher à l'attendrir et à lui inspirer de la pitié pour nous. Dès ce moment, nos regards, les traits du visage, l'accent de la voix et l'attitude du corps prennent une expression suppliante et la bouche n'articule que des prières touchantes. L'ennemi résiste-t-il à la compassion, alors l'indignation et le désespoir réunis font succéder à la prière la plus horrible et la plus violente passion que

l'âme puisse éprouver, la fureur. Or la fureur produit deux effets bien remarquables : elle donne à la figure de l'opprimé une expression d'effroi propre à terrifier l'ennemi et à énerver ses forces, et elle quadruple celles de la victime pour faire un dernier effort qui la délivre de son bourreau. Cet effort est-il infructueux, la victime tombe dans l'affaissement, elle se résigne et se laisse déchirer sans résistance.



CHAPITRE XVIII.

Des passions affectives.

Le règne des passions affectives commence où finit celui des passions actives. Celles-ci s'arrêtent toutes au terme de leur action, quelle qu'en soit la fin; celles-là en attendent l'issue pour se manifester. Les passions actives font naître l'action; et c'est le résultat de cette action qui fait naître les passions affectives. Entièrement passives, elles modifient à leur gré la sensibilité, mais elles n'affectent pas l'activité. Muettes ou éconduites dans l'action, elles éclatent lorsqu'elle est terminée; et le succès ou le revers détermine seul la nature de leur impression. Il y en a de deux sortes : les unes viennent immédiatement après l'action, et les autres en accompagnent le souvenir. Les premières sont le calme et l'agitation, la joie et la tristesse; les secondes, la satisfaction, le chagrin et le repentir.

Lorsque les passions se circonscrivent dans les limites que la nature leur a assignées, que se bornant à faire emploi des moyens qui sont en notre possession pour satisfaire nos besoins, elles n'ont ni l'envie de les devancer, ni l'ambition de leur accorder plus qu'ils ne demandent, que d'accord entre elles, elles n'exercent aucun empiètement l'une sur l'autre, de manière que les intérêts des sens ne soient point sacrifiés aux intérêts moraux, ni les intérêts moraux aux intérêts des sens, que contentes de veiller à notre conservation et au maintien de nos droits, elles respectent ceux d'autrui; alors le

calme et la tranquillité qui règnent à leur suite dans l'âme, justifient leur action, et un contentement inaltérable en est le terme. Dans le cas contraire, il y a inquiétude du cœur, et la vie n'est plus qu'un tourment continuel.

Le calme est le repos de l'âme, et le contentement en est la jouissance. Cette situation n'exclut pas toutefois l'activité, ni les douces émotions qui font la vie de l'âme; mais elle est incompatible avec l'agitation et les soucis qui la rendent insupportable. Sans elle les jouissances n'ont point de douceur, et le plaisir rien de piquant; les idées manquent de lucidité, et l'esprit, de liberté; un air pur et serein est bien plus disposé à recevoir les influences de l'astre du jour qu'un ciel nébuleux et agité. Plaignons les personnes dont la mobilité nerveuse est excessive, car il n'y a pas de repos pour elles; déplorons l'état de celles que des passions violentes et déréglées entraînent sans cesse hors d'elles-mêmes, parce qu'elles sont en proie à des désirs insatiables qui leur font tourner le dos au bonheur après lequel elles courent.

L'inquiétude est un malaise du cœur et un trouble moral produit par le vide et le mécontentement de soi que l'on éprouve. C'est une agitation intérieure de l'âme, qui, loin du bonheur, se tourmente pour être bien et ne l'est jamais. Cet état ne saurait être permanent; il conduit à la satiété et au dégoût de la vie.

Quelle que soit notre disposition native et notre heureuse tendance à nous contenter de ce qui est en notre possession, souvent nous nous trouvons dans la nécessité de courir après un bien que nous n'avons pas, ou d'écarter un malheur dont nous sommes menacés; et s'il nous arrive quelquefois de réussir dans notre entreprise,

il n'est pas rare aussi de voir nos efforts infructueux. Or, lorsque nous avons un plein succès, à l'instant notre cœur s'inonde de joie et la gaieté nous épanouit. Éprouvons-nous au contraire un revers, alors la tristesse nous afflige et nous abat.

La joie est une jouissance vive et momentanée du cœur, une affection qui pénètre l'âme de bien-être, et dont l'effet expansif, qui peut aller jusqu'au transport, donne de la pétulance au caractère, de la vivacité à l'esprit, du mouvement aux idées et de l'activité à la volonté. Physiquement c'est une vive expansion du centre épigastrique qui donne plus de puissance à son innervation et une accélération au mouvement du sang, d'où résultent un surcroît d'irradiation vitale dans tout le système, une expression d'hilarité sur la figure et une excitation vive dans le cerveau, laquelle réveille toutes les impressions cérébrales en rapport avec l'objet de la joie, et détermine dans les membres une douce et continuelle agitation.

La tristesse est l'opposé de la joie; c'est un serrement de cœur douloureux, un état pénible de l'âme qui la jette dans la consternation. Il est bien dangereux de se laisser dominer par elle, car insensiblement elle émousse le goût des plaisirs, elle nous détache de ce qui nous est le plus cher, et bientôt le dégoût de la vie qu'elle nous inspire nous fait tendre à notre propre destruction. Le principe physique de la tristesse est un resserrement spontané du centre épigastrique, dont l'effet direct est d'affaiblir sa puissance et de retarder le mouvement du sang. Il doit donc en résulter une débilitation notable dans les fonctions organiques, une expression d'abattement sur la figure et une moindre excitation dans le cerveau, en vertu de laquelle ses impressions se renou-

vellent plus lentement, et son activité languissante soutient plus faiblement le ton des forces musculaires.

La mélancolie produit sur nous les mêmes effets; mais elle diffère de la tristesse en ce que celle-ci a toujours pour principe une cause extérieure et connue, tandis que celle-là ne dépend que d'une cause organique cachée. L'une tient au jugement et l'autre au tempérament. La mélancolie commence par une humeur chagrine et s'entretient par des idées sombres; la tristesse commence par une idée affligeante et s'entretient par une humeur inquiète qu'elle fait naître.

Nous conservons longtemps le souvenir de nos actions particulièrement de celles dont le résultat nous a été très avantageux ou très défavorable. Toutes les circonstances de la vie nous les rappellent, soit en nous faisant goûter les jouissances ou les agréments attachés à la possession d'un bien que nous avons acquis, soit en nous faisant sentir les privations que nous impose l'absence de celui que nous n'avons pu obtenir ou les assujettissements fâcheux qu'entraîne après lui le mal que nous n'avons pu écarter. Or, nous ne pouvons songer à la bonne ou à la mauvaise issue d'une action sans en éprouver dans l'âme de la satisfaction ou du chagrin. La satisfaction est un ressentiment de joie doux et paisible qui nous rend chers certains souvenirs, et le chagrin est un faible renouvellement de tristesse qui nous rend l'idée du passé amère. La première affection rasserène la figure, la seconde la rembrunit; mais l'une et l'autre ne sont que passagères : elles s'en vont avec le souvenir et elles renaissent avec lui.

Souvent au souvenir d'une action qui n'a pas triomphé des obstacles se joint l'idée que nous n'avons pas réussi,

par notre imprudence, ou pour n'avoir pas employé les moyens convenables. Alors au chagrin du non-succès se mêle l'amertume du repentir. Ce dernier sentiment n'affecte pas seulement la sensibilité comme le premier; il modifie encore l'activité de l'âme, car en même temps qu'il nous afflige, il excite nos regrets sur celle de nos actions passées qu'il improuve, et il nous inspire le désir de faire autrement par la suite. Le repentir est donc une douleur utile et salutaire, puisqu'elle change nos dispositions pour l'avenir et qu'elle donne à notre volonté une nouvelle direction.



CHAPITRE XIX.

Des passions réfléchies.

el est l'ordre de génération des passions directes; celui des passions réfléchies, quoique moins étendu, n'est pas moins important à connaître.

Toutes les passions ont un principe qui les détermine, un sujet qui les éprouve, et un objet auquel elles se rapportent. Les passions directes et les premières réfléchies ont en commun le même sujet, ce moi qui sent; mais elles diffèrent entre elles en ce que les premières ont pour principe une sensation directe, et pour objet la cause de la sensation, c'est-à-dire quelque chose d'étranger à nous et qui est hors de nous; tandis que les secondes ont pour principe déterminant le sentiment du moi et pour objet le sujet même qui l'éprouve. Ces dernières sont donc véritablement des passions réfléchies; parce que le sentiment du moi qui les excite est lui-même un sentiment réfléchi, et que ce moi qui en est le sujet en est également le terme.

1° Le sentiment du moi est une impression secondaire qui retentit dans toutes nos sensations, qui se reproduit dans toutes nos déterminations, mais qui suppose toujours une impression directe à laquelle elle répond. Physiquement c'est le point d'appui de toute action modifiante, le contre-coup de l'impression et le principe de toute réaction. Si le moi est ainsi inséparablement attaché à toutes nos modifications passives et actives, il

s'ensuit que toutes les passions dont ce sentiment est l'objet peuvent se faire sentir à chaque fois que nous éprouvons une sensation ou que nous exerçons quelqu'une de nos facultés; il s'ensuit encore qu'elles doivent acquérir de l'intensité à proportion que le sentiment de nos facultés devient plus vif et plus développé. Elles doivent donc prendre part à tout ce que nous faisons et s'intéresser à tout ce qui nous arrive d'agréable ou de fâcheux.

Le sentiment du moi réfléchi donne naissance à deux sortes de passions fondamentales, suivant le rapport sous lequel on l'envisage : l'une a en vue l'accroissement de nos moyens, et elle est fondée sur l'amour du soi, c'est l'intérêt personnel; l'autre se préoccupe de la dignité de notre être, de son mérite, et elle est fondée sur la satisfaction de soi-même, c'est l'amour-propre.

L'intérêt personnel est une passion réfléchie, permanente, spécialement chargée de nous faire acquérir de nouveaux moyens d'existence et de bien-être, d'étendre les limites de notre puissance, de pourvoir à notre élévation dans la société, et de diriger tous nos actes, toutes nos vues, vers ce triple but en y faisant concourir toutes nos passions directes. C'est une force centrale qui nous fait constamment graviter vers nous et tend à nous isoler de tout intérêt commun; mais qui heureusement est contrebalancée par une force excentrique, l'instinct d'humanité, qui en tempère le mouvement en nous poussant hors de nous vers nos semblables, et qui parfois nous désintéresse au point de sacrifier nos intérêts propres au bénéfice d'autrui. Aussi sous l'influence d'un pareil modérateur, l'intérêt personnel n'est plus qu'un amour de soi légitime, lorsqu'il nous porte à ne rechercher nos

aises et à n'user de nos droits qu'avec les égards et les ménagements dus à nos semblables; lorsqu'il nous fait faire des épargnes et chercher les moyens d'accroître notre fortune dans la vue seule d'assurer notre bien-être et notre indépendance, il n'est que le désir louable d'une honnête aisance; et lorsqu'il nous incite à ne briguer les honneurs et le pouvoir que pour faire un utile emploi de nos facultés et nous rendre recommandable aux autres, c'est une juste ambition.

Mais cet heureux contrepoids n'existe pas dans tous les hommes; car il en est, en petit nombre à la vérité, qui paraissent étrangers à tous les sentiments généreux expansifs, et n'avoir pour moteur de leurs actions que leur intérêt propre. Chez eux alors l'intérêt personnel devient exclusif, et s'il ne recherche que les commodités de la vie, il se transforme en un vil égoïsme, qui fait qu'on rapporte tout à soi et qu'on ne songe qu'à soi; s'il aspire au pouvoir il dégénère en une détestable ambition qui veut tout dominer, tout asservir pour mieux assurer son pouvoir; et s'il n'ambitionne que les richesses, il devient sordide, et il tourne en une méprisable avarice qui nous rend durs à nous-mêmes et sans pitié pour les autres.

Dans toutes les circonstances de la vie, particulièrement dans celles où nos facultés sont en plein exercice, nous sentons ce que nous sommes, ce que nous pouvons et ce que nous faisons. Or, c'est de ces divers sentiments que naissent tous les modes affectifs de l'amour-propre.

Le premier sentiment, lorsqu'il se borne à nous faire connaître la dignité de notre nature et les facultés dont elle est douée, nous donne de l'estime pour nous-mêmes

et nous inspire de l'amour-propre. Si cette nature est chez nous à un assez haut degré de perfection et que nos facultés soient éminentes, l'estime s'élève jusqu'à l'admiration et l'amour-propre devient *fierté*. Or la fierté est une affection qui, suivant son degré, flatte ou enivre notre amour-propre. Par elle l'âme pénétrée de son importance se complaît en elle-même; elle piaffe pour ainsi dire et se rengorge. Cette disposition se manifeste au dehors par l'air, le regard, le port de la tête, la contenance, les attitudes, les gestes, la démarche et toutes les habitudes extérieures du corps. Il y a une fierté louable qui nous donne de la noblesse, de l'élévation et une fierté désordonnée qui nous porte à l'ostentation et nous donne de la hauteur.

Si nous apercevons en nous des qualités qui nous soient popres, des talents qui nous distinguent, et qu'en nous comparant avec nos semblables, nous reconnaissions que nous avons sur eux une grande supériorité, alors l'estime et l'admiration de nous-mêmes sont à leur comble; nous en sommes en extase, et l'amour-propre devient *orgueil*. L'orgueil est une affection qui, lorsqu'elle est modérée, nous élève au dedans de nous-mêmes au niveau de notre mérite; et qui, lorsqu'elle est excessive, nous enfle, nous tuméfie au delà de notre véritable dimension, et nous déguise ainsi nos défauts et nos imperfections. Il y a donc un orgueil légitime qui nous maintient dans notre rang et ne nous permet pas de nous ravaler, et un orgueil outrageant qui nous fait mépriser tout ce qui n'est pas nous.

La comparaison que nous faisons de nous aux autres hommes n'est pas toujours à notre avantage. Le plus souvent au contraire nous leur reconnaissons des qua-

lités que nous n'avons pas ou des talents bien supérieurs aux nôtres. Si les qualités et les talents qui les distinguent sont à notre portée et tels que nous puissions les acquérir par l'exercice et le travail, la vue de leur mérite nous fait plaisir, elle excite notre amour-propre et elle nous porte à faire des efforts pour atteindre à leur degré de perfection ; dans cette entreprise honorable, l'on voit quelquefois l'imitateur s'élever au-dessus de son modèle. Or l'affection stimulante qui donne un si noble essor à l'amour-propre est connu sous le nom d'*émulation*. C'est elle qui féconde le germe de tous les talents, assure le succès de l'éducation, et reproduit toutes les industries.

Si la supériorité des personnes auxquelles nous nous comparons est fondée sur les dons de la nature, sur une grande fortune inaccessible à nos moyens, ou sur des faveurs attachées à des conditions qui sont fort élevées au-dessus de la nôtre, alors l'éclat désespérant de leur grandeur nous offusque et nous importune ; le sentiment pénible de notre irréparable infériorité blesse notre amour-propre, et l'amour-propre blessé donne naissance à l'*envie*. L'envie est une affection plus ou moins cuisante qui nous fait regretter de ne pas avoir les avantages que les autres possèdent, et qui va quelquefois jusqu'à nous indisposer contre les personnes qui en jouissent. Il y a donc deux sortes d'envie : l'une innocente, excusable, et l'autre criminelle et condamnable. Dans la première, l'amour-propre n'est que mortifié, et notre mécontentement s'exhale en regrets superflus, sans se reporter contre celui dont le mérite ou la position sociale nous fait envie. Dans la seconde, l'amour-propre est irrité, et au regret cuisant d'être privé des avantages que nous voudrions avoir, il se joint de la haine contre la

personne qui en est favorisée et un désir secret de lui nuire.

La fierté et l'orgueil ne sont excités et ne subsistent que par le sentiment habituel de notre mérite; encore faut-il pour cela qu'il soit dominant et exclusif. Mais l'une et l'autre disparaissent ou s'affaiblissent beaucoup lorsque ce sentiment est balancé dans nous par celui de nos défauts et de nos imperfections. Le pouvoir qu'exerce ce dernier sentiment vient de ce qu'il donne lieu dans l'âme à une affection dont les effets sont entièrement opposés à ceux de la fierté et de l'orgueil. Cette affection est connue sous le nom de *modestie*. La modestie est une passion répressive de sa nature, qui sans cesse rabat notre fierté, déprime notre orgueil et contient ainsi notre amour-propre dans ses limites naturelles. La modestie ainsi que le sentiment qui la fait naître sont en définitive le résultat d'un jugement équitable de notre esprit sur nous-mêmes, et sur nos semblables. Elle n'est pas incompatible avec l'amour-propre; elle en est au contraire le régulateur et elle ne s'oppose qu'à ses écarts. On aurait tort de la confondre avec l'humilité chrétienne; celle-ci est un abaissement volontaire qui répugne à notre nature, une abnégation de nous-mêmes qui ne nous permet pas de nous apprécier, qui nous assigne un rang que le sentiment repousse, que le jugement désavoue, mais que la religion approuve.

Dans toute action que nous exerçons, il y a deux choses qui y concourent : la volonté qui détermine le mouvement, et les organes qui l'exécutent. Nous ne pouvons donc nous déterminer à agir sans éprouver le sentiment de nos forces ou de notre faiblesse, et sans sentir en même temps l'étendue ou les limites de notre pouvoir.

Le premier sentiment nous atteste l'existence des forces et le second nous en assure la disposition : l'un est direct, il est l'effet des impressions de tous les organes sur le système nerveux ; l'autre est réfléchi, il est le résultat de l'impression que le centre nerveux se fait à lui-même, lorsqu'il tend à réagir sur les impressions directes. Les passions que le premier excite sont toutes relatives à l'action ; ce sont les passions actives secondaires. Celles dont le second est l'occasion se rapportent au sujet sentant. Or le sentiment réfléchi de notre pouvoir, lorsqu'il est modéré et proportionnel à nos forces, nous donne de l'assurance et une raisonnable prétention, lesquelles nous tiennent dans une disposition constante à soutenir nos droits ; lorsqu'il est exagéré et au-dessus de nos moyens, il nous inspire de la suffisance, de la présomption et de l'arrogance, qui nous rendent avantageux, impérieux et dominateurs. Le sentiment de notre impuissance nous rend au contraire humbles, et nous dispose à la souplesse et à la soumission.

La présomption est une affection désordonnée qui flatte notre amour-propre d'un degré de pouvoir que nous n'avons pas, nous fait trop compter sur nos moyens et nous arroge sur les autres une injuste autorité. L'affection opposée humilie notre amour-propre ; elle nous porte à plier au besoin, à ne pas compter sur nos forces, et à céder à la volonté des autres, afin d'obtenir d'eux par faveur ce que nous n'espérons pas avoir par la force.

La fierté, l'orgueil et la présomption, tels que je viens de les faire connaître, sont fondés sur des qualités réelles et importantes. Si ces affections sont blâmables dans leur excès, elles sont au moins excusables par la réalité des

motifs qui les font naître. Mais il arrive souvent qu'elles ne s'appuient que sur de frivoles avantages et des talents futiles; que parfois même elles se prévalent de qualités imaginaires ou d'un pouvoir chimérique. Or, dans le premier cas, elles prennent le nom de vanité, ou on les qualifie de vaines; et alors elles ne sont pas seulement blâmables, elles sont encore méprisables. Dans le second cas, c'est la sottise, et elle ne mérite que le ridicule. Il y a donc une vaine ou une sotte fierté, un vain ou un sot orgueil, une vaine ou une sotte présomption, suivant que les motifs qui les excitent sont frivoles et légers, ou n'ont d'importance et de réalité que dans notre imagination.

L'amour-propre ne se borne pas à nous inspirer une stérile admiration de nous-mêmes, à nous porter à nous complaire en notre personne et à nous prévaloir de nos moyens; il est encore chargé de veiller à la conservation de l'intégrité de notre nature, de contrôler toutes nos actions, tous nos projets, et de repousser tout ce qui pourrait nous avilir et nous dégrader. Sous le rapport de cette fonction, l'amour-propre est connu sous le nom de l'honneur.

L'honneur est l'instinct de la vertu. C'est lui qui s'établit en nous le juge souverain de nos actions, qui accueille celles qui lui sont favorables, et repousse celles qui le heurtent; lui qui nous applaudit ou nous improuve lorsque l'action est faite, suivant qu'elle a pu rehausser la dignité de notre être ou y déroger. Or, lorsque ce sentiment est approbateur de nos actions, il donne lieu à une affection qui flatte notre amour-propre, et quelquefois même l'exalte à un tel point que nous sommes tout *glorieux* de ce que nous avons fait. Lorsque nos actions

l'ont, au contraire, offensé, il fait naître la *honte*, affection salutaire qui relève notre amour-propre, après nous avoir couverts de confusion, et nous rappelle irrévocablement à l'honneur. Il est permis de se glorifier intérieurement de ce qu'on a fait de bien; mais il ne convient pas d'en faire ostentation. Vouloir tirer avantage d'une action peu importante en elle-même, c'est une vaine gloire; se glorifier de celle qui n'a d'autre mérite que celui que nous lui supposons par une illusion de notre amour-propre, c'est une sotte gloire.



CHAPITRE XX.

Des passions de l'espèce.

n parcourant le tableau des passions de l'individu, en voyant de combien de façons la nature nous agite dans notre propre intérêt, ne dirait-on pas qu'elle a voulu nous isoler de nos semblables, nous concentrer dans nos affections personnelles, et qu'elle a perdu de vue la cause de l'espèce ? Il n'en est rien pourtant, car nous tenons encore à l'humanité entière par des liens non moins forts que ceux qui nous attachent à nous-mêmes, quoiqu'ils ne fassent bien sentir leur étreinte que lorsqu'ils sont près de se rompre.

Les passions protectrices de l'humanité ont pour but la perpétuité de l'espèce et la conservation des individus. L'une d'elles est chargée seule du premier objet : c'est l'amour proprement dit. Parmi les autres, une première, la compassion, nous porte à défendre la vie de nos semblables lorsqu'elle est en péril; une seconde, l'indignation, nous sollicite à défendre leurs droits; une troisième, la bienveillance, nous engage à les soulager dans leurs besoins; une quatrième, enfin, le remords, nous poursuit de son fouet vengeur lorsque nous sommes devenus nous-mêmes leur assassin ou leur oppresseur.

L'amour n'est d'abord qu'une espèce d'appétit physique, produit par l'influence d'un organe, dont le développement répand, à une certaine époque de l'existence, comme une nouvelle vie et une surabondance de forces

dans toute l'organisation. Alors une vague inquiétude nous tourmente ; les jouissances accoutumées ne satisfont plus notre cœur ; notre imagination, plus active, nous repaît de vaines illusions, et nos sens, plus attentifs à ce qui se passe hors de nous, rencontrent plus d'un objet qui leur fait éprouver un trouble jusqu'alors inconnu. Bientôt la sensibilité s'exalte et ouvre notre âme à de nouvelles affections ; un besoin d'attachement se fait sentir, sans trop savoir où il tend ; provisoirement, les liaisons de l'amitié se forment et préludent à celles de l'amour. Mais le cœur ne tarde pas à parler aussitôt que l'objet digne de son choix se sera offert à lui ; alors une soudaine commotion qui porte le trouble jusqu'au fond de l'âme nous avertit de sa présence ; un feu secret nous pénètre et nous enflamme d'amour pour lui ; une force irrésistible nous entraîne vers la personne chérie, et y dirige toutes nos facultés. Désormais nous ne pouvons plus vivre sans elle ; sans cesse présente à notre esprit, elle devient l'unique objet de nos pensées, comme le principe et le terme de toutes nos actions.

La nature ne s'est pas contentée de nous attirer vers la femme par la plus forte et la plus impérieuse des passions ; elle a voulu encore y faire concourir tous les attraits qui flattent nos sens ou charment notre cœur, en cumulant sur elle tous les genres de beauté et de séduction. Chez elle, en effet, au printemps de son âge, tout brille d'un éclat de vie et de fraîcheur ; on y voit réunis l'élégance des formes, le charme du coloris, le poli et le moelleux des surfaces, la douceur des contours et le gracieux des mouvements, le tout sous le voile léger de la pudeur. Joignez à cela une expression générale de douceur remarquable, surtout dans les traits du visage,

les regards et l'accent de la voix; une sensibilité touchante, des goûts délicats et une timidité intéressante qui impose le respect. Faut-il s'étonner après cela du pouvoir moral que les femmes ont toujours exercé sur les hommes ?

L'amour prend dans la femme un autre caractère que dans l'homme. Aimante par sa nature, elle éprouve à l'époque de sa puberté un vif besoin d'aimer et d'être aimée; mais elle le concentre dans son cœur, parce que la modestie et la pudeur lui en font un devoir. Toutefois ce double besoin se décèle à son insu; l'un par une dévotion particulière à cet âge, et par la tendre affection qu'elle porte à ses parents et à ses frères; l'autre par l'envie de plaire et la recherche de la parure. Le besoin d'aimer l'intéresse tout entière à l'homme : elle se sent disposée à se dévouer à lui et à lui rapporter toutes ses actions; mais elle veut être payée de retour. L'amour ne se confie qu'à l'amour. C'est pour cela que lorsqu'un homme est selon le vœu de son cœur, et que la première elle éprouve pour lui un vif intérêt, ce sentiment lui cause de l'embarras ; elle n'ose se l'avouer et elle se le dissimule, parce qu'elle voudrait avant que de s'y livrer, s'assurer qu'elle est aimée. Ainsi la femme ne cède au désir d'aimer que lorsque celui d'être aimée est satisfait. Il est bien rare aussi, pour ne pas dire impossible, qu'elle résiste à cette douce persuasion. Si la femme veut que l'homme lui rende amour pour amour, il faut de son côté qu'elle cherche tous les moyens de lui plaire. Voyez aussi comme elle s'étudie à faire ressortir tous les agréments que la nature lui a départis, tous les dons qu'elle lui a faits ! Avec quelle attention et quel goût elle relève par la parure ses avantages physiques ! Avec quel art elle ménage ses

moyens pour augmenter notre surprise et faire croître notre enchantement ! Quelle sagacité pour pressentir nos goûts et nos faiblesses ! Que de ressources pour flatter les uns, et de condescendance pour ne pas heurter les autres !

L'amour de la femme diffère donc de celui de l'homme, en ce qu'il est moins impétueux, plus concentré, plus moral et plus désintéressé. Dans l'homme ce sont les sens qui éveillent le cœur ; dans la femme c'est le cœur qui donne l'éveil aux sens. L'homme recherche et il est attiré ; la femme attire et se fait rechercher. L'homme sollicite et la femme s'engage ; l'homme donne sa foi et la femme son cœur. Je n'ai pas besoin d'observer que je suppose ici l'homme et la femme dans toute l'intégrité de leur nature et antérieurement à toute dépravation.

Toutes les passions ont un terme ; celui de l'amour est l'union des deux sexes. La nature y a attaché la plus voluptueuse des sensations et les plus douces jouissances du cœur. Il faut que la formation de ce nœud ait été jugée par elle d'une bien haute importance, puisqu'elle a voulu que le bonheur de l'homme en dépendît. Celui-là n'a pas connu l'amour qui n'y a jamais éprouvé ces douces émotions, ces élans mutuels de deux âmes l'une vers l'autre, ces tendres épanchements du cœur, et cette fusion de goûts et de volontés qui en font tout le prix. Qu'il est à plaindre celui qui n'y recherche qu'une ivresse passagère des sens ! La volupté seule ne dit rien à l'âme : la satiété qui en est la suite et le vide qu'elle laisse après elle, indiquent assez qu'elle n'est pas le bonheur.

La compassion, comme le mot l'indique, est une affection pénible qui nous met en communauté de souffrances avec les malheureux et réveille tout notre intérêt pour

eux. Elle est produite par le sentiment de la pitié, lequel est excité en nous par la vue d'un péril imminent que court la vie de l'un de nos semblables, ou par celle de l'infortune qui le poursuit. Ce sentiment provocateur de la compassion est un effet de cette correspondance générale établie dans l'organisation des êtres animés par l'intermède des sens, qui fait que les uns ne peuvent être frappés que les autres n'en ressentent le contre-coup. Des impressions produites sur nous par les accents de la détresse et l'expression de la douleur ne doivent-elles pas faire frémir au dedans de nous les cordes de l'affliction ? La pitié nous touche et nous attendrit, la compassion nous émeut, et, nous élevant au-dessus de notre intérêt personnel, elle nous porte à prêter secours à celui qui est dans le malheur.

On aurait tort de croire que la pitié et la compassion sont le fruit de l'imagination frappée, qui transforme la perception des misères d'autrui en un sentiment réel ; ou celui de la réflexion qui nous fait faire un retour sur nous-mêmes. La sensibilité est excitée et l'âme est émue avant que l'imagination soit mise en jeu. L'habitude de la réflexion paralyse le sentiment et nuit aux émotions. Le philosophe est-il plus pitoyable, plus compatissant que l'homme de la nature qui suit sans réflexion l'impulsion de l'instinct ? Et les animaux eux-mêmes ne donnent-ils pas des signes non équivoques de compassion ?

Lorsque le danger est pressant et que notre secours peut être utile, la compassion nous porte au dévouement et nous expose à perdre la vie pour le salut des autres. Si le mal est inévitable et au-dessus de notre pouvoir, elle nous porte à la commisération et elle nous arrache

des larmes. La commisération est une passion afflictive qui nous fait déplorer l'infortune de l'homme qui succombe au malheur, et nous inspire en même temps le regret de n'avoir pu le secourir.

L'indignation est une vraie colère excitée par le sentiment d'une injustice dont nous sommes le sujet ou le témoin. Elle naît de la manière suivante : notre existence, nos facultés, notre honneur et notre réputation sont à nous; nous sentons qu'ils nous appartiennent et nous voulons qu'ils soient respectés. Mais tous les hommes ont les mêmes droits que nous; l'instinct de l'humanité nous le fait sentir et nous impose l'obligation de les respecter et de les maintenir. Toutes les actions que les hommes exercent sur nous ou sur nos semblables doivent donc réveiller en nous ce sentiment; avec cette différence néanmoins que celles qui lui sont favorables le flattent et le fortifient, et que celles qui lui sont contraires le heurtent et le froissent. Or, lorsqu'il y a opposition, il en résulte dans l'âme un sentiment désagréable qui donne lieu à une affection irritante. Ce sentiment est celui de l'injustice et l'affection qu'il détermine est l'indignation.

La vue d'une action injuste ne nous inspire pas seulement de l'indignation, elle excite encore en nous de la pitié pour celui qui la souffre, et la pitié réveille la compassion. La compassion concourt donc avec l'indignation à nous porter à la défense de l'opprimé. Ainsi lorsque nous voyons un individu vouloir attenter à la vie, à la personne ou à la fortune d'un autre, si l'indignation nous soulève contre la criminelle audace du premier, la compassion nous fait voler au secours du second, et ne nous permet pas de souffrir qu'on l'op-

prime, qu'on l'outrage ou qu'on le dépouille. L'attentat se consomme-t-il sous ses yeux, aussitôt la compassion jette des cris de détresse, et l'indignation nous précipite sur l'oppresseur, l'assassin ou le spoliateur. Si le mal est fait avant que nous ayons pu porter secours à celui qui vient de l'éprouver, alors la compassion nous sollicite à réparer autant qu'il est en nous le mal qu'on lui a fait, et l'indignation nous presse de le venger.

La bienveillance est une affection généreuse qui combat l'intérêt personnel, et nous fait comprendre dans notre attachement tous les individus de notre espèce. Elle est la première inspiration du sentiment d'humanité, lequel est excité par la parfaite conformité des impressions que la présence des hommes produit en nous avec celles de notre organisation. Tant que les hommes s'offrent à nos regards dans la plénitude de l'existence et se suffisent à eux-mêmes, la bienveillance reste circonscrite dans les limites d'une simple inclination instinctive et à la longue elle devient presque insensible par l'habitude et l'uniformité de son action. Mais elle se développe toujours à la vue de l'homme accablé de misères et de besoins ; elle devient même dominatrice, impérieuse, et c'est alors seulement qu'elle prend le caractère de passion. Quel est celui dont les entrailles ne se sont pas émues en voyant un malheureux mourant de faim ou de froid ? Quel est le cœur assez dur pour lui refuser du soulagement et des secours ? La bienveillance en effet nous porte à la bienfaisance; l'une est inséparable de l'autre. Car si la première est l'amour du bien-être des autres, la seconde est le désir de le leur procurer lorsqu'ils ne l'ont pas. La bienveillance n'est pas un vœu stérile du cœur : de même que toutes les passions actives, elle a une tendance qui

veut être satisfaite. Celui-là ment à sa conscience qui se déclare bienveillant et ne tend pas une main secourable à l'indigence.

Le remords est un trouble désolant, une affection déchirante destinée à venger l'humanité que nos actions ont outragée. Il naît en nous, sans nous, malgré nous, et c'est le sentiment de l'outrage qui l'excite. Il y a deux sortes de remords; l'un qui précède le crime et l'autre qui le poursuit. Le premier trouble l'âme et l'effraie, le second la ronge et la déchire.

Lorsqu'un homme, par exemple, se laissant dominer par une forte passion, telle que la haine, la colère, l'ambition ou la cupidité, forme le projet de commettre un homicide, la volonté du crime donne à ses organes une impulsion et elle leur imprime une disposition tellement contraire à leurs tendances naturelles qu'il en résulte un violent conflit en vertu duquel la nature lutte contre ces mouvements séditieux et jette ainsi le trouble dans toute l'organisation. C'est alors aussi que l'âme, agitée et en opposition avec elle-même, éprouve un combat intérieur de la conscience alarmée contre le désir du crime, combat qui augmente d'intensité et remplit l'âme de trouble et d'effroi à proportion que l'heure où il faut agir approche. Quel est celui qui, pour la première fois, osant porter une main meurtrière sur son semblable, n'a pas été étonné de n'avoir pas le courage du crime au moment de l'exécution, ou n'a pas senti dans l'action sa main tremblante et mal assurée ?

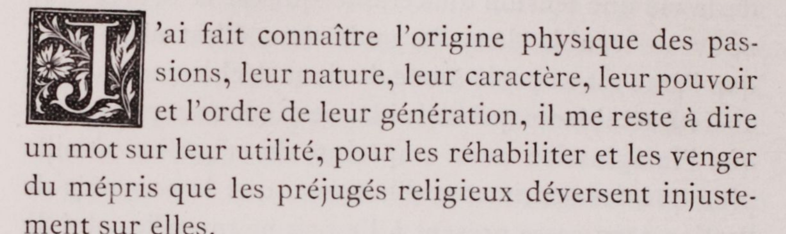
Le crime est-il consommé malgré les efforts de la conscience, alors le désir satisfait s'apaise et la volonté libre de toute instigation n'exerce plus sa funeste influence sur les organes. Alors la nature laissée à elle-même

reprend ses droits ; elle s'irrite contre les dispositions qu'elle a reçues et qui l'ont dénaturée, et elle agit contre elles avec d'autant plus de force que la cause corruptrice a cessé d'agir. Or cette réaction dépassant de beaucoup les limites de son état normal produit dans les centres de la vie une tension dilacérante qui est la source d'un nouveau trouble dans l'organisation. C'est alors aussi que l'âme est en proie à une douleur déchirante et à une anxiété accablante qui ne lui laissent aucun repos ; alors que l'imagination toute empreinte du crime ne réveille plus que des sentiments d'horreur, que le souvenir de l'action sans cesse présent à l'esprit ne rappelle celui de son auteur que pour le rendre odieux à lui-même ; que la raison enfin ne lui montre la bonne voie qu'avec une sorte de désespoir. Tel est donc le caractère du remords vengeur, qu'il nous torture sans relâche et sans pitié, qu'il soulève contre nous toutes nos facultés, et qu'il ne laisse à l'âme aucun point d'appui et aucun espoir de pouvoir l'apaiser, qu'en nous livrant nous-mêmes au glaive de la justice pour venger sur nous l'outrage fait à l'humanité.



CHAPITRE XXI.

De l'utilité des passions.



J'ai fait connaître l'origine physique des passions, leur nature, leur caractère, leur pouvoir et l'ordre de leur génération, il me reste à dire un mot sur leur utilité, pour les réhabiliter et les venger du mépris que les préjugés religieux déversent injustement sur elles.

Il n'est pas possible de révoquer en doute l'utilité des passions, si l'on songe à la fonction que chacune d'elles est chargée de remplir. Que serait l'homme s'il en était dépourvu ? Un être insensible et purement contemplatif, une force inerte et sans ressort. Semblable à un vaisseau qui, surpris par le calme, ne peut ni avancer ni reculer, il recevrait avec indifférence les impressions de la nature sans repousser ou éviter les unes ni aller au-devant des autres.

Ce sont les passions contemplatives qui excitent et entretiennent notre curiosité pour tout ce qui est nouveau ou extraordinaire. Ce sont elles qui nous intéressent à la beauté et nous entraînent vers tout ce qui en porte l'empreinte; elles qui rehaussent le mérite et la bonté des êtres et leur concilient nos hommages, qui nous attachent à la vérité et nous animent à sa recherche.

Les passions actives veillent à notre conservation et à notre bien-être. Attentives aux dangers qui nous menacent, elles nous les font éviter par la fuite ou repousser

par une vive résistance. Ministres de nos besoins, elles excitent l'industrie qui a donné naissance aux arts, et qui fournit à chacun de nous les moyens de vivre avec plus ou moins d'aisance.

Les passions réfléchies veillent à l'intégrité et à la perfection de notre nature. Jalouses de la dignité de notre être, elles repoussent loin de nous tout ce qui pourrait l'avilir ou le dégrader; avides de notre élévation, elles hâtent les progrès de notre développement moral et nous le font porter à son plus haut degré de perfection; elles profitent du bon exemple des autres pour stimuler notre amour-propre et nous forcer à les imiter; enfin elles nous font entreprendre avec courage tout ce qui peut accroître notre mérite et nous acquérir de la gloire et de la réputation.

Les passions de l'espèce veillent à la conservation et au bien-être de toute l'humanité. C'est par elles que l'homme, ne pouvant se suffire, cherche avec inquiétude une compagne, comme le complément nécessaire de son existence; par elles que, poussé vers ses semblables, il recherche leur société, forme des liaisons intimes avec quelques-uns d'entre eux et s'épanche avec confiance dans le sein de ses amis; car le règne de l'amour est aussi celui de l'amitié et de toutes les affections tendres et expansives. C'est par elles que, ne pouvant plus vivre seulement pour nous, nous ne saurions être heureux si ce qui nous environne ne l'est également.

En général, les passions sont la vie de l'âme. Ce sont elles qui en changent ou maintiennent les dispositions, qui en déterminent tous les mouvements, et qui, lorsqu'elles sont d'accord avec la raison, donnent, par l'impulsion du désir, de l'activité à l'imagination, de la force

à l'attention, de la pénétration et de l'étendue à l'esprit, de la solidité au jugement et de l'énergie à la volonté.

Mais, dira-t-on, si les passions sont aussi avantageuses que je viens de l'indiquer, pourquoi donc les philosophes moralistes se sont-ils élevés de tout temps contre elles, comme étant les ennemis les plus irréconciliables de l'homme? Pourquoi les stoïciens les ont-ils regardées comme des mouvements criminels, principes de tous les vices, sources de tous les désordres, et ont-ils proposé au sage de les étouffer plutôt que de les régler?

De quelque nature que soient les passions bonnes ou mauvaises, j'observerai d'abord contre l'orgueilleuse prétention des stoïciens que, pour détruire les passions, il faudrait anéantir la sensibilité dont elles ne sont que les résultats; ce qui n'est pas possible, car elle est inséparable de l'existence. Secondement, j'avouerai bien que les passions sont souvent désordonnées et ont de déplorables suites; mais c'est la faute de l'homme, qui ne respecte pas leurs limites naturelles et cherche toujours à étendre leur sphère d'activité. Les passions sont bonnes en elles-mêmes, et toujours dociles quand il n'y a pas de vice de tempérament et qu'on ne les contrarie pas dans leur vœu naturel. Elles ne deviennent vicieuses ou désordonnées que par les dérèglements de la volonté qui les rend excessives, dominantes ou exclusives, et par l'abus qu'on en fait en les détournant de leur véritable fin.

C'est ainsi que l'admiration se tourne en engouement et manie, lorsque nous nous attachons outre mesure à quelques objets agréables de la nature ou des arts; que le respect indistinctement accordé à tous les hommes devient un sentiment bas et rampant; que l'enthousiasme

dégénère en fanatisme lorsqu'il est outré. La jalousie est dans l'ordre de la nature lorsqu'elle se borne à veiller à la conservation de tous nos avantages; elle est importune pour nous et fâcheuse lorsqu'elle devient susceptible et ombrageuse. L'amour de notre bien-être est légitime lorsqu'il n'est pas exclusif; il devient un vil égoïsme quand il rapporte tout à nous, et qu'il ne nous permet plus que de songer à notre intérêt personnel. L'amour des richesses n'a rien de contraire à la raison, quand il ne tend qu'à nous rendre indépendants de nos besoins et à nous procurer les aisances de la vie; mais amasser du bien et n'en faire aucun usage, c'est une méprisable avarice. Il est permis d'aimer les jouissances attachées à la satisfaction de nos besoins, pourvu qu'on en use modérément et dans les vues de la nature; mais ne vivre que pour elles, c'est la sensualité. L'amour des deux sexes l'un pour l'autre, tel que la nature l'inspire, n'a rien de répréhensible en soi; l'homme le déprave en n'y cherchant que la volupté, et en faisant de celle-ci un abus criminel; mais ce n'est plus alors que de l'impudicité et du libertinage. La haine est louable lorsqu'elle ne fait que nous donner de l'éloignement pour tout ce qui nous est nuisible; elle est vicieuse quand elle nous porte à nuire à ceux que nous n'aimons pas. La colère est permise dans le cas d'une juste défense et pour repousser une attaque; elle est condamnable lorsqu'elle se soulève sans raison ou sur le plus léger prétexte, et qu'elle nous porte à des actes de violence envers les autres. La vengeance est dans tous ses droits, lorsqu'elle se contente de poursuivre la réparation d'une injustice ou d'un outrage; elle est blâmable quand elle veut rendre le mal pour le mal, et le rendre avec usure. L'amour-propre est dans la

nature, et la raison l'approuve lorsqu'il est conforme à l'équité; il n'est plus qu'un orgueil détestable quand il est excessif et méprisant pour tout autre que nous. L'envie est innocente lorsqu'elle n'exhale que des regrets superflus sur le bonheur d'autrui; elle est vicieuse quand elle va jusqu'à nous ronger de chagrin, et criminelle lorsqu'elle nous fait haïr les personnes qui en sont l'objet, et qu'elle nous inspire le désir de leur nuire. Il est juste d'avoir la noble ambition de se distinguer et d'acquérir du pouvoir et de la considération par des voies honnêtes; mais le désir d'y parvenir par toutes sortes de moyens et aux dépens d'autrui est une ambition coupable. Il est permis de faire usage du pouvoir que la nature ou la société nous a confié pour notre intérêt ou celui de nos semblables; il est injuste de le tourner exclusivement à notre profit, et de ne nous en servir que pour opprimer nos inférieurs. En un mot, il n'est pas jusqu'à la bienfaisance elle-même qui ne mérite des reproches lorsqu'elle dégénère en prodigalités et qu'elle verse ses bienfaits sans discernement et sans mesure.

Mais, dira-t-on, comment ne pas croire que les passions sont déréglées par elles-mêmes et non par la dépravation de la volonté, lorsqu'on voit à la fois et les hommes qui mettent le plus de soin à les réprimer et ceux qui leur donnent un libre cours, se plaindre également des tourments qu'elles leur font éprouver, lorsqu'ils veulent les combattre ou les satisfaire, et du vide qu'elles laissent après elles lorsqu'elles ont atteint leur but? Il n'en est pas un qui n'avoue que pendant tout le temps de leur effervescence, elles obsèdent l'imagination, troublent la raison et tyrannisent la volonté. Elles sont donc par essence ennemies de notre bonheur et de notre repos,

contraires à notre indépendance et nuisibles à nos opérations intellectuelles.

Il est vrai que deux sortes de personnes ont à se plaindre des passions : celles qui, par un zèle malentendu ou par une idée de perfection outrée, cherchent à éteindre les passions qui intéressent les sens ou l'amour-propre, et leur déclarent, en conséquence, une guerre ouverte, et celles qui, leur donnent un licencieux essor, sans avoir égard aux intérêts des passions d'un ordre plus relevé qui se trouvent lésées par leurs écarts. Il est encore vrai que les unes et les autres de ces personnes sont malheureuses, qu'elles souffrent, et que leur repos est troublé, parce qu'il y a dans elles une révolte continuelle des passions éconduites contre celles que la volonté accueille à leur préjudice : chez les premières, c'est le soulèvement des passions des sens contre celles du beau moral, trop exaltées, trop exclusives; chez les secondes, c'est la lutte des passions morales contre l'usurpation de celles des sens.

Mais ce combat intérieur, cette mésintelligence des passions entre elles, qui font le tourment des deux partis, n'est pas l'ouvrage de la nature; c'est celui de l'homme et de son éducation. Pourquoi vouloir être plus sage qu'elle? Pourquoi prétendre la réformer et lui imposer des lois qui ne sont pas les siennes? N'est-ce pas la heurter de front et la provoquer à une résistance toujours fâcheuse pour nous? Ou pourquoi étendre contre son gré le domaine de quelques passions aux dépens des autres? Pourquoi franchir les limites qu'elle a assignées à chacune d'elles, et ne pas craindre de contracter des habitudes dont on devient l'esclave? Peut-on impunément la forcer à enfreindre ses propres lois? Non, il n'y

a point de bonheur ni de repos à espérer au delà ni en deçà de la nature. Pour être heureux, il faut que le cœur soit toujours d'accord avec lui-même et avec la raison; mais ce double accord ne peut subsister que lorsque les intérêts divers des passions sont respectés, et que leur harmonie n'est pas troublée.

Pour concevoir comment les passions se divisent entre elles et deviennent le tourment de l'homme, il faut observer qu'il y a dans notre organisation trois tendances générales dont les actions viennent aboutir au centre de la vie intérieure, et font naître dans l'âme trois intérêts analogues : intérêt de notre conservation et de notre bien-être, intérêt de l'honneur et de la perfection de notre être, et intérêt de l'humanité. Lorsque ces tendances sont excitées par quelque forte impression externe ou interne, elles déterminent dans le centre des mouvements spontanés connus sous le nom de passions, lesquels se dirigent spécialement vers le cerveau, comme organe du pouvoir, pour y éveiller des impressions conformes à leur but et solliciter son intervention.

Cela posé, supposons à présent qu'une passion relative à l'intérêt des sens s'élève au dedans de nous, et exerce sur le cerveau l'influence qui lui est propre. La volonté n'est pas plus tôt ébranlée qu'il en résulte une impulsion générale, qui donne à tous les organes une disposition favorable à la passion. Or, si cette disposition, conforme à l'une de nos tendances, n'a rien d'offensant pour les deux autres (et elle est telle lorsque la volonté ne fait que se prêter à l'impulsion instinctive sans y rien ajouter du sien), elle se répercute dans le centre sans exciter aucuns mouvements contraires, et elle ne fait qu'y fortifier celui de la passion, qui, régnant alors sans opposition, déter-

mine d'autant plus sûrement la volonté à agir qu'elle n'est soumise à aucune autre impulsion. Si cette disposition, quoique toujours conforme à l'une de nos tendances, est, au contraire, de nature à heurter l'une des deux autres (et cela a toujours lieu lorsque la volonté cherche à favoriser une passion aux dépens des autres), dans ce cas, la tendance irritée réagit contre cette disposition, et il en résulte dans l'âme un cri d'opposition, c'est-à-dire une véritable passion contraire à celle que la volonté veut faire prévaloir à son détriment, qui divise le cœur, trouble la raison et tiraille la volonté.

Je sais que lorsqu'une passion s'éveille et agite le cerveau, elle peut, en vertu de la liaison des idées avec nos passions, rappeler l'expérience du passé et exciter aussi des sentiments peu favorables à son développement. Mais ce sont des sentiments très compatibles avec les désirs, et qui ne peuvent point être regardés comme la cause de ce combat intérieur qui se forme en nous au moment de l'effervescence des passions. Celui-ci est le résultat d'un soulèvement de la nature contre des mouvements désordonnés; ceux-là l'effet d'une suggestion de danger. Ici ce sont des intérêts opposés qui luttent ensemble; là un même intérêt qui se donne un frein. Le premier fait des reproches; les seconds donnent des conseils. L'un attaque le désir, et les autres suspendent l'action.

Il faut avouer cependant que bien des personnes naissent avec des affections désordonnées et sont sujettes à des passions naturellement indociles à la raison, tyranniques pour la volonté et presque indomptables par l'éducation. Leur violence est quelquefois si considérable, que la crainte même d'un danger imminent ne

peut rien sur elles. Certes, ici, ce n'est pas la volonté qui dérègle les passions, mais bien les passions qui pervertissent la volonté.

Il est incontestable que l'homme qui est malheureusement né devient esclave des passions qui le dominent, et que celles-ci sont la source de tous ses écarts. Mais alors elles ne sont plus dans leur état normal : car elles sont elles-mêmes viciées par le tempérament. Leur dérèglement ne doit donc être imputé qu'à l'organisation. C'est un état comparable à ces maladies qui altèrent nos affections : on sait que l'ordre moral se rétablit aussitôt que le désordre physique a cessé. Il en est de même des passions déréglées qui sont dues à un vice de tempérament : on les voit rentrer dans leur état naturel toutes les fois que l'éducation, le régime, une maladie critique ou le seul effet de l'âge ont pu faire éprouver à la constitution physique une modification salutaire.

Or, il peut y avoir autant de vices de tempérament qu'il y a en nous de systèmes organiques différents, et ils paraissent avoir lieu de la manière suivante :

Les passions sont le résultat des mouvements spontanés du centre épigastrique, déterminés par les impressions qu'il reçoit de toutes parts : il en reçoit des viscères qui concourent à la vie intérieure, et il en reçoit du cerveau et de ses dépendances. Lorsque ces divers systèmes sont dans un juste rapport entre eux, leurs actions se font équilibre, et les passions qui en sont les suites se contrebalancent les unes les autres et se tiennent en harmonie, mais souvent il arrive que l'un d'eux prend un accroissement organique démesuré, ou qu'il parvient à un développement de forces bien supérieur à l'étendue de ses fonctions normales : et c'est alors que si son action

est assez forte pour surmonter celle des autres systèmes, elle entraîne le centre épigastrique, elle le maîtrise et donne ainsi lieu à des passions impérieuses entièrement conformes aux tendances du système dominateur. On conçoit que chacun de ces systèmes pouvant obtenir une pareille prépondérance dans l'organisation, il doit faire dominer les passions qui lui sont propres.

Ainsi, si le cerveau, par exemple, l'emporte de beaucoup sur les autres systèmes par sa masse et son énergie vitale, on sera progressivement, selon son degré de domination, méditatif, visionnaire, enthousiaste, illuminé et fanatique : alors toutes les passions de l'esprit auront sur les autres un ascendant particulier. Si le système musculaire domine, on éprouvera une répugnance invincible pour les travaux de l'esprit et une pente entraînante pour tous les exercices du corps : alors, fier de ses forces, on ne veut briller que par elles, et on en fait un fréquent abus par ostentation. Si le système nerveux de la vie intérieure se trouve prépondérant, on aura des sentiments d'honneur et de délicatesse exagérés, on visera à une perfection morale outrée, on sera porté à une dévotion excessive, à une tendresse minutieuse et à une pitié exaltée qui dégénère en faiblesse. Si l'ensemble des appareils de la vie de nutrition exerce, au contraire, un empire absolu sur la puissance nerveuse, on sera avide des plaisirs des sens, et tour à tour entraîné par la volupté, la bonne chère, les fêtes et les jouissances de la société. Quelquefois le pouvoir nerveux est sous la domination exclusive du foie, ou de l'appareil digesteur, ou des organes de la reproduction. Alors, dans le premier cas, on est ambitieux et on a un amour démesuré du pouvoir; dans le second, on est esclave de son ventre

et l'on sacrifie tout à la gourmandise; dans le troisième, on est luxurieux, et l'on descend même au-dessous de l'animal le plus lascif.

Heureux donc les hommes dont les organes sont entre eux dans une parfaite harmonie, parce que chez eux les passions, se contre-balançant l'une l'autre, se maintiennent dans de justes limites, et que leur cœur, toujours d'accord avec la raison, se porte au bien par instinct. Plaignons ceux qui naissent sous l'empire d'une passion désordonnée par la prédominance de quelque appareil organique, parce que la vertu ne peut être pour eux qu'un combat continuel contre le vice de leur tempérament.

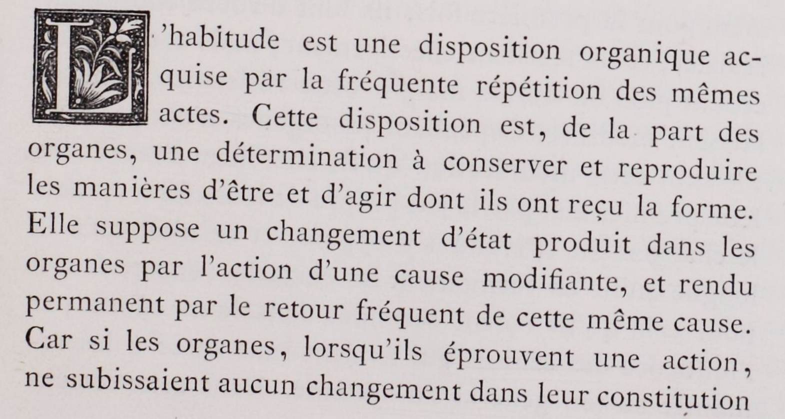


LIVRE QUATRIÈME

DES HABITUDES
EN GÉNÉRAL
ET
DE LEURS PRINCIPAUX EFFETS
SUR L'ORGANISATION.

CHAPITRE I.

De la nature des habitudes,
de leur origine, de leur cause et de leur génération.



L'habitude est une disposition organique acquise par la fréquente répétition des mêmes actes. Cette disposition est, de la part des organes, une détermination à conserver et reproduire les manières d'être et d'agir dont ils ont reçu la forme. Elle suppose un changement d'état produit dans les organes par l'action d'une cause modifiante, et rendu permanent par le retour fréquent de cette même cause. Car si les organes, lorsqu'ils éprouvent une action, ne subissaient aucun changement dans leur constitution

ou dans le rapport de leurs forces, ils ne pourraient acquérir aucune nouvelle disposition ; et si les changements opérés en eux ne pouvaient être rendus durables par la fréquence de la même action modifiante, les dispositions acquises ne seraient que passagères.

Tous les organes n'ont pas la même constitution ni les mêmes fonctions à remplir. Ils ne sont donc pas aptes à acquérir les mêmes dispositions, et conséquemment les mêmes habitudes. C'est donc dans la diversité et l'enchaînement de ces fonctions qu'il faut chercher le caractère des habitudes et l'ordre de leur génération.

Ainsi il y a quatre choses à considérer dans les habitudes : leur nature, leur origine, leur cause et leur génération.

Il faut considérer tout organe vivant comme un instrument monté et prêt à répondre à une impression ou à obéir à une impulsion. Cette disposition active est essentielle à la production de la sensation et du mouvement : sans elle les organes seraient comme les corps mous, sans ressort et sans réaction. Or, lorsque de pareils organes reçoivent une impression ou sont mis en mouvement pour la première fois, ils font d'abord effort pour résister, et ils résistent effectivement ; mais toujours ils cèdent plus ou moins malgré cette résistance et ils se laissent modifier. Cependant les organes n'ont pas plus tôt subi cette modification qu'ils cherchent à reprendre leur premier état par le jeu propre de leurs forces ; mais le changement survenu s'y oppose, et ce n'est qu'à la longue qu'ils en surmontent les obstacles ; encore faut-il pour cela qu'ils soient secondés dans leurs efforts par l'influence des centres qui tendent sans cesse à les remonter au ton général du système. Dans cette circon-

stance on remarque que plus un organe a de forces pour résister au changement, plus il en trouve aussi, une fois qu'il l'a subi, pour se conserver dans ce nouvel état.

Tandis que ce premier effet subsiste, si la cause modifiante vient à réitérer son action, et qu'elle continue ensuite à la répéter de même à plusieurs reprises différentes, alors le changement opéré, au lieu de s'affaiblir graduellement, ne fait que croître successivement; de jour en jour il devient plus profond; peu à peu l'action nutritive de la vie le confirme et le naturalise, et ce changement finit par se transformer en un état constitutif de l'organe qui l'a reçu.

L'état physiologique des organes contribue pour beaucoup à rendre durables les modifications qu'ils éprouvent. Il diffère dans les individus par la force et le ton. La force est relative à la quantité du principe qui anime les organes, et le ton a rapport à son degré de tension. La force tient à la constitution organique des tissus, et le ton à l'énergie du pouvoir excitant qui en est la force tendante. Lorsque le principe des forces est peu développé et d'une faible tension, les organes se prêtent sans difficulté à tout changement; mais ils sont sans durée, sans persistance, et incapables de tourner en habitudes. Si le principe, quoique peu développé, jouit d'une assez forte tension, les changements, s'opérant alors lentement et avec quelque difficulté, survivent plus longtemps à l'action, et peuvent bien faire naître des habitudes; mais on remarque que cette constitution d'organes est sujette à perdre ses habitudes, et très disposée à en changer : elle est propre aux enfants et aux femmes. Lorsque la tension se trouve réunie à la force dans les organes, les tissus ne se prêtent qu'avec peine au changement. Et celui-ci est très long à

s'opérer complètement; mais une fois qu'il est terminé, il est inaltérable. Aussi est-il reconnu que s'il est difficile de faire contracter des habitudes à cette constitution organique, il est presque impossible de les lui faire perdre ou de l'en faire changer.

Toutes les actions qui s'exercent sur nous n'ont pas un égal pouvoir pour opérer un changement d'état durable. Il en est qui ne sont que passagères, ou qui ne reviennent qu'à des intervalles très éloignés, et d'autres qui sont continues ou fréquemment répétées. Or, une action qui n'est que passagère, ou qui ne se reproduit qu'après un long intervalle, ne peut pas faire une habitude, parce que, quelque forte qu'elle soit, si l'organe qui l'a reçue ne l'éprouve qu'une fois, il tend à se rétablir dans son premier état, et toujours il y revient tôt ou tard; ou que, si elle se renouvelle, elle ne se fait sentir pour la seconde fois que lorsque l'effet de la première action est détruit. Il n'y a que les actions continues ou fréquemment répétées qui puissent faire naître des habitudes; encore faut-il pour ces dernières que les intervalles qui les séparent ne soient pas remplis par des actions contraires: autrement, elles se détruiraient les unes les autres par leur opposition, et il n'en résulterait aucune habitude.

Les dispositions que peuvent acquérir les organes par suite des changements d'état qui leur surviennent sont relatives à leur sensibilité ou à leur activité. Les premières changent le mode de leur impressionnabilité, et par suite elles procurent à leur activité de nouvelles tendances en donnant à l'organe nerveux la faculté de conserver et de répéter les impressions qu'il a reçues, aux organes locomoteurs celle de copier les mouvements dont les sens leur ont transmis les formes, et aux organes

de la vie intérieure de reproduire les besoins qui leur ont été imposés. Les secondes donnent à tous les systèmes une grande aptitude à mieux faire tous leurs mouvements naturels ou acquis; et les unes et les autres concourent en commun à l'association des impressions et des mouvements entre eux, en les mettant dans une mutuelle dépendance.

N'oublions pas d'observer que le travail de l'attention, surtout lorsqu'elle est excitée et soutenue par le sentiment, concourt aussi de son côté à la formation des habitudes. Veut-on s'en convaincre, que l'on considère que dans cet acte de l'esprit qui est le résultat moral de l'activité spontanée du cerveau, celui-ci tourne les sens vers l'objet qui les frappe; il s'érige sur lui-même et il se concentre sur l'impression. Or, le premier effet a pour résultat de prolonger l'impression et de rendre en quelque sorte son action continue; le second, de disposer le cerveau à mieux la recevoir; et le troisième, de le rendre inaccessible à toute autre impression qui pourrait contrarier et affaiblir l'action de celle qui est accueillie. Mais ne sont-ce pas là précisément les conditions qui sont requises pour qu'une action modifiante puisse opérer dans les organes un changement d'état durable?

Tout en reconnaissant que l'attention concourt à la formation des habitudes de l'organe cérébral, et même de celles qui concernent les organes moteurs, en raison de l'influence qu'elle exerce sur les sens, et, par eux, sur les organes du mouvement avec lesquels les sens sont spécialement en rapport, il faut en excepter les habitudes des viscères de la vie intérieure sur lesquelles l'attention n'a aucun pouvoir, et convenir en même temps que toutes celles dont elle seconde le développement peuvent

se former sans elle, quoique plus lentement ou sans autre intervention de sa part que de laisser les sens venir librement au-devant des objets qui les frappent.

Tout ce que l'homme éprouve, tout ce qui se fait en lui, comme tout ce qu'il fait, est du ressort des habitudes. Mais ce qu'il éprouve, ce sont des impressions pour lesquelles il est passif; tout ce qui se fait en lui, ce sont des mouvements spontanés et des impressions de même nature qui supposent des organes actifs; et tout ce qu'il fait ce sont des opérations mentales ou des actions physiques pour lesquelles il est actif. Il y a donc en nous deux sortes d'habitudes : habitudes passives et habitudes actives. Les premières s'adressent à la sensibilité, les secondes à l'activité.

Les habitudes passives ont pour objet deux sortes d'impressions : des impressions senties et des impressions inaperçues. Les premières appartiennent à la sensibilité proprement dite : ce sont celles que le centre cérébral reçoit soit du dehors, par les sens, soit intérieurement, des autres organes avec lesquels il correspond. Ces impressions fondent une espèce d'habitudes que l'on peut nommer sensitives, parce que leur nature est de modifier la sensation et le sentiment. Les secondes appartiennent aux organes non nerveux : c'est la sensibilité organique de Bichat. Elles sont les résultats de cette action sourde que les milieux environnants dans lesquels nous respirons, et le régime de vie que nous suivons, exercent directement sur ces organes : elles fondent une deuxième espèce d'habitudes, qu'on peut désigner sous le nom d'habitudes impressives, parce qu'elles ont pour principe des impressions non perçues, et qu'elles influent à notre insu sur le tempérament.

Les habitudes passives se divisent donc en habitudes sensitives et habitudes impressives.

Il y a trois sortes d'activité sur lesquelles l'habitude peut exercer son pouvoir : l'activité organique, l'activité nerveuse et l'activité musculaire.

La première concerne les organes de la vie intérieure : elle est le principe de toutes leurs actions fonctionnelles et de toutes leurs correspondances sympathiques. Les mêmes causes qui agissent sur la susceptibilité de ces organes influent sur leur activité en changeant leur mode d'action. Tous sous l'empire du régime et des milieux dans lesquels ils sont plongés acquièrent de nouvelles dispositions d'où dérivent pour eux de nouvelles tendances et de nouveaux rapports de sympathie. Ces dispositions constituent les tempéraments acquis et forment un genre d'habitudes que l'on pourrait appeler habitudes sympathiques pour indiquer leur origine.

L'activité nerveuse est le propre de l'organe sensitif. Elle est le principe de toutes les actions que le cerveau et le centre épigastrique exercent sur eux-mêmes, de toutes celles que les deux centres exercent l'un sur l'autre, et de toutes leurs réactions, moralement de toutes les opérations de l'esprit et de tous les mouvements du cœur. Les causes qui lui font faire ces diverses actions sont les mêmes qui la disposent à les reproduire d'elle-même, et qui lui en font contracter l'habitude : ce sont les impressions sensibles externes et internes ; puisque ces habitudes ont principalement pour objet la reproduction spontanée de nos idées et de nos jugements, je les nommerais habitudes mentales.

L'activité musculaire appartient à cet appareil d'organes moteurs qui sont dans la dépendance de la volonté

et sous l'influence directrice des sens. Il y a deux sortes d'organes moteurs que gouverne également la volonté : des organes vocaux et des organes de translation. Les premiers produisent des cris et articulent des sons : ils sont les instruments de la parole ; c'est l'oreille qui leur donne la forme sonore des mouvements vocaux par son action sympathique sur eux ; c'est elle qui les dispose à les répéter par son influence réitérée ; et c'est la volonté qui les leur fait exécuter avec plus ou moins de précision. Les seconds opèrent tous les mouvements du tronc, des membres et de la face ; ils sont sous la direction spéciale des sens de la vue et du toucher. En effet, ces sens leur communiquent sympathiquement par le cerveau tous les modes de mouvement dont ils reçoivent l'impression, et les y façonnent en quelque sorte ; mais c'est ensuite la volonté qui leur en fait faire l'essai, et c'est l'action réitérée de ces causes qui les rend habiles à les reproduire. Ces diverses dispositions de l'organe vocal et de l'appareil moteur peuvent être comprises sous le nom d'habitudes motrices.

Il y aurait donc trois sortes d'habitudes actives : habitudes sympathiques, habitudes mentales et habitudes motrices.



CHAPITRE II.

Des principaux effets de l'habitude sur l'organisation.

e viens de considérer les habitudes dans leur formation; je vais à présent les envisager dans leurs effets. C'est sous ce point de vue qu'il importe le plus de les connaître, en raison des avantages qu'on peut en retirer.

Ces effets peuvent se réduire aux suivants : 1° les habitudes passives émoussent la sensibilité en affaiblissant l'impressionnabilité des organes; 2° les habitudes actives développent et perfectionnent l'activité en donnant aux organes une plus grande aptitude à agir; 3° les habitudes passives changent le rapport des forces sensitives et donnent à l'activité des organes de nouvelles déterminations : ce nouveau mode de sentir et d'agir constitue les tempéraments acquis; 4° les habitudes passives et actives associent de toutes manières les impressions et les mouvements entre eux, et elles les établissent dans une telle dépendance que l'un d'eux ne peut plus reparaître sans être cause de rappel pour ses associés.

Le premier effet est incontestable: l'expérience de tous les jours l'atteste, et il est aisé de le concevoir.

Observons d'abord que pour qu'un organe éprouve une impression, il faut que ses forces ne soient pas en rapport d'égalité avec celles de l'objet qui agit sur lui: s'il en était autrement, il y aurait égalité d'efforts de part et d'autre, la résistance serait égale à l'action, et il ne se ferait aucune impression. Lorsque cette inégalité de

forces existe, alors l'organe est ébranlé, et il lui survient un changement d'état. Sous une action passagère et périodique, ce changement est faible après la première épreuve, parce que l'organe tend à reprendre son premier état pendant l'intermittence. Cependant, quelque faible qu'il soit, si l'organe vient à subir une seconde épreuve de la part de la même cause, avant que le premier effet ait disparu, comme les forces de l'organe se trouvent alors plus en rapport avec celles de la cause, ne doit-il pas en résulter une moindre action et une plus faible impression ? Mais, si après cette seconde épreuve il en survient une troisième, et successivement plusieurs autres, le nouvel état que l'organe a reçu doit devenir progressivement plus stable, et son établissement de plus en plus incomplet. L'impression ira donc toujours en s'affaiblissant, et elle finirait même par ne plus avoir lieu, si l'organe parvenait à être en équilibre de forces avec la cause agissante. Heureusement pour la sensibilité que les actions extérieures le plus fréquemment répétées éprouvent journellement une longue interruption pendant le repos de la nuit; ce qui donne aux organes le temps de reprendre un peu leur état normal, et de se constituer ainsi dans un état mixte toujours impressionnable par les objets, mais plus ou moins sourd à l'impression.

Pour montrer qu'un organe qui éprouve fréquemment une même action ne perd son impressionnabilité que parce que ses forces se mettent en équilibre d'efforts avec celles de l'objet qui l'excite, je citerai une expérience galvanique, qui paraît mettre la chose en évidence.

Si l'on prépare une grenouille selon le procédé en usage pour ces sortes d'expériences, et qu'après avoir

mis la moelle épinière sur une cuiller d'argent, on appuie l'une des extrémités d'un conducteur d'argent sur le zinc, et qu'avec l'autre extrémité de ce conducteur on touche un même point de la cuiller plusieurs fois de suite, on observe que les deux premiers contacts sont suivis de contractions assez fortes; qu'au troisième ou aux suivants celles-ci s'affaiblissent graduellement et finissent par disparaître entièrement quelque multipliés que soient les contacts : on dirait que l'impressionnabilité des organes est anéantie. Cependant si l'on touche le même point de la cuiller avec un autre point du conducteur, on voit aussitôt les contractions reparaître à peu près avec le même degré de force : en continuant les contacts elles s'affaiblissent de nouveau et elles disparaissent une seconde fois. On fait de même renaître l'excitation en portant le point de l'arc devenu inerte sur un autre point de la cuiller; et lorsque ceux-ci ont à leur tour perdu leur activité, il est remarquable que si l'on reporte le même point de l'arc sur celui de la cuiller qu'il avait touché le premier et rendu inexcitable, on trouve qu'il a repris son pouvoir.

2° Les habitudes actives élèvent l'activité à un haut degré de perfection, en ce qu'elles nous portent à répéter souvent les mêmes actes et que par cette répétition elles donnent aux mouvements plus d'aisance, plus de promptitude et de précision.

Et d'abord elles donnent plus d'aisance aux mouvements en faisant faire sans efforts ce qui ne s'exécutait en commençant qu'avec peine. Ainsi l'organe nerveux qui ne répondait qu'imparfaitement aux impressions devient plus réagissant, plus spontané et plus persistant dans ses mouvements propres ; ce qui donne à l'attention

plus de force et de liberté, à la perception plus de discernement, et à la volonté un plus grand pouvoir d'excitation. Les organes moteurs qui n'obéissaient qu'aux efforts réitérés de la volonté exécutent leurs mouvements avec plus de facilité et n'attendent même pas que l'ordre leur en soit donné. Quant aux appareils de la vie intérieure, quoiqu'il soit constant que leurs mouvements fonctionnels se développent spontanément et sans culture et qu'ils atteignent du premier coup leur dernier point de perfection, il est hors de doute que des excitations factices souvent réitérées peuvent accélérer les retours périodiques de leur entrée en fonctions et donner ainsi lieu à des goûts plus dominants et à des besoins plus fréquents et plus impérieux. Mais des mouvements qui se font avec plus de facilité doivent en même temps se faire avec plus de promptitude et de précision. On doit donc pouvoir en faire un plus grand nombre dans un temps donné et les faire d'une manière plus parfaite.

Cette perfectibilité des mouvements par un exercice fréquent n'est pas particulière à l'organisation. On observe la même chose dans les corps élastiques susceptibles de vibrer sous la percussion. Dans un instrument de musique neuf et dont on n'a pas encore joué, les sons qui sortent sont souvent durs, ingrats, mal rendus, et ils se produisent difficilement; mais à force d'en jouer et de lui faire produire les mêmes sons, ceux-ci deviennent moelleux et pleins, harmonieux et purs, et ils sortent sans efforts.

Pour concevoir comment s'opère ce changement, il faut remarquer que dans un instrument neuf, la matière élastique dont il est fait est un aggrégat de molécules homogènes qui tiennent les unes aux autres avec une

certaine force, et qui se trouvent parfois disposées entre elles de manière à se prêter difficilement à une commune vibration ; la première fois qu'on en joue, ses molécules opposent donc une résistance plus ou moins forte, et alors toutes ne frémissent pas, ou si elles frémissent, elles ne sont pas d'accord. Mais si on continue à lui imprimer les mêmes mouvements vibratoires, peu à peu les molécules se coordonnent les unes pour les autres ; elles se présentent par le côté le plus favorable à leur commun frémissement, et bientôt on les voit répondre toutes, même à une impulsion plus faible par des vibrations plus simultanées et plus isochrones.

3° Que les habitudes passives en modifiant la sensibilité modifient l'activité et fassent naître de nouvelles déterminations, on ne saurait en douter, s'il est vrai que la sensibilité détermine l'activité, et que celle-ci ne fasse que réagir sur les impressions que l'organisation reçoit. Car il s'ensuit que toutes les fois que la sensibilité est excitée, l'activité doit y répondre par réaction en produisant une action conforme à la nature de l'impression ; et que si ces réactions sont fréquemment provoquées, elles doivent se transformer dans les organes en autant de tendances naturelles. Il suit encore que, lorsque la sensibilité vient à être modifiée par l'action répétée des causes impressives, l'activité doit l'être aussi et prendre de nouvelles déterminations conformes au nouveau mode de sensibilité. Mais s'il est vrai que les organes soient dans la dépendance les uns des autres et qu'ils sympathisent entre eux, il s'ensuit également qu'il n'y a pas de mouvements produits dans un système d'organes auxquels ne participent plus ou moins les autres appareils organiques, particulièrement les centres ; et que l'action

sympathique de ces centres ne peut pas être modifiée sans entraîner par suite dans cette modification l'organisation entière.

Or, c'est ainsi que par l'action directe des sens le cerveau devient apte à reproduire spontanément les impressions qu'il en reçoit, et c'est par leur action sympathique que les organes musculaires parviennent à copier les mouvements dont ils leur donnent la forme. C'est aussi par l'action constante du climat, du régime, sur les appareils de la vie intérieure que leur activité modifiée acquiert de nouvelles tendances, et c'est par leur action sympathique sur le centre de cette vie que toute l'organisation se monte au même ton et que le tempérament primitif en reçoit une altération plus ou moins profonde.

Il ne suffit pas aux organes d'avoir acquis de nouvelles déterminations pour les effectuer ou les réduire en actes; il faut encore qu'ils y soient provoqués par une cause excitante, et chaque système a la sienne.

Celle des habitudes sympathiques, par exemple, paraît tenir au retour périodique du moment où la cause modifiante a coutume d'exercer son action. Pour s'en assurer, il faut observer que tous les organes vivants ont un temps d'action déterminé passé lequel ils entrent dans un repos absolu ou relatif pendant un temps également déterminé, après quoi ils s'éveillent d'eux-mêmes et sans autre cause déterminante que le retour périodique du moment assigné à leur entrée en activité; cette loi est constante et commune à ce qui a vie. Or, cela posé, il est certain que lorsqu'un organe éprouve une excitation étrangère, tout le temps qu'elle dure est pour lui un temps d'action, et celui pendant lequel elle cesse d'agir un temps de repos. Il est certain aussi que si la cause exci-

tante par son retour périodique et fréquent le fait passer souvent par cette alternative d'action et de repos, il doit s'y accoutumer et en contracter l'habitude. Mais une fois qu'il s'est accoutumé à entrer en action à des époques déterminées, si la cause excitante vient à manquer, lorsque le terme du repos est passé et que le moment de l'action est arrivé, ne doit-il pas, en vertu de la loi de périodicité à laquelle son activité est soumise, se réveiller de lui-même pour venir, pour ainsi dire, au-devant de l'excitation et s'inquiéter de son absence? Il est donc constant que c'est le retour périodique du moment où la cause devrait agir qui détermine, au défaut de celle-ci, le réveil des organes et la renaissance de leurs besoins factices.

Par l'effet des habitudes motrices, nous exécutons tous les jours, sans l'intervention de la volonté, une foule de mouvements des pieds et des mains, du tronc et de la face, que la volonté seule a determinés; mais la force des habitudes qui les fait faire ne se met également en jeu que lorsqu'elle y est provoquée. Cette cause provocatrice paraît être la présence de l'objet ou le retour du besoin pour lequel la volonté a constamment ordonné le mouvement. Le musicien, qui a souvent exercé ses doigts, par des actes explicites de la volonté à se porter successivement sur les touches du piano qui doivent rendre les sons d'un air noté qu'il a sous les yeux, n'a besoin, par suite, que de voir la note pour que ses doigts aillent aussitôt remuer, sans aucun acte exprès de la volonté et même sans y penser, les touches du clavier qu'il convient de faire agir. Ne voyons-nous pas journellement les personnes qui prennent du tabac porter la main sur leur tabatière, l'ouvrir et prendre une prise à chaque fois que

ce besoin se fait sentir, et cela machinalement et sans réflexion ?

Les habitudes mentales ont pour cause déterminante la présence des objets qui les ont fait naître ou celle de leur image quand l'imagination est formée, ou l'audition de leur nom quand la mémoire des signes existe. Dans les deux premiers cas, c'est une action impressive au ton de laquelle l'organe nerveux se trouve déjà monté, qui le sollicite à répondre, et c'est par résonance qu'il la répète. Dans le dernier cas, le pouvoir provocateur n'est dû qu'à l'association fortuite ou arbitraire de certains signes avec les habitudes de l'organe ; mais l'effet produit est le même, puisque c'est toujours une impression qui se répète.

Il faut remarquer que lorsque l'organe nerveux fait revivre une impression, il ne change pas de manière d'être, il ne fait que se réhabiliter dans un état précédemment acquis et se confirmer dans une modification qu'il avait déjà. Ce n'est plus un nouveau mode qu'il revêt, mais bien un état préexistant dans lequel il s'établit. Or, cette préexistence, ce rapport d'antériorité est l'objet d'un sentiment, lequel est inséparable de toute impression sensible qui se répète : il est connu sous le nom de réminiscence. La réminiscence tient donc essentiellement au pouvoir qu'a l'organe nerveux de conserver et de reproduire toutes les manières d'être qu'il a reçues.

4° Les habitudes passives et actives associent les impressions et les mouvements organiques entre eux, et elles leur donnent le pouvoir de s'exciter mutuellement.

L'association est une dépendance établie par la nature ou par l'habitude entre diverses impressions ou diverses actions en vertu de laquelle l'une d'elles ne peut pas être

produite sans être cause de la reproduction des autres. Celle qui est due à l'habitude suppose l'expérience, et peut avoir lieu sans que les choses associées aient aucune connexion naturelle entre elles. Cette association a pour fondement dans l'organisation la parfaite harmonie de toutes les parties entre elles et leur intime correspondance. Sa cause déterminante est la coïncidence ou la conformité des actions; et l'habitude ou la fréquente répétition des mêmes actions est la puissance qui forme les nœuds de leur union et qui les rend excitables l'une par l'autre.

Il y a différentes associations suivant la nature des impressions ou des mouvements qui se lient entre eux, et suivant celle de la cause qui les détermine.

1° Les impressions directes externes se lient entre elles par simultanéité ou succession d'actions; et, lorsque l'une d'elles est excitée, elles se réveillent l'une l'autre dans l'ordre naturel ou fortuit de l'existence des choses : cette association constitue la mémoire proprement dite, celle des idées.

2° Les impressions externes se lient dans le cerveau avec les mouvements impressifs du sang par concours d'action; et, lorsqu'elles sont excitées par eux, elles s'éveillent dans l'ordre de la profondeur de leurs traces : cette association donne lieu à l'imagination passive.

3° Elles se lient avec les mouvements propres du centre épigastrique par correspondance d'action; et, lorsque ceux-ci en déterminent le rappel, elles s'éveillent dans l'ordre de nos goûts et de nos besoins : cette association est le principe de l'imagination active.

4° Elles se lient avec les impressions réfléchies qui viennent, par conformité d'action, se grouper autour

d'elles à mesure qu'elles se forment, et lorsqu'une des associées se reproduit, toutes les autres se réveillent dans l'ordre de la nature des choses qui les font naître : cette association est le propre de l'entendement.

5° Les mouvements organiques se lient entre eux par simultanéité ou succession d'actions; et ils forment nos sympathies et nos antipathies acquises que l'on confond souvent avec celles qui sont naturelles. Il en est de même des mouvements vocaux ou locomoteurs qui donnent lieu les uns à la mémoire des sons, les autres à une espèce de mémoire des pieds et des mains.

6° Enfin les sons et les gestes s'associent avec les impressions perceptives tant externes qu'internes, et cette association donne naissance à la mémoire des signes du langage.

Tels sont les effets de l'habitude sur notre organisation. On voit combien est grande l'étendue de son influence sur le physique de l'homme, et, par suite, sur son développement moral. Les habitudes sont le fondement de notre perfectibilité; elles sont pour nous une seconde nature entée sur la première. Mais plus ces effets sont importants, plus ils méritent d'être étudiés et examinés en détail : c'est aussi ce que je me propose de faire dans les chapitres suivants de ce premier livre et dans tout le cours de ce travail sur les habitudes.



CHAPITRE III.

L'habitude émousse la sensibilité.

Toutes les impressions externes ou internes qui sont produites en nous par une cause étrangère s'affaiblissent par degrés lorsqu'elles sont continuées pendant quelque temps ou fréquemment répétées. Il faut pourtant en excepter celles de toute cause érosive ou lacérante qui attaque le tissu des organes, ou de toute autre action qui met en péril leur existence; car dans l'un et l'autre cas, la douleur ne commence à s'adoucir que lorsque la cause destructive tend à s'affaiblir. La raison en est qu'alors l'organe attaqué se resserre fortement sur lui-même par réaction, et se maintient ainsi dans un degré constant de tension et de sensibilité. Toutefois on peut rendre ces sortes de douleurs moins cuisantes par d'autres moyens et sans que les causes suspendent leur action : on connaît le pouvoir sédatif de l'opium ; n'a-t-on pas vu des criminels résister à la torture de la question tant qu'ils ont eu la permission de boire de l'eau-de-vie, et céder à la douleur aussitôt qu'ils ont été privés de cette boisson ? Les fanatiques, au moment de leur exaltation, ne supportent-ils pas sans se plaindre les plus fortes contusions ? Dans ces circonstances, l'impression est réellement affaiblie, soit en abaissant le ton de la puissance nerveuse, soit en concentrant intérieurement les forces sensitives aux dépens des sens externes; mais ces actions ne sont que passagères, et la douleur reprend son cours aussitôt que leur effet est produit.

Il est un autre genre d'impressions sur lesquelles l'habitude paraît n'avoir également aucun pouvoir débilitant. Ce sont celles que les organes se font à eux-mêmes dans l'inflammation ou dans les mouvements instinctifs, et particulièrement les centres nerveux dans le développement de leur activité spontanée. Ici encore la sensibilité n'est pas sujette à s'émousser, parce que l'activité qui agit sur elle comme force tendante la met sans cesse en rapport avec l'action impressive.

Cela posé, les observations viennent s'offrir en foule pour prouver l'influence débilitante de l'habitude sur les premières impressions et son impuissance sur les secondes.

Toutes les membranes muqueuses de l'œsophage, du larynx, du canal lacrymal, du rectum, de la vessie, *etc.*, nous font éprouver de la douleur au premier contact d'un corps étranger; mais si ce corps y reste appliqué, la douleur s'affaiblit de jour en jour et finit par disparaître entièrement. D'un autre côté, il est d'observation que lorsqu'un organe irrité vient à s'enflammer, la douleur qu'on en éprouve ne perd rien de son intensité, quelle que soit sa durée, tant que l'inflammation persiste au même degré et ne tend pas à se ralentir.

Les passages subits de la chaleur au froid affectent vivement l'organe cutané; mais quelque pénibles que soient ces changements, si la température reste stationnaire, l'organe s'y accoutume et l'impression devient insensible.

Lorsqu'on entre dans un appartement dont l'air n'est pas renouvelé, l'odorat en reçoit au premier instant une fâcheuse impression; si l'on respire ce même air pendant un certain temps, l'impression s'affaiblit par

degrés, et bientôt on ne s'aperçoit plus de son insalubrité. Le parfumeur, qui vit au milieu de toutes les émanations odorantes, n'éprouve plus ces délicieuses sensations dont sont si vivement frappés ceux qui entrent chez lui.

Les boissons les plus agréables, les mets les plus exquis cessent de l'être pour celui qui en fait un trop fréquent usage. Les liqueurs fortes, dont l'action nous a paru dans le principe insupportable, perdent insensiblement leur causticité, et semblent s'adoucir lorsqu'on en prend habituellement.

Si l'on est forcé d'établir son domicile dans une rue habitée par des orfèvres, le bruit continuel des marteaux est d'abord très importun et trouble notre repos; mais peu à peu l'oreille s'y accoutume, et l'on finit par dormir au milieu du bruit comme dans le plus profond silence. L'accent et le langage d'un habitant du Midi nous paraissent bien étranges la première fois que nous l'entendons parler, mais si l'on a des rapports fréquents avec lui, l'audition souvent réitérée des mêmes sons les rend moins choquants à l'oreille, et bientôt on n'y fait plus attention.

Ne sait-on pas que si l'on passe brusquement d'un lieu fort obscur dans un autre qui soit fortement éclairé, l'œil est d'abord blessé par l'impression de la lumière, et il ne peut en supporter l'éclat? Mais si l'on continue à être exposé au grand jour, il ne tarde pas à s'y aguerrir, et bientôt il n'en reçoit plus aucune impression douloureuse.

Il est à remarquer que, quoique les cinq sens soient susceptibles d'être altérés par l'habitude, ils ne le sont pas tous au même degré. La vue et l'ouïe n'en reçoivent

qu'une faible atteinte en comparaison des trois autres : on pourrait même dire que les premiers usent presque l'habitude, tandis que les derniers en sont entièrement dominés et pour ainsi dire usés par elle.

Voyez avec quelle rapidité l'œil émoussé par une vive lumière devient sensible à la plus faible impression! ou comme il tempère l'action trop énergique de cet agent lorsqu'elle est capable de le blesser, et se conserve ensuite au degré de sensibilité convenable à l'impression! L'ouïe se monte de même et se soutient au ton des vibrations sonores. D'où peut venir cette différence dans des organes également exposés aux agents de la nature? De ce que les uns sont actifs dans l'impression et les autres presque entièrement passifs.

En effet, la pupille de l'œil se dilate ou se contracte suivant que la lumière qui la frappe est rare ou abondante. Le tympan de l'ouïe est pareillement susceptible de se tendre ou de se relâcher, selon la faiblesse ou la force des vibrations de l'air. Or, ces mouvements produisent deux effets dans ces organes : ils augmentent ou diminuent au besoin, les uns l'action lumineuse, et les autres les vibrations sonores, et en même temps ils rehaussent ou baissent la sensibilité des organes. Ce qui le prouve, c'est que la susceptibilité de la rétine est proportionnelle à l'irritabilité de l'iris, et que les animaux nocturnes dont la pupille est le plus dilatable sont aussi ceux dont la sensibilité est le plus exaltée. La même sympathie ne doit-elle pas exister entre le tympan et le nerf auditif?

Les sens du toucher, du goût et de l'odorat sont loin de jouir d'un pareil privilège. Sans autre activité que celle qui leur vient du centre de la vie ou des appareils

organiques avec lesquels ils sont en rapport, ils n'ont par eux-mêmes aucun moyen de modifier l'action extérieure qui les modifie, et de se réintégrer dans leur premier état quand cette action est passée. Ce sont eux seuls aussi qui sont sujets non seulement à s'émousser, mais encore à être en quelque sorte paralysés par une action continue ou trop fréquemment répétée.

Quoique ces trois sens, en raison de leur passivité, soient beaucoup plus susceptibles que les autres de s'émousser et de perdre même leur sensibilité, ils ont cependant deux moyens naturels de se réparer en partie et de redevenir impressionnables, surtout lorsqu'ils n'ont pas été blasés par de trop fortes excitations factices. Le premier est cette intermittence d'action dans laquelle la vie de relation entre périodiquement tous les jours et à laquelle participent tous les sens. Pendant ce temps de relâchement, les sens, uniquement sous l'influence de la vie de nutrition, reprennent peu à peu leur état normal; de manière que lorsque le réveil du cerveau leur redonne le ressort qui leur est propre, ils se trouvent comme renouvelés et plus ou moins sensibles aux impressions des objets externes. Le second moyen, qui est plus efficace encore que le précédent, est dû à l'influence que nos appétits physiques exercent sur nos sens. Personne n'ignore que les aliments les plus simples ont une saveur exquise lorsqu'on éprouve l'aiguillon de la faim, et qu'il n'est pas de meilleur assaisonnement pour nos mets que celui de l'appétit. L'odorat ne devient-il pas plus pénétrant et plus fin, le toucher plus sensible et plus délicat, lorsque le sens de la volupté s'éveille? Cela est manifeste pour l'odorat dans les animaux qui entrent en rut; et il ne serait pas difficile d'indiquer une circonstance où le

toucher dans l'homme paraît acquérir un haut degré de sensibilité.

Si nos appétits ont le pouvoir dans leur réveil d'exciter et d'accroître la sensibilité du toucher, de l'odorat et du goût, réciproquement ceux-ci ont la faculté de réveiller nos appétits et de rendre plus vives les jouissances attachées à la satisfaction de nos besoins. Les parfums et les émanations odorantes disposent à la volupté, et le toucher nous en fait pressentir plus vivement les attraits. Le fumet des viandes, la bonne odeur des ragoûts invitent et préparent au plaisir de la table. Des mets bien apprêtés, les assaisonnements d'un goût relevé, rehaussent l'appétit et doublent la jouissance. Il semble que la nature ait chargé spécialement ces sens de la conservation de l'individu et de la perpétuité de l'espèce; il était bien juste alors qu'ils fussent les dispensateurs des plaisirs réservés à chacune de ces fonctions. Mais pour qu'ils ne manquent pas à leur destination, il faut qu'ils ne fassent que seconder nos besoins, et il ne faut pas les forcer à en être les provocateurs importuns : car autrement ils ne feraient qu'exciter des désirs qui ne seraient pas remplis, puisqu'ils seraient sans jouissances.

Tel est le terme inévitable de toutes les sensations voluptueuses que l'on arrache à la nature. Vainement croirait-on échapper à cette loi, et pouvoir prolonger la durée du plaisir en cherchant à en varier la cause ou à en augmenter progressivement l'action; ces moyens par la nouveauté ou par l'intensité croissante de leur excitation peuvent bien tenir pour quelque temps nos sens en éveil et faire renaître le désir, mais ils ne tardent pas à conduire d'une manière irrévocable à la satiété et au dégoût. Le bonheur n'est pas dans l'inconstance,

comme on l'a dit; en se livrant à cette illusion, on croit courir après lui et on lui tourne le dos.

Voulez-vous conserver au plaisir ses charmes et sa fraîcheur? Voulez-vous que les objets de vos jouissances aient pour vous le même attrait? Abstenez-vous et laissez agir la nature; attendez le réveil du besoin, soyez docile à sa voix, mais ne le devancez pas. Tous les appareils organiques qui sont chargés d'une fonction spéciale ont un temps d'action et un temps de repos qu'il faut respecter, parce qu'il leur est nécessaire pour reprendre leur degré normal de sensibilité et renouveler leur activité. Laissez-les entrer spontanément en action et s'ouvrir d'eux-mêmes au plaisir, en vous en faisant naître le désir; cédez ensuite à leur invitation et soyez sûr que vos jouissances seront toujours aussi vives, pourvu que vous n'alliez pas au delà du besoin. Si vous troublez au contraire leur repos par des excitations intempestives, comptez que vous n'aurez que des voluptés sans douceur.

Telle est l'influence de l'habitude sur les impressions des sens. Il n'en est pas de même pour le sentiment de la sensation ou la perception qui en est la suite; celle-ci n'en reçoit aucune atteinte. Quoiqu'elle soit plus ou moins pénétrante suivant la force intellectuelle de chacun, elle est toujours nette et distincte tant que l'attention l'excite et la dirige. Il y a plus, loin de s'émousser par un exercice fréquent, elle doit à la dépendance où elle est de l'attention de s'améliorer avec elle, et d'en suivre les progrès à mesure que l'habitude en développe l'activité. On sait quel est le pouvoir de l'éducation sur l'intelligence.

Les sens de la vue et de l'ouïe n'ont pas comme les précédents le privilège d'être les auxiliaires directs de

nos besoins physiques et les ministres de la volupté qui en est la suite lorsqu'on les satisfait; mais ils en sont bien dédommagés par l'avantage inappréciable de correspondre particulièrement avec le centre épigastrique, et d'être les excitants naturels des plaisirs du cœur et des charmes de l'esprit. Malheureusement, ils sont aussi la source première de nos peines morales.

Or ces sensations affectives sont pareillement sujettes à s'émousser par l'habitude. Il n'y a pas de chant, quelque agréable qu'il soit, qui ne finisse par être indifférent lorsque les oreilles en sont rebattues; pas de musique si touchante qui ne perde bientôt son pouvoir d'excitation lorsqu'on l'entend trop fréquemment. Le plaisir que procure la présence d'un objet nouveau s'évanouit à mesure que cet objet nous devient familier; l'aspect de la plus riante campagne ne frappe plus celui qui l'habite et la voit tous les jours.

Il en est des répugnances comme des attraits. Le spectacle de la mort nous fait horreur; cependant on s'y accoutume peu à peu, lorsqu'on est obligé par état de vivre au milieu des morts et des mourants : le militaire le plus intrépide dans les combats tremblait jadis à l'idée seule du carnage; ne voit-on pas tous les jours des personnes le plus opposées de caractère et dans la nécessité d'être continuellement en rapport entre elles finir par se faire l'une à l'autre et sympathiser ensemble par habitude ?

Quant aux peines morales qui nous viennent du dehors, ne supporte-t-on pas à la longue les infortunes et les humiliations, quelque pénibles qu'elles soient d'abord, et ne devient-on pas insensible au malheur, aux disgrâces et aux revers ? Le temps, dit-on, emporte la douleur.

Oui, mais ce n'est pas comme le dit Bichat, parce qu'il affaiblit le sentiment de comparaison qui s'établit en nous entre les sensations présentes et les sensations passées. La véritable raison est que c'est avec le temps, et successivement, que notre organisation se plie et se fait à la fâcheuse situation qui a causé la douleur, et que celle-ci s'affaiblit dans le même rapport.

Quoiqu'il soit constant que le centre épigastrique s'accoutume aux impressions qui lui viennent des sens par le cerveau, et que l'indifférence soit le terme de celles qui se répètent souvent, il faut néanmoins observer qu'il est des circonstances où il paraît sortir de cet assoupissement et redevenir susceptible de recevoir des impressions très affectives de la part des objets pour lesquels il n'avait plus que de l'indifférence. Le chant le plus rebattu a pour nous des charmes nouveaux lorsque, en l'entendant, notre âme se trouve dans la situation qu'il exprime. Quand nous sommes portés à la mélancolie ou plongés dans la tristesse, tous les objets d'affliction que nous avons pu avoir dans le cours de la vie, et dont le souvenir n'était plus douloureux, ne semblent-ils pas revivre et nous pénétrer d'une nouvelle amertume? Le souvenir des événements heureux de notre vie nous affecte plus vivement lorsque nous sommes dans la joie, que dans toute autre situation de l'âme.

Ces divers effets sont dus à l'activité du centre épigastrique, qui, comme on sait, est sujet à s'exalter ou à s'abattre par les mouvements propres des organes de la vie intérieure. Ne connaît-on pas combien est grande à une certaine époque l'influence qu'un certain organe exerce sur le système nerveux des femmes, et quelle est l'exaltation qu'il procure au sentiment? Que de choses

qui plaisent ou répugnent alors, et qui sont indifférentes dans tout autre temps! Ce centre nerveux ne peut pas ainsi changer d'état sans changer aussi les rapports de sa sensibilité et se trouver plus accessible aux impressions. Le centre épigastrique, quoiqu'il soit soumis à l'empire de l'habitude comme organe du sentiment, peut donc en quelque sorte s'en affranchir momentanément et se soustraire pour quelque temps à sa domination.

Si des impressions dont la cause est hors de nous, nous passsons à celles qui sont dues aux mouvements propres de la vie, nous voyons d'abord le sentiment de l'existence, qui est si vif, si dominant dans l'enfance, s'affaiblir dans l'âge adulte pour faire place à toutes les émotions qui poussent l'âme hors d'elle-même, et se confondre avec elles. S'il paraît se ranimer dans la vieillesse, ce n'est pas qu'il reprenne de l'activité; seulement il devient plus distinct, parce qu'il est seul, et qu'on y fait plus d'attention. On ne goûte plus le plaisir du bien-être lorsqu'on jouit constamment d'une bonne santé; rien n'est comparable, au contraire, aux jouissances qu'éprouve un convalescent lorsqu'il revient à la santé; mais il ne tarde pas à s'y accoutumer, et bientôt il n'en sent plus les douceurs. Celui qui traîne une vie languissante, et dont les fonctions s'exercent péniblement, est toujours étonné de voir l'homme bien portant s'abattre au premier malaise qu'il ressent : il ne conçoit pas que l'on puisse céder si promptement à la douleur, lorsqu'il lutte, lui, tous les jours contre la souffrance. La vérité est pourtant que son courage n'est qu'apparent : car il ne supporte la douleur que parce que l'habitude lui en émousse la pointe; tandis que celui qui n'est pas accoutumé à la

souffrance en ressent d'autant plus l'aiguillon qu'il en est plus rarement atteint.

Il est toutefois une classe d'impressions internes sur laquelle l'habitude n'a aucun pouvoir affaiblissant : ce sont celles qui donnent naissance à nos instincts et à nos déterminations instinctives, c'est-à-dire à nos besoins, à nos goûts et à nos penchants. Malgré leur fréquente répétition, ces divers sentiments, lorsqu'ils ne sont pas pervertis, se conservent sans altération et ont toujours pour nous le même intérêt, parce qu'ils sont le résultat des mouvements spontanés des organes viscéraux et de leur centre sur eux-mêmes, lesquels sont rajeunis sans cesse par cette force inhérente à l'organisation qui, en renouvelant leur activité remonte en même temps leur sensibilité et la met en rapport avec leur mode d'action.

On s'étonnera peut-être que nos instincts ne soient pas sous l'empire de l'habitude, lorsque le sentiment de l'existence, celui du bien-être ou du malaise, s'y trouvent assujettis. Mais il faut faire attention qu'ici ce sont des mouvements de réaction, par lesquels les viscères ne font que répondre à l'innervation du centre, et produisent en lui des impressions de rapport qui affectent sa sensibilité sans provoquer son activité; là, au contraire, ce sont des tendances viscérales qui intéressent l'activité du centre et mettent sa sensibilité en rapport avec leur action impressive. Observons d'ailleurs que l'action uniforme qui produit les premières impressions finit par n'être plus modifiante pour le centre, parce que rien ne remonte directement ni régulièrement sa sensibilité pour ces sortes d'impressions, au lieu que celle des secondes est toujours modifiante, parce qu'elle est déterminée et soutenue par une influence spéciale de

la vie propre des organes qui exaltent à leur profit la sensibilité du centre et disposent en leur faveur de son activité. On a un exemple frappant de ce que peut l'orgasme des viscères sur la sensibilité de l'organe du sentiment, dans l'attachement vif et la constante sollicitude que les femelles des animaux manifestent pour leurs petits, tant que ceux-ci ont besoin de leur mère, ou plutôt tant que l'orgasme maternel subsiste en elle.



CHAPITRE IV.

L'habitude perfectionne l'activité.

Après avoir considéré en détail la funeste influence de l'habitude de sentir sur la sensibilité, il convient d'examiner de même les heureux effets que l'habitude d'agir produit sur l'activité. Car s'il est affligeant de reconnaître que les impressions réitérées émoussent le plus souvent et paralysent la sensibilité, il est consolant de voir et de se convaincre que l'exercice répété des mêmes mouvements de la part des organes autres que ceux de la vie de nutrition perfectionne leur activité en leur donnant le pouvoir de mieux exécuter ce qu'ils ont à faire.

Deux sortes d'activité sont spécialement sous l'influence de l'habitude : l'activité nerveuse et l'activité musculaire. Mais, avant d'examiner ce qu'elle peut sur chacune d'elles, je ferai remarquer que l'affaiblissement des impressions sensibles par l'habitude passive, loin d'être un désavantage pour nous, est un bienfait réel, en ce qu'il favorise les mouvements propres de l'activité nerveuse, et qu'il est ainsi profitable à leurs résultats moraux.

N'est-il pas, en effet, reconnu que lorsque les sensations sont trop vives ou ont pour nous le piquant de la nouveauté, nous nous préoccupons entièrement de la modification, et nous ne prenons aucune connaissance de leur objet? Une lumière trop éclatante nous éblouit et ne nous permet pas de discerner, ce qu'elle éclaire. Les sons

bruyants nous étourdissent, et nous n'en distinguons ni le timbre, ni le ton, ni leur accord, ni leur rapport de succession. Le toucher n'aperçoit pas les qualités tangibles des corps lorsque leur contact produit de la douleur ou un chatouillement voluptueux. Le parfumeur, dont le nez s'est accoutumé à toutes les émanations odorantes, distingue parfaitement bien celles qui s'exhalent dans sa boutique; il n'en est pas de même pour celui dont l'odorat est assailli pour la première fois par cette réunion de parfums. Le gourmand qui est habitué à la bonne chère savoure les mets et les reconnaît au goût; celui qui les goûte pour la première fois les absorbe avec avidité et ne démêle pas la différence : tout son entendement est dans la jouissance. Voyez cet homme qui n'a jamais été à l'opéra : le premier jour qu'il y assiste, tout le frappe, tout l'étonne; mais il n'a rien remarqué hors l'ensemble du spectacle.

Dans les enfants rachitiques, où les tissus sont lâches, et les sensations naturellement amorties ou peu affectives, on remarque une précocité d'intelligence et une maturité de jugement qui surprennent. L'enfant nouveau-né est sans connaissance jusques à six semaines environ. Dans ce premier début de l'existence, les sensations sont toutes affectives et n'ont rien de représentatif pour lui : tout entier dans l'impression douloureuse que lui font les objets, il ne discerne que la situation pénible dans laquelle il se trouve; quoique le sentiment de son existence soit inséparable de la sensation de la douleur, il y est tellement enveloppé qu'il ne l'y démêle pas. Les sensations de lumière, de son, d'odeur, de chaleur et de froid, ne se détachent pas encore de son moi, parce que ses organes, lésés par ces nouveaux agents, y font sentir

trop vivement l'aiguillon de la douleur. Ce n'est que peu à peu, et à mesure qu'il s'accoutume aux impressions, que les sensations, cessant d'être afflictives, se rapportent hors de lui ; et c'est alors seulement que l'univers commence à se dessiner à ses yeux. Ainsi la lumière de la perception ne commence à luire pour lui que lorsque l'effet impressif s'est affaibli.

Ce que je viens de dire de la perception est applicable au tact du sens interne : ses impulsions instinctives restent également inaperçues lorsque le cœur est agité par les passions. La voix du sentiment ne se fait bien entendre que dans le calme de l'âme, et lorsque ce qui la touche ne l'émeut plus. Les enfants rachitiques ne se font pas seulement remarquer par une précocité d'intelligence ; on observe encore en eux une délicatesse de sentiment que ne comporte pas leur âge. Cette précocité de tact n'a-t-elle pas pour cause dans ces sujets la débilité des affections ? N'est-ce pas aussi pour la même raison que les individus du tempérament lymphatique se font distinguer par un sentiment exquis des convenances sociales ?

L'habitude ne se borne pas à faciliter le jeu de l'activité nerveuse par l'affaiblissement progressif des impressions sensibles ; elle exerce encore une action directe sur elle, et consécutivement sur ses produits moraux, soit en augmentant la motilité des centres nerveux, soit en donnant à leurs mouvements plus d'aisance, plus de promptitude et de précision ; elle produit aussi ces mêmes effets sur l'activité musculaire.

1° L'habitude augmente la motilité des centres nerveux et des organes du mouvement.

Et d'abord on sait que l'organe cérébral exécute trois mouvements propres lorsqu'il entre en activite à la suite

d'une impression qu'il reçoit : 1° il vient par les sens au-devant de l'objet de l'impression; il provoque son action, et l'âme devient attentive, et la perception distincte; 2° il se concentre sur l'impression et il dirige sur elle toutes ses forces sensitives, et l'âme réfléchit, et la perception se détaille ; 3° il prend en conséquence deux déterminations : l'une relative au résultat de l'impression par laquelle l'âme en constate le rapport : c'est le jugement; et l'autre relative à l'objet de l'impression par laquelle l'âme se dispose à s'en approcher ou à le fuir : c'est la volition. Or, le premier mouvement ne peut pas se réitérer fréquemment sans donner à l'organe plus de disposition à se tendre et à réagir sur l'action impressive; conséquemment plus de vibratilité au fluide impondérable, principe physique de la perception et de tous les phénomènes intellectuels, moralement donc à l'attention plus de force et de spontanéité, et plus de netteté à la perception. Car on aurait tort de penser que l'objet de l'attention soit uniquement de tourner d'une manière exclusive l'entendement vers l'objet qui le frappe; elle agit encore comme force tendante sur la perception, et elle la rend ainsi plus clairvoyante. L'attention est le regard de l'âme; or le regard n'a pas seulement pour effet de porter exclusivement la vue sur un objet offert aux sens; il exerce encore une action tensive sur les forces visuelles de l'organe, et il donne ainsi plus de pénétration à la vue. Si tel est l'effet du premier mouvement sur la perception, on doit en dire autant du second : la réflexion n'est qu'une action plus intime de l'organe sur lui-même et sur l'impression par laquelle, en même temps qu'il se fait la réplique de l'impression, et qu'il s'en pénètre, il agit comme force tendante sur le

principe physique de la perception et donne à celle-ci de la pénétration et du discernement. Le pouvoir de réfléchir doit donc acquérir de même, par un long exercice, plus de force et de spontanéité, et, en même temps élever la perception à un plus haut degré de discernement. Mais plus il y a de discernement dans l'esprit, plus les déterminations qui en sont la suite sont énergiques : on n'hésite que par défaut de lumière. Sous l'influence de l'habitude, les jugements et les volitions sont donc aussi susceptibles de prendre plus de force et de spontanéité.

On voit que c'est avec fondement qu'on a coutume de dire que l'habitude perfectionne le jugement, puisqu'on ne peut augmenter le pouvoir de l'attention et celui de la réflexion sans accroître proportionnellement les forces perceptives, et qu'un plus grand discernement détermine toujours un plus fort acquiescement à la chose perçue. Quoique la perception soit en elle-même une faculté passive, elle n'est donc pas sujette à s'obscurcir par l'effet de l'habitude, parce qu'elle est dans la dépendance de facultés actives qui sans cesse en ravivent le sentiment. S'il est vrai, comme on l'assure, que l'habitude subjugue l'intelligence, cela ne peut s'entendre de l'usage fréquent que nous faisons de nos facultés intellectuelles, mais bien des opinions ou des croyances reçues dès notre enfance et de nos jugements d'habitude, qui encombrent, suivant Bacon, l'aire de l'entendement, et qui nous préoccupent et nous gouvernent à notre insu. Ici, ce sont des jugements ou associations d'idées, qui, par leur réitération fréquente, se reproduisent ensuite en nous avec une telle aisance que nous n'avons plus le sentiment de leur acte reproducteur, et avec une telle autorité qu'ils

échappent à la réflexion, et que l'entendement n'en a plus le contrôle.

Le centre épigastrique a, de même que le cerveau, trois sortes de mouvements propres qui donnent naissance à tous les mouvements de l'âme : il s'émeut, il s'affecte et il prend deux déterminations affectives, connues moralement sous les noms d'amour et désir ou de haine et aversion. Or ces mouvements ne sont pas moins susceptibles que les précédents d'acquérir par leur réitération plus de force et de spontanéité. C'est ainsi que nos goûts se développent et se transforment en besoins par un exercice fréquent; plus on écoute la conscience, plus elle fait entendre sa voix, et l'on devient plus moral : on sait à quel degré d'exaltation les pratiques ascétiques peuvent élever les mouvements affectifs de l'âme, et quel est le degré d'intensité que peuvent prendre les passions lorsqu'elles sont longtemps entretenues et non éconduites.

Quant aux organes musculaires, il est bien reconnu, je pense, que leur activité a besoin, pour se développer, d'une véritable éducation. Ce n'est, en effet, que peu à peu, et par des actes réitérés, que leur force motrice s'accroît, que leurs mouvements partiels se coordonnent et concourent à des mouvements d'ensemble, que le cerveau exerce sur ces organes une influence excitatrice plus énergique, qu'ils deviennent eux-mêmes plus subordonnés à l'action directrice des sens, plus disposés à imiter ou à reproduire les formes de mouvement qu'ils leur transmettent, et à céder ainsi à la force de l'exemple, qui n'est elle-même qu'une habitude.

Ces résultats ne doivent pas étonner. L'effet de l'exercice est d'attirer les forces et de les concentrer, en quelque

sorte, dans les organes qui sont le plus habituellement mis en action. Ce qui le prouve, c'est l'accroissement spécial que prennent les membres du corps dont on fait le plus usage dans certaines professions, tels que les bras chez les boulangers, les cuisses et les jambes chez les danseurs, et les muscles des lombes et du dos chez les portefaix. Or, là où les forces s'accumulent, le pouvoir d'agir doit s'accroître dans tous ses modes d'action, et rendre ainsi l'organe qui reçoit ce surcroît d'activité plus excitable et plus réagissant.

2° L'habitude donne de l'aisance aux mouvements organiques.

Tous les mouvements qui se produisent en nous par suite d'une impulsion étrangère à l'organisation se font d'abord avec difficulté, parce que ce sont autant de modes d'action auxquels les organes ne sont pas faits, et à l'exécution desquels ils sont obligés de se prêter. Tant que les éléments des forces motrices ne se sont pas coordonnés pour concourir aux mêmes effets, ils s'opposent une mutuelle résistance, qui ne peut être surmontée qu'avec effort. Or, cet effort fait impression, et il est senti tant qu'il existe : l'apprenti musicien connaît seul tout le mal qu'il éprouve à conduire à propos ses doigts sur les touches d'un piano, et à ne mouvoir que celles qui doivent donner les sons qu'il se propose de produire; le novice dans l'art de la danse ne parvient qu'avec peine à régler les mouvements de ses pieds. Il en est de même des arts mécaniques : tous les commencements en sont difficiles. On sait combien est pénible le travail de la pensée pour ceux dont la tête n'a pas été de bonne heure exercée à la méditation. Les organes de la vie intérieure exercent dans les premiers temps avec répugnance toute

action qui leur est imposée, et qui n'est pas entièrement conforme à leur tempérament.

Mais tout s'adoucit par l'habitude : de même que le frottement, elle use, à la longue, les résistances. A force de répéter les mêmes mouvements, les organes se plient peu à peu à ce mode d'action; peu à peu les éléments des forces se prêtent à cette direction et y tournent leur activité. Loin de se contrarier dans leur action, ils se coordonnent de plus en plus entre eux; ce qui se faisait avec peine bientôt s'exécute sans résistance, et pour ainsi dire spontanément. Dès lors, tout sentiment d'efforts s'évanouit, et les mouvements, devenus insensibles, ne laissent plus apercevoir que leurs produits.

On doit à cette absence de toute impression d'efforts, que produit l'habitude dans le jeu de la force vitale, deux effets bien remarquables.

Le premier est de nous déguiser la part que les organes prennent dans les opérations de l'esprit. Quel est celui d'entre nous qui, dans l'âge adulte ou viril, en voyant la facilité extrême avec laquelle il produit sa pensée, ne soit tenté de croire que si son esprit a besoin des sens et du cerveau pour communiquer avec la nature et y trouver les premiers matériaux de ses connaissances, il peut ensuite, sans l'intervention des organes, percevoir, abstraire, généraliser, juger et raisonner ? Ce n'est que dans la vieillesse que nous sortons de cette illusion. Nous ne soupçonnons seulement pas que l'influence du cerveau sur les organes moteurs soit pour quelque chose dans leurs mouvements volontaires, parce que nous les trouvons toujours prêts au premier signal de la volonté; il ne faut rien moins qu'une paralysie momentanée pour nous détromper. Ne restons-nous pas persuadés que c'est

l'âme seule qui s'émeut et s'affecte à la vue d'un objet, par cela seul que nous ne sentons pas la cause qui agit sur elle ? Ceux qui tombent dans l'indifférence et l'apathie par suite de maladie sont pourtant la preuve du contraire.

Le second effet est de nous dissimuler l'habitude elle-même, en nous voilant l'origine et la nature des mouvements acquis, de l'envelopper dans ses produits pour nous les faire envisager, non comme des acquisitions, mais comme des mouvements naturels, et de la confondre enfin avec l'instinct en ne laissant subsister entre ses résultats et les siens aucune ligne de démarcation sentie. Comment, en effet, distinguer ce qui est le fruit de l'expérience de ce qui vient de la nature, lorsque le premier a pris le caractère du second, lorsque les pouvoirs acquis se sont tellement naturalisés en nous qu'on n'a plus ni aucun sentiment ni aucun souvenir de leur origine ? Quoique toutes nos idées aient été puisées dans les sensations ou le sentiment, ne nous semble-t-il pas que ce soit un fonds naturel à l'âme et étranger à la faculté de sentir ? Le peuple ne se doute pas que les préjugés dont il est imbu ne sont, pour la plupart, que des opinions hasardées ou conventionnelles qui n'ont pas d'autre fondement que d'être généralement admises. Qui ne prendrait pour une inspiration de l'instinct ces illuminations soudaines qui fécondent si souvent le génie ? Il est constant, néanmoins, qu'alors le sentiment ne fait que suggérer en masse ce qu'il a puisé et choisi en détail dans la nature. Les mouvements d'habitude, soit des organes moteurs ou de ceux de la voix, ne deviennent-ils pas un besoin, et ne finissent-ils pas par s'opérer involontairement ? Cependant il est certain qu'ils n'ont pas

toujours été spontanés, et que c'est la volonté qui les a déterminés.

De ce que les habitudes actives deviennent une seconde nature en s'assimilant à l'instinct, il ne faudrait pourtant pas s'en prévaloir contre la réalité de ce dernier et affirmer, avec Condillac, que tous les instincts ne sont que des habitudes dont le souvenir de les avoir acquises n'existe plus. Les agitations fréquentes de l'enfant dans le sein de sa mère ne prouvent-elles pas qu'il se fait en nous des mouvements locomoteurs qui ne peuvent être que le résultat d'impressions instinctives? Où a-t-il appris les mouvements de succion et de déglutition qu'il exécute si bien le premier jour de sa naissance? Les perdreaux, qui courent et discernent les objets au sortir de leur coque, où auraient-ils appris à marcher et à voir? Le caneton court à l'eau aussitôt qu'il l'aperçoit; le hérisson se roule en boule épineuse la première fois qu'on le touche. Je ne finirais pas si je voulais faire connaître en détail tout ce que l'instinct, devançant l'expérience, inspire et fait faire à toutes les espèces animales pour leur conservation, leur nutrition ou leur reproduction.

Quoique le caractère propre des habitudes actives soit de se naturaliser en nous et de se transformer en instincts, on peut toutefois les distinguer des actes dictés par la nature. Tout ce qui s'apprend est, en commençant, tâtonné et grossièrement fait; ce n'est qu'en réitérant les actes que ceux-ci deviennent progressivement moins informes. Ce que la nature, au contraire, nous fait faire, est aussi parfait au commencement qu'après la plus longue expérience. Observons, en outre, que ce qui tient aux habitudes varie dans les individus suivant

le climat dans lequel ils vivent, les nécessités où ils se trouvent, et l'éducation qu'ils reçoivent; tandis que ce qui vient de la nature est le même dans tous les individus, en tout temps et en tous lieux.

3° Les habitudes donnent aux mouvements plus de promptitude et de précision.

J'ai fait voir précédemment que les forces s'accumulent et se concentrent dans les organes qui sont le plus fréquemment exercés, et que, de plus, elles se coordonnent entre elles pour produire en commun un même effet. Or, il est certain que plus il y a d'éléments actifs dans un organe, plus il doit agir avec promptitude : car la vitesse d'un corps en mouvement est toujours proportionnelle à la quantité des forces qui l'animent. Il est également certain que les forces doivent agir avec d'autant plus de précision et de justesse qu'elles sont plus d'accord entre elles, et que, loin de se contrarier dans leurs mouvements, elles se secondent mutuellement. Car un mouvement parvient d'autant plus sûrement à son but que les forces qui l'opèrent ont moins d'obstacles à vaincre.

Les sens, considérés comme actifs et aux ordres de la volonté, doivent donc acquérir plus de prestesse et de sagacité. Car si c'est la nature qui nous fait voir, entendre, toucher, goûter et odorer, c'est en cultivant nos sens que nous apprenons à regarder, à écouter, à palper, à savourer et à flairer : le coup d'œil devient plus rapide et plus pénétrant; l'ouïe plus fine, plus déliée ; le toucher plus instructif, le goût plus délicat, et l'odorat plus subtil. Aux mouvements propres du cerveau doivent aussi correspondre des idées plus présentes, des perceptions plus nettes, une conception plus prompte et un

jugement plus sûr ; à ceux de l'organe du sentiment, un tact plus exquis, un goût plus épuré et une conscience morale plus délicate. Les organes moteurs doivent également acquérir plus d'agilité et d'adresse : on en voit des exemples pour les organes de la parole dans les avocats, pour la main dans les artisans, pour les doigts chez les musiciens; pour les jambes, le tronc et la face chez les danseurs, les bateleurs et les histrions. Enfin, il n'est pas jusqu'à nos besoins et nos appétits factices qui ne deviennent, par leur retour fréquent, plus réguliers et plus périodiques.

Quelque réel que soit le pouvoir de l'habitude sur l'activité, quel que soit le degré de perfection que celle-ci en obtienne, on aurait tort de croire que ses progrès sont sans limites, et que la perfectibilité de l'homme est indéfinie. La vérité est que chacun de nous a une mesure de facultés qu'il ne saurait dépasser en leur donnant à toutes une même culture; et s'il veut rendre éminente l'une d'elles par un exercice exclusif, il ne le peut qu'aux dépens des autres, et en diminuant leur pouvoir naturel.

Pour concevoir cet effet, il faut observer : 1° que chaque individu a une quantité de force déterminée et répartie dans ses organes proportionnellement à leur masse et à l'importance de leurs fonctions; 2° que lorsqu'un organe se trouve prédominant par un développement extraordinaire, il attire à lui une plus grande quantité relative des forces en en privant les autres d'autant : c'est ainsi que les animaux qui ont la vue très perçante ou l'odorat très subtil ont toujours les autres sens moins parfaits; 3° inversement, les fonctions d'un organe ne peuvent pas être abolies qu'il n'en reflue plus de forces dans les autres : ainsi l'homme qui a perdu la vue en est

bientôt dédommagé par un surcroît de sagacité dans le toucher et l'ouïe; 4° lorsqu'un système d'organes entre en action ou que sa vitalité s'exalte, toutes les forces se portent vers lui, et laissent pour un temps les autres systèmes dans l'inaction : c'est ainsi que, dans l'âge viril, pendant le temps que la digestion s'opère dans l'estomac, on éprouve de la lassitude, de la somnolence, et l'on se sent peu d'aptitude pour les travaux de l'esprit. Alors l'activité de la vie intérieure exaltée absorbe les forces de la vie de relation.

Mais un exercice fréquent détermine de même la concentration des forces dans les organes qui y sont assujettis, et paralyse proportionnellement ceux qu'on laisse dans l'inaction. Voyez l'homme de cabinet qui se livre sans réserve à la méditation et qui abandonne à l'oisiveté ses organes moteurs; comme il est gauche et emprunté lorsqu'il veut s'essayer à un exercice du corps! A son tour, voyez celui qui n'a jamais exercé que ses pieds ou ses mains; comme son esprit est lourd et son intelligence bornée! Il y a plus : on ne peut pas exercer particulièrement un système d'organes à un même genre d'actions sans affaiblir proportionnellement son aptitude à tout autre genre. C'est en vain, par exemple, qu'on prétendrait parvenir à une universalité de connaissances en cultivant en même temps et également les sens, la mémoire, l'imagination et le jugement. Avec un pareil moyen on ne connaîtrait rien à fond, parce que, suivant l'expression de Pascal, « on perd en profondeur ce qu'on gagne en surface. » Quel est l'être privilégié qui peut acquérir tous les talents à la fois et les posséder au même degré?

Puisqu'on ne peut augmenter les forces dans un

organe sans les diminuer dans les autres, ou les approprier et les fixer à un genre d'action sans les rendre inhabiles à tout autre genre, concluons que, si l'on n'a pour but, dans l'exercice de ses facultés, que de varier ses connaissances et ses talents pour sa propre satisfaction, et sans vouloir aspirer à la perfection, il faut bien se garder d'étudier à la fois tout ce qu'on se propose d'apprendre, mais bien chaque objet dans un temps distinct, afin que les forces, se portant successivement sur chaque organe exercé, en accélèrent le développement: imitant en cela la sagesse de la nature, qui ne nous porte dans l'enfance qu'à cultiver les sens et la mémoire, dans l'adolescence, l'imagination et le sentiment, et, dans l'âge viril, les idées abstraites et le raisonnement. Mais si, après avoir ébauché tous les genres de connaissances et de talents, on veut exceller dans un seul et s'y faire distinguer, le moyen sûr d'y arriver est de renoncer à toute autre supériorité et de concentrer uniquement ses efforts vers l'objet désiré.

D'après ces observations, il paraîtrait naturel de penser que si, pour atteindre à une perfection quelconque, l'homme est obligé de simplifier l'objet de ses études ou de son travail, et de rétrécir le cercle de son action, il vaudrait mieux renoncer à toute perfection et chercher plutôt à étendre ses moyens, au risque d'être médiocre dans tous, que de se circonscrire dans un seul pour la stérile satisfaction de le posséder éminemment.

Cette réflexion serait juste si l'homme était destiné à vivre seul et à pourvoir par lui-même à tous ses besoins. Mais il vit dans un état de société, où l'on peut échanger le produit de son travail avec celui des autres, et il est utile, pour chaque individu, comme pour la société

entière, que le travail soit divisé et réparti entre tous les coassociés, parce qu'on le fait mieux, qu'on en fait davantage, et que c'est le seul moyen qui puisse élever la société au plus haut degré de prospérité, de lumière et de civilisation.

Ce n'est donc que dans l'état social, où la population croissante permet de subdiviser de plus en plus le travail, pour en réunir ensuite les éléments et en former une masse commune assortie aux besoins de tous, qu'on peut dire avec fondement que la perfectibilité de l'homme est indéfinie; mais alors on entend parler de l'espèce humaine, et non pas de l'individu.



CHAPITRE V.

Les habitudes passives changent le rapport des forces sensitives et donnent à l'activité de nouvelles déterminations ou des tempéraments acquis.

Les impressions produisent trois effets dans les organes : elles sont affectives, modifiantes et excitatives. Affectives, en ce sens qu'elles exercent une action qui se fait sentir ; modifiantes, parce qu'elles produisent un changement d'état qui survit plus ou moins à l'action, et excitatives, parce qu'elles déterminent l'activité à réagir. On a vu que leur effet affectif s'affaiblit de jour en jour et disparaît presque entièrement sous une même action continue ou très fréquente. Examinons à présent quels peuvent être les résultats des deux derniers effets sous cette même action.

Pour concevoir l'action modifiante des impressions, il faut se rappeler que lorsque les organes sont soumis à une action continue ou très fréquente, l'impression ne s'affaiblit et ne devient insensible que parce que les forces tendent à se mettre en rapport avec la cause qui agit sur elles, et que lorsqu'elles sont en équilibre avec elle, son action impressive n'est plus affective, parce qu'elle est contrebalancée par une action égale et opposée. Mais les forces ne peuvent pas se mettre ainsi en équilibre avec une cause impressive sans changer leur rapport primitif et sans produire un changemeut d'état dans les organes où elles résident. Quelle que soit la nature du changement, il doit donc en résulter dans ces organes un nouveau mode de sensibilité et conséquemment de nouvelles dé-

terminations pour leur activité. Mais lorsqu'un appareil organique éprouve ainsi une modification, il ne peut pas la subir sans y faire participer le système nerveux avec lequel il est dans une correspondance intime. Car tous les organes exercent sur lui une action sympathique qui le détermine à son tour à réagir sympathiquement sur eux. Le système nerveux doit donc alors se mettre en rapport avec l'appareil organique modifié, et y ramener ensuite par sa propre influence toute l'organisation.

Mais si l'effet des habitudes passives est de changer ainsi le rapport général des forces de l'organisation, de modifier le système entier, et de donner à l'appareil nerveux, de même qu'aux organes qui en dépendent, un mode de vitalité approprié à ce nouvel état, il s'ensuit que les actions sympathiques des organes subordonnés doivent produire dans le sein du système nerveux des impressions qui donnent lieu à des goûts et des besoins analogues à cet état, et que l'organe nerveux, par suite des dispositions qu'il a reçues, doit y répondre par des mouvements spontanés qui donnent naissance à des déterminations affectives correspondantes. L'influence des habitudes passives va donc jusqu'à modifier notre tempérament et changer en quelque sorte notre nature.

Quoique ce résultat doive être regardé comme constant, il faut avouer cependant que l'influence de l'habitude n'est pas la même pour tous les hommes. Il en est, en effet, dont l'organisation est si flexible qu'elle se laisse pour ainsi dire pétrir et façonner par elle, et qu'elle cède presque sans résistance à toutes les impressions auxquelles elle peut être assujettie; tandis qu'il en est d'autres dont les organes paraissent conserver obstinément leurs dispositions originelles et rester presque indomptables et re-

belles à toute éducation. Malgré cela, il est certain qu'il n'y a pas de constitution quelque forte qu'on suppose la trempe qu'elle a reçue de la nature, quelque irrésistibles que soient ses tendances, qui ne soit plus ou moins altérable par l'habitude; de même qu'il n'y en a pas d'assez souple pour ne pas conserver sous l'empire de l'habitude quelque chose de son état primitif. La différence entre ces deux sortes d'organisation par rapport à l'habitude consiste donc seulement en ce que dans la première la nature domine l'habitude, malgré l'atteinte qu'elle en reçoit, et que dans la seconde c'est l'habitude qui domine la nature. Mais toujours l'influence de l'habitude, pour différer dans les hommes du plus au moins, n'en est pour cela ni moins constante ni moins générale.

Cinq causes différentes peuvent agir sur nous et nous modifier par leur action fréquente ou continue. Ces causes sont le climat, le régime, les maladies, les professions et le commerce des hommes.

1° Le climat modifie l'organisation bien plus profondément que les autres causes, parce que son action continue s'exerce sur tous les systèmes à la fois. Dans les pays où le froid est extrême et l'air presque irrespirable par son âpreté, les tissus sont denses et resserrés, et le principe des forces engourdi par défaut de ressort. Ce qui donne une sensibilité obtuse, une intelligence stupide, un système musculaire mal développé et une contractilité pénible et une activité paresseuse. L'homme est robuste sans être fort, parce que chez lui la densité de ses tissus le rend inaccessible aux impressions destructives de la nature, et que le défaut de ressort du principe des forces s'oppose au développement de la puissance musculaire.

Lorsque le froid est moins âpre et l'air plus respirable, les tissus organiques, moins resserrés, n'ont plus que de la fermeté, et le principe des forces loin de s'affaiblir, ne fait que prendre du ressort. Alors les centres excités réagissent pour conserver aux forces cet état de tension, en donnant à la circulation plus de rapidité, et aux mouvements respiratoires plus d'accélération; consécutivement le pouvoir nutritif augmente dans le même rapport, et le système musculaire en reçoit un accroissement considérable. Bientôt il prédomine sur la puissance nerveuse; il attire à lui son influence excitatrice et les forces sensitives s'affaiblissent d'autant. On aura donc dans un pareil climat une sensibilité calme, une perception lente, un caractère pacifique et des forces musculaires athlétiques.

Dans les climats brûlants où les tissus sont très dilatés, et les forces sensitives exaltées, l'activité propre des centres nerveux devient excessive et domine leur pouvoir innervant. Dès lors les fonctions nutritives languissent et les forces motrices s'énervent. C'est là aussi que les hommes sont contemplatifs, extatiques ou voluptueux, lâches, indolents, efféminés, où les efforts qu'ils font sont sans persistance.

Dans les climats tempérés, où l'air est pur et sain, et où la chaleur s'élève et s'abaisse périodiquement et par degrés, les tissus ont plus de fermeté, les forces moins exaltées se répartissent dans les organes proportionnellement à l'importance de leurs fonctions, et leur équilibre n'est point troublé; l'activité propre des centres nerveux s'élève à un assez haut degré sans nuire à leur influence excitatrice; les fonctions nutritives s'exécutent avec aisance; les muscles prennent dans leur développement des formes sveltes et régulières; et il en résulte une sensi-

bilité vive, une perception prompte, une gaieté expansive, des déterminations irréfléchies et plus de courage que de force dans les entreprises.

Lorsque l'air moins chaud est brumeux et fréquemment sujet à des variations de température brusques et irrégulières, les tissus, passant rapidement de l'épanouissement à la constriction, acquièrent de la rigidité, l'équilibre des forces est sans cesse rompu, sans cesse elles refluent dans les centres nerveux et les principaux viscères, et le pouvoir sensitif se concentre. Ce qui donne lieu à une sensibilité profonde, une perception réfléchie, un malaise habituel et une force motrice énergique, mais difficilement excitable.

Dans les pays bas et marécageux, où, quelle que soit la température, l'air est humide et grossier, les tissus sont lâches et le principe des forces détendu. Là, on trouve une sensibilité obscure, une perception tardive, des goûts traînants et une puissance motrice languissante et peu active.

2° Le régime proprement dit ne comprend que les aliments et les boissons dont l'homme fait habituellement usage. Or, les uns et les autres ne sont pas seulement nutritifs ou réparateurs, ils agissent encore comme excitants, chacun à sa manière, et c'est sous ce rapport qu'ils modifient la vitalité. Considérés dans leur propriété d'excitation, ils se divisent tous en deux classes, en stimulants et sédatifs. Pour les aliments, toutes les substances animales sont plus ou moins dans le premier cas, de même que les vins, le café et le thé pour les boissons; les farineux, le laitage, le cidre et la bière sont dans le second cas. Les premières substances donnent de la fermeté aux tissus et augmentent le ressort des forces; ce

qui produit une sensibilité forte, une perception large, des goûts entraînants et plus de vigueur que de force dans les mouvements musculaires. Les secondes, au contraire, relâchent les tissus, baissent le ton des forces, et il en résulte une sensibilité engourdie, une perception lente, des goûts pacifiques et plus de force que de vigueur dans la puissance motrice.

En général, les aliments doux et succulents joints à l'usage du vin donnent au tempérament le caractère sanguin; les aliments de haut goût et les liqueurs fortes conduisent au bilieux; une nourriture grossière, mais de facile digestion, et de l'eau pure pour boisson font prédominer les forces musculaires et aboutir au tempérament athlétique; les aliments difficiles à digérer joints à des boissons d'eaux crues et dures procurent le tempérament mélancolique; une nourriture purement végétale et des boissons mucilagineuses amènent un tempérament lymphatique; enfin le jeûne et l'abstinence donnent le tempérament nerveux remarquable par une exaltation de sensibilité et un affaiblissement proportionnel des forces motrices.

3° Lorsqu'une altération quelconque s'opère lentement et par degrés dans les fonctions d'un organe essentiel à la vie, successivement tous les organes s'en affectent, particulièrement le système nerveux, et il en résulte un changement d'état dont le passage est insensible, lequel se transforme en tempérament lorsqu'il est durable; c'est ce qui a lieu dans les maladies chroniques. Or l'effet le plus ordinaire des affections chroniques est d'exalter la sensibilité et d'affaiblir proportionnellement la force musculaire. Chez les enfants rachitiques, on remarque une élévation de sentiments et une précocité

d'intelligence que cet âge ne comporte pas. A une époque plus avancée de la vie, s'il survient une affection chronique de l'estomac ou des entrailles ou un engorgement des hypocondres, on voit les tempéraments les plus gais devenir mélancoliques, c'est-à-dire susceptibles, sérieux et méditatifs. Quelques affections lentes de la poitrine donnent au contraire de la vivacité et une appétence extraordinaire pour la volupté. Quoique la sensibilité soit le plus souvent exaltée par les affections chroniques, quelquefois cependant elle est affaiblie par certaines dispositions maladives qui sont propres aux fonctions absorbantes et au tissu cellulaire; et c'est alors qu'on voit succéder à la vivacité la stupeur, au goût l'indifférence, au courage l'abattement et la pusillanimité, et l'indolence à l'activité.

4° L'influence que les travaux habituels exercent sur le tempérament, et, par suite, sur le moral de l'homme, n'est pas moins remarquable. Tous les travaux dont il est susceptible se réduisent à deux sortes : travaux du corps et travaux de l'esprit. Parmi les premiers, il en est qui demandent un grand emploi des forces musculaires, et d'autres qui n'exigent que l'adresse des mains et laissent le corps immobile. Or, avec les premiers, la sensibilité s'émousse dans le même rapport que la force motrice s'accroît et se perfectionne, tandis qu'avec les seconds le système moteur s'affaiblit et les dispositions sensitives augmentent. C'est pour cela que les hommes de peine sont peu accessibles à la douleur, qu'ils ne connaissent pas les souffrances du cœur et les inquiétudes de l'esprit; mais, en revanche, ils sont robustes, vigoureux, et ils soutiennent avec courage les travaux les plus fatigants. C'est pour la raison contraire que les ouvriers

qui ne travaillent que des mains reçoivent vivement toutes les impressions agréables ou fâcheuses, et ils s'en affectent de même. Dans les clameurs populaires, ils sont les premiers à s'agiter et les derniers à se décider quand il faut agir et résister.

Les travaux de l'esprit ont un double objet : d'exercer l'intelligence ou de cultiver l'imagination. Or, les uns et les autres ont cela de commun qu'ils engourdissent la puissance musculaire parce qu'elle reste inactive; mais ils diffèrent entre eux en ce que dans les premiers, tout étant pour la raison, la sensibilité s'assoupit et les passions s'amortissent, tandis que dans les seconds, l'imagination continuellement en activité exalte la sensibilité et attise les passions. C'est aussi pour cela que Pinel, dans le relevé qu'il a fait des registres de Bicêtre a trouvé dans le nombre des aliénés beaucoup de moines, de peintres, de musiciens et de poètes, et il n'y a vu aucun savant, aucun géomètre, ni aucun chimiste, physicien ou naturaliste.

5° Si l'homme est modifié par les travaux qu'il s'impose, ne doit-il pas l'être par les actions que ses semblables exercent habituellement sur lui ? La plus légère attention ne suffit-elle pas, d'ailleurs, pour nous faire reconnaître toute l'étendue du pouvoir modificateur de la société ? Deux époux, que les seules convenances de fortune et de condition ont rapprochés, éprouvent, dans les premiers temps de leur union, un certain éloignement l'un pour l'autre : ils diffèrent de goûts et d'inclinations. Si, malgré cela, ils continuent à vivre ensemble, peu à peu cette opposition de sentiments s'affaiblit, et leurs goûts se rapprochent; bientôt, ce qui convient à l'un ne déplaît pas à l'autre, et, à la longue, le plus par-

fait accord règne entre eux. Il est bien rare que les enfants d'une même famille ne partagent pas les sentiments et les affections de leurs parents, surtout quand ils n'ont encore été soumis à aucune influence étrangère : il en est même qui conservent toute leur vie les impressions de leur première éducation, et qui s'en tiennent à ce que leur mère ou leur nourrice ont pensé avant eux.

Si, du sein de la famille, on passe dans la société civile, que de règles de conduite il faut suivre! que d'assujettissements auxquels il faut se soumettre, que d'usages bizarres auxquels il faut se conformer! Tout est d'abord gêne et contrainte; cet état paraît insupportable. Cependant l'habitude d'y vivre nous familiarise insensiblement avec toutes les pratiques en usage, et finit tellement par nous y plier que nous n'y trouvons plus rien que de naturel.

Les formes de la société politique dans laquelle nous naissons nous modifient plus profondément encore. Sous un gouvernement despotique, on est sans cesse dominé par la crainte. Or, la crainte flétrit la sensibilité et énerve l'activité. Le gouvernement paternel inspire, au contraire, de la confiance, et la confiance rehausse le ton de la sensibilité et donne du ressort à l'activité. On devient donc, sous le premier gouvernement, stupide, indolent et paresseux, tandis que, sous le second, on est vif, intelligent et industrieux.

Tels sont les résultats des impressions considérées comme modifiantes. Mais elles sont encore excitatives, et, sous ce rapport, elles donnent à l'activité de nouvelles déterminations qu'il faut examiner.

Envisagées de cette manière, les impressions sont des actions stimulantes qui provoquent l'activité à réagir,

qui lui font répéter par réaction leurs mouvements et tournent vers elles son action propre pour prolonger son effet impressif. Mais, lorsque le retour des mêmes impressions est fréquent, l'activité ne peut pas y répondre à chaque fois qu'elle ne s'accoutume à ces réactions, et qu'à la longue elle ne s'en approprie les différents modes d'action. C'est donc par l'influence excitatrice des impressions, et sous leur direction, que l'activité apprend à exécuter de nouvelles formes de mouvements et en acquiert les déterminations.

Or, les impressions exercent leur pouvoir excitateur sur trois sortes d'activité : l'activité nerveuse, l'activité musculaire et l'activité des organes viscéraux.

Les impressions des sens agissent directement sur le cerveau et intermédiairement sur le centre épigastrique. Par elles, le cerveau reçoit les formes représentatives des objets et de leurs qualités; par elles, son activité est excitée à les reproduire par réaction et à les fomenter par son action propre. Mais, à force de les répéter, l'activité en conserve la détermination, et elle acquiert ainsi la disposition à les faire renaître spontanément en la présence de leur objet.

Ces mêmes impressions se font ressentir sympathiquement dans le centre épigastrique, qui en est souvent plus ou moins modifié. Or, lorsqu'elles se réitèrent, et qu'il en est affecté, il acquiert aussi et il conserve plus ou moins longtemps le pouvoir de les reproduire lui-même lorsqu'il y est déterminé par l'action sympathique du cerveau. Le premier pouvoir donne lieu aux souvenirs, le second est le principe de la réminiscence et des ressentiments.

Ce que je dis des impressions des sens est appli-

cable aux mouvements propres du cerveau relatifs aux actes intellectuels, à toutes ces liaisons d'idées légitimes ou vicieuses, à tous ces jugements hasardés ou reçus de confiance que l'habitude cimente et naturalise pour ainsi dire en nous, et qui se reproduisent par suite, d'eux-mêmes et se présentent à l'entendement comme autant de réalités qui l'obsèdent et l'entraînent.

Les sens exercent encore par le cerveau une action sympathique sur les organes moteurs. L'organe vocal est exclusivement sous l'influence de l'ouïe, et les organes de translation particulièrement dans la dépendance de la vue et du toucher. Or, cette action sympathique a deux effets : le premier est, pour l'ouïe, de transmettre à l'organe de la parole les modifications vocales qu'elle perçoit, et, pour la vue et le toucher, de communiquer aux organes de la locomotion les formes de mouvement dont ils prennent connaissance; le second, de déterminer la volonté à faire répéter aux organes de la voix et du mouvement les modifications sonores ou les actions motrices que les sens leur ont transmises. C'est en cela que consiste la faculté d'imitation que possèdent éminemment l'homme et le singe. Mais ces organes, ainsi contraints à répéter certains mouvements, ne peuvent pas les réitérer souvent sans en prendre la détermination et acquérir de la tendance à les reproduire par suite sans l'intervention de la volonté. Ne sait-on pas que nous sommes portés d'abord à copier ce qui nous frappe le plus dans les tics ou les manières des personnes avec qui nous vivons, et que, après les avoir vues et imitées volontairement plusieurs fois, nous finissons par les copier sans nous en apercevoir ? L'enfant qui apprend à parler ne répète, dans ses premiers essais, les mots qu'il entend

qu'avec un effort de la volonté; mais quelque temps après ces mêmes mots lui échappent de la bouche sans y songer.

Les impressions organiques ont dans leur dépendance tous les mouvements des organes de la vie intérieure. Ce sont elles qui, par leur excitation, déterminent l'activité de chaque appareil de cette vie à entrer en fonction, et qui, par leurs alternatives régulières d'absence et de retour, prescrivent à chacun, et à des époques déterminées, un temps d'action et un temps de repos ou de rémission, que tous observent strictement tant que rien ne vient troubler l'ordre naturel de leur excitation. Mais il peut survenir intérieurement par quelque aberration des mouvements vitaux, ou extérieurement par quelque cause artificielle, des impressions insolites qui intervertissent, dans un appareil organique, l'ordre de son excitation, ou qui produisent en lui une excitation jusque-là inconnue. Or, lorsque cela arrive, l'appareil s'éveille dans le premier cas, et il reprend ses fonctions, comme si le moment d'agir était naturellement venu pour lui; dans le second cas, il entre en fonction pour répondre à la cause excitante, et par là il se trouve exercer pour la première fois une fonction qui lui est étrangère. Que manque-t-il alors à ces actions inusitées pour qu'elles deviennent des déterminations propres de l'activité, et pour que celle-ci s'en fasse un besoin factice ou hors de l'ordre naturel? Rien autre chose que le retour fréquent et périodique des mêmes actions. C'est ainsi que, par des excitations artificielles souvent répétées, on parvient à faire de la nuit le jour et du jour la nuit; que l'on donne naissance à des appétits déréglés, que les sens émoussés par la sensualité ou flétris par l'âge, ne

peuvent plus satisfaire; ainsi qu'il se forme en nous une foule de besoins nouveaux inconnus à notre nature.

Concluons donc, en terminant ce chapitre, qu'il est constant que, par une longue habitude des choses sensibles, notre organisation, qui est si mutable et si flexible par elle-même dans les premiers temps de la vie, s'approprie le mode de vitalité le plus conforme aux circonstances qui l'environnent; que c'est par elle que l'esprit acquiert de nouvelles facultés, le cœur et les sens, de nouveaux besoins, et le corps, de nouvelles aptitudes. C'est donc elle qui est le fondement de l'éducation.



CHAPITRE VI.

Des déterminations acquises et effectuées par les centres nerveux, ou du souvenir et de la réminiscence.

J'ai fait voir, dans le second chapitre, comment les causes impressives, en réitérant leur action, disposent les organes à reproduire par suite d'eux-mêmes cette action et leur en donnent le pouvoir; que, néanmoins, ce pouvoir a besoin, pour entrer en exercice, d'une cause déterminante; que les mouvements acquis par les appareils viscéraux sont excités par le retour périodique du moment de l'action, ceux des organes moteurs par la présence de l'objet ou du besoin pour lequel la volonté les a fait naître, et ceux des centres nerveux par l'action renouvelée des mêmes causes qui leur ont appris à les faire. Je m'occuperai spécialement dans ce chapitre des impressions reproduites par les centres, qui donnent lieu au souvenir et à la réminiscence, comme étant les plus importantes à connaître.

Il est de fait que lorsqu'un objet se présente à nous pour la seconde fois, et qu'il réitère son action sur les sens, indépendamment de la sensation qui en est la suite, nous avons le souvenir de la sensation que nous avons éprouvée la première fois que cet objet nous a apparu, et nous sentons en même temps que la sensation présente n'est pas nouvelle, que la sensation rappelée est passée, et que l'une est identique à l'autre. On nomme souvenir la sensation rappelée, et réminiscence ces sentiments qui l'accompagnent et qui la rapportent à la

sensation présente en enveloppant l'une et l'autre dans un commun regard.

De même que la sensation nous fait connaître l'existence présente de trois choses, une modification, un objet senti et un objet sentant, le souvenir nous rappelle aussi l'existence de ces trois choses, et la réminiscence nous fait sentir en même temps, dans la sensation qui se réitère, que c'est une modification déjà éprouvée, que c'est le même sujet qui l'éprouve et la même cause qui la produit. Quoique la connaissance du retour des mêmes modifications et de leurs causes ne soit fondée que sur la continuité d'existence du sujet sentant ou sur l'identité du moi, puisque sans elle il n'y aurait aucune relation entre les états présents et les états passés, je ne parlerai néanmoins, pour le moment, du souvenir et de la réminiscence que comme nous rappelant et nous attestant l'existence passée des choses, et les sensations que nous en avons éprouvées, me réservant de m'occuper après de l'identité du moi.

Le souvenir, considéré physiquement dans l'organe qui en est la cause, est une impression ancienne qui se réhabilite à l'occasion d'une impression présente par conformité d'action, et dont l'effet est de reproduire dans l'esprit un fait passé parfaitement identique à la sensation de l'impression présente.

Cette impression réhabilitée est le résultat d'une action spontanée de l'organe par laquelle il rentre dans un état précédemment acquis et dont il conserve la détermination. Toutefois, cette action a besoin pour s'exercer, que l'activité de l'organe y soit excitée par une nouvelle impression sensible qui le modifie d'une manière correspondante à l'un des états qu'il a déjà éprou-

vés, et qu'il est en puissance de reproduire. Car, sans cette coïncidence d'une modification présente avec un état antérieur, l'activité de l'organe serait sans direction et n'effectuerait aucune de ses déterminations acquises.

En effet : lorsqu'une impression se fait sentir pour la première fois, comme la modification qu'elle produit est nouvelle et se trouve sans relation avec aucun des états précédents de l'organe, aucun ne répond à son interpellation, parce que l'activité n'a encore en son pouvoir aucun mode d'action propre à faire la réplique de l'impression, et il n'en résulte alors qu'un défaut d'accord, un conflit entre les mouvements propres de l'organe et l'action éprouvée, d'où naît un sentiment de nouveauté ou de diversité par lequel nous percevons que ce que nous sommes actuellement ne ressemble en rien à ce que nous avons été jusque-là. Lorsque, au contraire, l'impression n'est pas nouvelle, la modification qu'elle produit, trouvant dans l'organe un état préexistant qui lui correspond, se rapporte à cet état, et tourne vers lui l'activité qui le fait revivre et répliquer à l'état présent; et il résulte de cette coïncidence des deux impressions un accord parfait et un sentiment de réminiscence qui les identifie.

Le retour des impressions sensibles n'est pas la seule cause déterminante du réveil des impressions passées. L'imagination, dont la première fonction est de suppléer la sensation, peut, au défaut de celle-ci, la remplacer dans cette circonstance. Mais, quoique l'objet sensible soit alors absent, c'est toujours, comme dans le cas de sa présence, une impression actuelle qui réveille une impression passée correspondante. On peut encore rappeler un souvenir sans l'intervention du retour de la

même impression qui l'a fait naître, et cela en attachant un nom à son objet, qui devient cause de rappel pour le souvenir. Ici l'impression sonore du mot fait l'office de l'impression objective dont elle tient la place, quoiqu'elle n'ait aucun rapport avec l'impression passée qu'elle réveille. Mais alors le mot ne doit son pouvoir qu'à son association avec l'objet qu'il représente.

Le souvenir n'est pas une sensation affaiblie, comme on pourrait le croire. Il ne renferme rien en lui-même d'affectif, il est entièrement perceptif. Il est de fait que nous pensons à une odeur sans en avoir actuellement la sensation. Dans cet acte, tout est pour la perception; les sens n'y prennent aucune part. Ainsi, lorsqu'une impression se réitère par le retour de son objet et fait renaître une impression passée, il en résulte, non pas une même sensation répétée, mais la perception répétée d'une sensation antérieure identique à la sensation présente.

Lorsqu'une impression sensible ne se réitère qu'après un très long intervalle de temps, souvent l'impression passée ne se réhabilite pas et reste dans l'assoupissement; mais il se produit alors dans le centre épigastrique un certain frémissement de consonance qui donne naissance à un sentiment par lequel nous sommes avertis que l'impression présente n'est pas nouvelle pour nous, et que déjà nous l'avons éprouvée, quoique le souvenir ne soit pas là présent pour en confirmer le témoignage. Ce sentiment est un acte de réminiscence qui devance le souvenir lorsque celui-ci est en défaut.

Le plus ordinairement, le réveil du souvenir suit de près la présence de la sensation réitérée, ou, lorsqu'il n'en est pas excité, les efforts de l'attention finissent presque toujours par le tirer de l'assoupissement et

déterminer son apparition. Or, toutes les fois que le souvenir est évoqué, et qu'il se trouve ainsi en regard de la sensation actuelle qui l'a fait naître, sa présence donne lieu à deux sentiments, dont l'un atteste l'existence passée de l'objet du souvenir, et l'autre affirme son rapport d'identité avec celui de la sensation présente : l'un et l'autre en sont inséparables. Par le premier, nous discernons ce qui n'est plus de ce qui frappe actuellement nos sens ; par le second, nous retrouvons le passé dans le présent, et nous reconnaissons que ce qui a été existe encore. Celui-là nous fait connaître ce que nous avons éprouvé, et celui-ci, reconnaître ce que nous avons une fois connu. La réminiscence, dans le rappel de nos sensations anciennes par nos sensations présentes, a donc pour objet deux choses : l'une de distinguer le passé du présent, et l'autre de réunir le présent au passé. Sous ce dernier rapport, ne doit-elle pas être considérée comme une induction instinctive qui nous fait conclure de l'identité d'une sensation qui n'est plus avec une autre qui est présente, la continuité d'existence de leur objet ?

Ainsi, la réminiscence a trois effets ou sentiments : l'un, qui précède le souvenir lorsqu'il tarde à paraître et signale la sensation présente comme n'étant pas nouvelle, et les deux autres, qui l'accompagnent, pour constater son existence passée et l'identifier ensuite avec la sensation présente.

La réminiscence ne se borne pas à nous faire reconnaître les sensations que nous avons éprouvées, lorsqu'elles se représentent ; son domaine s'étend encore sur toutes nos facultés. C'est elle qui confirme tous les rapports de la mémoire en attestant la réalité des circonstances dont elle dépose ; elle qui signale toutes les com-

binaisons que l'imagination peut avoir faites; elle qui reconnaît toutes les idées réfléchies ou abstraites que l'entendement a formées, lorsqu'elles se reproduisent.

Pour terminer en deux mots l'analyse du souvenir et de la réminiscence, disons donc que le premier est une perception rappelée, qui nous fait confronter nos sensations présentes avec nos sensations passées, et que la réminiscence est un sentiment qui nous atteste l'existence passée des choses et leur identité avec celles qui existent actuellement.

On aurait tort de confondre la mémoire avec le souvenir comme on le fait ordinairement. Le souvenir est excité par la présence d'une impression sensible réitérée, et la mémoire l'est par le souvenir. Dans le souvenir, c'est une impression qui se réveille spontanément par résonance; dans la mémoire, ce sont des impressions qui se rappellent l'une l'autre par concomitance. Le réveil du premier est l'effet d'une détermination propre de l'organe; dans la mémoire, le réveil des impressions l'une par l'autre est dû à leur association. Le souvenir rappelle un fait passé, et la mémoire en rappelle les circonstances. L'un constate l'existence passée des choses, et l'autre établit les rapports de cette existence. La mémoire ordonne le passé; le souvenir le rapporte au présent. Enfin, de même que le souvenir, la mémoire est suivie de réminiscence; mais il y a cette différence entre eux que le souvenir ne peut pas exister sans réminiscence, tandis qu'il arrive souvent que la mémoire joue, à l'insu de la réminiscence. Ne voit-on pas tous les jours des personnes se persuader qu'elles nous font part d'idées qui viennent de leur propre fonds, lorsqu'elles ne font que répéter, sans s'en douter, ce

qu'elles ont appris. Que de poètes, de philosophes et d'artistes, qui s'imaginent inventer, lorsqu'ils ne font réellement que copier.

Le pouvoir de se ressouvenir ne naît pas avec nous; il se forme par les progrès de la vie et l'expérience réitérée des sens. Il croît et se développe avec l'organisation, et il se dégrade ensuite à mesure que celle-ci dépérit. L'enfant nouveau-né ne reconnaît sa nourrice et ne lui sourit qu'au bout de six semaines à deux mois, malgré qu'avant cette époque il l'ait souvent vue. Dès ce moment le pouvoir de reconnaître ce qui se représente à lui ne fait que s'étendre et se fortifier jusqu'à la virilité, où il reste quelque temps stationnaire. Mais au début de la vieillesse, il s'affaiblit graduellement et dans l'ordre suivant : d'abord les impressions les plus récentes s'effacent les premières; quelque temps après, celles de l'âge viril s'échappent à leur tour, et il ne reste plus au souvenir que ce que nous avons éprouvé dans la jeunesse : bientôt les empreintes de cet âge s'effacent elles-mêmes, et l'on ne reconnaît plus que ce qu'on voit le plus habituellement; enfin, lorsqu'on parvient au dernier degré de la décrépitude, on ne reconnaît plus rien, quoique les sens en offrent encore péniblement les images. Cette dernière dégradation du souvenir s'observe également dans les malades qui périssent par un affaiblissement graduel des forces.

Puisque le défaut de souvenir et de réminiscence est l'apanage commun de la première enfance et de l'époque de la vie où l'on y retombe, il est aisé de concevoir pourquoi la plupart des somnambules ne conservent aucun souvenir de ce qu'ils ont fait ou dit dans cet état de sommeil, et ne peuvent s'en rendre aucun témoi-

gnage lorsqu'on le leur rappelle. Pour que le souvenir puisse se former, il est nécessaire que le principe des forces inhérent à l'organisation jouisse d'un degré de tension capable d'opposer aux impressions une certaine résistance, et lorsqu'il cède de conserver aussi avec la même force la modification qu'il a reçue. Mais dans le sommeil, ainsi que dans l'extrême vieillesse, ce principe est plus ou moins détendu par défaut d'excitation. Dans ces deux circonstances, il doit donc se prêter indifféremment à tous les changements d'état possibles, et, par la même raison, reprendre promptement son premier état.

Le pouvoir de reconnaître ce qu'on a éprouvé est commun à l'homme et aux animaux qui appartiennent aux classes les plus élevées; mais ceux-ci n'en jouissent pas au même degré. On a pourtant osé le refuser aux bêtes; cependant la plus légère observation suffit pour faire voir qu'il n'en est aucune parmi les vertébrées qui ne reconnaisse la personne qui lui donne des soins. Le jeune agneau reconnaît sa mère au milieu du troupeau, et la mère le discerne également dans la foule au premier son de sa voix ou à la première vue. Il n'est pas un animal qui ne fuie le piège où il a été pris et dont il s'est échappé; il n'en est point qui ne conserve du ressentiment pour les personnes qui l'ont maltraité.

Tout en reconnaissant que les animaux sont susceptibles de quelque souvenir, il faut toutefois convenir qu'ils sont sujets à perdre promptement de vue tout ce qui ne frappe pas journellement leurs sens, particulièrement les objets dont l'impression n'est pas entretenue dans l'intérieur de l'organisation par un mouvement instinctif. Lorsqu'il y a longtemps, par exemple, qu'ils

ont couru un danger, si la même circonstance se présente, on les voit s'y exposer de nouveau avec autant de sécurité que la première fois. On observe encore que les femelles ne reconnaissent plus leurs petits aussitôt que l'orgasme maternel a cessé, et que les petits ne distinguent plus aussi leurs mères dès qu'ils n'ont plus besoin d'elles.

Dans l'homme, le souvenir est plus étendu et moins labile que dans les animaux. Il est plus étendu, parce qu'il s'attache à toutes les impressions directes ou réfléchies qui se répètent, et que chez lui le nombre de ces dernières est incalculable. Il est moins labile, parce que le principe des forces est plus développé, plus tendu. Il doit donc conserver avec plus de ténacité les modifications qu'il acquiert, en reproduire plus fréquemment les impressions, et leur donner ainsi un caractère de permanence et d'inaltérabilité.

Tous les hommes, néanmoins, ne possèdent pas cette faculté au même degré. On remarque, au contraire, qu'il y en a qui perdent assez promptement le souvenir de ce qu'ils ont appris ou vu, tandis que d'autres le conservent longtemps intact et dans toute sa fraîcheur. Cette différence vient de l'organisation et se conçoit aisément.

Chaque sens a un souvenir qui lui est propre en raison des fonctions distinctes qu'il exerce. Le chien reconnaît à l'odorat les pas de son maître. L'aveugle-né reconnaît au toucher ce qu'il a souvent palpé. Le gourmet reconnaît au goût les vins qu'il a dégustés. On reconnaît à sa voix un ami avant de l'apercevoir, et l'on reconnaît aussi à la première vue les personnes qu'on a remarquées. Ce témoignage réuni des sens, lorsqu'il est univoque, est

le fondement de l'identité personnelle de nos semblables et de l'identité individuelle de tous les êtres.

Les souvenirs des sens de la vue et de l'ouïe sont les plus étendus et les plus tenaces. Ceux du toucher ne leur cèdent guère sous ces deux rapports, si l'on en juge par cette étonnante facilité avec laquelle les médecins se rappellent au lit des nombreux malades qu'ils voient, l'état de leur pouls qu'ils avaient exploré la veille. L'odorat et le goût sont les plus bornés; cela vient sans doute de ce que les sensations en sont moins fréquentes et dans une plus grande dépendance de la vie de nutrition, laquelle les remonte sans cesse au ton de nos besoins, et ne leur permet pas de conserver d'autres empreintes que celles des objets qui sont le plus en rapport avec ces besoins.

Les souvenirs des sens paraissent s'éteindre à la fin de la vie dans l'ordre suivant : d'abord ceux de la vue, puis ceux de l'ouïe et de l'odorat, et en dernier lieu ceux du goût et du toucher. Du moins est-il certain que les malades, avant que de mourir, ne connaissent plus à la vue les personnes qui les approchent, tandis qu'ils les remettent fort bien en entendant leur voix.

En considérant ce que je viens d'exposer sur la nature du souvenir et de la réminiscence, il est impossible de ne pas sentir tout le prix de cette double faculté. Que serait l'homme, s'il en était privé? A quoi lui servirait d'avoir la perception des choses qui s'offrent à lui, s'il n'avait pas le pouvoir de les reconnaître lorsqu'elles se représentent? Comme nous serions alors sans aucune relation d'existence antérieure, le monde naîtrait pour nous à chaque instant, et nous-mêmes nous nous croirions toujours au début de la vie. Sans ce double pou-

voir, il n'y aurait pour nous plus de connaissances acquises, plus d'expérience, et notre intelligence serait semblable au flambeau nocturne que l'on porte devant soi dans l'obscurité, et qui n'illumine que ce qui est devant nous. C'est lui qui, en même temps qu'il nous éclaire sur le passé, reflète sa lumière sur le présent et la fait pénétrer jusque dans l'avenir.



CHAPITRE VII.

De l'identité du moi.

Le *moi* est cette chose unique qui dans nous sent son existence et celle de tout ce qui l'environne; ce principe d'intelligence qui seul se connaît en nous et connaît tout ce qui le touche; qui s'attribue tous nos actes et se juge. C'est ce qui fait le fonds, l'essence de notre être, ce qui constitue notre personne et qui a seul conscience de ce qui se passe dans notre intérieur. Nous connaissons par sentiment l'existence de notre moi; mais nous jugeons celle des autres *moi* par ce qui nous en apparaît à leur extérieur.

L'identité du moi consiste à être le même lorsqu'il se répète ou qu'il reparaît. Or, il se répète lorsqu'il se fait sentir en même temps dans plusieurs endroits du corps et qu'il se répond à lui-même, et il reparaît lorsqu'il se reproduit le même dans deux temps différents. Dans la première circonstance, nous jugeons son identité de nature, et dans le second, son identité d'existence. C'est par sentiment que nous connaissons l'identité de notre existence; celle de nos semblables nous est connue par la confrontation de l'idée que nous avons de leur configuration avec l'impression actuelle que nous en recevons.

L'identité est un rapport de combinaison ou de sentiment qui nous fait connaître deux perceptions présentes à l'esprit comme une seule et même chose. Mais un objet peut être comparé à lui-même sous deux rapports, dans

sa nature et dans son existence. Il y a donc deux sortes d'identité : une identité de nature et une identité d'existence.

L'identité de nature a lieu lorsqu'une même chose se présentant à l'esprit sous deux formes différentes et sans rapport à l'existence, on examine le fond des deux perceptions sans s'arrêter à leur forme, et qu'après les avoir confrontées entre elles on reconnaît que c'est la même chose sous deux aspects différents. C'est ainsi que l'on découvre que plusieurs modes d'action, quoique différents entre eux, sont les effets d'une même cause; ainsi que l'on trouve que plusieurs idées de nombre ne renferment qu'une même quantité sous des expressions différentes; ainsi que nous nous assurons qu'un même moi est le sujet commun de toutes nos modifications sensibles et de toutes nos déterminations, quelque variées que soient les formes qu'il revêt.

L'identité d'existence est le résultat de la présence de deux sentiments d'existence identiques dans deux temps différents, l'un d'existence présente, et l'autre d'existence passée, et celui d'un sentiment de relation qui, rapportant les deux premiers l'un à l'autre, nous force à n'y voir qu'une même existence, nous fait retrouver le passé dans le présent et reconnaître la continuité d'existence de la chose. Cette identité est principalement due au souvenir et à la réminiscence : car c'est le souvenir qui rappelle le passé et le met en regard du présent, et c'est la réminiscence qui identifie l'un avec l'autre.

Pour étudier à fond l'identité du moi, il faut donc examiner le principe sentant sous le double rapport de sa nature et de son existence.

Le moi est inséparable de toutes nos sensations et de

toutes nos déterminations, parce qu'elles ne sont les unes que des modifications, et les autres que des actes du sujet qui sent en nous. Il est donc présent dans toutes les parties du corps qui sentent, et partout il répond à toutes les impressions sensibles. Toutefois son principe physique ne réside dans aucun des organes non nerveux où l'on rapporte ce sentiment. Personne n'ignore qu'un organe devient insensible lorsqu'on empêche les impressions qu'il reçoit de parvenir à l'encéphale. On sait encore que lorsqu'on a retranché du corps l'un de ses membres, son moi ne s'y fait plus sentir, mais il subsiste toujours dans le tronc : car il est des circonstances où il se réveille spontanément, et alors il se rapporte à l'endroit où devrait être le membre qui n'existe plus.

Ces faits ne prouvent-ils pas incontestablement que le moi qui correspond aux impressions qui viennent des extrémités nerveuses se forme dans le point du cerveau ou de la moelle allongée où les nerfs prennent leur origine, et qu'il se rapporte ensuite à l'extrémité des nerfs où s'est faite l'impression ?

Ainsi, dans les organes des sens, c'est à l'œil que se rapporte le moi qui voit, à l'oreille celui qui entend, au nez celui qui odore, à la bouche celui qui goûte, et à la main celui qui palpe, quoique dans la réalité ce soit dans le cerveau et là où les nerfs des sens vont aboutir, que leur moi prend naissance. De même, dans les organes internes, c'est à ceux qui sont affectés que se rapportent la douleur et le moi qui l'éprouve, quoique l'action déterminante ne se passe aussi que dans le foyer sensitif commun.

L'organe nerveux n'est pas seulement la source des moi qui nous paraissent résider hors de lui par le rap-

port qui s'en fait en nous, il en est encore d'autres qui naissent dans son sein, et qui ont constamment leur siège dans les deux centres de ce système. C'est dans le cerveau, par exemple, que réside le moi pensant et voulant: car c'est là que nous sentons qu'il perçoit, qu'il rappelle, qu'il imagine, qu'il est attentif, qu'il juge, raisonne et se détermine. Pareillement, c'est dans le centre nerveux de la vie de nutrition qu'on sent le moi qui s'affecte, qui aime ou hait et désire: car c'est évidemment là que nous rapportons nos instincts, nos sentiments et nos déterminations affectives. Mais il y a cette différence entre eux, que dans le premier centre le lieu du rapport de la sensation est le même que celui de sa naissance; tandis que dans le second, les impressions qu'il reçoit des viscères ou qui se forment en lui spontanément, ont besoin, comme celles des sens, d'être transmises à l'origine des nerfs de la vie de relation pour se transformer en sensations; et, comme elles, ensuite, la sensation se rapporte au point de départ de l'impression.

Il faut donc reconnaître qu'il y a en nous trois sortes de moi bien distincts qui prennent naissance dans le réservoir nerveux, et dont l'une est répandue dans tous les organes, tandis que les deux autres se trouvent confinées dans deux points particuliers de ce réservoir.

Ces moi qui correspondent à toutes les parties sensibles de l'organisation ou qui siègent dans les centres généraux, sont tous identiques quoique très distincts entre eux, en raison des modifications qu'ils revêtent ou du genre d'activité qu'ils développent. Si je viens à éprouver de la douleur dans le temps que je pense à quelque chose qui m'afflige, je sens que le sujet qui souffre est le même que celui qui pense, et le même que

celui qui est dans l'affliction. Plus je les observe et les compare, plus je sens qu'ils se pénètrent, qu'ils se confondent l'un dans l'autre en un seul et même sujet. C'est le même moi qui se reproduit partout sous mille formes différentes, qui répond à tout, qui se rend compte de tout. C'est le même qui se reconnaît sensible lorsque les objets du dehors le frappent ou que l'instinct le pousse, lorsqu'il éprouve de la douleur ou du plaisir, lorsqu'il est dans la joie ou dans l'affliction. C'est le même qui se voit intelligent lorsqu'il perçoit, qu'il distingue et conçoit, ou lorsqu'il compare, juge et raisonne. C'est le même qui se sent actif lorsqu'il regarde ou qu'il écoute, lorsqu'il flaire, qu'il goûte ou qu'il palpe; le même qui observe ou réfléchit, qui abstrait, généralise ou combine, ou qui délibère et se détermine; le même qui s'affecte, qui aime ou hait et désire.

En l'examinant de plus près, ce moi sensible, intelligent et actif est encore quelque chose de simple et d'indécomposable. C'est un centre qui rayonne dans toute l'organisation, et ce centre n'est qu'un point indivisible. On ne peut que le sentir, on ne saurait le définir; on a beau le sonder, la perception ne va pas au delà du sentiment que nous en avons. Multiple par ses rapports, il est *un* par son essence, et tout ce qui émane de lui, participe de sa nature.

Certes, en considérant cette étonnante unité du moi, on ne peut se dissimuler qu'elle est inconciliable avec cette multiplicité de points de l'organe nerveux qui en déterminent le sentiment, et il faut convenir qu'on ne peut se dispenser d'en faire un sujet distinct du corps, quoique intimement associé à lui. Mais, quelque inconciliable qu'elle soit, il est impossible aussi, en raison de

l'entière dépendance où ce sujet est du corps, de ne pas supposer que le principe déterminant du moi est attaché à quelque chose de commun à tous les nerfs. Sans cela chacun d'eux ne serait plus qu'un centre isolé chargé exclusivement de faire vivre l'organe où il se distribue, et il y aurait alors autant de moi particuliers que d'atomes organiques vivants. C'est ainsi que lorsqu'on divise un polype en deux ou plusieurs parties, chacune d'elles devient un individu ayant un moi distinct et vivant indépendamment l'une de l'autre. Ce quelque chose n'est et ne peut être autre que ce centre général, origine commune de tous les nerfs, et où tous les mouvements nerveux viennent aboutir et y provoquer une répercussion dont le sentiment du moi est l'expression morale. Mais si le sentiment du moi tient à la répercussion des impressions par le foyer sensitif commun, on ne peut se dispenser d'en conclure que l'identité du moi est l'effet de l'identité des répercussions opérées dans ce foyer, quoique sous des impressions différentes.

Non seulement le même moi répond à toutes nos sensations et à toutes nos déterminations, c'est encore le même qui se sent avoir existé en même temps qu'il se sent existant. Cette seconde identité qui fait retentir le passé dans le présent s'opère de la manière suivante : d'abord le moi présent excite le souvenir, le souvenir rappelle le moi passé et la réminiscence fait sentir l'identité de leur existence.

Le moi présent a cela de particulier, qu'il excite à la fois et le souvenir du moi passé qui correspond par son mode à l'état présent du moi et le souvenir du moi qui l'a immédiatement précédé, quel que soit son état. On conçoit que le premier rappel ne peut pas ne pas

avoir lieu ; ce n'est pas seulement le même sujet qui se fait sentir, c'est encore la même cause qui agissait alors, qui agit actuellement, et c'est le même effet qui est produit. Quant au second, pour concevoir comment le moi présent en détermine toujours le réveil, malgré que l'état de l'un diffère entièrement de celui de l'autre, il suffit de faire attention que de tous les moi passés qui, comme lui, n'ont de commun avec le moi présent que l'identité du sujet, c'est celui qui est le plus dans sa dépendance et le plus disposé à être évoqué par lui. Mais si le moi présent a le pouvoir de rappeler le moi qui lui est immédiatement antérieur, par la même raison, celui-ci ne doit-il pas aussi réveiller celui qui l'a précédé et successivement l'un l'autre jusqu'au premier anneau de la chaîne ? Sous ce rapport, le moi présent est donc la cause déterminante du rappel de toutes nos existences passées dans l'ordre naturel de leur succession.

Ce rappel successif et l'un par l'autre de nos sentiments d'existence passée est le principe physique de la mémoire du moi qu'il faut distinguer du souvenir, en ce que celui-ci se borne à réveiller le moi passé qui correspond à l'état présent du moi et à rattacher le moment actuel à celui qui vient de passer ; tandis que la mémoire a pour but d'ajouter au souvenir de la veille toute la série des jours qui l'ont devancée. Le souvenir nous assure de la continuité de notre existence et ne va pas au delà ; la mémoire nous en détermine la durée.

CHAPITRE VIII.

Considérations de la nature du sujet sentant.

uisque la discussion du souvenir et de la réminiscence m'a conduit à parler de l'identité du moi, c'est ici, je pense, le lieu de sonder la nature du sujet sentant et de voir si l'on peut le concevoir matériel.

Il est incontestable que quelque chose sent dans nous, et que ce qui sent, sent à la fois et la modification, et l'objet modifiant, et le sujet modifié. Cette chose paraît tenir exclusivement à l'organe nerveux ; car il est de fait, que toute action extérieure qui n'y est pas transmise n'est pas sentie. Mais tout ce qui est transmis à cet organe par la médiation des sens n'est et ne peut être que diverses sortes de mouvements, lesquels sont ensuite entretenus, réfléchis, associés et renouvelés par les forces propres de l'organe. Or, une sensation n'est pas un mouvement ni l'effet nécessaire d'un mouvement. Il n'y a rien dans elle qui ressemble au mouvement qui le représente ou le rappelle. J'aperçois la sensation, je la connais par elle-même et je n'aperçois pas le mouvement qui la produit; je ne le connais que par induction. Je ne vois dans la sensation aucune connexion intrinsèque, aucun rapport d'effet à cause avec un mouvement ; elle n'a rien de commun avec lui qu'une dépendance d'institution naturelle. Mais ne dois-je pas distinguer ce que je ne puis confondre ? Donc le sujet qui reçoit la sensation n'est pas le même que celui qui reçoit le mouvement.

La sensation serait-elle, comme on l'a dit, une transformation de mouvement ? ou celui-ci changerait-il de nature en passant dans le cerveau, comme les aliments que l'estomac élabore ? La transformation n'est qu'un changement de forme ; elle ne fait que donner à l'ensemble des éléments d'un objet un nouvel arrangement. Une quantité numérique, quelle que soit son expression, est toujours la même quantité tant qu'elle conserve le même nombre d'unités. Que deux substances chimiques acquièrent par la combinaison une nouvelle propriété, je le conçois : c'est, si l'on veut, un nouvel ordre d'action qui leur survient; mais c'est toujours une action, un mode de mouvement.

La sensation n'est donc pas une transformation du mouvement, mais une véritable substitution offerte à notre perception à la place du mouvement qui nous est caché. Celui-ci n'a pas d'autre rapport avec elle que celui de l'avoir dans sa dépendance, d'en être l'occasion ou la condition indispensable de son apparition. Sous ce point de vue, tous les mouvements qui ont lieu dans l'organe nerveux doivent être considérés comme autant de signes physiques auxquels la nature a attaché nos divers modes de sentir. Quoiqu'il n'y ait aucune ressemblance ni aucune connexion intrinsèque entre le signe et la modification sensible, dont il est la cause déterminante, néanmoins, la présence du premier est nécessaire à celle du second, en vertu de la liaison que la nature a établie entre eux, liaison qu'il est hors de notre pouvoir de dissoudre sans détruire notre existence. C'est par le même procédé, que les sons articulés suscitent dans notre esprit des idées qui n'ont aucun rapport avec les mots qui les réveillent; seulement ces deux sortes de signes diffèrent entre

eux, en ce que les premiers sont l'ouvrage de la nature, et que les seconds sont institués par les hommes et fortifiés par l'habitude.

Ce qui sent en nous, le moi, est un, identique et permanent. Il est un, car il est le sujet commun de toutes nos modifications sensibles, quelque part qu'elles se rapportent. Il est un, car tous les moi qui correspondent aux différents points de notre corps s'identifient et se confondent en un seul et même sujet. Il est de plus identique et permanent, car tant que la vie dure et que ses fonctions s'opèrent régulièrement, il est en tout temps le même à lui-même. Lui seul survit à toutes ses sensations et conserve toujours la même relation avec cette variété infinie de modifications qui se succèdent en lui. Lui seul se rapporte toutes nos actions présentes et passées, et il se les attribue comme en étant le même auteur. Immuable au milieu d'une organisation changeante, tout ce qui l'environne se renouvelle en se dépouillant successivement de ses éléments pour en recevoir de nouveaux qui viennent continuellement se substituer aux précédents et soutenir leurs rapports. Lui seul échappe à ce mouvement rénovateur et se trouve encore le même lorsque tout a changé autour de lui. Si, dans le temps de la jeunesse des organes, l'énergie et la promptitude de leurs fonctions lui faisaient croire à son indépendance pour ses propres opérations, sur le déclin de la vie, lorsqu'il voit le sentiment se flétrir, le souvenir et la mémoire s'affaiblir, l'entendement s'obscurcir, l'attention devenir indocile, et la volonté impuissante, alors il sent fortement sa dépendance et il reconnaît qu'il ne peut rien que par ses organes; mais au milieu de cette dégradation il sent aussi qu'il est le même, qu'il ne lui manque que des

organes dispos pour être ce qu'il était, et il subsiste toujours tant que les organes dont il dépend pour son existence actuelle n'ont pas cessé de se correspondre et d'agir en commun.

Or, cette unité du moi n'est-elle pas inconciliable avec cette multiplicité de points de la masse cérébrale qui nous la font sentir ? Peut-on bien concevoir que plusieurs points de matière très distincts, quoique organiquement unis entre eux, n'aient qu'une seule et même conscience ? Ce sentiment n'exclut-il pas tout sujet composé ? Mais conçoit-on mieux que des éléments divers qui viennent successivement dans le centre de l'organisation se remplacer l'un l'autre, n'aient tous qu'un même sentiment d'individualité ? qu'une chose qui se substitue à une autre puisse revêtir le même moi et soutenir avec elle le rapport d'identité ? La raison veut qu'on exclue l'une de l'autre les choses qui ne peuvent se concilier ensemble. Il faut donc admettre qu'il y a quelque chose autre que de la matière qui est le sujet de toutes nos modifications sensibles.

Dira-t-on que cette unité du moi n'est autre chose que le sentiment de la connexion et de l'harmonie qui existent entre toutes les parties de l'organe nerveux et non celui des parties qui entrent dans sa composition ? que peu importe qu'il y ait dans l'organe des sensations un changement continuel des parties, l'identité de sentiment subsistera toujours tant que les molécules appelées à remplir les fonctions de sentir conserveront entre elles la même connexion et la même harmonie ? Mais qu'est-ce que la connexion et l'harmonie dans un système, si ce n'est l'enchaînement des parties et une telle correspondance entre elles, que l'une d'elles ne puisse être ébran-

lée que les autres ne participent à cet ébranlement ? Or, quel que soit l'accord des mouvements partiels, quelque fusion que l'on suppose dans les vibrations des parties, il n'en résulterait jamais dans l'organe nerveux qu'une sensation multiple où, malgré que les parties covibrantes qui la composent soient entre elles à l'unisson, chacune d'elles néanmoins aurait le sentiment de son produit, et alors il y aurait dans l'organe autant de moi particuliers que de points sentants.

Ce qui sent en nous est intelligent, il se réfléchit ce qu'il sent, il le perçoit, il en prend connaissance. La matière organisée serait-elle intelligente ? Ce qui connaît en nous compare, juge et raisonne : la matière organisée aurait-elle la faculté de penser ?

La seule idée d'attribuer la pensée à une certaine disposition de la matière répugne au sentiment. Quoi ! l'intelligence, cette admirable faculté qui élève l'homme au-dessus de sa nature, cette pensée qui le distingue si éminemment de tout ce qui n'est pas lui, serait l'apanage d'un amas de matière disposé d'une certaine façon L'effet serait donc supérieur à sa cause ? Mais, quelle que soit la disconvenance de la chose, voyons encore si cela est possible.

Qu'est-ce que connaître ? C'est considérer une sensation ; et, si elle est simple, s'y concentrer, se pénétrer de son objet, se l'informer et s'en faire une idée ; si elle est composée, c'est considérer successivement chaque point senti, en prendre la forme, comprendre le tout ensemble et concevoir ainsi l'objet de la sensation. Sous ce rapport, le principe qui connaît dans nous n'est plus seulement un sujet qui se sent et qui a conscience de ses modifications : c'est encore un être qui se répète à lui-

même tout ce qui se manifeste à lui, et qui revêt toutes les formes des choses qui l'ont frappé. Par les sensations, toute la nature se reflète sur lui, par les perceptions, il se reflète à lui-même toute la nature, il se la reproduit idéalement. Il y a plus : ces notions, une fois qu'il les a acquises, si les mouvements organiques en font renaître en lui la perception, il les reconnaît comme en étant déjà en possession et comme un fonds qui lui appartient. Ajoutons en outre qu'il en dispose à son gré, qu'il les compare et les associe, qu'il en détache les éléments et les généralise, qu'il les combine de toutes manières et en forme de nouvelles notions complexes qui n'ont point de modèles dans la nature.

D'un autre côté, il est bien reconnu aujourd'hui que toute la masse cérébrale concourt à la production de la pensée et que ce privilège étonnant paraît attaché à sa pulpe. Or, peut-on bien concevoir qu'un pareil organe puisse avoir à la fois plusieurs perceptions distinctes si elles ne portent sur des points différents de sa substance ? Mais il n'y aurait plus alors unité du moi percevant, puisque le sujet serait divisé; ce qui est contraire à l'observation. Certes une pareille propriété suppose dans le cerveau la coexistence de quelque chose de simple, d'indivisible, susceptible de prendre diverses formes en conservant celles qu'il a déjà reçues sans blesser son unité, de représenter toutes les natures sans altérer la sienne, et de soutenir plusieurs rapports à la fois sans se partager.

Le moi qui sent et connaît est encore le principe de toutes nos déterminations motrices réfléchies : car c'est lui qui veut, et c'est la volonté qui est le principal moteur des organes musculaires. Mais le cerveau est l'or-

gane où se forment et d'où partent ces déterminations. Serait-ce lui qui veut, et la volonté ne serait-elle qu'une réaction du cerveau excité par une impression, et dont les efforts se porteraient sur les organes du mouvement, pour en déterminer et régler les contractions ? Dans ce cas l'impression, la volonté et l'action seraient une suite de causes et d'effets physiques dans une dépendance mutuelle, et soumis entièrement aux lois de la mécanique. Il n'y aurait donc jamais d'impression sans réaction et sans un effet proportionnel à l'impression. Or, j'observe que ces lois sont continuellement enfreintes dans l'exercice de la volonté.

Ne nous arrive-t-il pas souvent de rester immobiles à la vue d'un objet qui nous convient, et de ne pas nous en approcher malgré l'attrait intérieur qui nous y pousse ? Le chien à qui on présente un morceau de pain à la pointe d'un couteau dont on a déjà fait usage pour lui donner sur le nez, résiste constamment à la tendance de son appétit, tant qu'il voit l'aliment attaché à cet instrument malfaisant. N'est-il pas fréquent aussi de voir que les plus faibles impressions produisent dans nous les mouvements du corps les plus violents ? Comme l'observe Fontenelle, que l'on dise à quelqu'un tout bas à l'oreille : « Sauvez-vous, les gendarmes sont à votre poursuite ; » ces mots ne sont pas plus tôt prononcés, qu'aussitôt il prend la fuite et court à perte d'haleine, jusqu'à ce qu'il se sente hors de danger. On voit que, dans la première circonstance, l'impression est sans réaction, et que, dans la seconde, la réaction n'est pas en proportion avec l'impression ; ce qui, pourtant, ne devrait pas être, s'il est vrai que le cerveau ne se trouve dans une aucune autre dépendance que celle des impres-

sions sensibles. N'est-il pas évident que les lois de la mécanique ne sont ici interverties que parce qu'il y a un souvenir ou une idée de danger qui s'interpose entre l'impression et la volonté, et que c'est ce souvenir ou cette idée qui dirige la détermination et qui suspend ou fait naître l'action ?

Il y a donc une autre cause que les impressions matérielles qui agit sur le cerveau et qui détermine et règle son influence motrice. Cette cause, qui est intermédiaire entre l'impression et la réaction, ne se détermine elle-même à agir qu'en vertu d'une perception ou d'un sentiment; mais c'est à l'impression qu'elle doit de sentir et de percevoir. Ainsi le cerveau agit sur elle par l'impression, et elle agit sur le cerveau par sa détermination. Le sujet qui sent et pense est donc le même que celui qui veut, et il est distinct du cerveau, puisque ses déterminations ne sont point le résultat direct des impressions matérielles que le cerveau éprouve, mais bien celui des perceptions et des sentiments dont ces impressions sont l'occasion.

Nous pouvons donc conclure définitivement qu'il y a quelque chose en nous sentant, pensant et voulant, qui n'est point la matière organisée, quoique dans sa dépendance. Mais cette chose, quelle peut-elle être ? Serait-ce un principe universel d'intelligence auquel tout ce qui est animé participerait plus ou moins proportionnellement au mode de son organisation ? ou bien une substance subsistant par elle-même, un être individuel attaché temporairement à un système d'organes et dépendant de lui, suivant la croyance la plus généralement reçue ?

Dans la première opinion, l'apparition du sentiment, première lueur de l'intelligence, serait attachée à toute

organisation pourvue d'un centre nerveux. Ce serait ce mode d'organisation qui en déterminerait la présence et l'individualiserait dans chaque être ; et le moment de l'apparition serait celui où l'individualité organique est établie. Ce qui le prouve, c'est que dans les animaux privés de système nerveux ou qui n'ont point de centre il se fait des impressions qui sont immédiatement suivies de mouvements, mais où rien n'est perçu ni voulu : ce sont des phénomènes d'irritabilité, une vie purement végétative. Dans les animaux, au contraire, où les divers ganglions du système nerveux sont unis entre eux par des cordons de manière à former un centre, et où il y a des organes de sensations spéciales, toutes les impressions qui arrivent à ce centre sont perçues : il y a sensation, instinct, et les mouvements qui les suivent sont déterminés par des volitions. Ce qui le prouve, c'est que l'acéphale humain n'a ni sensation, ni perception, par cela seul qu'il est sans cerveau ; que l'embryon ne jouit d'aucune sensibilité apparente tant que les centres nerveux ne sont pas formés, et qu'il donne, au contraire, des signes non équivoques de perception et de mouvements instinctifs aussitôt que ces centres ébauchés peuvent entrer en fonction : les mouvements du fœtus dans le sein de la mère, trois ou quatre mois après la conception, en sont la preuve.

Un principe dont la manifestation n'est due qu'à l'activité d'un centre nerveux commun avec lequel tous les organes ou tous les centres partiels correspondent pourrait-il ne pas dépendre dans son développement de celui du centre et ne pas en suivre les variations ? Il doit donc, dans les animaux vertébrés, prendre une forme intellectuelle plus prononcée, proportionnellement au volume

de leur cerveau, et ne pas se borner à un aveugle instinct comme dans les insectes; il doit luire éminemment dans l'homme, dont la masse cérébrale est dans un plus grand rapport et douée d'un plus grand degré d'activité; varier dans les individus humains suivant le degré d'organisation de leur cerveau; suivre les progrès de leur développement, et croître successivement avec l'âge jusqu'au complément de la virilité; il doit s'assoupir dans l'intermittence d'action périodique du cerveau pendant le sommeil et s'éveiller avec lui; rétrograder et s'abolir dans l'idiotisme, s'exalter et se dépraver dans la folie, s'altérer ou s'interrompre dans les affections comateuses ou apoplectiques, s'éteindre pour un temps dans les syncopes et les asphyxies passagères; se dégrader et s'obscurcir à mesure que, par l'effet de l'âge, la pulpe cérébrale se durcit et que l'action organique se débilite, et lorsqu'enfin le terme de la vie approche, aussitôt que la correspondance vitale des parties ne subsiste plus, et que l'individualité organique est détruite, il doit disparaître entièrement pour rentrer dans sa source, de même que le principe matériel dans la sienne.

On ne saurait disconvenir que cette opinion paraît bien d'accord avec l'observation et répond parfaitement à tous les phénomènes de l'organisation. Mais on ne peut se dissimuler aussi qu'il répugne au sentiment de regarder tous les moi humains comme autant de fractions d'un même tout et comme les diverses irradiations d'une intelligence universelle. Ce serait d'ailleurs admettre une sorte de panthéisme que la raison repousse. Fondés sur ces motifs et nous conformant à l'opinion générale, nous dirons donc que tous les phénomènes intellectuels que nous observons en nous sont les attri-

buts d'un sujet immatériel, d'un être distinct, individuel, d'une âme enfin, en reconnaissant toutefois que dans l'état présent des choses ce sujet ne peut sentir, ni penser, ni agir, que par des organes et suivant la portée de ces organes.

Reste maintenant à savoir comment ce qui est simple et sans points de contact peut agir sur des organes et être modifié par eux. Car, quoique l'âme n'exerce sa puissance sur ses organes que par la médiation d'un fluide subtil impondérable, principe de tous les mouvements de la vie, la difficulté est la même : c'est toujours un esprit, un sujet immatériel en rapport avec la matière. J'avouerai qu'il n'y a rien dans l'idée que nous nous sommes faite des deux substances constitutives de notre être qui puisse autoriser un tel rapport. Mais s'ensuit-il qu'il n'existe pas ? Si l'on ne peut méconnaître qu'une suprême intelligence a imposé des lois à la nature, pourquoi l'âme n'agirait-elle pas sur son atome de matière organisée de la même manière que l'auteur de la nature sur l'univers entier ? L'une n'emporte pas plus de difficultés que l'autre. Ici c'est une volonté générale qui a tout disposé avec ordre ; là, une volonté particulière qui commande à des organes. Admettons donc comme un fait, quoique les données nous manquent pour l'expliquer, qu'il y a entre l'âme et l'organisation une action réciproque par laquelle elles se modifient l'une l'autre, action qui s'exerce par un principe intermédiaire auquel toute la matière pondérable paraît subordonnée, et qui lui-même l'est à l'âme. Nous ne connaissons pas mieux l'attraction ni la transmission du mouvement par le choc des corps; mais nous les admettons comme des faits sans en chercher les causes.

CHAPITRE IX.

De l'association des impressions et des mouvements organiques entre eux par l'habitude.

L'association est, comme je l'ai déjà dit, une dépendance établie entre plusieurs impressions ou actions organiques, en vertu de laquelle l'une des associées ne peut pas être renouvelée qu'elle ne détermine la reproduction de ses coassociées. Il y a deux sortes d'associations, les unes naturelles et les autres factices.

Les associations naturelles sont celles que la nature a formées et qui sont antérieures à toute expérience. Le rapport que nous faisons de nos sensations à quelque chose hors de nous est une association de ce genre. Le pouvoir qu'ont certains cris de faire naître certains sentiments, ou la vue de certains objets, d'intéresser vivement nos goûts ou nos besoins, est encore le résultat d'une association naturelle. Ces sortes d'associations sont indépendantes de l'habitude, et celle-ci ne peut rien sur elles.

Les associations factices sont celles qui se forment entre des impressions ou des actions qui ne sont dans aucune dépendance naturelle les unes des autres, mais que l'expérience a déterminées et qui trouvent dans l'organisation le principe de leur union, et dans l'habitude la puissance qui en forme les nœuds. C'est un fait constant que lorsqu'une personne que nous connaissons vient à refrapper nos sens, sa vue seule suffit pour nous rappeler le lieu de sa naissance, sa famille, ses amis et les faits qui lui sont personnels. Le musicien et l'écolier

n'ont besoin que d'entendre, l'un les premières notes d'un air qu'il connaît, l'autre les premiers mots d'un morceau de poésie qu'il a appris par cœur, pour dérouler ensuite sans efforts d'attention toutes les notes de l'air ou tous les mots de la pièce de vers dans le même ordre dans lequel ils sont rangés. Il n'y a pas d'objets physiques qui aient frappé plusieurs fois nos sens dont les images ne puissent, en leur absence, se reproduire d'elles-mêmes par le jeu propre de la vie. Enfin, lorsque nous nous arrêtons à une idée et que nous la considérons attentivement, n'est-il pas d'expérience qu'aussitôt nous voyons accourir autour d'elle toutes celles qui ont quelque rapport de ressemblance ou d'analogie avec elle ?

Il y a diverses sortes d'associations, suivant la nature des impressions ou des mouvements qui se lient entre eux, ou suivant la cause qui détermine cette liaison.

Si on les considère sous le premier rapport, on remarque : 1° que les impressions externes peuvent s'associer entre elles de même que les actions des organes, et que les unes et les autres se reproduisent dans le même ordre qu'elles ont été faites : ces associations donnent lieu à la mémoire proprement dite, laquelle se subdivise en mémoire des faits pour les impressions objectives des sens, mémoire des sons pour les modifications sonores de l'organe vocal, et mémoire des mouvements des membres, particulièrement des doigts; 2° les impressions externes se lient dans le cerveau avec les impressions internes que l'action vitale du sang y produit en parcourant tous les points du réseau vasculaire; et telle est la subordination des premières pour les secondes, que celles-ci deviennent causes de rappel de celles-là, et

sont le fondement de l'imagination passive; 3° les impressions externes se lient avec les mouvements propres du centre épigastrique qui se trouvent en rapport avec elles, et par cette association elles se mettent dans la dépendance d'un second principe moteur qui les reproduit dans l'ordre de nos goûts et de nos besoins : celle-ci est le fondement de l'imagination active; 4° les impressions externes, telles que les sens les transmettent directement, se lient avec les impressions réfléchies que l'attention fait naître en dirigeant ses efforts sur les impressions directes, et si une même impression réfléchie se retrouve dans plusieurs impressions directes, elle en devient le lien commun et leur cause de rappel toutes les fois qu'elle se renouvelle : cette association est le fond propre de l'entendement; 5° toutes les impressions externes ou internes, directes ou réfléchies, se lient avec les gestes et les mouvements sonores de l'organe vocal, et, par suite de cette union, la reproduction volontaire de ces derniers devient cause de rappel pour toutes les impressions qui s'y sont liées : cette association constitue la mémoire des signes et donne naissance au langage.

On voit qu'en ayant égard aux diverses combinaisons dont les impressions et les actions des organes moteurs sont susceptibles entre eux, on doit ranger les associations sous cinq chefs différents d'autant plus distincts qu'une importante fonction a été confiée à chacune de ces divisions, puisque nous leur devons, à la première, la formation de la mémoire, à la seconde et à la troisième, celle de l'imagination passive et de l'imagination active, à la quatrième, la formation de l'entendement, et celle du langage à la cinquième.

Si l'on envisage les associations sous le rapport des causes qui les déterminent, on remarque :

1° Que les impressions externes qui se transmettent en même temps au cerveau, ou immédiatement l'une après l'autre, contractent entre elles par la fréquente répétition de cette circonstance une liaison en vertu de laquelle elles deviennent tellement solidaires, que l'une d'elles ne peut être renouvelée par le retour de sa cause, que toutes les autres à son occasion et sans l'intervention de leurs causes respectives ne se réitèrent en même temps, et l'une par l'autre, dans le même ordre qu'elles ont été faites. C'est ainsi que les impressions des sens relatives à un même objet se lient entre elles dans le cerveau et se résolvent en une seule impression collective que la présence de l'une des impressions partielles peut désormais réveiller; c'est ainsi que tous les objets physiques que la vue perçoit en même temps ou successivement, et qui se tracent en même temps dans le cerveau s'enchaînent l'un à l'autre de manière que l'un des anneaux ne saurait être ébranlé sans secouer la chaîne entière.

Nous devons à la même cause déterminante la liaison des actes vocaux entre eux, celle des actions locomotrices, les sympathies des organes, et la liaison des sons articulés avec nos idées.

2° Les impressions externes se lient dans le cerveau avec les impressions vitales du sang par coïncidence ou concours d'action, et elles donnent ainsi aux mouvements du sang le pouvoir de les reproduire.

Pourrait-il en être autrement? Les impressions des sens ne se bornent pas à produire à l'origine des filets nerveux qui les reçoivent un changement d'état; elles en opèrent un semblable sur le réseau vasculaire qui leur

correspond. Mais cette modification est, pour le point du réseau qui l'éprouve, une détermination à agir par l'impulsion du sang sur le filet nerveux qui lui correspond, d'une manière conforme à l'impression qui l'a modifié. Pour devenir permanente et active, elle n'a besoin que d'être fortifiée par le renouvellement fréquent de la même impression. Or, c'est en vertu de cette disposition que le sang qui parcourt le réseau vasculaire du cerveau se porte plus particulièrement vers les points ainsi modifiés, et les détermine à exercer sur l'origine des nerfs qui leur correspondent une action parfaitement semblable à celle qui leur vient du dehors, conséquemment à y reproduire les mêmes impressions.

Cette association est le principe physique de l'imagination passive. On conçoit que cette reproduction des impressions doit se faire tumultuairement et sans ordre, parce que le mouvement qui les excite se porte indistinctement sur tous les points du cerveau, et que l'excitation ne doit être efficace que là où l'empreinte des impressions est plus facile ou plus profonde.

3° Les impressions externes se lient avec les mouvements propres de l'organe du sentiment, par sympathie ou correspondance d'action, et par cette union elles donnent à ces mouvements le pouvoir de réveiller dans le cerveau celles des impressions avec lesquelles ils sont en rapport.

Il faut observer que la plupart des impressions externes sympathisent avec quelqu'une de nos tendances naturelles; c'est-à-dire que certains mouvements imprimés au cerveau par les objets physiques trouvent et suscitent leurs correspondants dans le centre de la vie de nutrition. Et cette excitation est d'autant plus forte, que le

mouvement provocateur et la tendance provoquée sont dans un plus grand rapport entre eux. Lorsque cela arrive, le centre épigastrique, excité par l'impression cérébrale, réagit sur elle en dirigeant spécialement sur le point du cerveau ébranlé le cours du sang qui continue l'impression, et la rend plus vive et plus profonde.

Or, une pareille opération ne peut pas se réitérer plusieurs fois, qu'il ne s'établisse une réciprocité de dépendance entre l'impression et la tendance qui lui correspond. Elles pourront donc s'exciter mutuellement l'une l'autre, et si l'on suppose, comme cela est vrai, que plusieurs autres impressions ont également de la sympathie avec la même tendance, on conçoit qu'elles doivent se mettre en commun sous sa dépendance, par conséquent s'associer entre elles et se réveiller ensemble, lorsque la tendance dont elles dépendent sera excitée par l'une d'elles ou par une cause intérieure. On conçoit encore que puisque les impressions diverses des objets ont, pour la plupart, quelque rapport avec l'une ou l'autre des tendances de l'organe du sentiment, elles doivent s'unir de la même manière avec celle de ces tendances avec laquelle elles sympathisent, et former ainsi entre elles autant de faisceaux distincts qu'il y a en nous de tendances naturelles.

Dans cette sorte d'associations qui donne naissance à l'imagination active, la reproduction des impressions doit donc se faire dans l'ordre de nos goûts et de nos besoins.

4° Les impressions directes se lient entre elles autour d'une ou de plusieurs impressions réfléchies, communes par identité ou conformité d'action, et, par cette union, elles donnent à ces dernières, lorsqu'elles se renouvellent, le pouvoir de les faire renaître avec elles.

Lorsqu'un objet s'offre à nos sens pour la première fois, on n'aperçoit d'abord que son ensemble, parce que l'attention, également attirée par tous les points, s'arrête à l'effet total, et n'en détaille pas les parties. Mais l'attention ne tarde pas à se réfléchir en détail l'impression, et alors il en résulte des impressions partielles que l'on nomme réfléchies, en raison de l'action qui les fait naître. Ces impressions partielles, quoique très distinctes, sont dépendantes de l'impression totale et ne peuvent exister sans elle. Mais les mêmes qualités impressives qui les ont fait naître peuvent se retrouver dans beaucoup d'autres objets semblables, et renouveler ainsi les mêmes impressions partielles.

Or, si l'on suppose que le cerveau, par la force ou la fréquence de l'attention, ait conservé la détermination des impressions partielles du premier objet, ces mêmes impressions ne peuvent pas être reproduites par la présence d'un second sans réveiller, en même temps, les impressions partielles du premier; car elles doivent provoquer l'activité de l'organe à répéter par résonance tous les mouvements acquis qui sont conformes à leur action. Mais ce réveil ne peut pas s'opérer sans entraîner celui de l'impression totale de l'objet, parce qu'elles tiennent à elle par un lien indissoluble.

En continuant à voir de nouveaux objets semblables, la présence de chacun d'eux doit donc aussi, en raison de cette conformité d'actions, réveiller l'impression de ceux qui l'ont précédé, et successivement les uns et les autres doivent se mettre sous la dépendance des impressions partielles qui leur sont communes, de manière que celles-ci ne puissent plus désormais être reproduites par la présence de l'un d'eux, que l'ensemble des objets où

on les a remarquées ne soit en même temps rappelé.

Il est aisé de voir, d'après ce principe d'association, que toutes les impressions objectives doivent se diviser en autant de groupes qu'il peut y avoir d'impressions partielles différentes, et qu'en se rangeant ainsi en diverses classes dans l'ordre de la nature des choses, elles facilitent singulièrement le travail de l'entendement, dont le but est de nous faire connaître cette nature, ou, ce qui est le même, le rapport de leur action sur nous.

Cette propriété de répondre à une impression qui est en rapport avec des déterminations préexistantes dans nous n'est pas particulière à l'organisation; elle se retrouve encore dans les instruments de musique. Si l'on fait résonner fortement l'une des cordes d'un violon dans un appartement où se trouvent plusieurs de ces instruments, et qu'il y en ait dont les cordes soient montées les unes à l'unisson et les autres à l'octave ou à la quinte de celle qu'on joue, on les voit toutes entrer en vibration et sonner l'unisson, l'octave ou la quinte du son provocateur; tandis que celles qui ne sont point montées à aucun de ces tons restent immobiles et sans frémissement. On peut donc considérer, sous ce rapport, l'organe nerveux, une fois qu'il a été exercé par les sens, comme une réunion incalculable de cordes sonores qui sont montées au ton de tous les modes d'activité des objets extérieurs, et disposées à co-vibrer avec celles que les objets eux-mêmes font résonner, toutes les fois que le mouvement qui leur est communiqué convient à leurs déterminations acquises.

Les impressions sont donc susceptibles de quatre sortes d'associations, eu égard aux causes qui les déterminent : association entre elles par simultanéité ou succession d'ac-

tions; association avec les actions vitales du sang dans le cerveau par concours et assimilation d'actions ; association avec nos tendances naturelles par correspondance d'actions, et association avec les impressions réfléchies par conformité d'actions.

De quelque manière qu'on les envisage, ces diverses associations sont d'une trop haute importance, elles intéressent trop essentiellement toutes nos facultés, pour ne pas faire de chacune d'elles un objet de recherches séparées : tel est aussi le but que je me propose. Mais je crois devoir suivre dans ce travail la première division que j'en ai faite, comme plus méthodique et plus favorable au développement de tous les modes d'associations. Je m'occuperai donc, dans les livres suivants, de la formation de la mémoire, de celle de l'imagination passive, de l'imagination active de l'entendement et du langage, comme les résultats des diverses combinaisons des impressions entre elles.



LIVRE CINQUIÈME

(SUITE DES HABITUDES).

DE L'ASSOCIATION

DES IMPRESSIONS EXTERNES

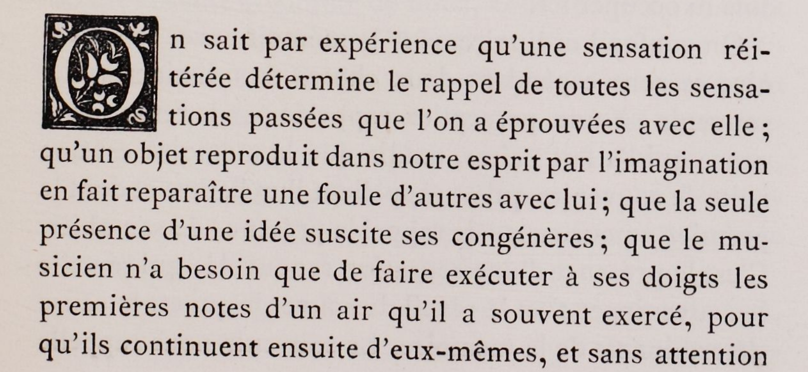
ENTRE ELLES

OU

ORIGINE ET FORMATION DE LA MÉMOIRE.

CHAPITRE I.

Idée générale de la mémoire
et détermination du principe physique de cette faculté.



On sait par expérience qu'une sensation réitérée détermine le rappel de toutes les sensations passées que l'on a éprouvées avec elle ; qu'un objet reproduit dans notre esprit par l'imagination en fait reparaître une foule d'autres avec lui ; que la seule présence d'une idée suscite ses congénères ; que le musicien n'a besoin que de faire exécuter à ses doigts les premières notes d'un air qu'il a souvent exercé, pour qu'ils continuent ensuite d'eux-mêmes, et sans attention

de sa part à jouer l'air tout entier; que le premier mot proféré devant nous d'un discours que nous avons appris par cœur suffit souvent pour nous en rappeler toute la suite; que les paroles suscitent les idées qui leur sont attachées, et que celles-ci à leur tour en font autant pour les mots destinés à les énoncer. Cet ensemble de phénomènes est connu sous le nom de mémoire.

La mémoire se divise en autant d'espèces qu'il y a d'objets divers qu'elle peut tenir en dépôt, et dont elle fait le rappel. Elle porte le nom de mémoire des faits, lorsqu'elle s'occupe des choses ou des événements passés; celui de savoir, lorsqu'elle rappelle nos idées acquises. Répète-t-elle une suite de sons harmonieux ou articulés, c'est la mémoire musicale ou la mémoire des mots; répète-t-elle une suite de mouvements du corps, c'est la mémoire des gestes, plus connue sous le nom de faculté imitative; enfin rappelle-t-elle des mots ou des gestes devenus signes de nos idées, et en reproduit-elle les suites établies par l'usage, pour exprimer nos pensées, c'est la mémoire des signes. Je ne parlerai pour le moment que de la mémoire des faits, parce qu'elle est la seule qui appartienne à ce genre d'associations dont je dois m'occuper ici.

On confond ordinairement la mémoire avec le souvenir; ce sont cependant deux choses très distinctes. Le souvenir est une perception rappelée par le retour de la cause qui l'a fait naître, tandis que la mémoire est une suite de souvenirs qui se rappellent l'un l'autre et dont le premier a pour cause de rappel la présence de son objet. C'est la présence d'une sensation renouvelée qui réveille le souvenir, et c'est le réveil du souvenir qui est la cause déterminante de la mémoire. Le souvenir nous rappelle

un fait qui n'est plus; la mémoire nous en rappelle les faits concomitants et les circonstances de temps et de lieu. Le souvenir nous fait connaître l'existence passée d'un objet; la mémoire nous en fait connaître les dépendances et ses relations d'existence. En un mot, le souvenir est le principe moteur de la mémoire, et la mémoire est le complément du souvenir.

On confond encore la mémoire avec la réminiscence; cependant elle en diffère beaucoup. La réminiscence est un sentiment qui accompagne presque toujours tous les actes du souvenir et de la mémoire; celle-ci est une représentation mentale et circonstanciée de ce que l'on a déjà vu ou éprouvé. La mémoire nous rappelle des faits qui ne sont plus présents, la réminiscence nous en atteste l'existence passée. La mémoire fait des rapports, la réminiscence les confirme.

La mémoire, de même que le souvenir, n'offre par elle-même à l'esprit aucune image des choses qu'elle rappelle, mais seulement la perception ou l'idée. Il est certain en effet que nous pensons à une odeur, une couleur ou un son, sans en éprouver la sensation, et que lorsque nous entendons prononcer le nom d'une personne absente et connue de nous, nous songeons aussitôt à elle, et nous en avons l'idée avant d'avoir pu nous en retracer les traits. Si dans beaucoup de circonstances la mémoire paraît nous représenter ce qu'elle nous rappelle, c'est qu'alors l'imagination s'associe à ses actes, pour nous dépeindre l'objet de notre pensée; car l'imagination peut être excitée par la présence d'un souvenir de même que par celle d'une sensation.

La mémoire peut être envisagée sous deux rapports, comme faculté passive et tenant en dépôt toutes les mo-

difications éprouvées et toutes les perceptions acquises, ou comme faculté en quelque sorte active et ayant le pouvoir de les rappeler, d'en faire revivre le souvenir.

Sous le premier rapport, la mémoire serait l'effet moral d'une aptitude du cerveau à conserver les impressions reçues, laquelle paraît dépendre du principe des forces, dont la nature est de résister plus ou moins à tout changement d'état, et, lorsqu'il a cédé, de garder ensuite sa nouvelle détermination avec d'autant plus de ténacité, que l'action modifiante a été plus intense, plus continue. Mais cette aptitude n'est pas exclusivement propre à la mémoire; elle appartient en commun à toutes les facultés reproductives des impressions; toutes la supposent. Sans elle l'imagination et l'entendement ne sauraient avoir lieu, de même que la mémoire, et nous nous trouverions réduits à n'avoir plus que des sensations fugitives. On ne peut donc la regarder spécialement comme le principe physique de la mémoire. Néanmoins, dans le langage ordinaire, l'usage a prévalu de la désigner sous le nom de mémoire, parce que c'est dans l'exercice de cette faculté que la nécessité d'une pareille disposition dans le cerveau paraît le plus évidemment.

Sous le second rapport, la faculté de rappeler les perceptions des choses, à la suite les unes des autres et dans l'ordre dans lequel elles se sont offertes à nous, paraît être le caractère distinctif de la mémoire. Or, ces rappels successifs et conformes à l'ordre naturel ou fortuit des choses ne peuvent être que le résultat moral de certains mouvements qui naissent dans le cerveau les uns des autres, et ces mouvements supposent une dépendance établie entre eux, en vertu de laquelle ils deviennent la cause déterminante l'un de l'autre. Mais d'où peut venir

cette dépendance, si ce n'est de la liaison que les impressions sensibles forment entre elles, toutes les fois que les objets agitent simultanément ou immédiatement, l'un après l'autre, différents points du cerveau; surtout lorsque leur action a été fréquemment renouvelée, et dans le même ordre? Car, on remarque que, lorsque ces deux conditions sont imparfaitement remplies, le rappel est incomplet et sans fidélité.

Ainsi, c'est à l'action simultanée ou immédiatement successive des objets sur le cerveau, que nous devons la liaison de leurs impressions entre elles, et c'est à cette liaison que nous devons leur rappel dans l'ordre où elles ont été faites. C'est donc elle qui doit être regardée comme le principe constitutif de la mémoire.

La mémoire est donc essentiellement une faculté par laquelle des impressions déjà faites et conservées se réveillent l'une l'autre, en vertu d'une liaison fortuite entre elles, et se rappellent dans l'ordre de leur formation, lorsque l'une d'elles est excitée par la présence de son objet.

Puisque la liaison des impressions est le résultat du concours d'action des causes extérieures sur nos sens, il s'ensuit que, dans toutes les impressions qui nous viennent du dehors, l'ordre de leur association ne doit pas être constant et uniforme chez tous les hommes, mais variable et susceptible de toutes les combinaisons sous lesquelles les objets peuvent se présenter à nous. C'est aussi pour cela qu'il est difficile de rencontrer deux hommes qui aient dans la tête les mêmes faits, tracés de la même manière, ou classés dans le même ordre. Car il n'en est peut-être pas un qui, dans le cours de sa vie, ait pu se trouver avec un autre dans les mêmes circons-

tances de temps, de lieu ou de situation, et voir par conséquent les choses avec le même enchaînement ou les mêmes détails. Sous ce point de vue, la mémoire n'est donc pour chacun de nous qu'un registre personnel ou l'histoire particulière de ce que nos sens ont éprouvé.



CHAPITRE II.

Influence de l'organe du sentiment sur la liaison des impressions externes.

On vient de voir que pour que les impressions se lient entre elles, il ne suffit pas que leur action sur l'organe soit simultanée ou successive; il faut encore qu'elles soient renouvelées plusieurs fois dans le même ordre par le retour des mêmes causes. Car il est d'expérience, que le souvenir des choses qui n'ont fait sur nous qu'une impression passagère ne tarde pas à s'affaiblir et même à s'effacer entièrement au bout d'un certain temps. On observe néanmoins qu'il y a certaines impressions qui restent ineffaçables, et qui contractent entre elles une liaison indissoluble, quoique les objets qui les ont produites ne se soient offerts ensemble à nous qu'une seule fois dans la vie : ce sont celles qui intéressent l'organe du sentiment et qui font naître en nous une vive affection pour leur objet.

Qui ne sait que nous gardons toute la vie le souvenir circonstancié des événements de notre enfance qui nous ont le plus frappés d'étonnement ou de peur, ou qui ont le plus fortement attiré notre curiosité? Le jeune étudiant qui a eu le bonheur d'obtenir le prix d'éloquence au concours général des Collèges de Paris, et qui s'est vu proclamé le vainqueur, et couronné par les premiers magistrats de l'État, au milieu des applaudissements d'une assemblée brillante et nombreuse, n'oubliera jamais les lieux qui ont été témoins de son triomphe, ni les personnes qui étaient les dispensateurs des couronnes, ni

aucune des circonstances qui ont contribué à son ravissement. Les militaires conservent jusqu'à la fin de leurs jours la mémoire des campagnes qu'ils ont faites, des combats qu'ils ont livrés, et des dangers qu'ils ont courus; lorsqu'ils en font le récit, les détails dans lesquels ils entrent sont si présents à leur esprit, qu'on dirait que les choses viennent de se passer sous leurs yeux. Cependant ils n'ont été qu'une seule fois témoins de ce qu'ils racontent.

Il y a donc deux choses qui ont également le pouvoir de lier entre elles les impressions externes qui nous viennent simultanément ou successivement : ces deux choses sont l'habitude et le sentiment. La première exerce indistinctement son influence sur toutes les impressions, et son intervention n'est nécessaire que pour celles auxquelles l'organisation ne prend pas une part active. L'influence de la seconde est spéciale; elle ne se porte que sur les impressions qui peuvent l'émouvoir et l'intéresser fortement à leur action.

Pour concevoir cette dernière influence, il faut observer que lorsque la présence de certains objets excite en nous une forte émotion, les impressions qu'ils produisent dans le cerveau se réfléchissent vers le centre épigastrique, organe du sentiment, et y font naître un mouvement propre de réaction, qui dirige tous ses efforts vers le cerveau, et y produit deux effets remarquables, dont l'un est d'y faire affluer le sang avec plus d'abondance, particulièrement vers les points impressionnés, et l'autre d'augmenter la tension cérébrale, et de tourner toute son activité sur ces mêmes points. Or, le premier effet a pour résultat de fortifier les impressions, d'en cimenter la liaison, et de les rendre ainsi plus profondes, plus durables,

plus enchaînées l'un à l'autre et plus dépendantes; ce qui donne à la mémoire plus de ténacité et de fraîcheur, plus d'étendue et plus de force de rappel. Les résultats du second sont d'accroître la sensibilité, de fixer exclusivement l'attention sur les objets des sens qui intéressent le sentiment, et de donner au cerveau une forte disposition à faire revivre leurs impressions; ce qui procure à la mémoire de la facilité à retenir, des souvenirs plus distincts, plus détaillés, et un rappel plus prompt.

Ajoutons à cela que les événements de la vie qui nous ont le plus fortement émus sont les premiers à rentrer dans le domaine de l'imagination, par suite des fortes impressions qu'ils font sur nous; que celle-ci en reproduit souvent le fait principal comme le plus frappant et le plus à sa disposition, et qu'à chaque fois que ce fait se présente à l'esprit, la mémoire en rappelle le souvenir avec celui de tous les faits accessoires. C'est ainsi que Pascal n'a eu besoin que de voir une fois le précipice qui fut près de l'engloutir, pour l'avoir sans cesse présent à l'esprit, et penser continuellement à sa chute, ainsi qu'à toutes ses circonstances. Or, ces rappels fréquents de la mémoire excitée par l'imagination donnent aux impressions passées qu'ils font revivre un caractère d'indélébilité aussi assuré que celui qu'elles peuvent acquérir par l'action réitérée des causes qui les ont produites. Car il est à remarquer que la mémoire devient d'autant plus ferme et d'autant plus fraîche qu'on en répète plus fréquemment les actes; et si l'homme possède cette faculté à un bien plus haut degré que les animaux, certainement il ne le doit qu'au pouvoir que lui donne le langage, d'exercer à chaque instant sa mémoire par le rappel volontaire des mots.

Cette influence des passions pour la conservation et le rappel des impressions qui les intéressent, est si frappante qu'elle a été de tout temps observée par le commun des hommes. Elle est connue sous le nom de mémoire du cœur.



CHAPITRE III.

Conjecture sur le principe physique de la liaison des impressions.

Il paraît constant, d'après ce qui vient d'être dit, que les impressions simultanées, ou immédiatement successives se lient entre elles par l'effet de l'habitude ou celui du sentiment. Mais en quoi consiste cette liaison, principe physique de la mémoire? et comment se développe ce pouvoir, que les impressions acquièrent ainsi, de se rappeler l'une l'autre lorsque l'une d'elle est excitée? Cette question est une de celles que l'état présent de nos connaissances ne permet pas de résoudre, et sur laquelle il faut consentir à rester peut-être longtemps dans l'ignorance. Mais sans oser prétendre soulever le voile qui nous couvre cette mystérieuse opération, l'on peut sans inconvénient former sur elle une conjecture, et donner ainsi provisoirement un appui à la curiosité. La méthode hypothétique, en cherchant comment une chose peut se faire, a suggéré souvent le moyen de savoir comment elle se fait; et lorsqu'elle est sagement employée, c'est-à-dire toujours restreinte dans les limites d'une simple supposition, jamais elle n'écarte de la vérité, lors même qu'elle n'y conduit pas. Je vais donc proposer une conjecture.

Établissons d'abord que tous les filets nerveux des sens viennent aboutir à une partie déterminée de l'encéphale, rendez-vous commun des nerfs sensitifs et de ceux du mouvement; 2° admettons que tous les points de la substance médullaire des nerfs ainsi que ceux de la pulpe

cérébrale où ils aboutissent, soient pourvus d'un fluide subtil impondérable qui leur est inhérent, et qui forme autour de chaque point une atmosphère élastique ; 3° que ces atmosphères sont toutes contiguës l'une à l'autre, et partout en équilibre de tension ; 4° que lorsqu'un filet nerveux transmet à son origine l'impression qu'il a reçue, celle-ci ne se borne pas à produire une action directe sur le point de la pulpe centrale qui est immédiatement contigu à la sommité nerveuse, elle exerce encore une pression latérale qui propage l'impression, l'irradie sur tous les points de la masse cérébrale et en amplifie ainsi l'effet, comme cela a lieu dans tout fluide que l'on presse sur un point de sa surface.

Cela posé, suppossons : 1° que le cerveau ne reçoive des sens qu'une seule impression. Que doit-il arriver ? Dans ce cas, le fluide de l'extrémité nerveuse qui l'éprouve ne doit pas seulement pousser celui de la pulpe qui y correspond, et en être à son tour repoussé; il doit encore faire naître une pression latérale, qui, se dirigeant sur le fluide des points environants, et de proche en proche sur celui de toute la masse cérébrale, leur procure un nouvel équilibre de tension. Si, quelque temps après, une seconde impression, différente de la première, vient à succéder à celle-ci, elle produira, comme la précédente, une pression latérale, et il n'en résultera partout encore qu'un nouveau degré de tension et un nouvel équilibre. Il en sera de même de toutes les impressions suivantes, qui viendront ainsi les unes après les autres et par longs intervalles : chacune d'elles produira dans tout le fluide une espèce d'onde et un resserrement subséquent. Mais jusque-là, il n'y aura aucune liaison entre elles, parce que les mouvements ondulatoires qu'elles ont produits,

s'étant opérés dans des temps différents, n'ont pu se rencontrer et se réfléchir mutuellement.

2° Supposons à présent que deux impressions soient faites simultanément dans le cerveau. N'est-il pas évident qu'il y aura alors deux pressions latérales ou deux mouvements ondulatoires, qui, venant à se rencontrer, briseront leurs efforts l'un contre l'autre et formeront, à leur point de concours, un renflement du fluide, une espèce de nœud, d'où les mouvements seront repoussés de chaque côté, vers leur point de départ, et y produiront par réflexion la même impression qui les a fait naître ? Cela ne peut-être autrement; les lois de la réflexion le veulent ainsi. Mais si ces deux impressions se réitèrent plusieurs fois et en même temps, il est aisé de voir que les molécules du fluide prendront de chaque côté du nœud une disposition conforme à l'espèce de mouvement qui les sollicite, et qu'ensuite elles le conserveront en raison de leur tendance naturelle à rester dans l'état qu'elles ont acquis.

Lorsque l'une de ces deux impressions sera donc excitée par la présence de son objet, on conçoit que son mouvement latéral doit venir heurter le nœud, et imprimer au fluide, de l'autre côté de ce nœud, un mouvement reproducteur de la seconde impression.

On remarquera sans doute que, dans le développement de cette hypothèse, je n'ai supposé que l'action simultanée de deux impressions pour simplifier la démonstration ; mais il n'est pas difficile de voir que plusieurs impressions peuvent se lier entre elles de la même manière par un nœud commun.

Mais, dira-t-on peut-être, si cette opinion était fondée, il faudrait admettre dans le cerveau autant de nœuds qu'il

peut se former de liaisons entre les impressions qu'il reçoit, et le nombre doit en être incalculable, si l'on en juge par l'étendue de la mémoire. Or, comment concevoir que tous ces nœuds formés dans toutes sortes de directions puissent coexister dans le cerveau, former mille irradiations diverses sans se croiser, se mêler et se confondre ? Cela est inconcevable, j'en conviens ; mais conçoit-on mieux, comment les rayons de lumière, qui, de tous les points des objets visibles, s'élancent dans l'espace, le parcourent dans tous les sens, sans se choquer et se faire obstacle ? Comment mille vibrations sonores, différentes l'une de l'autre, peuvent être transmises à la fois à l'organe acoustique par un même véhicule, sans désordre et sans confusion ? Ces phénomènes, pour être inconcevables, n'en sont pas moins certains ni moins reconnus. L'on ne doit donc pas avoir plus de répugnance à les reconnaître dans la mémoire.

Suivant cette manière de voir, la liaison des impressions tiendrait donc à l'existence de ces nœuds, ou centres de résistance, que je suppose formés dans le cerveau, par le conflit des mouvements ondulatoires des impressions. C'est là que viendrait se terminer leur action latérale, et de là qu'elles seraient réfléchies vers les points ou se font les impressions directes. C'est à partir de là que les molécules du fluide se coordonneraient de chaque côté du nœud pour leurs impressions respectives, de manière que lorsque l'une d'elles viendrait à avoir lieu par la présence de son objet, elle deviendrait cause excitatrice pour les autres, parce que son mouvement parvenu au nœud se transformerait en passant de l'autre côté de ce nœud en un mouvement de même nature que celui que l'impression directe y produit.

CHAPITRE IV.

Ce mode d'association est le fondement des sympathies d'habitude.

La propriété dont jouissent les impressions sensibles de se lier entre elles et de contracter une espèce de solidarité, par cela seul qu'elles ont été produites en même temps ou successivement, n'est pas particulière au cerveau. Elle appartient en commun à tous les organes de l'être vivant; car c'est elle qui est le principe physique de toutes les sympathies qui ne sont pas le résultat de la correspondançe de toutes les parties à un centre commun, ou de la dépendance matérielle de certains organes entre eux.

Observons d'abord qu'il existe une sympathie générale entre les organes, sympathie qui vient de leur correspondance avec le centre de la vie, au moyen de laquelle ils transmettent à ce centre toutes leurs impressions, et le déterminent à une réaction qui se fait sentir dans tout le système. Par cette disposition, lorsqu'un organe est gravement affecté, tous les autres semblent partager sa souffrance, et réagissent chacun à leur manière, pour écarter la cause du mal que leur associé éprouve. Il existe aussi des sympathies particulières entre certains organes, qui tiennent ensemble par quelques liens matériels d'une manière si étroite, que l'un d'eux ne peut recevoir une impression sans que l'autre en soit affecté : la membrane pituitaire, par exemple, qui n'est qu'un prolongement de celle qui tapisse les poumons, ne peut pas être irritée sans que l'organe respiratoire en soit excité et pro-

voque à l'éternuement; les sympathies de la peau avec la plèvre, ou avec le tube intestinal, tiennent à la même cause. Mais, indépendamment de ces sympathies, il en est d'autres qui ont lieu entre des organes qui sont étrangers l'un à l'autre, sans dépendance matérielle entre eux, et qui s'opèrent sans l'intervention du centre de la vie. Or, ce sont celles-là qui paraissent devoir leur naissance à la simultanéité, soit des impressions que les organes reçoivent, soit des fonctions qu'ils exercent ou des développements qu'ils éprouvent.

Pourrait-on en douter? Les faits accourent en foule pour le prouver.

Lorsque les yeux se sont accoutumés à recevoir en même temps l'impression lumineuse des objets, et à se tourner parallèlement vers eux, si l'un d'eux vient à être frappé de cécité, on remarque qu'il suit involontairement, et pendant quelque temps, les mouvements de l'œil sain; il n'est pas rare encore de les voir, en raison de ce parallélisme d'action, s'affecter mutuellement lorsque l'un d'eux devient malade.

Le pianiste qui a longtemps exercé sa main gauche à faire les accompagnements des chants qu'exécute la main droite, ne peut plus désormais faire produire à celle-ci des sons, même au hasard, sans qu'aussitôt la main gauche en trouve à son insu les accords.

Barthès raconte, d'après Valsalva, qu'un enfant âgé de 12 ans, après avoir eu des convulsions dans tous les membres, parvint enfin à n'en plus éprouver qu'à l'extrémité d'une main; mais qu'alors, lorsqu'on étendait tous les doigts de cette main, celle qui était saine entrait aussitôt en convulsion et se resserrait violement. Si l'on n'étendait qu'un doigt de la main affectée, à l'instant le

doigt de la main saine se repliait et restait dans cet état pendant tout le temps que durait l'extension. Il est encore à remarquer, dit Barthès, que lorsqu'un des membres symétriques a contracté l'habitude de certains mouvements, le membre correspondant acquiert, sans exercice, la faculté de produire des mouvements semblables, mais en sens contraire : la main gauche, par exemple, fait assez promptement et sans essais le contre-sens parfait des mêmes lettres et des mêmes traits de plume qu'on est accoutumé de faire de la main droite.

L'on voit ici les organes d'une moitié du corps ne communiquer leurs affections et n'imprimer leurs mouvements qu'aux organes de l'autre moitié, qui agissent conjointement avec eux, et dont les fonctions se sont coordonnées avec les leurs.

On connaît la liaison étroite de l'ouïe avec l'organe vocal. Celui-ci ne peut émettre un son sans que l'oreille en soit frappée, et, à son tour, l'organe auditif ne saurait entendre une parole sans que la langue la répète pour ainsi dire silencieusement. Il est constant, d'ailleurs, que le sourd de naissance est privé de l'usage de la parole par cela seul qu'il n'entend pas. La liaison qui existe entre ces deux organes ne peut venir que de ce que, lorsque l'un fait une action vocale, l'autre en éprouve une impression sonore; et c'est à cette simultanéité d'action, exercée ou reçue, qu'ils doivent cette réciprocité d'influence qu'ils ont par suite l'un sur l'autre. N'est-ce pas par le même moyen que les autres sens acquièrent le pouvoir de diriger et de régler tous les mouvements du corps?

A l'époque de la puberté, on voit certains organes se développer en même temps. Alors la figure prend de l'é-

clat et de l'expression, les traits se régularisent, la voix change de timbre. Elle devient plus accentuée, plus grave et plus imposante chez l'homme; plus flexible, plus claire et plus douce chez la femme. En même temps celui-là reçoit de la nature le complément de la virilité, et celle-ci les derniers attributs de son sexe. C'est aussi à cette époque que se forment entre ces divers organes, simultanément développés, des rapports secrets qui n'existaient pas auparavant, et que leurs nouvelles fonctions se lient avec celles de tout le système.

Il est donc constant que toutes les sympathies particulières, autres que celles qui tiennent à une dépendance matérielle des organes, ne doivent leur existence qu'à la simultanéité soit des impressions qu'ils reçoivent, soit des fonctions qu'ils exercent, ou des développements qu'ils éprouvent.

Si à présent l'on fait attention à toutes les liaisons que les impressions externes peuvent former entre elles, à toutes celles qui ont lieu entre les organes par la simultanéité de leurs fonctions ou de leur développement, et à celles que peuvent produire les passions et tous les mouvements désordonnés dont les maladies peuvent être l'occasion, on concevra sans peine que le nombre doit en être incalculable, et qu'en raison des nouvelles ressources qu'elles offrent à l'homme, elles doivent lui procurer le double avantage de concourir à un plus grand développement des forces de la vie, et de lui assurer une plus grande perfectibilité en tout genre.

CHAPITRE V.

Il n'y a pas de rappel sans un principe moteur.

uelque fort que soit l'enchaînement des impressions entre elles, et malgré leur disposition acquise à se reproduire l'une l'autre, une fois qu'elles sont rentrées dans l'inertie, aucune d'elles ne pourrait servir au rappel des autres. si elle n'était elle-même préalablement mise en activite par une cause impulsive. Car un corps qui est en repos ne peut communiquer du mouvement à un autre qu'autant qu'il en reçoit, et un anneau ne peut secouer la chaîne entière à laquelle il tient, s'il n'éprouve pas une première secousse. Il n'y a donc pas de rappel sans un premier moteur.

Or, il y a trois choses qui peuvent déterminer le rappel des impressions l'une par l'autre, et leur donner la première impulsion : la vue de l'un des objets qui les ont produites, la présence de son image et l'audition de son nom.

Il est d'abord d'expérience qu'une sensation renouvelée excite le souvenir de la sensation identique qui l'a précédée, et que celles-ci rappelle le souvenir de toutes les circonstances qui l'environnaient. N'éprouvons-nous pas tous les jours qu'il suffit qu'un individu, que nous avons déjà vu, passe devant nous, pour que, au souvenir de l'avoir vu, se joignent à l'instant les idées du temps et du lieu où nous l'avons connu, et celles des personnes qui se trouvaient avec lui ? La première vue de notre pays natal, après une longue absence, ne nous fait-elle pas

songer aussitôt aux jeux de notre enfance, à nos liaisons les plus intimes, et aux événements les plus remarquables de cette époque de notre vie ? Tout le monde sait combien est favorable au rappel des idées la méthode d'attacher les choses dont on veut se souvenir à un objet sensible qui doit s'offrir fortuitement à nous, tel par exemple, qu'un morceau de papier que l'on met dans sa tabatière : l'art de la mnémonique ou mémoire artificielle est entièrement fondé sur cette pratique. C'est ainsi que beaucoup de prédicateurs parviennent à débiter leurs sermons d'une manière impertubable en fixant à chaque partie du discours un des compartiments de la voûte de l'église, auquel ils l'avaient auparavant attachée en l'étudiant.

L'influence de l'imagination, pour mettre en jeu la mémoire, n'est pas moins évidente, quoique généralement moins remarquée. Le soir, lorsque nous sommes couchés, que nos sens sont inoccupés, et que l'imagination seule suscite au hasard les images de quelques objets vus dans la journée, quel est celui qui n'a pas éprouvé qu'aussitôt chacun de ces objets se trouve escorté de tous ses accessoires, et que si c'est une personne, tout ce qu'elle a fait ou dit nous revient à l'esprit ? Le matin, lorsque nos sens encore assoupis laissent un libre champ à l'imagination déjà éveillée, n'est-ce pas à la renaissance de quelqu'une des impressions qu'elle reproduit spontanément, que nous devons le retour de ces aimables souvenirs qui nous remettent sous les yeux les situations les plus agréables de notre vie ? Dans le cours de nos occupations journalières, c'est elle encore qui, en nous fournissant des plans de conduite, et en nous suggérant des moyens d'exécution, provoque le rappel de tous les cas,

où l'expérience a prouvé l'heureuse ou fâcheuse issue de ces projets, et la bonté ou l'insuffisance des moyens proposés. En faisant bien attention à la cause de tous les rappels qui se font en nous, on pourrait même, je crois, établir que la mémoire est plus fréquemment dans la dépendance de l'imagination que dans celle des sens.

Les impressions auditives ont également le pouvoir de préoccuper la mémoire, en faisant renaître l'impression objective, à laquelle chacune d'elles a été associée par sa fréquente répétition en présence de son objet. On sait que, lorsque les noms et les choses exprimées par eux nous sont connus, l'un de ces noms ne peut pas venir frapper notre oreille sans exciter la perception de l'objet qu'il désigne, et sans renouveler en même temps par elle le souvenir de tout ce qu'on a vu simultanément avec lui. Souvent un seul mot, prononcé fortuitement, suffit pour dérouler dans notre esprit une longue suite d'événements passés, et nous absorber dans nos souvenirs. Ce moyen d'excitation est d'un si grand usage dans le commerce des hommes, il exerce tellement la mémoire, en lui faisant réitérer mille fois les mêmes actes, que l'on peut sans crainte affirmer que, si la mémoire dans l'homme est de beaucoup supérieure à celle des animaux, il doit particulièrement cet avantage à l'emploi fréquent qu'il fait des signes du langage.



CHAPITRE VI.

Influence de l'attention sur le rappel des impressions.

Le réveil d'une impression passée, par l'un des trois moyens que je viens d'indiquer, n'est pas toujours suffisant pour déterminer le rappel de ses associées. Souvent, au contraire, il est inefficace, et c'est quand il s'agit de vieilles associations qui sont restées longtemps dans l'inertie, ou de celles de quelques impressions plus récentes, qui n'ont contracté entre elles qu'une faible union, en raison du peu d'intérêt que nous ont inspiré leurs objets. Mais alors l'attention intervient pour suppléer à l'insuffisance de la cause excitante, et l'expérience prouve que son action surmonte presque toujours la résistance qui s'oppose au rappel.

Lorsqu'une personne que nous avons perdue de vue depuis longtemps vient à se représenter à nous inopinément, ne nous arrive-t-il pas la plupart du temps de n'éprouver en sa présence qu'un sentiment vague de réminiscence, et de ne la reconnaître que pour l'avoir vue sans pouvoir en déterminer ni le temps ni le lieu? Or, dans cette circonstance, on remarque que si l'on fixe son attention sur elle par le désir de se la rappeler plus distinctement, il est bien rare que son souvenir n'en devienne pas plus présent et n'entraîne pas après lui le rappel de tout ce qui a frappé nos sens au moment où cette personne s'est offerte à nous.

On voit que c'est en agissant sur une idée présente à l'esprit que l'attention a le pouvoir de rappeler celles qui lui sont associées, et qu'elle n'exerce ce pouvoir que

parce qu'elle y est déterminée par un commencement de souvenir. Car il est impossible de chercher à se rappeler une chose dont on n'a aucune idée, ou aucun sentiment qu'on l'a déjà éprouvée. L'attention ne doit donc être considérée ici que comme une cause auxiliaire de rappel, qui ne fait que concourir à l'action des précédentes et n'est déterminée que par elles.

Pour concevoir cette influence de l'attention sur le rappel des idées fortuitement liées entre elles, il faut considérer que, lorsque cette faculté se tend vers une idée présente et liée à d'autres non présentes, il s'opère dans le cerveau un mouvement spontané, qui monte l'organe à un plus haut degré de tension et fait affluer le sang avec plus d'abondance vers le point impressionné. Or le premier effet a pour résultat de retendre tous les nœuds des associations, particulièrement celui de l'impression présente avec ses congénères, et d'accroître l'activité du principe des forces, tandis que le second se borne à rendre l'impression plus permanente et plus vive. Le premier donne donc au nœud de l'association plus d'aptitude à recevoir et à transmettre le mouvement, et le second plus de force à l'impulsion pour ébranler ses associées : en faut-il davantage pour déterminer sûrement un rappel ?

Il est essentiel de remarquer que cet effort du cerveau dans l'acte de l'attention ne produit complètement les effets que je viens d'indiquer, que tout autant que l'attention est soutenue par le sentiment : sans ce secours, l'attention se détourne bientôt de son objet, et le rappel n'a pas lieu.

Pour se convaincre de plus en plus que tel est l'état dans lequel se constitue le cerveau, dans l'acte de l'attention, et que tels sont les effets qu'il produit sur le phy-

sique de la mémoire, je ferai observer que chez les aliénés qui le sont par excès d'excitation nerveuse, de même que dans toutes les maladies qui donnent de l'éréthisme au cerveau, la mémoire s'exalte aussi, et souvent dans un tel rapport, que les effets qu'on en rapporte paraissent incroyables. Un aliéné, guéri par les soins de Willis, médecin anglais, disait après sa guérison : « J'attendais avec impatience l'accès d'agitation qui durait de 10 à 12 heures, parce que je jouissais pendant sa durée d'une sorte de béatitude. Tout me paraissait facile et sans obstacle pour moi. Ma mémoire était prodigieuse : je me rappelais de longs passages des auteurs latins que je croyais avoir oubliés depuis longtemps. J'ai peine à l'ordinaire de trouver des rimes à l'occasion, et j'écrivais alors en vers aussi facilement qu'en prose.

Il résulte de ces observations qu'il faut reconnaître deux sortes de rappels pour la mémoire : l'un fortuit, et l'autre volontaire. Le premier est passif et ne dépend que d'une impression accidentelle ; le second est actif, et c'est l'attention qui le détermine.



CHAPITRE VII.

Des variétés de la mémoire dans les individus et des qualités qu'elle doit avoir pour être bonne.

eaucoup de personnes se plaignent de n'avoir pas de mémoire ; cette plainte ne paraît pas fondée. Il n'y a pas un homme communément bien organisé qui n'ait assez de mémoire pour recueillir tous les résultats de son expérience, et en faire à propos l'emploi dans sa conduite. Montaigne, que l'on peut mettre au nombre de ceux qui se croient sans mémoire, puisque, à ce qu'il dit, « il étoit de nulle retention, « n'ayant pas de gardoire, et la mémoire lui manquant « du tout. » Montaigne n'a-t-il pas prouvé le contraire, lorsqu'on le voit, dans ses écrits, n'oublier aucune des particularités de sa vie, détailler les opinions des anciens philosophes, et citer à chaque instant des passages des nombreux auteurs qu'il avait lus ?

Rigoureusement parlant, personne ne manque donc de mémoire. Cependant il est vrai de dire que cette faculté se trouve très inégalement répartie parmi les hommes. En effet, on remarque que les uns retiennent facilement les choses, qu'ils en retiennent beaucoup, et que le rappel en est prompt ; mais ils oublient assez vite celles qui restent longtemps enfouies dans la mémoire ; d'autres, au contraire, ont plus de peine à retenir, ils en retiennent moins, et le rappel moins spontané suppose toujours quelque effort d'attention ; mais, en revanche, ce qu'ils ont une fois acquis est en quelque sorte impérissable. La mémoire est donc chez les premiers facile, étendue et

prompte au rappel, mais de peu de durée; et chez les seconds elle est moins flexible, plus bornée et moins active, mais beaucoup plus tenace.

Quoique tous les hommes, en général, possèdent l'un ou l'autre de ces deux caractères de la mémoire, il faut encore observer que l'un et l'autre varient du plus au moins dans les individus, et qu'il n'y en a peut-être pas deux qui soient pourvus à un égal degré du même genre de mémoire.

Quelle que soit la nature de la mémoire que l'on a reçue en partage, elle est de plus sujette à varier dans chacun de nous, en raison de l'âge et des maladies. Dans la jeunesse, elle est souple et vaste; fidèle et sûre dans la virilité; courte et habile dans la vieillesse. Certaines maladies la rajeunissent temporairement, et quelques autres l'oblitèrent entièrement.

Ces différentes espèces de mémoire supposent divers états dans l'organe qui reçoit les impressions; et ces états dépendent évidement des modifications ou changements que le tempérament, les progrès de la vie ou ses écarts apportent à la constitution de la pulpe cérébrale. Dans quelques individus, celle-ci est molle et tendre; dans quelques autres, elle est plus ferme et plus consistante. Dans le premier cas, le principe des forces doit être rare, mais plus ou moins tendu, suivant le degré d'excitation du sang; dans le second cas, il doit être dense, et jouir d'une forte ou faible tension suivant l'énergie du pouvoir excitant.

Or, lorsque le principe des forces est rare et peu tendu, il doit céder facilement à l'effort impulsif des impressions et revenir ensuite facilement à son état naturel. Les impressions doivent donc former entre elles des

liaisons promptes et peu durables, ce qui donne lieu à une mémoire facile, mais peu persistante : c'est particulièrement celle de l'enfance et même celle du tempérament lymphatique lorsqu'il est très prononcé.

Si le principe, quoique rare, est fortement tendu, toujours il cède plus ou moins à toute impression, malgré la résistance qu'il y oppose, et il conserve ensuite assez longtemps cet état, parce que ses molécules plus rapprochées s'opposent mutuellement à leur expansion. Il doit donc se former des liaisons d'impressions plus permanentes et plus nombreuses, lesquelles produiront une mémoire moins fragile et plus étendue, quoique aussi facile et d'un aussi prompt rappel que la précédente : telle est la mémoire de l'adolescence et celle des tempéraments sanguin et nerveux.

Lorsque les tissus sont devenus rigides sur le déclin de l'âge, et que le principe des forces est mal développé par défaut d'excitation, dans cette circonstance le cerveau cède sans effort aux impressions, et il les reçoit sans résistance; mais il reprend bientôt avec la même facilité son premier état, parce qu'en raison du défaut de tension du principe sensitif, il ne se développe en lui aucune force qui s'y oppose. La liaison des impressions doit donc se faire imparfaitement et se dissoudre promptement : c'est ce qui constitue la mémoire des vieillards.

Quand à la densité se trouve réunie une forte tension dans le principe des forces, alors les impressions et leurs liaisons se font difficilement; mais aussi, une fois qu'il s'est opéré un changement, l'organe conserve d'autant plus longtemps cet état, qu'il trouve en lui plus de forces pour s'y maintenir. Dans cette circonstance, la mémoire a peu d'étendue, parce qu'il n'y a que les fortes im-

pressions qui s'associent, mais en revanche les nœuds en sont indissolubles : cette mémoire est celle de l'âge viril, et plus particulièrement des tempéraments bilieux et mélancoliques.

S'il est vrai que les forces s'exaltent dans les fièvres inflammatoires et qu'elles se débilitent dans les adynamiques, on doit concevoir alors sans peine pourquoi les premières donnent passagèrement à la mémoire une fraîcheur et une force de rappel qu'elle n'avait jamais eues auparavant, et pourquoi les secondes, au contraire, l'affaiblissent à un tel point qu'elles paraissent l'anéantir.

D'après ce qui vient d'être dit sur les variétés que la mémoire présente dans les individus, ou dans les différentes époques de la vie de chacun d'eux, il est aisé de reconnaître quelles sont les qualités qu'elle devrait avoir pour être parfaite de tous points. Il me semble qu'elle serait telle si elle pouvait être à la fois facile à retenir, prompte dans ses rappels, fidèle dans ses rapports, et réunir à une vaste étendue la plus grande ténacité. Mais il est impossible d'espérer qu'elle puisse jamais atteindre ces deux derniers degrés de perfection dans un même individu, parce qu'ils supposent dans la pulpe du cerveau, ou plutôt dans le principe des forces qui l'anime, deux qualités qui s'excluent, une extrême souplesse et une grande inflexibilité. Puisque ces deux extrêmes sont incompatibles dans un même sujet, il faut en conclure que l'état le plus parfait possible de la mémoire est celui dans lequel elle participerait le plus de l'une et de l'autre de ces deux dernières qualités.

CHAPITRE VIII.

Des moyens propres à perfectionner la mémoire ou à la seconder dans ses opérations.

L'habitude fait naître la mémoire, et c'est encore l'habitude qui la perfectionne. Cette faculté, de même que toutes les autres, ne peut se développer que par la culture; l'inactivité l'affaiblit et la perd, un fréquent exercice l'entretient et la fortifie. En lui faisant répéter souvent les mêmes actes, elle acquiert plus de ténacité et plus de promptitude au rappel; en la forçant chaque jour à acquérir de nouveaux matériaux, on augmente son aptitude à l'association, et elle devient plus étendue. Pourquoi l'artisan qui ne sait ni lire ni écrire a-t-il si présents à l'esprit les marchés qu'il a faits, les engagements qu'il a pris et les époques des payements qu'on doit lui faire, lorsque le négociant qui s'est accoutumé à confier au papier toutes ses opérations journalières souvent ne se souvient pas le lendemain de ce qu'il a fait la veille? C'est que le premier, qui n'a pour confident que sa mémoire, l'interpelle fréquemment et lui fait rendre compte à chaque fois des objets qui l'intéressent; au lieu que le second, qui se repose entièrement sur la fidélité de son registre, ne demande plus compte à sa mémoire de ce qu'il a écrit.

Quoique cette faculté soit susceptible de s'accroître et de prendre des forces en tout temps par la culture, il est cependant une époque de la vie où l'éducation de la mémoire contribue davantage à son perfectionnement. Cette époque est celle de la jeunesse, parce qu'alors les

fibres se prêtent plus facilement aux impressions, qu'elles croissent et se fortifient dans ce nouvel état, et que les liaisons qui se forment pendant cet accroissement prennent un caractère d'indissolubilité, ce qui procure à la mémoire plus d'étendue et de ténacité. Aussi est-ce à cet âge qu'il importe le plus de s'emparer de l'esprit de l'homme pour l'approvisionner de tous les faits et de toutes les doctrines dont on prévoit qu'il pourra le plus avoir besoin dans le cours de sa vie. Heureux si l'on ne profite pas de ce temps pour corrompre son jugement, en formant en lui des associations d'idées que désavouent la nature et la raison.

Indépendamment de cet exercice indispensable à son développement, la mémoire retire un grand secours de deux procédés que le besoin à suggérés, et que l'expérience a sanctionnés.

Le premier consiste à disposer dans sa tête les objets méthodiquement et sous quelques chefs, à mesure qu'ils viennent frapper nos sens, soit en les rapportant à un temps ou à un lieu qui leur soit commun, soit en les rapprochant les uns des autres d'après les formes par lesquelles ils se rapprochent, de manière que lorsque tout est mis à sa place et dans un ordre constant, la présence d'un seul objet suffit pour rappeler la classe entière à laquelle il appartient, quelque nombreuse qu'elle soit. Ce rappel est d'autant plus sûr que les objets indépendamment de leur liaison organique dans le cerveau s'appellent l'un l'autre par leur enchaînement naturel.

Ce procédé est particulièrement utile à ceux dont l'état ou le genre d'études exige une grande étendue de mémoire. Ainsi le négociant qui veut connaître toutes les marchandises qu'il possède, a soin de les distribuer dans

ses vastes magasins dans l'ordre de la nature des produits et de les numéroter dans celui de leur entrée en magasin; le blibliothécaire qui veut avoir présent à l'esprit tous les livres dont le dépôt lui a été confié, cherche à les ranger dans sa bibliothèque par ordre de matière, et à donner à chaque ouvrage une case et un numéro distincts; l'érudit qui ne veut rien oublier, classe dans sa tête les faits historiques dans l'ordre des temps et des lieux ou ils se sont passés; le naturaliste qui désire pouvoir se représenter en un seul tableau toutes les productions de la nature, a soin de les ranger dans sa mémoire dans l'ordre de leur configuration, et de les répartir en autant de classes qu'il peut trouver entre elles de changements de formes.

Par le second procédé, au lieu de lier les objets systématiquement par quelques rapprochements de forme ou tout autre moyen artificiel, on cherche à découvrir dans eux une propriété qui leur soit commune, à laquelle on les rattache pour leur servir de lien, et l'on fait alors autant de classes d'objets que l'on trouve de centres de réunion divers. Quant aux événements dont nous pouvons être témoins, on déduit des faits individuels qu'une expérience constante a fournis des faits ou résultats généraux qui en sont l'expression commune, et qui deviennent pour nous comme autant de règles ou principes qui nous servent à prévoir les événements futurs. Avec une pareille association fondée sur la nature intrinsèque des choses, on conçoit qu'une propriété ne peut pas nous apparaître dans un objet qu'elle ne réveille aussitôt le souvenir de tous ceux auxquels elle appartient en commun, et que de même, lorsqu'une action se présente à faire, il suffit de rappeler la règle de conduite que l'expé-

rience a donnée, pour que sa présence réveille en même temps tous les faits passés qui lui servent d'appui.

Ces procédés sont singulièrement avantageux aux personnes qui ont peu de mémoire, en ce que, pour conserver les connaissances individuelles qu'elles ont acquises, elles n'ont besoin que d'avoir présents à l'esprit les faits généraux auxquels elles se rapportent et qui les reflètent tous. En réduisant ainsi à quelques chefs toutes les perceptions individuelles dont la mémoire doit se charger, on simplifie les objets de son rappel direct et l'on augmente l'étendue de son pouvoir, faisant en cela comme le propriétaire qui, ne pouvant loger dans ses celliers tous les vins qu'il a récoltés, les convertit en eau-de-vie, et se trouve après cette opération en état de recevoir de la même manière de nouveaux produits.

De quelque utilité que soient ces procédés pour agrandir la mémoire, il ne faut pourtant pas se dissimuler que leur résultat n'est plus une mémoire de faits individuels dont les liaisons se forment par occurrence, qui se rappellent l'un l'autre dans l'ordre naturel ou fortuit dans lequel ils ont paru, et dont le but est de nous faire connaître leurs rapports d'existence ; mais bien une mémoire rationnelle des choses abstraites, dont les liaisons sont dues aux efforts de l'attention, qui se représentent dans l'ordre de leur nature, sans rapport à aucune existence individuelle, et dont le but est de nous faire connaître leur connexion intrinsèque.

Cette mémoire constitue le savoir qui est le propre de l'entendement. En fournissant de nouveaux modes d'association, elle donne bien à la mémoire proprement dite le pouvoir de retenir sommairement un plus grand nombre de choses, et lorsque celle-ci nous manque, elle

nous procure les moyens de ne pas perdre les fruits de notre expérience; mais elle ne saurait la remplacer, parce qu'elle en diffère essentiellement. La mémoire proprement dite est le résultat des circonstances et de l'organisation; celle de l'entendement est le produit de l'attention. L'une tient en dépôt les souvenirs de nos sensations, et l'autre les souvenirs de nos observations; les rappels de de la première sont involontaires, ceux de la seconde sont réfléchis. Aussi remarque-t-on que les hommes qui n'ont point la mémoire des détails, mais qui possèdent éminemment la dernière, se signalent dans la société par une grande sécheresse dans leurs récits, et par une conversation sans agrément et sans variété, mais pleine de justesse, de liaison et de suite.



CHAPITRE IX.

Caractères qui distinguent la mémoire de l'imagination.

uoique la mémoire ait de tout temps attiré l'attention des philosophes et qu'ils en aient observé avec soin les phénomènes, la plupart l'ont confondue avec l'imagination, en donnant exclusivement à celle-ci le pouvoir d'évoquer directement les idées, et en restreignant la mémoire à la simple fonction d'y joindre des actes de réminiscence, ou de ne rappeler que des noms et tout au plus quelques circonstances. Je vais tâcher de faire ressortir les caractères distinctifs de l'une et de l'autre faculté en les examinant comparativement dans leur nature et leurs produits.

Avant tout je dois observer qu'il n'est pas question ici de cette imagination active qui est aux ordres du sentiment, et qui associe les images au gré de nos besoins ou de nos goûts; mais bien de cette imagination passive qui opère à notre insu, de cet auxiliaire de la mémoire qui mêle si souvent ses produits aux siens. Ce n'est que celle-ci qui demande à être confrontée avec la mémoire, parce que c'est elle seule que l'on confond avec cette dernière.

Or, cela posé, je remarque: 1° que toutes les impressions qui sont du domaine de la mémoire sont liées entre elles par séries et dans une telle solidarité que l'une d'elles ne peut renaître que toutes les autres de sa série ne renaissent en même temps. Mais elles ne peuvent se ressusciter ainsi l'une l'autre qu'elles n'y soient détermi-

nées par l'action impulsive de l'une des causes externes qui les ont d'abord produites, ou subsidiairement par l'effet de l'imagination ou des signes du langage. La mémoire ne peut donc rien sans un premier moteur; elle a besoin à chaque rappel d'une action étrangère qui la mette en exercice. Elle est donc entièrement dans la dépendance des sens ou de l'imagination ; car l'attention n'a de pouvoir sur elle qu'en agissant sur le produit de l'une ou de l'autre de ces deux facultés.

Il n'en est pas de même de l'imagination. Chez elle, les impressions des sens s'associent isolément dans le cerveau avec les impressions de la vie qui leur correspondent, et par cette union elles déterminent l'imagination à s'approprier leur mode d'action ; dès ce moment, celle-ci entre en activité sans que les sens y interviennent. Indépendante par elle-même, elle n'a besoin d'aucune impulsion du dehors pour produire son effet. A la vérité ce sont bien les sens qui lui ont donné naissance ; mais une fois qu'elle est née, elle se suffit à elle-même, parce qu'elle trouve dans l'organisation une force qui lui donne le mouvement et la vie.

Ainsi l'imagination et la mémoire ont pour premier caractère distinctif que les images de celles-là se reproduisent spontanément et pour ainsi dire d'elles-mêmes ; tandis que les souvenirs de celle-ci ne nous viennent qu'à l'occasion d'une sensation ou d'une image.

2° Dans la mémoire, ce sont des impressions anciennes qui se réhabilitent l'une l'autre par suite d'une impulsion déterminante; dans l'imagination, ce sont des impressions reproduites par une action organique et semblables, à l'intensité près, à celles que les causes externes produiraient, si elles renouvelaient leur action. Dans la

première, ce sont des déterminations acquises et conservées que l'organe effectue par le jeu propre de son activité excitée. Dans la seconde, ce sont de véritables modifications qu'il subit de la part de l'action vitale, mais qui ne sont pas nouvelles pour lui. Dans la mémoire, ce ne sont pas même les impressions anciennes qui se réhabilitent, mais seulement leur résonance qui se répète. Dans l'imagination, c'est une action impressive qui se réitère et qui produit un changement d'état.

Aussi est-ce pour cela qu'on remarque que la mémoire ne rappelle que des perceptions ; elle n'a pour objet que des souvenirs et non des images, des idées et non des représentations. Souvent, il est vrai, ces souvenirs se présentent à l'esprit, sous la forme et les traits qui sont propres à leur objet; mais alors c'est l'imagination qui s'ajoute à la mémoire pour lui servir d'auxiliaire. Ce qui le prouve, c'est que, dans cette circonstance même, toujours on conçoit la chose rappelée et on y pense avant que de se la figurer. Tandis que l'imagination a pour produits des images, de vraies représentations des choses, auxquelles les sens paraissent intéressés jusqu'à participer en quelque sorte à leur formation; ce sont des sensations affaiblies dont la force néanmoins va quelquefois jusqu'à simuler la vision, et qui ne diffèrent alors des sensations réelles que par leur origine.

Ainsi, si l'on a égard aux résultats de ces deux facultés et à la manière dont l'une et l'autre modifient l'entendement, on peut dire que la mémoire nous informe, et que l'imagination nous fait voir; que l'une nous suggère les choses et en réveille la perception, et que l'autre nous en retrace les traits et nous les montre. Sous ce rapport, la mémoire est à l'imagination ce que l'imagination est à

la sensation. La mémoire esquisse, l'imagination dessine et la sensation peint.

3° Dans la mémoire, toutes les perceptions rappelées ont pour objet une réalité, et sont suivies d'un sentiment qui nous en atteste l'existence passée. Dans l'imagination, les images qu'elle produit se rapportent aussi à une réalité; mais elles sont suivies d'un sentiment de l'existence actuelle de leur objet loin de nos sens, et d'autant plus loin que les mouvements générateurs de l'imagination sont plus faibles comparativement que ceux des sensations présentes. Car, dans le cas contraire, comme dans la folie ou dans les songes, ou lorsque nous nous trouvons dans un lieu obscur, ou dans les ténèbres de la nuit, dans toutes les circonstances, en un mot, où les impressions internes dominent celles des sens, ou agitent seules le cerveau, l'imagination, devenue plus active, enveloppe ses produits d'un sentiment de réalité si vif que l'on croit voir et toucher ce qu'elle représente. Quelquefois même l'illusion est si forte que la confrontation de ces visions avec les objets sensibles qui nous environnent ne peut pas la détruire : c'est ainsi que les enfants ne veulent pas se coucher seuls, ou n'osent pas aller pendant la nuit dans une chambre sans lumière, parce qu'ils sont tourmentés par l'apparition des spectres et des revenants dont leurs bonnes ne cessent de les entretenir.

Le caractère propre de l'imagination, lorsqu'elle ne retrace que des objets des sens, est donc de nous préoccuper de l'existence actuelle de ce qui n'est plus sous nos yeux; tandis que celui de la mémoire est de nous préoccuper de l'existence passée des choses. Celle-ci dépose de faits qui ne sont plus, et celle-là de faits présents que les sens ne peuvent atteindre.

4° La mémoire fait revivre les impressions qui lui ont été confiées dans l'ordre dans lequel elles ont été faites par l'action des objets, de manière que lorsque l'une de leurs séries vient à être ébranlée, tous les objets auxquels elles se rapportent reviennent à l'esprit dans le même ordre, la même disposition et les mêmes circonstances de temps et de lieu, tels enfin qu'ils se sont offerts sensiblement à nous. L'imagination, au contraire, est affranchie de cette servitude, toutes les fois qu'elle ne sert pas d'auxiliaire à la mémoire. Tantôt elle va sans ordre et sans suite, elle confond les temps et les lieux ; elle unit ensemble les choses les plus incohérentes, ou elle passe d'un objet à un autre sans y être amenée par aucun intermédiaire : cela s'observe particulièrement dans les songes du matin. Tantôt les images se succèdent dans un ordre conforme à la nature des choses, et si ce sont des personnes qu'elle nous représentent, elle les fait parler et agir chacune suivant le caractère qui lui est propre. Est-ce un événement qu'elle nous dépeint? Les choses se passent comme elles doivent être, mais l'ensemble de tout cela n'est qu'une pure fiction, dont nos sens n'ont jamais offert le modèle. Les songes du milieu de la nuit et certains rêves du jour suivent assez fréquemment cette marche.

On voit que les impressions se reproduisent ici, indépendamment l'une de l'autre, parce qu'elles sont toutes à la disposition d'une force intérieure qui peut agir séparément sur chacune d'elles.

Ainsi la mémoire rappelle les choses dont elle garde le souvenir dans l'ordre naturel ou fortuit de leur existence, et l'imagination représente celles dont elle est chargée dans l'ordre de l'intensité de leurs impressions.

5° La mémoire a pour objet de nous rappeler les personnes et les choses précisément comme elles étaient dans une des circonstances où nous les avons vues et dans la situation particulière où elles se trouvaient dans le moment. L'imagination nous les montre comme elles sont habituellement et avec les traits sous lesquels elles se sont le plus ordinairement offertes à nous. La mémoire replace les choses dans un lieu et dans un temps déterminés, en rappelant tout ce qui coexistait avec elles et ce qui les a précédées ou suivies. L'imagination les isole de toutes les circonstances particulières, et elle les suppose dans un temps présent, mais souvent dans un lieu déterminé. En un mot, la mémoire circonstancie et particularise, et l'imagination abstrait et généralise.

6° Enfin, les souvenirs de la mémoire sont spéculatifs ; ils n'ont aucun effet sur la puissance motrice, et l'esprit les contemple avec plaisir ou douleur, mais sans s'en émouvoir. Si quelquefois ils paraissent provoquer à l'action, c'est qu'alors l'imagination représente le fait passé comme allant se renouveler. Les images, au contraire, de même que les sensations, ont toujours sur les organes du mouvement un pouvoir excitateur plus ou moins énergique, suivant leur degré d'intensité. Toutes les fois que nous nous figurons être au bord d'un précipice, ou exposé à quelque autre danger imminent, ne nous arrive-t-il pas de faire involontairement des efforts, comme pour nous soustraire au danger ? On sait quel est l'effroi et l'abattement des forces qu'éprouvent, malgré toutes les raisons de se rassurer, la plupart des personnes qui montent sur une tour élevée, lorsqu'en regardant de haut en bas, leur imagination leur présente l'idée d'une chute possible.

Cette différence vient de ce que la mémoire ne nous entretient que de réalités qui ne sont plus; tandis que l'imagination nous préoccupe de réalités qu'elle nous fait croire présentes ou prochainement présentes.



TABLE

DES LIVRES ET CHAPITRES DU TOME II.

LIVRE SECOND (*suite*).

DES INSTINCTS MORAUX.

LIVRE TROISIÈME.

DES PASSIONS.

LIVRE QUATRIÈME.

DES HABITUDES EN GÉNÉRAL ET DE LEURS PRINCIPAUX EFFETS SUR L'ORGANISATION.

LIVRE CINQUIÈME (*suite des habitudes*).

DE L'ASSOCIATION DES IMPRESSIONS EXTERNES ENTRE ELLES OU ORIGINE ET FORMATION DE LA MÉMOIRE.

FIN.

Paris. Typographie Delalain frères, 1 et 3, rue de la Sorbonne.

